EPB
54331/B vol. 38

# ŒUVRES

COMPLÈTES

# DE VOLTAIRE.

TOME XXXVIII.

J. P. JACOB, IMPRIMEUR A VERSAILLES.

55450

# ŒUVRES

COMPLÈTES

# DE VOLTAIRE.

---

CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.

TOME VI.

A PARIS,

CHEZ J. ESNEAUX, ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES NOYERS, N° 46.

MDCCC XXIII.

# CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

Aux Délices, 15 juin 1756.

Mon cher ange, nos amours sont furieusement traversées. Je ne pourrai, de plus de trois mois, travailler à cette tragédie que vous voulez avec tant d'obstination, et que j'ai déjà esquissée pour vous plaire. Vous savez que Villars ne peut être partout. On va imprimer une nouvelle édition du Siècle de Louis XIV, à la suite d'une espèce d'Histoire universelle. Je crois vous l'avoir déjà mandé. Je lis cette compilation des Mémoires de madame de Maintenon, et j'admire comment un homme a l'audace de publier tant de sottises, tant de mensonges et de contradictions, d'insulter tant de familles, de parler si insolemment de tout ce qu'il ignore, et comment on a la bonté de le souffrir. Il est assez singulier que cet homme soit à Paris, et que je n'y sois pas. Il a eu quelques bons mémoires, et il a noyé le peu de vérités inutiles que contiennent les Mémoires de Dangeau, d'Hébert, de mademoiselle d'Aumale, dans un fatras d'impostures de sa façon. Il a trouvé le vrai secret d'être lu et d'être méprisé.

Il avance hardiment que le premier dauphin épousa mademoiselle Chouin. J'ai toujours entendu dire à ceux qui ont vécu avec elle, et surtout à madame de Villefranche et à madame de Bolingbrocke, que

c'était un conte ridicule. Si vous avez pu, mon cher et respectable ami, déterrer un peu de vérité parmi les anecdotes d'erreur dont le monde est plein, daignez, à vos heures perdues, vous amuser à m'instruire, afin que je sorte au plus tôt du bourbier désagréable de l'histoire, pour me donner tout entier aux choses que vous aimez.

Vous n'aurez de moi que ce feuillet, une bouteille d'encre est tombée sur l'autre. Madame Denis et madame de Fontaine vous embrassent. Cette Fontaine la ressuscitée est tout étonnée de ma maison et de mes jardins. Elle dit que cela serait bien beau auprès de Paris, mais je ne le crois pas.

## A M. THIERIOT.

Aux Délices, 16 juin 1756.

Je ne suis pas étonné qu'on dévore ce ramas d'anecdotes, où, parmi quelques vérités indifférentes tirées des Mémoires de Dangeau, d'Hébert, etc., tout fourmille de faussetés, de contradictions et d'impostures. Le mensonge n'a jamais parlé avec tant d'impudence. Cela est fait pour être lu des ignorans oisifs, méprisé des sages, et pour indigner les gens en place. De quel front ce malheureux ose-t-il assurer que Monseigneur épousa mademoiselle Chouin, et que madame de Berri se maria au comte de Riom? Quand on avance de tels faits, il faut avoir ses garans. Il était réservé à ce siècle qu'un gredin parlât de la cour comme s'il y avait joué un rôle. Il prend la peine de combattre de temps en temps le Siècle de Louis XIV, et il porte la démence jusqu'à citer des passages qui n'y ont jamais été.

Je suis bien aise que ce soit un pareil coquin qui ait écrit contre vous. Il se dit citoyen de Montmartre, il mérite d'être citoyen d'une chiourme. Que comptez-vous faire, mon ancien ami, de l'édition de mes bagatelles? Vous devriez bien venir voir l'auteur, et joindre votre porte-feuille au mien. Nous pourrions faire quelque chose ensemble. Les Cramer ne se repentent pas de leur édition, quoiqu'il y en ait tant d'autres. Ils l'ont presque toute débitée en trois semaines; je ne m'y attendais pas. L'histoire générale mérite un peu plus d'attention; on y joint le Siècle de Louis XIV, avec des additions et des notes qui seront assez curieuses. Vous ne nuiriez pas à cet ouvrage; nous le reverrions ensemble. Mes nièces auraient soin de vous rendre votre séjour aux Délices digne du nom que ma maison ose porter. J'y jouis de la paix, j'y travaille à loisir; ce sont là les vraies délices. Je serais trop heureux si j'avais de la santé et l'ami Thieriot. *Vale.*

*P. S.* La lettre à M. le maréchal de Richelieu n'était pas assurément pour le public. Je ne l'ai communiquée à personne. S'il a fait voir mes prophéties, il les accomplira.

## A Mme DUPUY,

FEMME DU SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, QUI, PLUSIEURS ANNÉES AVANT SON MARIAGE, AVAIT CONSULTÉ L'AUTEUR SUR LES LIVRES QU'ELLE DEVAIT LIRE.

Aux Délices, près de Genève, le 20 juin 1756.

Je ne suis, mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque

je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils, il ne vous en faut point d'autre que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue italienne doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes née, et que personne ne peut donner. Le Tasse et l'Arioste vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poëtes vaut mieux que toutes les leçons; mais puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis long-temps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque : il y en a peu, mais on profite bien davantage en les lisant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, pensent avec sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple, tout est affecté; on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, mademoiselle, à tout ce qui plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse et l'Arioste, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit; et les Français sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de Sévigné et d'autres dames écrivent; comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans; je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paraissez faite pour leur ressembler. Il y a des pièces de madame Des Houlières qu'aucun auteur de nos jours ne pourrait égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle simplicité notre Ra-

cine s'exprime toujours. Chacun croit, en le lisant, qu'il dirait en prose tout ce que Racine a dit en vers; croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénélon, Bossuet, Racine, Despréaux, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler en lisant souvent ceux qui ont bien écrit; on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela. On n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, mademoiselle, à ces longues réflexions, ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, etc.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 juin 1756.

Mon très-cher ange, j'ai fait venir les frères Cramer dans mon ermitage. Je leur ai demandé pourquoi vous n'avez pas eu le premier ce recueil de mes folies en vers et en prose; ils m'ont répondu que le ballot ne pouvait encore être arrivé à Paris. Ils disent que les exemplaires qui sont entre les mains de quelques curieux y ont été portés par des voyageurs de Genève; ils en sont la dupe. Lambert a attrapé un de ces exemplaires, et travaille jour et nuit à faire une nouvelle édition. Comment avez-vous pu

soupçonner, mon cher ange, que j'aie négligé le premier de mes devoirs? Votre exemplaire devait vous être rendu par un nommé M. Dubuisson. Le Dubuisson et les Cramer disent qu'ils n'ont point tort, et moi je dis qu'ils ont très-grand tort puisque vous êtes mal servi.

Je n'ai point vu les feuilles de Fréron; je savais seulement que Catilina (1) était l'ouvrage d'un fou, versifié par Pradon; et Fréron n'en dira pas davantage. C'est cependant à ce détestable ouvrage qu'on m'immola pendant trois mois; c'est cette pièce absurde et gothique à laquelle on donna la plus haute faveur.

L'ouvrage de La Beaumelle est bien plus mauvais et bien plus coupable qu'on ne croit; car qui veut se donner la peine de lire avec examen? c'est un tissu d'impostures et d'outrages faits à toute la maison royale et à cent familles. Il est juste que ce malheureux soit accueilli à Paris, et que je sois au pied des Alpes.

Dieu me préserve de répondre à ses personnalités! mais c'est un devoir de relever, dans les notes du Siècle de Louis XIV, les mensonges qui déshonoreraient ce beau siècle.

J'ai reçu une grande et éloquente lettre de la Dumesnil; elle n'était pas tout-à-fait ivre quand elle me l'a écrite. Je vois que Clairon lui donne de l'émulation; mais, si elle veut conserver son talent, il faut qu'elle cesse de boire. Mademoiselle Clairon a des inclinations plus convenables à son sexe et à son état.

Je vous avoue une de mes faiblesses. Je suis persuadé, et je le serai jusqu'à ce que l'événement me

(1) Tragédie de Crébillon.

détrompe, qu'Oreste réussirait beaucoup à présent; chaque chose a son temps, et je crois le temps venu. Je ne vous dirai pas que ce succès me serait agréable, je vous dirai qu'il me serait avantageux; il ouvrirait des yeux qu'on a toujours voulu fermer sur le peu que je vaux.

Si vous pouviez, mon cher ange, faire jouer Oreste quelque temps après Sémiramis, vous me rendriez un plus grand service que vous ne pensez. Vous pourriez faire dire aux acteurs qu'ils n'auront jamais rien de moi avant d'avoir joué cette pièce.

Je vous remercie de vos anecdotes. Le discours de Louis XIV, qu'on prétend tenu au maréchal de Boufflers, passe pour avoir été débité aux maréchaux de Villars et d'Harcourt. La plaine de Saint-Denis est bien loin du Quênoi. Il eût été bien triste de dire qu'on se ferait tuer aux portes de Paris, quand les anciennes frontières n'étaient pas encore entamées.

Quoique je sois plongé dans le siècle passé, je voudrais pourtant savoir si, dans le temps présent, l'abbé de Bernis est déclaré contre moi. Je ne le crois pas; je l'ai toujours aimé et estimé, et j'applaudis à sa fortune. Instruisez-moi. Je vous embrasse tendrement.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 2 juillet 1756.

Avez-vous reçu enfin, mon cher ange, cette édition qui est en chemin depuis plus d'un mois? C'est une pièce complexe, à ce que je vois, que celle du Port-Mahon. Nous ne touchons pas encore au dénoûment, et bien des gens commencent à siffler. Ma

petite lettre, non trop tôt écrite, mais trop tôt envoyée par M. d'Egmont à madame d'Egmont, donne assez beau jeu aux rieurs. On en a supprimé la prose, et on n'a fait courir que les vers qui ont un peu l'air de vendre la peau de l'ours avant qu'on l'ait mis par terre. Si M. de Richelieu ne prend pas ce maudit rocher, il retrouvera à Versailles et à Paris beaucoup plus d'ennemis qu'il n'y en a dans le fort Saint-Philippe. Il faut pour mon honneur, et pour le sien surtout, qu'il prenne incessamment la ville. Il se trouverait, en cas de malheur, que mes complimens n'auraient été qu'un ridicule. Je vous prie de bien dire, mon cher ange, que je n'ai pas eu celui de répandre des éloges si prématurés. Si M. d'Egmont avait été un grand politique, il ne les aurait fait courir qu'à la veille de prendre la garnison prisonnière.

La Beaumelle m'embarrasse un peu davantage. Il est triste d'être obligé de lui répondre; cependant il le faut. Son livre a trop de cours pour que je laisse subsister tant d'erreurs et tant d'impostures. Il attaque cent familles, il prodigue le scandale et l'injure sans la moindre preuve, il parle de tout au hasard; et plus il est audacieux dans le mensonge, plus il est lu avec avidité. Je peux vous répondre qu'il y a peu de pages où l'on ne trouve des mensonges très-aisés à confondre. Il faut les relever, la preuve en main, dans des notes au bas des pages du Siècle de Louis XIV, sans aucune affectation, et par le seul intérêt de la vérité. Si vous et vos amis vous aviez remarqué quelque chose d'important, je vous serais bien obligé d'avoir la bonté de m'en avertir; peut-être même les yeux du public commencent-ils à s'ouvrir sur cette insolente rapsodie. On me mande que les gens un peu instruits en pensent comme moi; à la longue ils

dirigent le sentiment du public. Nous voilà bien loin de la tragédie, mon cher ange; j'ai besoin pour ce travail de n'en avoir aucun autre sur les bras, de quelque nature que ce soit. Tronchin est revenu; je lui donne ma santé à gouverner, et mon ame à vous. Mille tendres respects à tous les anges.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 2 juillet 1756.

Vos lettres, madame, sont bien aimables; mais ce n'est pas sans peine qu'on jouit du plaisir de les lire. Il n'y a point de chat qui n'avoue que vous le surpassez beaucoup. Nous avons enfin au gîte ce célèbre Tronchin, qui vous était, je crois, très-inutile. Votre régime vaut encore mieux que lui. Ce sera à vous seule que vous devrez une longue vie. Jouissez-en dans le sein de l'amitié avec madame de Broumath. Si je n'étais pas retenu dans mes Délices par ma famille, j'aurais pu avoir encore la consolation de vous voir à Strasbourg. L'électeur palatin avait bien voulu m'inviter à venir lui faire ma cour à Manheim. Je sens que j'aurais donné volontiers la préférence à l'île Jard. Vous savez d'ailleurs que j'ai renoncé aux cours.

Je ne sais pourquoi les parens du maréchal de Richelieu qui sont avec lui devant Port-Mahon, ont fait courir le fragment d'une lettre que je lui écrivis il y a plus de six semaines. Ils comptaient apparemment prendre le fort Saint-Philippe plus tôt qu'ils ne le prendront. M. le duc de Villars me mande qu'il vient d'envoyer encore un renfort de six cents hommes et de deux cent cinquante artilleurs. On ne

dit point qu'on ait pris un seul ouvrage avancé. Cependant il me paraît qu'on ne doute pas qu'on ne vienne enfin à bout de cette difficile entreprise. Elle deviendra glorieuse par les obstacles.

Vous ne vous attendiez pas, madame, qu'un jour la France et l'Autriche seraient amies. Il ne faut que vivre pour voir des choses nouvelles. Tout solitaire, tout mort au monde que je suis, j'ai l'impertinence d'être bien aise de ce traité. J'ai quelquefois des lettres de Vienne. La reine de Hongrie est adorée. Il était juste que le *bien-aimé* et la *bien-aimée* fussent bons amis. Le roi de Prusse prétend à une autre gloire; il a fait un opéra de ma tragédie de Mérope; mais il a toujours cent cinquante mille hommes et la Silésie.

Adieu, madame; recevez mes respects pour vous, pour toute votre famille et pour madame de Broumath.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

(A VOUS SEUL.)

Aux Délices, 5 juillet 1756.

Pardonnez à mes importunités, mon héros. Je me flatte que vous prendrez, ce mois-ci, le rocher et les Anglais. Tant mieux que la besogne soit difficile, vous en aurez plus de gloire. Vous connaissez Paris et Versailles; vous savez comme on a murmuré que la ville de l'Europe la plus forte, après Gibraltar, n'ait pas été prise en quatre jours; et, si vous aviez pu l'emporter d'emblée, on aurait dit: Cela était bien aisé. Vous triompherez des difficultés, des Anglais, des sots et des jaloux.

Tronchin est revenu de Paris; il en a été l'idole, et jamais idole n'a reçu plus d'offrandes. Il a tout vu, tout entendu; il connaît tous ceux qui osent vous porter envie. Une certaine personne lui a parlé avec une confiance étonnante. Je n'ai qu'un reproche à me faire, lui a-t-elle dit, c'est d'avoir fait du mal à M. de M....; mais j'ai été trompée, etc., etc.

On a parodié la petite lettre que j'avais eu l'honneur de vous écrire; tant mieux encore. Je vais préparer des fusées, et je compte donner un feu, le jour que j'apprendrai que vous êtes entré dans la place. En vérité, vous devriez bien me faire savoir par un de vos secrétaires, dans quel temps à peu près vous souperez dans le fort Saint-Philippe; vous feriez là une bonne œuvre. Élève du maréchal de Villars et son successeur, battez les ennemis de la France et les vôtres.

Il y a dans le monde un petit coin de terre où vous êtes adoré. Le lac de Genève retentit de votre nom. Recevez mes vœux, mon encens, mon attachement, mon tendre respect.

## A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 7 juillet 1756.

Ho RICEVUTO colla più viva gratitudine, caro signor mio, ciò che ho letto col più gran piacere. Siete giudice d'ogni arte, e maestro d'ogni stile, *et doctus sermonis cujuscumque linguæ* (1). On m'assure que

(1) *Traduction :* J'ai reçu avec la plus vive reconnaissance, mon cher monsieur, ce que j'ai lu avec le plus grand plaisir. Vous êtes juge dans tous les arts et maître dans tous les styles, *et doctus sermonis cujuscumque linguæ.*

vous êtes parti de Venise après l'avoir instruite, que vous allez à Rome et à Naples. On me fait espérer que vous pourrez faire encore un voyage en France, et repasser par Genève; je le désire plus que je ne l'espère. Vous trouveriez les environs de Genève bien changés; ils sont dignes des regards d'un homme qui a tout vu. Je n'habite que la moindre maison de ce pays-là; mais la situation en est si agréable que peut-être, en voyant de votre fenêtre le lac de Genève, la ville, deux rivières et cent jardins, vous ne regretteriez pas absolument Potsdam. Ma destinée a été de vous voir à la campagne, ne pourrai-je vous y revoir encore?

Ella troverà difficilmente un pittore tal quale lo vuole, e più difficilmente ancora un impresario, o un Swerts, che possa far rappresentare un opera conforme alle vostre belle regole; ma troverà nel mio ritiro *des Délices*, un dilettante appassionato di tutto ciò che scrivete, e non meno innamorato della vostra gentilissima conversazione (1).

Je suis trop vieux, trop malade, et trop bien posté pour aller ailleurs. Si je voyageais, ce serait pour venir vous voir à Venise; mais si vous êtes en train de courir, per Dio venite à Ginevra. Farewel, farewell; I love you sincerely and for ever (2).

(1) *Traduction :* Vous trouverez difficilement un peintre tel que vous le désirez, et plus difficilement encore un directeur (*impresario*) ou un Swerts, capable de faire représenter un opéra conforme à vos règles judicieuses; mais vous trouverez dans ma retraite des Délices, un amateur (*dilettante*) passionné de tout ce que vous écrivez, et non moins charmé de votre aimable conversation.

(2) *Traduction :* Au nom du ciel, venez à Genève. Adieu, portez-vous bien; je vous aime sincèrement et pour toujours.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 16 juillet 1756.

Mon cher ange, on voit bien que vous ne m'écrivez pas les secrets de l'état, car vous m'envoyez vos lettres sans les cacheter. M. Tronchin, le conseiller de Genève, voit que vous attendez toujours avec impatience une tragédie; il y a grande apparence que la sienne sera la première que vous aurez. Je vous servirai un peu plus tard. Il est permis d'être lent à mon âge. Vous me pardonnerez bien de préférer quelque temps Louis XIV aux héros de l'antiquité. Je ne pourrai être absolument à leurs ordres et aux vôtres, que quand j'aurai mis le Siècle de Louis XIV dans son nouveau cadre.

Souffrez que je me défie un peu de toutes les anecdotes; celle des campemens du prince Eugène, depuis le Quénoi jusqu'à Montmartre, est plus que suspecte. Comment veut-on qu'on ait pris à Denain ce projet de campagne? Le prince Eugène n'avait pas son porte-feuille dans les retranchemens de Denain où il n'était pas. Je ne veux pas ressembler à ce La Beaumelle qui répète tous les bruits de ville à tort et à travers, qui paraît avoir été le confident de Monseigneur et de mademoiselle Chouin, et qui parle du duc d'Orléans comme s'il avait soupé avec lui.

Si jamais on imprime les Mémoires du marquis de Dangeau (1), on verra que j'ai eu raison de dire qu'il fesait écrire les nouvelles par son valet de chambre. Le pauvre homme était si ivre de la cour, qu'il

(1) Voltaire en a donné un extrait. *Voyez* le tome XIII.

croyait qu'il était digne de la postérité de marquer à quelle heure un ministre était entré dans la chambre du roi. Quatorze volumes sont remplis de ces détails. Un huissier y trouverait beaucoup à apprendre, un historien n'y aurait pas grand profit à faire. Je ne veux que des vérités utiles. J'ai cherché à en dire depuis le temps de Charlemagne jusqu'à nos jours. C'est peut-être l'emploi d'un homme qui n'est plus historiographe, car ceux qui l'ont été ont rarement dit la vérité. Il y en a de bien agréables à dire à M. le maréchal de Richelieu. J'étais fâché que ma prophétie courût, parce qu'on pouvait me soupçonner d'en avoir fait les honneurs; mais j'étais fort aise d'être le premier à lui rendre justice. Il eut la bonté de me mander, le 29 du mois passé, l'accomplissement de ma prophétie. Nous autres voisins du Rhône, nous savons toujours les nouvelles quelques jours avant vous autres Parisiens.

M. le duc de Villars avait encore mademoiselle Clairon il y a trois jours. Je lui ai écrit, à cette Idamé; et si ma santé le permettait, j'irais l'entendre à Lyon; mais je sens que je ne me transplanterais que pour venir vous voir, mon cher ange. Je pourrais bien faire cette partie l'année prochaine, avec quelques héros à cothurne et quelques héroïnes. Il n'est pas mal de se tenir quelque temps à l'écart; c'est presque le seul préservatif contre l'envie et contre la calomnie, encore n'est-il pas toujours bien sûr.

Je ne sais pas comment Sémiramis aura réussi sans mademoiselle Clairon. Si la demoiselle Dumesnil continue à boire, adieu le tragique. Il n'y a jamais eu de talens durables avec l'ivrognerie. Il faut être sobre pour faire des tragédies et pour les jouer.

On me paraît de tous côtés très-indigné contre La Beaumelle. Plusieurs personnes même trouvent assez

étrange que cet homme soit tranquille à Paris, et que je n'y sois pas; mais ces gens-là ne voient pas que tout cela est dans l'ordre. Adieu, mon divin ange; mes nièces vous embrassent. Madame de Fontaine est un miracle de Tronchin; si cela continue, vous la reverrez avec des tétons. Il fait bien chaud pour jouer Sémiramis; mais Crébillon ne fera-t-il pas jouer la sienne? c'est un de ses ouvrages qu'il estime le plus. Adieu; mille respects à tous les anges.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 16 juillet 1756.

Mon héros et celui de la France, en vertu du petit billet dont vous daignâtes m'honorer après votre bel assaut, j'eus l'honneur de vous dire tout ce que j'en pense, et de vous écrire à Compiègne. Vous allez être assassiné de poëmes et d'odes. Un jésuite de Mâcon, un abbé de Dijon, un bel-esprit de Toulouse, m'en ont déjà envoyé. Je suis le bureau d'adresse de vos triomphes. On s'adresse à moi comme au vieux secrétaire de votre gloire.

Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est une Histoire de la révolution de Gênes, très-sagement écrite et très-exacte, qui paraît depuis peu en italien. On m'en a apporté la traduction en français; on vous y rend toute la justice qui vous est due. Je vais incessamment la faire imprimer. J'avoue qu'il y a un peu d'amour-propre à moi, de voir que l'Europe vous regarde des mêmes yeux que je vous ai vu depuis plus de vingt ans; mais, en vérité, il y a cent fois plus d'attachement que de vanité dans mon fait.

On dit que M. le duc de Fronsac était fait comme un homme qui vient d'un assaut, quand il a porté la

nouvelle. Il était, avec les grâces qu'il tient de vous, orné de toutes celles d'un brûleur de maisons. Il tient cela de vous encore. Demandez à votre écuyer si vous n'aviez pas votre chapeau en clabaud, et si vous n'étiez pas noir comme un diable, et poudreux comme un courrier, à la bataille de Fontenoi.

Je vous importune ; pardonnez au bavard.

## A M. THIERIOT.

Aux Délices, 21 juillet 1756.

Le succès fait la renommée.

Vous le voyez bien, mon ancien ami; une lettre anonyme que je reçois, selon ma coutume, m'apprend qu'on imprime une critique dévote contre mes ouvrages ; mais ces gens-là seront forcés d'avouer que je suis prophète. M. le maréchal de Richelieu a bien voulu témoigner à son Habacuc le gré qu'il lui savait de ses prédictions, en daignant me mander ses succès le jour de la capitulation. J'ai su sa gloire aux Délices avant qu'on la sût à Compiègne. Vous n'imagineriez pas ce que c'était que ce fort Saint-Philippe ; c'était la place de l'Europe la plus forte. Je suis encore à comprendre comment on en est venu à bout. Dieu merci, vous autres Parisiens, vous ne regretterez plus M. de Lowendal. Votre damné vous a-t-il dit tout ce qui se passe en Allemagne? Je regarde les affaires publiques à peu près du même œil dont je lis Tite-Live et Polybe.

Non me agitant *populi fasces*, aut *purpura regum*,
*Aut conjurato descendens Dacus ab Istro.*
(Virg., Géorg., liv. II, v. 495, 47.)

J'attends, avec quelque impatience, le brillant philosophe d'Alembert; peut-être va-t-il plus loin que Genève, mais il y a apparence qu'il prendrait mal son temps. A l'égard du philosophe un peu plus dur, dont vous me parlez, je crois qu'il ne sera heureux ni sur les bords de la Sprée, ni sur les bords de la Seine. On dit que ce n'est pas chose aisée d'être heureux : *Est Ulubris, est hîc.* Je ne reçois que des lettres remplies d'indignation et de mépris pour ces insolens Mémoires de madame de Maintenon. Je vous avoue que c'est une espèce de livre toute neuve. Le faquin parle de tous les grands hommes, de tous les princes, comme s'il avait vécu familièrement avec eux, et débite ses impostures avec un air de confiance, de hauteur, de familiarité, de plaisanterie, qui en imposera aux barons allemands et aux lecteurs du Nord. On me conseille de le confondre dans quelques notes, au bas des pages du Siècle de Louis XIV qu'on réimprime avec l'Histoire générale.

Si les Mémoires de ce Conac sont imprimés, je vous prie de me les envoyer. Vous avez la voie sûre de M. Bouret. Puis-je m'adresser à vous, mon ancien ami, pour les livres que vous jugerez dignes d'être lus? Vous m'aviez promis les deux sermons de Lambert.

Je ne vous ai point envoyé l'énorme édition des Cramer, parce que j'ai jugé que vous auriez presque en même temps celle de Paris; cependant, si vous en êtes curieux, je vous la ferai tenir. Il y a bien des fautes; je suis aussi mauvais correcteur d'imprimerie que mauvais auteur. *Intereà vale et scribe, amice, amico veteri.*

## A M. PARIS DU VERNEY.

Aux Délices, le 26 juillet 1756.

Votre lettre, monsieur, augmente la joie que les succès de M. le maréchal de Richelieu m'ont causée. Votre amitié pour lui, qui ne s'est jamais démentie, justifie bien mon attachement. Une si belle action fait sur vous d'autant plus d'effet, que vous formez au roi des sujets qui apprendront à l'imiter. Vous vous êtes fait une carrière nouvelle de gloire par cette belle institution (1) qu'on doit à vos soins, et qui sera une grande époque dans l'histoire du siècle présent. Le nom de M. le maréchal de Richelieu ira à la postérité, et le vôtre ne sera jamais oublié.

Les événemens présens fourniront probablement une ample matière aux historiens : l'union des maisons de France et d'Autriche, après deux cent cinquante ans d'inimitiés; l'Angleterre qui croyait tenir la balance de l'Europe, abaissée en six mois de temps; une marine formidable, créée avec rapidité; la plus grande fermeté déployée avec la plus grande modération : tout cela forme un bien magnifique tableau. Les étrangers voient avec admiration une vigueur et un esprit de suite dans le ministère, que leurs préjugés ne voulaient pas croire. Si cela continue, je regretterai bien de n'être plus historiographe de France. Mais la France, qui ne manquera jamais ni d'hommes d'état, ni d'hommes de guerre, aura toujours aussi de bons écrivains, dignes de célébrer leur patrie.

Je ne suis plus bon à rien; ma santé m'a rendu la retraite nécessaire. Il eût été plus doux pour moi de

(1) L'École royale militaire.

cultiver des fleurs auprès de Plaisance qu'auprès de Genève; mais j'ai pris ce que j'ai trouvé. J'aurais eu bien difficilement un séjour plus agréable et plus convenable. Le fameux docteur Tronchin vient souvent chez moi. J'ai presque toute ma famille dans ma maison. La meilleure compagnie, composée de gens sages et éclairés, s'y rend presque tous les jours, sans jamais me gêner; il y vient beaucoup d'Anglais; et je peux vous dire qu'ils font plus de cas de votre gouvernement que du leur.

Vous souffrez, sans doute, monsieur, avec plaisir, ce compte que je vous rends de ma situation. Je vous dois, en grande partie, la douceur de ma fortune. Je ne l'oublierai point. Je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

Je vous prie, quand vous verrez monsieur votre frère, de vouloir bien l'assurer de mes sentimens, et de compter sur ceux avec lesquels j'ai l'honneur d'être si véritablement, etc.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

27 juillet 1756.

Mon héros, je vais aussi brûler de la poudre; mais je tirerai moins de fusées que vous n'avez tiré de coups de canon. Ma prophétie a été accomplie encore plus tôt que je ne croyais, en dépit des malins qui niaient que je connusse l'avenir, et que vous en disposassiez si bien. Je vous vois d'ici tout rayonnant de gloire.

Ce n'est plus aux Anacréons
De chanter avec vous à table;
La mollesse de leurs chansons
N'aurait plus rien de convenable

A vos illustres actions.
Il n'appartient plus qu'aux Pindares
De suivre vos fiers compagnons
Aux assauts de cent bastions,
Devers les îles Baléares.
J'attends leurs sublimes écrits,
Et s'il est vrai, comme il peut l'être,
Qu'il soit parmi vos beaux-esprits
Peu de Pindares dans Paris,
Vos succès en feront renaître.

Ils diront qu'un roi modéré
Vit long-temps avec patience
L'attentat inconsidéré
D'un peuple un peu trop enivré
De sa maritime puissance :
Qu'on a sagement préparé
La plus légitime vengeance;
Et qu'enfin l'honneur de la France
Par vos exploits est assuré.
Mais pour moi, dans ma décadence,
Faible et sans voix, je me tairai;
Jamais je ne me mêlerai
De ces querelles passagères.
Je sais qu'aux marins d'Albion
Vous reprochez, avec raison,
Quelques procédés de corsaires:
Ce ne sont pas là mes affaires.
Milton, Pope, Swift, Addisson,
Ce sage Lock (1), ce grand Newton,
Sont toujours mes dieux tutélaires.
Deux peuples en valeur égaux
Dans tous les temps seront rivaux;
Mais les philosophes sont frères.

Vos ministres, par leurs traités,
Ont assujetti la fortune:
Vos vaisseaux, de héros montés,
Ont battu les fils de Neptune :

(1) Locke.

Une prudence peu commune
A conduit vos prospérités;
Mais la politique et les armes
Ne font pas mes félicités.
Croyez qu'il est encor des charmes
Sous les berceaux que j'ai plantés :
Je vis en paix, peut-être en sage,
Entre ma vigne et mes figuiers :
Pour embellir mon ermitage,
Envoyez-moi de vos lauriers,
Je dormirai sous leur ombrage.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 auguste 1756.

Mon cher ange, je suis bien malingre; mais, puisqu'on a ressuscité Sémiramis, il faut bien que je ressuscite aussi. On dit que Le Kain s'est avisé de paraître, au sortir du tombeau de sa mère, avec des bras qui avaient l'air d'être ensanglantés; cela est un tant soit peu anglais; et il ne faudrait pas prodiguer de pareils ornemens. Voilà de ces occasions où l'on se trouve tout juste entre le sublime et le ridicule, entre le terrible et le dégoûtant. Mon absence n'a pas nui au succès; de mon temps les choses n'auraient pas été si bien. J'ai gagné quelque chose à être mort, car c'est l'être que de vivre sans digérer au pied des Alpes. Je sens que les Tronchin n'y font rien. Le miracle de madame de Fontaine subsiste, mais je ne suis pas homme à miracles. Il faut être jeune pour faire honneur à son médecin; mais, mon ange consolateur, aurai-je encore la force de faire quelque chose qui vous plaise? J'ai bien peur que le talent des tragédies ne passe plus vite que le goût de les voir jouer. Vous n'êtes pas épuisé; mais, par malheur,

ne le serais-je pas? Il se présente en Suède un sujet de tragédie; s'il y avait quelque épisode de Prusse, on pourrait trouver de quoi faire cinq actes. On aura dorénavant à Paris de l'indulgence pour moi, depuis qu'on me tient pour trépassé.

Je ne conseillerais pas à La Beaumelle de donner une pièce; il en a pourtant fait une; mais il est si protégé et si heureux qu'on pourrait le siffler. Il faut qu'il soit disgracié de quelques rois, et alors le parterre le prendra en amitié. Madame de Graffigny a une comédie toute prête (1); son succès me paraît sûr. Elle est femme, le sujet sera un roman, il y aura de l'intérêt, et on aimera toujours l'auteur de Cénie. Pour madame du Boccage, elle s'est livrée au poëme épique. On m'a envoyé trois tragédies de Paris et de province. Il en pleut de tous côtés; sans compter l'opéra de Mérope du roi de Prusse. Vous voyez que les arts sont toujours en honneur. Bonsoir, mon cher et respectable ami; mille respects à tous les anges.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 4 auguste 1756.

Il me semble, monseigneur, que toutes les lettres adressées à mon héros doivent lui être rendues, et que messieurs de la poste de Compiègne auraient pu vous renvoyer à Marseille la lettre que je vous adressai à la cour, quand vous eûtes donné ce bel assaut; mais apparemment que l'on n'aime pas les mauvais vers dans ce pays-là. Il se peut aussi que les directeurs de la poste vous aient attendu à Compiègne de jour

(1) La Fille d'Aristide, en cinq actes et en prose.

en jour, et vous attendent encore. Je ne ressemble point au général Blakney, je ne peux sortir de ma place. La raison en est que je suis assiégé par une file de médecines dont le docteur Tronchin m'a circonvenu. Que n'ai-je un moment de force et de santé! je partirais sur-le-champ, je viendrais vous voir dans votre gloire, je laisserais là toute ma famille, qui se passerait bien de moi dans mon ermitage.

Vous croyez bien que j'ai un peu interrogé le voyageur dont vous me parlez, et vous devez vous en être aperçu quand je vous mandais que ce n'était pas des seuls Anglais que vous triomphiez. Vous avez, comme tous les généraux, essuyé les propos de l'envie et de l'ignorance. Souvenez-vous comme on traitait le maréchal de Villars avant la journée de Denain. Vous avez fait comme lui, et on se tait et on admire, et l'enthousiasme que vous inspirez est général. On a mal attaqué, disait-on; il fallait absolument envoyer M. de Vallière pour tirer juste. Au milieu de tous ces beaux raisonnemens arrive la nouvelle de la prise; voilà jusqu'à présent le plus beau moment de votre vie. Qu'est-il arrivé de là? qu'on ne vous conteste plus le service que vous avez rendu à Fontenoi. Port-Mahon confirme tout, et met le sceau à votre gloire. Il se pourra bien faire que vous ne soyez pas le premier dans le cœur de la belle personne que vous savez; mais vous serez toujours considéré, honoré, et je vous regarde comme le premier homme du royaume. C'est une place que vous vous êtes donnée, et que rien ne vous ôtera. Il me pleut de tous côtés de mauvais vers pour vous; vous devez en être excédé. Pour vous achever, il faut que je prenne aussi la liberté de vous envoyer ce que j'écrivais ces jours-ci à mon petit Desma-

his (1). Ce Desmahis est fort aimable. Vous ne vous en soucierez guère; vous avez bien autre chose à faire.

Nous sommes tous ici aux pieds de notre héros.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 auguste 1756.

Mon divin ange, voici le Botoniate achevé et réparé, à peu près comme vous l'avez voulu. L'auteur est un homme très-aimable, et porte un nom qui doit réussir à Paris. Je ne doute pas que les comédiens n'acceptent une pièce qui vaut beaucoup mieux que tant d'autres qu'ils ont jouées, et je doute encore moins du succès quand elle sera bien mise au théâtre. Je vous demande vos bontés, et nous sommes deux qui serons pénétrés de reconnaissance.

Mon cher ange, les bras ensanglantés sont bien anglais; mais, si on les souffre, je les souffre aussi.

Si cet honnête La Beaumelle est enfermé, je n'en suis pas surpris; il avait dit dans ses Mémoires, en parlant de la maison royale : « On s'allie plaisam-» ment dans cette maison-là. »

On dit qu'il avait fait imprimer une Pucelle en dix-huit chants, pleine d'horreurs.

Je ne savais pas que ce fût M. de Sainte-Palaye qui m'eût honoré du Glossaire; voulez-vous bien lui donner le chiffon ci-joint?

La poste part; je n'ai que le temps de vous dire que vous êtes le plus aimable et le plus regretté des hommes.

(1) *Voyez* volume d'Épîtres, année 1756, t. LXI.

## A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 9 auguste 1756.

Mon cher et ancien ami, je ne sais ce que c'est que cette critique dévote dont vous me parlez ; est-ce une critique imprimée ? est-ce seulement un cri des ames tendres et timorées ? vous me feriez plaisir de me mettre au fait. Je m'unis, à tout hasard, aux sentimens des saints, sans savoir ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils pensent.

On me mande qu'on a défendu à l'évêque de Troyes d'imprimer des mandemens : c'est défendre à la comtesse de Pimbèche de plaider.

Est-il vrai qu'on joue Sémiramis ? que l'ombre n'est pas ridicule ? et que les bras de Le Kain ne sont pas mal ensanglantés ? Vous ne savez rien de ces bagatelles ; vous négligez le théâtre ; vous n'aimez que les anecdotes, et vous ne m'en dites point.

Je ne sais guère de nouvelles de Suède. J'ai peur que ma divine Ulrique ne soit traitée par son sénat avec moins de respect et de sentiment qu'on n'en doit à son rang, à son esprit et à ses grâces.

Vous saurez que l'impératrice-reine m'a fait dire des choses très-obligeantes. Je suis pénétré d'une respectueuse reconnaissance. J'adore de loin ; je n'irai point à Vienne ; je me trouve trop bien dans ma retraite des Délices. Heureux qui vit chez soi avec ses nièces, ses livres, ses jardins, ses vignes, ses chevaux, ses vaches, son aigle, son renard, et ses lapins qui se passent la patte sur le nez ! J'ai de tout cela, et les Alpes par-dessus, qui font un effet admirable. J'aime mieux gronder mes jardiniers que de faire ma cour aux rois.

J'attends l'encyclopède d'Alembert, avec son imagination et sa philosophie. Je voudrais bien que vous en fissiez autant, mais vous en êtes incapable.

Est-il vrai que Plutus-Apollon-Popelinière a doublé la pension de madame son épouse? Tronchin prétend qu'elle a toujours quelque chose au sein; je crois aussi qu'elle a quelque chose sur le cœur. Je vous prie de lui présenter mes hommages, si elle est femme à les recevoir.

C'est grand dommage qu'on n'imprime pas les Mémoires de ce fou d'évêque Conac.

Pour Dieu, envoyez-moi, signé Jeannel ou Bouret, tout ce qu'on aura écrit pour ou contre les Mémoires de Scarron-Maintenon.

*Interim vale et scribe. Æger sum, sed tuus.*

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 13 auguste 1756.

Priez bien Dieu, madame, avec votre chère amie madame de Broumath, pour notre Marie-Thérèse; et si vous avez des nouvelles d'Allemagne, daignez m'en faire part. Notre Salomon du Nord vient de faire un tour de maître Gonin; nous verrons quelles en seront les suites.

On dit que la France envoie vingt-quatre mille hommes à cette belle Thérèse, sous le commandement du comte d'Estrées, et que cette noble impératrice confie trois de ses places en Flandre à la bonne foi du roi. Les Hollandais n'auront plus pour barrière que leurs canaux et leurs fromages. Ne seriez-vous pas bien aise de voir Salomon à Vienne, à la cour de la reine de Saba? Je suis bien étonné

qu'on m'attribue le compliment à la chèvre; c'est une pièce faite du temps du cardinal de Richelieu. Je ne suis point *au fond de mon village*, comme le dit le compliment; et il s'en faut beaucoup que j'aie à me plaindre de cette chèvre.

Je n'ai à me plaindre que de Salomon. Mais j'oublie tous les rois dans ma retraite, où je me souviens toujours de vous.

J'ai chez moi une de mes nièces qui se meurt. Je me meurs toujours aussi; mais je vous aime de tout mon cœur.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 23 auguste 1756.

Dites-moi donc, madame, vous qui êtes sur les bords du Rhin, si notre chère Marie-Thérèse, impératrice-reine, dont la tête me tourne, prépare des efforts réels pour reprendre sa Silésie. Voilà un beau moment; si elle le manque, elle n'y reviendra plus. Ne seriez-vous pas bien aise de voir deux femmes, deux impératrices, peloter un peu notre grand roi de Prusse, notre Salomon du Nord? Pour moi, dans ma douce retraite, au bord de mon lac, je ne sais aucune nouvelle; je n'apprends rien que par les gazettes. Elles me disent qu'on coupe des têtes en Suède; mais elles ne me disent rien de cette reine Ulric que j'ai vue si belle, pour qui j'ai fait autrefois des vers, et qui, sans vanité, en a fait aussi pour moi. Je suis très-fâché qu'elle se soit brouillée si sérieusement avec son parlement. Le nôtre fait, dit-on, des remontrances pour une taxe sur les cartes, et brûle des mandemens d'évêque. On vous envoie dans votre

Alsace un confesseur, un martyr de la constitution, que j'ai vu quelque temps fort amoureux, et dont sa maîtresse était aussi mécontente que ses créanciers. Les saints sont d'étranges gens. Portez-vous bien, madame; faites du feu, dès le mois de septembre. Traitez le climat du Rhin comme je traite celui du lac. Vivez avec une amie charmante. Souvenez-vous quelquefois de moi. Madame Denis et moi nous vous présentons nos respects. Il est triste pour nous que ce soit de si loin.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 6 septembre 1756.

Mon divin ange, vous n'avez point encore répondu au Botoniate. Je vous crois un peu embarrassé avec la cour de Constantinople et avec l'auteur. Il s'est senti animé par les réflexions que vous aviez eu la bonté de faire sur son ouvrage; il a corrigé sa pièce plus facilement que je n'en puis faire une; il vous l'a envoyée, tirez-vous de là comme vous pourrez. Mon cher ange, j'aime à voir des conseillers faire des tragédies, je ne peux pas vous faire la même galanterie que ce bon M. Tronchin; je vous écris au chevet du lit de madame de Fontaine qui est très-malade, et que l'autre Tronchin aura bien de la peine à tirer d'affaire. Je ne me porte guère mieux qu'elle. Ç'aurait été un beau coup d'aller à Lyon voir le maréchal de Richelieu, et entendre mademoiselle Clairon; mais nous donnons la préférence à Tronchin sur les autres grands personnages du siècle. C'est bien dommage d'être malade dans une si belle saison et dans un aussi beau séjour; la seule situation de mon petit ermitage devrait rendre la santé.

Je ne peux guère, mon cher ange, vous parler de mes amusemens de théâtre, au milieu des inquiétudes que madame de Fontaine me donne, et des continuelles souffrances qui me persécutent, *altri tempi, altre cure*. Je m'intéresse encore moins à tout ce qui se passe sur ce pauvre globe, depuis Stockholm, où l'on coupe des têtes, jusqu'à Paris où l'on fait des remontrances et de très-mauvais vers. Je ne m'intéresse qu'à vous et à vos anges. Madame Denis vous fait les plus tendres complimens. Adieu, mon cher et respectable ami; je serais bien affligé de mourir sans vous embrasser. Vous êtes tout ce que je regrette.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 6 septembre 1756.

Je ne conçois pas trop comment mon héros, environné, tout du long de la route, d'affaires, de feux de joie, de bals, de comédies, de cris de joie, de battemens de mains, de femmes, de filles, daigne encore trouver le temps de donner une lettre à Florian pour moi. Je vous remercie tendrement, monseigneur. Soyez bien persuadé que je serais venu vous faire ma cour à Lyon; mais je crains pour la vie d'une de mes nièces. Tronchin sera un grand médecin s'il la tire d'affaire.

Quand vous pourrez m'envoyer quelque petit détail de votre belle expédition de Mahon, je vous serai vraiment très-obligé; mais à présent je ne fais qu'un tableau général des grands événemens, et je ne peins qu'à coups de brosse. Puisque j'avais commencé une Histoire générale, il a fallu la finir; et, dans cette Histoire, ce qui fait le plus d'honneur à

la nation y est marqué en peu de mots. Je dis que vous avez sauvé Gênes; que vous avez contribué plus que personne au gain de la bataille de Fontenoi. Je parle de l'assaut de Berg-op-Zoom; pour mettre au-dessus de cette entreprise l'assaut général que vous avez donné à des ouvrages bien moins entamés que ceux de Berg-op-Zoom : tout cela sans affectation, sans avoir l'air de vouloir parler de vous, et comme conduit par la force des événemens. J'aurai eu du moins le plaisir de finir une Histoire générale par vous.

Il est venu, dans mon trou des Délices, un petit garçon haut comme Ragotin, nommé Dufour, qui a fait un petit divertissement à Lyon en votre honneur et gloire. Il dit que c'est vous qui me l'avez adressé; qu'il va à Paris; qu'il veut être votre secrétaire; qu'il faut que je lui donne une lettre pour vous. Je lui donnerai donc cette lettre, qui contiendra que le porteur est le petit Dufour, et vous ferez du petit Dufour tout ce qu'il vous plaira; mais je serai fort surpris si le petit Dufour peut vous aborder. On dit qu'un abbé va à Vienne. J'espère qu'il bénira l'aigle à deux têtes, et qu'il maudira celui qui n'en a qu'une.

Les ermites suisses vous présentent leurs tendres respects.

## A M. THIERIOT.

Aux Délices, 10 septembre 1756.

Mon ancien ami, je vous assure que Tronchin est un grand homme; il vient encore de ressusciter madame de Fontaine. Esculape ne ressuscitait les gens qu'une fois; et ceux qui se sont mêlés de rendre la

vie aux morts, ne se sont jamais avisés de donner une seconde représentation sur le même sujet. Tronchin en sait plus qu'eux; je voudrais qu'il pût un peu gouverner madame de La Popelinière, car je sais qu'elle a besoin de lui, et plus qu'elle ne pense; mais je ne voudrais pas qu'elle nous enlevât notre Esculape, je voudrais qu'elle le vînt trouver : vous seriez du voyage; comptez que c'est une chose à faire.

Vous devez savoir à présent, vous autres Parisiens, que le Salomon du Nord s'est emparé de Leipsick. Je ne sais si c'est là un chapitre de Machiavel ou de l'Anti-Machiavel, si c'est d'accord avec la cour de Dresde, ou malgré elle :

> .....*Ea cura quietum*
> Non me *sollicitat*.....
> (Virg., Én., liv. IV, v. 379.)

Je songe à faire mûrir des muscats et des pêches; je me promène dans des allées de fleurs de mon invention, et je prends peu d'intérêt aux affaires des Vandales et des Misniens.

Je vous suis très-obligé des rogatons du Pont-Neuf et des belles pièces suédoises. Il y a un mois que j'avais ce monument suédois de liberté et de fermeté.

Ce n'est pas là une brochure ordinaire. Seriez-vous homme à procurer à ma très-petite bibliothéque quelques livres dont je vous enverrais la note? vous seriez bien aimable. Je crois que Lambert se mordra les pouces de m'avoir réimprimé; dix volumes sont durs à la vente. Dieu le bénisse et ceux qui liront mes sottises! pour moi je voudrais les oublier.

*Farewell, my old friend! I am sick* (1).

(1) *Traduction* : Adieu, mon vieux ami! je suis mal portant.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 13 septembre 1756.

Mon cher ange, vous vous êtes tiré d'affaire très-courageusement avec notre conseiller d'état. Cet Apollon-Tronchin n'aurait pas réussi à Paris comme l'Esculape-Tronchin. Notre Esculape nous gouverne à présent; il y a un mois que la pauvre madame de Fontaine est entre ses mains. Je ne sais qui est le plus malade d'elle ou de moi; nous avons besoin l'un et l'autre de patience et de courage. Madame Denis espère que vingt-quatre mille Français passeront bientôt par Francfort; elle leur recommandera un certain M. Freitag, agent du Salomon du Nord, lequel s'avise quelquefois de faire mettre des soldats, avec la baïonnette au bout du fusil, dans la chambre des dames. Je voudrais que M. le maréchal de Richelieu commandât cette armée. Puisque les Français ont battu les Anglais, ils pourront bien déranger les rangs des Vandales. Avez-vous vu le vainqueur de Mahon dans sa gloire? s'est-il montré aux spectacles? a-t-il été claqué comme mademoiselle Clairon? On dit que madame de Graffigny va donner une comédie grecque, où l'on pleurera beaucoup plus qu'à Cénie. Je m'intéresse de tout mon cœur à son succès; mais des tragédies bourgeoises, en prose, annoncent un peu le complément de la décadence.

On dit que Marie-Thérèse est actuellement l'idole de Paris, et que toute la jeunesse veut actuellement s'aller battre pour elle en Bohême. Il peut résulter de là quelque sujet de tragédie. Je ne me soucie pas que la scène soit bien ensanglantée, pourvu que le bon M. Freitag soit pendu. On attend, dans peu de

jours, la décision de cette grande affaire. On ne sait encore s'il y aura paix ou guerre. Le Salomon du Nord a couru si vite que la reine de Saba pourrait bien s'arrêter. La paix vaut encore mieux que la vengeance. Adieu, mon cher et respectable ami; portez-vous mieux que moi, et aimez-moi (1).

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 20 septembre 1756.

Mon divin ange, après des Chinoises vous voulez des Africaines; mais il y aurait beaucoup à travailler pour rendre les côtes de Tunis et d'Alger dignes du pays de Confucius. Vous vous imaginez peut-être que, dans mes Délices, je jouis de tout le loisir nécessaire pour recueillir ma pauvre ame; je n'ai pas un moment à moi. La longue maladie de madame de Fontaine et mes souffrances prennent au moins la moitié de la journée; le reste du jour est nécessairement donné aux processions de curieux qui viennent de Lyon, de Genève, de Savoie, de Suisse, et même de Paris. Il vient presque tous les jours sept ou huit personnes dîner chez moi : voyez le temps qui me reste pour des tragédies. Cependant, si vous voulez avoir l'Africaine telle qu'elle est à peu près, en changeant les noms, je pourrais bien vous l'envoyer, et vous jugeriez si elle est plus présentable que le Botoniate. Il faudrait, je crois, changer les noms, pour ne pas révolter les Duménil et les Gaussin; mais il faudrait encore plus changer les choses.

Le roi de Prusse est plus expéditif que moi. Il se propose de tout finir au mois d'octobre, de forcer l'auguste Marie-Thérèse de retirer ses troupes, de faire

signe à l'autocratrice de toutes les Russies de ne pas faire avancer ses Russes, et de retourner faire jouer à Berlin un opéra qu'il y a déjà commencé. Ses soldats, en ce cas, reviendront gros et gras de la Saxe, où ils ont bu et mangé comme des affamés.

Mon cher ange, quelle est donc votre idée avec le vainqueur de Mahon? Il faut d'abord que ces frères Cramer impriment les sottises de l'univers en sept volumes (1); et ces sottises pourront encore scandaliser bien des sots. Il faut, en attendant, que je reste dans ma très-jolie, très-paisible et très-libre retraite. M. le comte de Grammont, qui est ici à la suite de Tronchin, disait hier, en voyant ma terrasse, mes jardins, mes entours, qu'il ne concevait pas comment on en pouvait sortir. Je n'en sortirais, mon divin ange, que pour venir passer quelques mois d'hiver auprès de vous. Je n'ai pas un pouce de terre en France, j'ai fait des dépenses immenses à mes ermitages sur les bords de mon lac; je suis dans un âge et d'une santé à ne me plus transplanter. Je vous répète que je ne regrette que vous, mon cher et respectable ami. Les deux nièces vous font les plus tendres complimens.

(1) L'Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations.

## A M. J.-J. ROUSSEAU.

Aux Délices, le 21 septembre 1756.

Mon cher philosophe, nous pouvons, vous et moi, dans les intervalles de nos maux, raisonner en vers et en prose; mais, dans le moment présent, vous me pardonnerez de laisser là toutes ces discussions philosophiques (1), qui ne sont que des amusemens. Votre lettre est très-belle; mais j'ai chez moi une de mes nièces qui, depuis trois semaines, est dans un assez grand danger; je suis garde-malade, et très-malade moi-même. J'attendrai que je me porte mieux, et que ma nièce soit guérie, pour oser penser avec vous. M. Tronchin m'a dit que vous viendriez enfin dans votre patrie. M. d'Alembert vous dira quelle vie philosophique on mène dans ma petite retraite. Elle mériterait le nom qu'elle porte, si elle pouvait vous posséder quelquefois. On dit que vous haïssez le séjour de villes; j'ai cela de commun avec vous. Je voudrais vous ressembler en tant de choses, que cette conformité pût vous déterminer à venir nous voir. L'état où je suis ne me permet pas de vous en dire davantage.

Comptez que, de tous ceux qui vous ont lu, personne ne vous estime plus que moi, malgré mes mauvaises plaisanteries (2); et que, de tous ceux qui

(1) *Voyez* dans les Œuvres de J.-J. Rousseau, sa lettre à Voltaire sur le poëme du Désastre de Lisbonne et celui de la Loi naturelle (*).

(*) Cette lettre est du 18 auguste 1756.

(2) Lettre du 30 auguste 1755.

vous verront, personne n'est plus disposé à vous aimer tendrement.

Je commence par supprimer toute cérémonie.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er octobre 1756.

Mon très-aimable ange, tout mon temps se partage entre les douleurs de madame de Fontaine et les miennes. Je n'en ai pas pour rendre notre Africaine digne de vos bontés. Songez

*Que pour ce changement,*
Vous ne donnez qu'un jour, qu'une heure, qu'un moment.
(Racine, Andromaque, act. IV, sc. 3.)

Il me faut une année. Vous briseriez le roseau fêlé, si vous donniez actuellement un ouvrage si imparfait. Le succès des magots de la Chine est encore une raison pour ne rien hasarder de médiocre. Promettez à mademoiselle Clairon pour l'année prochaine, et soyez sûr, mon cher ange, que je tiendrai votre parole. Je ne sais si je me trompe, mais je crois que le vainqueur de Mahon gouvernera les comédiens en 1757 : alors vous aurez beau jeu. Attendez, je vous en conjure, ce temps favorable. J'espère que notre Zulime paraîtra alors *avec tous ses appas*, et n'en parlera point. Il y a des choses essentielles à faire. C'est une maison dans laquelle il n'y a encore qu'un assez bel appartement. J'avoue que mademoiselle Clairon serait honnêtement logée, mais le reste serait au galetas. Laissez-moi, je vous en supplie, travailler à rendre la maison supportable.

Je serai bientôt débarrassé de cette Histoire générale à laquelle je ne peux suffire. Un fardeau de plus me tuerait, dans le triste état où je suis. Enfin, je vous conjure, par l'amitié que vous avez pour moi, et qui fait la consolation de ma vie, de ne rien précipiter. Je vous aurai autant d'obligation de cette précaution nécessaire, que je vous en ai de vos démarches auprès de mon héros. Je reconnais bien la bonté de votre cœur à tout ce que vous faites; mais vous pouvez compter beaucoup plus sur Zulime que je ne dois me flatter sur les choses dont vous me parlez à la fin de votre lettre. Il n'y a pas d'apparence, mon cher et respectable ami, que les rancuniers perdent leur rancune. Je ne prévois pas d'ailleurs que je puisse, à mon âge, quitter une retraite dont je ne peux me défaire, et qui est devenue nécessaire à ma situation et à ma santé; mais je ne veux avoir d'autre idée que celle de pouvoir encore vous embrasser, avant de finir ma vie douloureuse.

Madame de Fontaine est mieux aujourd'hui. Les deux sœurs et l'oncle se disputent à qui vous aimera davantage; mais il faut qu'on me cède.

Il court un nouveau Manifeste du Salomon du Nord. Il est fort long, vous en jugerez. Il paraît qu'on ne peut guère se conduire plus hardiment dans des circonstances plus délicates.

On me mande que votre archevêque fait un tour dans le pays d'Astrée et de Céladon; il en reviendra avec les mœurs douces du grand druide Atamas.

Adieu; on ne peut être plus pénétré que je le suis de la constance généreuse de votre amitié. Vous sentez qu'il est nécessaire à mon être de vous revoir encore, mais je le souhaite bien plus que je ne l'espère.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 6 octobre 1756.

Si je ne me mourais pas d'un vilain rhumatisme, madame, je crois que je mourrais de joie des nouvelles que vous avez la bonté de m'envoyer. Mais sont-elles bien vraies? Si vous en savez la confirmation, achevez mes plaisirs.

Vous avez bien raison de détester le style d'un polisson (1) qui veut faire le plaisant, et parler en homme de cour des princes et des femmes dont il n'a jamais vu l'antichambre. Il y a encore une raison de mépriser son livre; c'est que d'un bout à l'autre il contient un tissu de mensonges, ou de contes traînés dans les rues. Il est très-bien à la Bastille pour quelques impostures punissables; notre chère Marie-Thérèse y est pour quelque chose. Si Marie-Thérèse est victorieuse, comme je l'espère, et si je suis en vie, ce que je n'espère guère, vous pourriez bien encore revoir à l'île Jard votre ancien courtisan, qui vous sera attaché jusqu'au dernier soupir de sa vie. Mille respects à votre digne amie.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 6 octobre 1756.

Je ne vous écris pas si souvent, monseigneur, que quand vous preniez Minorque. J'imagine toujours qu'on a encore plus d'affaires à la cour qu'à l'armée.

(1) Il s'agit toujours de La Beaumelle.

Les riens prennent quelquefois plus de temps que des assauts; et d'ailleurs, il ne faut pas vexer d'ennui les héros qu'on aime.

Un Anglais me mande qu'on veut dresser, dans Londres, une statue à Blakney. J'ai répondu qu'apparemment on mettrait cette statue dans votre temple.

Vous avez vu sans doute le dernier Manifeste du Salomon du Nord. Ce Salomon est prolixe; mais on peut se donner carrière à la tête de cent mille hommes.

La reine de Saba ne répond point, mais elle agit. Je voudrais que vous commandassiez une armée dans ces circonstances, et que Salomon apprît par vous à connaître une nation qu'il ne connaît point du tout.

Voici les nouvelles que je reçus hier; si elles sont vraies, mon Salomon sera un peu embarrassé. Il m'a proposé, il y a quatre mois, de le venir voir; il m'a offert biens et dignités; je sais qu'elles sont transitoires; je les ai refusées. Le roi ne s'en soucie guère; mais je voudrais qu'il pût en être informé. Le Suisse Voltaire et la Suissesse Denis sont toujours pénétrés pour vous d'amour et de respect.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 10 octobre 1756.

Souvenez-vous, mon héros, que, dans votre ambassade à Vienne, vous fûtes le premier qui assurâtes que l'union des maisons de France et d'Autriche était nécessaire, et que c'était un moyen infaillible de renfermer les Anglais dans leur île, les Hol-

landais dans leurs canaux, le duc de Savoie dans ses montagnes, et de tenir enfin la balance de l'Europe.

L'événement doit enfin vous justifier. C'est une belle époque pour un historien que cette union, si elle est durable.

Voici ce que m'écrit une grande princesse plus intéressée qu'une autre aux affaires présentes, par son nom et par ses états :

« La manière dont le roi de Prusse en use avec ses » voisins, excite l'indignation générale. Il n'y aura » plus de sûreté depuis le Veser jusqu'à la mer Bal- » tique. Le corps germanique a intérêt que cette puis- » sance soit très-réprimée. Un empereur serait moins » à craindre, car nous espérons que la France main- » tiendra toujours les droits des princes. »

On me mande de Vienne qu'on y est très-embarrassé; apparemment qu'on ne compte pas trop sur la promptitude et l'affection des Russes.

Il ne m'appartient pas de fourrer mon nez dans toutes ces grandes affaires; mais je pourrais bien vous certifier que l'homme dont on se plaint n'a jamais été attaché à la France; et vous pourriez assurer madame de Pompadour qu'en son particulier elle n'a pas sujet de se louer de lui. Je sais que l'impératrice a parlé, il y a un mois, avec beaucoup d'éloge, de madame de Pompadour. Elle ne serait peut-être pas fâchée d'en être instruite par vous; et, comme vous aimez à dire des choses agréables, vous ne manquerez peut-être pas cette occasion.

Si j'osais un moment parler de moi, je vous dirais que je n'ai jamais conçu comment on avait de l'humeur contre moi, de mes coquetteries avec le roi de Prusse. Si on savait qu'il m'a baisé un jour la main, toute maigre qu'elle est, pour me faire rester chez

lui, on me pardonnerait de m'être laissé faire; et si on savait que cette année on m'a offert carte blanche, on avouerait que je suis un philosophe guéri de ma passion.

J'ai, je vous l'avoue, la petite vanité de désirer que deux personnes le sachent; et ce n'est pas une vanité, mais une délicatesse de mon cœur, de désirer que ces deux personnes le sachent par vous. Qui connaît mieux que vous le temps et la manière de placer les choses? Mais j'abuse de vos bontés et de votre patience. Agréez le tendre respect du Suisse.

Je vous demande pardon du mauvais bulletin de Cologne, que je vous envoyai dernièrement; on forge des nouvelles dans ce pays-là.

## A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 14 octobre 1756.

Si madame de La Popelinière n'est pas guérie cet hiver, il faut que son mari lui donne un beau viatique pour aller trouver Esculape-Tronchin au printemps. Dieu lit dans les cœurs, et Tronchin dans les corps. Il a ressuscité deux fois ma nièce de Fontaine; il a guéri une gangrène de vieillard. Madame de Muy, qui est arrivée mourante à Genève, il y a trois mois, a des joues, et vient chez moi coiffée en pyramide. Il me fait vivre. *Venite ad me, omnes qui laboratis.* Ce sont là de vrais miracles, mais ils sont aussi rares que les faux ont été communs. Je me flatte que madame de La Popelinière sera du petit nombre des élus. Pendant que Tronchin conserve la vie à trois ou quatre personnes, on en tue vingt mille en Bohême. Je ne sais pas encore le détail de

la grande bataille. Les relations sont différentes. Il paraît vraisemblable que notre Salomon est vainqueur. Heureux qui vit tranquille sur le bord de son lac, loin du trône et loin de l'envie!

Mettez-moi à part, je vous prie, un Derham (1) et les Mémoires de Philippe V. Je vous demanderai d'autres livres à mesure que les besoins viendront, et vous enverrez la cargaison par la diligence, afin de n'en pas faire à deux fois. Je suis très-sensible au soin que vous avez la bonté de prendre.

Vous me parlez de vers qu'on m'attribuait : n'est-ce pas une petite pièce qui finit ainsi?

Votre bonheur serait égal au mien (2).

Ils ont plus de cent ans, et ils ont été faits pour le cardinal de Richelieu.

Je ne suis pas fâché d'être loin du centre des faux bruits et des tracasseries. J'ose encore espérer qu'il y a des hommes plus puissans que moi, qui seront moins heureux que moi.

En vous remerciant, mon ancien ami, de m'avoir procuré le plaisir de pouvoir être, auprès de notre docteur, le commissionnaire d'une personne dont je voudrais rendre la vie longue et heureuse.

Si vous avez des nouvelles, *candidus imperti. Vale, amice.*

(1) Célèbre physicien anglais.

(2) C'est un dizain de Maynard, que l'on trouve à son article dans le Siècle de Louis XIV.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 25 octobre 1756.

J'ai toujours mon rhumatisme, madame, et de plus, j'ai été mordu par mon singe, le jour de la nouvelle, vraie ou fausse, de la défaite de votre armée. Je suis au lit comme un des blessés. Pardonnez-moi de ne vous pas écrire de ma main. Je me porterai certainement mieux quand vous m'apprendrez que vos amis les serviteurs de Marie ont fait un petit tour vers Berlin. Nous nous flattons au moins que le roi de Pologne est hors de danger et hors de chez lui. Il est bien triste que ce qui put lui arriver de mieux fut de sortir de ses états. Il y a des gens qui prétendent qu'il va en Pologne armer la pospolite (1) en sa faveur; mais la pospolite fait rarement des efforts pour ses souverains, et leur fournit aussi peu de troupes que d'argent. Si vous avez quelques nouvelles, madame, daignez en faire part aux solitaires des Délices. Vous savez que les bords du Rhin sont plus près du théâtre des événemens que les paisibles bords de notre lac : nous ne sommes encore bien informés d'aucun détail; cela est triste pour ceux qui s'intéressent à Marie, et assurément personne ne lui est plus attaché que moi depuis trois ans. Mais je vous le suis bien davantage, madame, et depuis plus long-temps. Mille tendres respects aux deux dignes amies.

(1) C'est la partie noble de l'armée polonaise.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 1er novembre 1756.

Je n'ai point eu de cesse, mon héros, que je n'aie fait venir dans mon ermitage M. le duc de Villars, de son trône de Provence, pour le faire guérir par Tronchin d'un léger rhumatisme; et moi j'en ai un goutteux, horrible, universel, que Tronchin ne guérit point, et qui m'a empêché de vous écrire. Quel plaisir m'a fait ce gouverneur des oliviers, quand il m'a parlé de vos lauriers et de l'idolâtrie qu'on a pour vous sur toutes les côtes!

Je vous avais envoyé de très-fausses nouvelles que je venais de recevoir de Strasbourg. J'en reçois de Vienne qui ne sont que trop vraies. On y est dans un chagrin de dépit et de consternation extrême. Il est certain que l'impératrice hasardait tout pour délivrer le roi de Pologne. M. de Brown avait fait passer douze mille hommes par des chemins qui n'ont jamais été pratiqués que par des chèvres; il avait envoyé son fils au roi de Pologne. Ce prince n'avait qu'à jeter un pont sur l'Elbe, et venir à lui. Il promit pour le 9, puis pour le 10, le 12, le 13, et enfin il a fait son malheureux traité des Fourches-Caudines. Les Anglais et les guinées ont persuadé, dit-on, ses ministres.

On mande de Fontainebleau qu'on a prié le ministre du roi de Prusse de s'en retourner. Je n'ose le croire; je ne crois rien, et j'espère peu. On prétend que le roi de Prusse mêle actuellement les piques de la phalange macédonienne à sa cavalerie. Ce sont les mêmes piques dont mes compatriotes les Suisses

se sont servis long-temps. Je ne suis pas du métier; mais je crois qu'il y a une arme, une machine bien plus sûre, bien plus redoutable; elle fesait autrefois gagner sûrement des batailles. J'ai dit mon secret à un officier, ne croyant pas lui dire une chose importante, et n'imaginant pas qu'il pût sortir de ma tête un avis dont on pût faire usage dans ce beau métier de détruire l'espèce humaine. Il a pris la chose sérieusement. Il m'a demandé un modèle; il l'a porté à M. d'Argenson. On l'exécute à présent en petit; ce sera un fort joli engin. On le montrera au roi. Si cela réussit, il y aura de quoi étouffer de rire que ce soit moi qui sois l'auteur de cette machine destructive. Je voudrais que vous commandassiez l'armée et que vous tuassiez force Prussiens avec mon petit secret.

J'ai eu la vanité de souhaiter qu'on sût mes nobles refus à votre cour. J'aurais celle d'aller à Vienne, si j'étais jeune et ingambe, et si je n'étais pas dans mes Délices avec votre servante; mais je suis un rêveur paralytique, et je mourrai de douleur de ne pouvoir vous faire ma cour avant de mourir. Je n'ai de libre que la main droite. Je m'en sers comme je peux pour renouveler mon très-tendre respect à mon héros, qui daignera me conserver son souvenir.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er novembre 1756.

Mon très-cher ange, il y a long-temps que je ne vous ai parlé du tripot. M. le duc de Villars est venu de Provence dans mon ermitage, et il a insisté sur Zulime comme vous-même. Je l'avais engagé à venir se faire guérir, par le grand Tronchin, d'un petit

rhumatisme que le soleil de Marseille et d'Aix n'avait pu fondre. A peine est-il arrivé que j'ai été pris d'un rhumatisme général sur tout mon pauvre corps, et notre Tronchin n'y peut rien. Il me reste une main pour vous écrire; mais il n'y a pas chez moi une goutte de sang poétique qui ne soit figée. Heureusement nous avons du temps devant nous. Vous savez comment s'est terminée la pièce de Pirna, par des sifflets. Il a rendu enfin le livre de poésie; le voilà libre, sans armée et sans argent. On est désespéré à Vienne. Le diable de Salomon l'emporte et l'emportera. S'il est toujours heureux et plein de gloire, je serai justifié de mon ancien goût pour lui; s'il est battu, je serai vengé.

J'espère que vous verrez bientôt madame de Fontaine, qui a été sur le point de mourir aux Délices pour avoir abusé de la santé que Tronchin lui avait rendue, et pour avoir été gourmande. M. le maréchal de Richelieu me mande que ce qui paraît fesable à votre amitié et à la bonté de votre cœur, ne l'est guère à la prévention. Je m'en suis toujours douté, et je crois connaître le terrain. Il faut que votre archevêque reste à Conflans et moi aux Délices; chacun doit remplir sa vocation. La mienne sera de vous aimer et de vous regretter jusqu'à mon dernier moment.

On me mande qu'il y a une édition infâme de la Pucelle que cet honnête homme de La Beaumelle avait fait imprimer, et qu'on débite dans Paris; mais heureusement les mandemens font plus de bruit que les pucelles.

Vous ne m'avez jamais parlé de l'état de M. de La Marche; je voulais qu'il vînt se mettre entre les mains de Tronchin, mais on dit qu'il est dans un état à ne se mettre dans les mains de personne.

O pauvre nature humaine! à quoi tiennent nos cervelles, notre vie, notre bonheur! Portez-vous bien, vous, madame d'Argental et tous les anges; et conservez-moi une amitié qui embellit mes Délices, qui me console de tout, et qui seule peut me rendre quelque génie.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 9 novembre 1756.

Eh bien! madame, est-il vrai que ces Russes, ces Tartares marchent? Pourquoi donc les Francs, les Gaulois ne marchent-ils pas? Est-il vrai que le primat de Pologne a dit à la diète que son roi était empêché, et que la diète s'est séparée sur-le-champ. Il faut avoir la tête tournée pour vouloir régner sur ces gens-là. On bafoue leur roi, on pille sa maison, on le fait prisonnier, on lui donne à manger par une chatière, et les Polonais vont boire chacun chez soi. M. le comte d'Estrées vous a-t-il donné quelques espérances de redresser tant de torts? Mon Dieu, que je m'intéresse à cette bagarre! Votre cœur et le mien ont pris parti. Je suis fâché d'être si loin du théâtre où cette grande tragédie se joue. On sèche en attendant des nouvelles. M. de Broglie et M. de Valori reviennent-ils? Le roi de Pologne est-il en sûreté? a-t-il un lit? est-il à Koënigstein? est-il à Varsovie? Le comte de Brull s'est-il sauvé? M. de Brown a-t-il livré un nouveau combat? Tâchez donc, madame, d'avoir des nouvelles d'Allemagne. Daignez m'en faire part. Il me paraît que Salomon est le maître en Saxe comme à Berlin. L'Angleterre fera des efforts pour lui. Le nord de l'Allemagne lui fournira des soldats.

Il y aura deux cent mille hommes de part et d'autre. Cette belle affaire n'est pas prête à finir.

Que dites-vous de Salomon, qui, étant à Dresde dans le palais du roi de Pologne, se montrait à la fenêtre ayant à ses côtés deux gros ministres luthériens? Le peuple criait : *Vivat.* Ah! le saint roi!

On m'a promis une singulière pièce; mais oserai-je vous l'envoyer? on craint son ombre en pareil cas.

Il fait un vent du nord qui me tue. Calfeutrons-nous bien, madame, point de vent coulis. Mille tendres respects à vous, madame, et à votre amie.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 23 novembre 1756.

Ah! madame, je ne compte pas sur les Russes; qui les paierait? Mais s'ils veulent se payer par leurs mains, ce seront de chers barbares. Dieu aide et bénisse Marie-Thérèse! Mais je vois contre elle, au printemps, cent cinquante mille court-vêtus de Prussiens, traînant après eux les Saxons pour leur faire la cuisine; je vois les Hanovriens, les Hessois et des guinées. Il fallait avoir mieux pris ses mesures : toutefois j'espère encore en la Providence. Le dernier mémoire de Salomon avec pièces justificatives en impose beaucoup. Il faut lui opposer des succès. Les raisons ne donnent pas un pouce de terrain. On m'a envoyé bien des papiers : tous sont inutiles. Vivons doucement, prions Dieu pour Marie, vous, votre amie et moi. Si vous savez quelque chose, souvenez-vous de l'ermite, qui vous est attaché jusqu'au tombeau.

## A M. THIERIOT.

Aux Délices, 28 novembre 1756.

Je suis persuadé, mon ancien ami, que vous ne serez pas privé du petit legs que vous a fait madame de La Popelinière. Son mari, qui en avait usé si généreusement avec elle, en usera de même avec vous. Il aime à faire des choses nobles. Je compterais autant sur son caractère que sur son billet. Je n'ose vous prier d'ajouter au petit paquet de livres que vous m'envoyez, cette infâme édition de la Pucelle qu'on dit faite par La Beaumelle et par d'Arnaud. Je ne devrais pas infecter mon cabinet de ces horreurs; mais il faut tout voir. Je me flatte que les honnêtes gens ne m'imputeront pas de telles indignités. En vérité, il faudrait faire un exemple de ceux qui imposent ainsi au public, et qui répandent le scandale sous le nom d'autrui.

On me parle encore de je ne sais quels vers qui courent contre le roi de Prusse. Ceux qui me soupçonnent me connaissent bien mal. C'est le comble de la lâcheté d'écrire contre un prince à qui on a appartenu.

Je vous fais mon compliment de quitter vos moines. Il n'y a que leur bibliothéque de bonne; et vous avez à deux pas celle du roi qui est meilleure.

Mes respects à madame de Sandwich; je crois qu'elle n'est pas fâchée des humiliations que les Wighs essuient. La France joue à présent un beau rôle dans l'Europe. On sent encore mieux cette gloire dans les pays étrangers qu'à Paris. On entend la voix libre des nations; elles parlent toutes avec respect,

jusqu'aux Anglais mêmes; il leur manquait d'être humbles.

Adieu; la goutte et la calomnie me tracassent. Je vous embrasse.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

Aux Délices, 28 novembre 1756.

Comment voulez-vous, mon cher ange, que je fasse des Zulime et des chevaleries, quand les calomnies de Paris viennent me glacer dans mes Alpes? Cette infâme édition (1) que La Beaumelle et d'Arnaud avaient, dit-on, faite de concert, n'a que trop de cours. Je vois les personnes à qui je suis le plus attaché, attaquées indignement sous mon nom. Madame de Pompadour y est outragée d'une manière infâme; et comment encore se justifier de ces horreurs? Comment écrire à madame de Pompadour une lettre qui ferait rougir et celui qui l'écrirait et celle qui la recevrait? On parle aussi de vers sanglans contre le roi de Prusse, que la même malignité m'impute. Je vous avoue que je succombe sous tant de coups redoublés. Le corps ne s'en porte pas mieux, et l'esprit se flétrit par la douleur. S'il me restait quelque génie, pourrais-je mettre à travailler un temps qu'il faut employer continuellement à détruire l'imposture? Je n'ai plus ni santé, ni consolation, ni espérance; et je n'éprouve, au bout de ma carrière, que le repentir d'avoir consacré aux belles-lettres, une vie qu'elles ont rendue malheureuse. Si je m'étais contenté de les aimer en secret, si j'avais toujours vécu avec vous,

(1) De la Pucelle, publiée en dix-huit chants.

j'aurais été heureux; mais je me suis livré au public, et je suis loin de vous; cela est horrible.

## A M. PALISSOT.

30 novembre 1756.

Votre lettre, monsieur, est venue très-à-propos pour me consoler du départ de M. d'Alembert et de M. Patu. Ils ont passé quelques jours dans mon ermitage, qui est un peu plus agréable que vous ne l'avez vu. Il mériterait le nom qu'il porte, si j'y jouissais d'un peu de santé. Pardonnez à l'état où je suis, si je ne vous écris pas de ma main. Je dois sans doute à votre amitié les bontés dont M. le duc d'Ayen et madame la comtesse de Lamarck veulent bien m'honorer; je me flatte que vous voudrez bien leur présenter mes très-humbles remercîmens. Je suis si sensible à leur souvenir, que je prendrais la liberté de leur écrire, si je n'étais pas tenu au lit par mes souffrances qui ont beaucoup redoublé. Mon dessein était d'accompagner M. Patu jusqu'à Lyon, et d'y entendre mademoiselle Clairon sur le plus beau théâtre de France. Il est triste pour la capitale, qu'elle n'ait pas assez d'émulation pour imiter au moins la province. Adieu, monsieur; conservez-moi les sentimens d'amitié que vous me témoignez. Je vous assure qu'ils me sont bien chers.

M. Vernes, qui vient de m'envoyer votre adresse que vous ne m'aviez pas donnée, vous fait ses complimens.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 8 décembre 1756.

Je vous souhaite de bonnes et de belles années, c'est-à-dire, celles auxquelles vous êtes accoutumé, monseigneur; et je m'y prends tout exprès un peu à l'avance, car vous allez être accablé de lettres dans ce temps-là. Je me trompe encore, ou vous entrez en exercice de premier gentilhomme de la chambre, ou vous installerez M. le duc de Fronsac, ce qui ne vous occupera pas moins. Et qui sait si au printemps vous n'irez pas encore commander quelque armée? qui sait si vous ne ferez pas gagner des batailles à l'impératrice? Vous n'aviez pas déplu à sa mère, vous seriez le vengeur de la fille. Les grenadiers français ne seraient pas fâchés de vous suivre, et d'opposer leur impétuosité aux pas mesurés des Prussiens. Milord Maréchal qui m'est venu voir dans mon trou, ces jours passés, dit des choses bien étonnantes. Il prétend qu'à la dernière bataille, ce sont huit bataillons seulement qui ont soutenu tout l'effort de l'armée autrichienne. Je m'imagine que contre vous il en aurait fallu un peu davantage. Je voudrais vous y voir, tout paralytique que je suis. Il me semble que vous êtes fait pour notre nation, et elle pour vous.

Nous avons ici le frère d'un nouveau secrétaire d'état d'Angleterre; il chante vos louanges, et non pas celles de son pays. Il vient chez moi beaucoup d'Anglais, jamais je ne les ai vus si polis; je pense qu'ils vous en ont l'obligation.

Commandez des armées ou donnez des fêtes. Quel-

que chose que vous fassiez, vous serez toujours le premier des Français à mes yeux, et le plus cher à mon cœur qui vous appartient avec le plus profond respect. Ma nièce partage mes sentimens. J'écris rarement; mais que voulez-vous que dise un solitaire, un Suisse, un malingre?

## A M. THIERIOT.

Le 19 décembre 1756.

On m'a enfin envoyé de Paris une de ces abominables éditions de la Pucelle. Ceux qui m'avaient mandé, mon ancien ami, que La Beaumelle et d'Arnaud avaient fabriqué cette œuvre d'iniquité, se sont trompés, du moins à l'égard de d'Arnaud. Il n'est pas possible qu'un homme qui sait faire des vers ait pu en griffonner de si plats et de si ridicules. Je ne parle point des horreurs dont cette rapsodie est farcie; elles font frémir l'honnêteté comme le bon sens; je ne sais rien de si scandaleux ni de si punissable. On dit qu'on a découvert que La Beaumelle en était l'auteur, et qu'on l'a transféré de la Bastille pour le mettre à Vincennes dans un cachot; mais c'est un bruit populaire qui me paraît sans fondement. Tout ce que je sais, c'est qu'un tel éditeur mérite mieux. Voilà assurément une manœuvre bien criminelle. Les hommes sont trop méchans. Heureusement il y a toujours d'honnêtes gens parmi les monstres, et des gens de goût parmi les sots. Quiconque aura de l'honneur et de l'esprit me plaindra qu'on se soit servi de mon nom pour débiter ces détestables misères. Si vous savez quelque chose sur ce sujet aussi triste qu'impertinent, faites-moi l'amitié de m'en instruire.

Mandez-moi surtout si vous avez votre diamant. Je m'intéresse beaucoup plus à vos avantages qu'à ces ordures, dont je vous parle avec autant de dégoût que d'indignation.

Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 20 décembre 1756.

Je suis honteux, monseigneur, d'importuner mon héros qui a bien autre chose à faire qu'à lire mes lettres, mais je ne demande qu'un mot de réponse pour le fatras ci-dessous.

1° Un Anglais vint chez moi, ces jours passés, se lamenter du sort de l'amiral Bing dont il est ami. Je lui dis que vous m'aviez fait l'honneur de me mander que ce marin n'était point dans son tort, et qu'il avait fait ce qu'il avait pu. Il me répondit que ce seul mot de vous pourrait le justifier; que vous aviez fait la fortune de Blakney, par l'estime dont vous l'avez publiquement honoré; et que, si je voulais transcrire les paroles favorables que m'avez écrites pour Bing, il les enverrait en Angleterre. Je vous en demande la permission; je ne veux et je ne dois rien faire sans votre aveu. Voilà pour le vainqueur de Mahon.

Voici une autre requête pour le premier gentilhomme de la chambre; c'est qu'il ait la bonté d'ordonner qu'on joue Rome Sauvée à la cour cet hiver, sous sa dictature. La Noue quitte à Pâques, et M. d'Argental prétend que cette faveur de votre part est de la dernière importance.

Ce tendre d'Argental me mande qu'il a poussé bien plus loin ses sollicitations; mais ce serait étran-

gement abuser de vos bontés qu'il ne faut certainement pas hasarder en ce temps-ci.

J'apprends que La Beaumelle, avant de faire pénitence, avait apporté une édition de la Pucelle, où il a fourré un millier de vers de sa façon; qu'on la vend publiquement; qu'elle est remplie d'atrocités contre les personnes les plus respectables, et que c'est l'ouvrage le plus criminel qu'on ait jamais fait en aucune langue. On donne cette horreur sous mon nom. Elle est si maladroite qu'il y a dans l'ouvrage deux endroits assez piquans contre moi-même. Il y a bien des choses dignes des halles; mais il suffira d'un dévot pour m'attribuer cette infamie. Je crois que c'est un torrent qu'il faut laisser passer. La vérité perce à la longue, mais il faut du temps et de la patience. Vous en avez beaucoup de lire mes lettres au milieu de vos occupations. Votre nouvel hôtel, la Guienne, l'année d'exercice! vous ne devez pas avoir du temps de reste. J'en abuse; je vous en demande pardon. J'ose attendre deux petits mots. Je vous renouvelle mon tendre respect, et madame Denis se joint à moi.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 20 décembre 1756.

Mon cher ange, j'ai vu cette infamie que l'on impute à La Beaumelle, et que je n'impute qu'à un diable, et à un sot diable. Il y a deux endroits assez piquans contre moi dans cette rapsodie digne des halles, qu'on a osé imprimer sous mon nom. Je n'ai jamais vu d'ailleurs d'ouvrage plus digne à la fois de mépris et de châtiment; mais je crois à présent le

parlement et le public occupés de soins plus pressans que celui de juger un petit libelle. Je me console par la juste espérance que les honnêtes gens et les gens de goût me rendront justice. Vous y contribuez plus que personne, vos amis vous secondent; il serait bien étrange que la vérité ne triomphât pas, quand c'est vous qui l'annoncez.

Si cette affreuse calomnie a des suites, je suis très-sûr que vous serez le premier à m'en instruire. Je crois qu'à présent je n'ai rien à faire qu'à déplorer tranquillement la méchanceté des hommes. M. le duc de La Vallière m'a mandé les mêmes choses que vous; il veut bien se charger d'assurer madame de Pompadour de mon attachement et de ma reconnaissance pour ses bontés, et il répond qu'elle ne prêtera point l'oreille à la calomnie.

Ce n'est pas assurément le temps que M. le maréchal de Richelieu entame ce que votre amitié généreuse lui a suggéré, et je suis bien loin de lui laisser seulement envisager que je veuille mettre ses bontés à l'épreuve. Pour Rome Sauvée et les autres pièces, ce sont là des choses qu'on peut demander hardiment. Je n'y ai pas manqué, et j'espère que vous vous joindrez à moi.

Zulime ne sera plus Zulime, elle changera de nom sans changer de caractère. Le lieu de la scène ne sera plus le même. Il y aura quelques scènes nouvelles; et comme les deux derniers actes sont absolument différens de ceux qui furent joués, la pièce sera en effet toute neuve. Le reste viendra quand il pourra, quand j'aurai de la santé, de la force, de la tranquillité, quand la calomnie ne viendra plus assiéger mon ermitage, désoler mon cœur, et éteindre mon pauvre génie. Je vous embrasse avec larmes, mon respectable ami.

Il n'est pas douteux que La Beaumelle n'ait été l'auteur et l'éditeur, avec ses associés, de l'abominable ouvrage. Je le reconnais à cent traits. Voilà pour la seconde fois qu'il fait imprimer mes propres ouvrages farcis de tout ce que sa rage pouvait lui dicter. Il y a des horreurs contre le roi même. Leur platitude ne les rend pas moins criminelles. Ce libelle est un crime de lèse-majesté, et il se vend impunément dans Paris.

## A M. PIERRE ROUSSEAU, DE TOULOUSE,

### AUTEUR DU JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE.

Supposée écrite de Paris, le... 1756.

PARMI les nouvelles affligeantes pour les bons citoyens, dans plusieurs parties de l'Europe, il y en a de bien désagréables dans la littérature. On se contentait autrefois de critiquer les auteurs, on a fait succéder à cette critique permise un brigandage inouï; on fait imprimer leurs ouvrages falsifiés et infectés de tout ce qu'on croit pouvoir nourrir la malignité, pour favoriser le débit. Voici comme s'explique, sur ce criminel abus, M. l'abbé Trublet, dans sa préface des Lettres de feu M. de La Motte :

« On donne de nouvelles éditions des ouvrages » des gens célèbres, pour avoir occasion d'y répan- » dre les notes les plus scandaleuses et les traits les » plus satiriques contre leurs auteurs. Il était réser- » vé à notre siècle de voir pratiquer, dans les lettres, » ce brigandage. »

Le sage auteur de cette remarque parlait ainsi en 1754, à l'occasion du Siècle de Louis XIV, dont

M. de La Beaumelle s'avisa de faire et de vendre une édition chargée de tout ce que l'ignorance a de plus hardi, et de ce que l'imposture a de plus odieux. La même aventure se renouvelle depuis cinq ou six mois. Le même éditeur a falsifié plusieurs lettres de madame de Maintenon, et en a supposé quelques-unes de M. le maréchal de Villars, de M. le duc de Richelieu, qu'ils n'ont jamais écrites; et c'est encore là le moindre abus dont on doit se plaindre dans la publication scandaleuse des prétendus Mémoires de madame de Maintenon.

Le comble de ces manœuvres infâmes est une édition d'un poëme intitulé la Pucelle d'Orléans. L'éditeur a le front d'attribuer cet ouvrage à l'auteur de la Henriade, de Zaïre, de Mérope, d'Alzire, du Siècle de Louis XIV; et tandis que nous attendons de lui une Histoire générale, et qu'il travaille encore au Dictionnaire encyclopédique, on ose mettre sur son compte le poëme le plus plat, le plus bas et le plus grossier qui puisse sortir de la presse. En voici quelques vers pris au hasard :

Louis s'en vint du fond des Pays-Bas,
Pour cogner Charle et heurter le trépas....
Là les lépreux, les femmes bien apprises,
Devaient changer de robe et de chemises....
L'heureux Villars, bon Français, plein de cœur,
Gagna le quitte ou double avec Eugène....
Pour les idiots ce fut une trompette;
Le drôle avait étudié sa bête.
Il dit que Dieu, roulé dans un buisson,
A lui chétif avait donné leçon....
Il les pria, de la part de madame,
A manger caille, oie et bœuf au gros lard....
Chandos suant et soufflant comme un bœuf,
Tâte du doigt si l'autre est une fille;
Au diable soit, dit-il, la sotte aiguille....

Sous le foyer d'un grand feu de charbon,
La tête hors d'un énorme chaudron :
Pendez, pendez, le vilain semblait dire;
Baiser soubrette est pécher dans la loi....
Agnès baisait, Agnès était saillie....
A ses baisers il veut que l'on riposte,
Et qu'on l'invite à courir chaque poste....
Lecteur, ma Jeanne aura son pucelage
Jusqu'à ce que les vierges du Seigneur,
Malgré leurs vœux, sachent garder le leur.

La plume se refuse à transcrire le tissu des sottes et abominables obscénités de cet ouvrage de ténèbres. Tout ce qu'on respecte le plus y est outragé autant que la rime, la raison, la poésie et la langue. On n'a jamais vu d'écrit ni si plat, ni si criminel; et c'est ce langage des halles qu'on a le front d'attribuer à l'auteur de la Henriade, contre lequel même on trouve dans le poëme deux ou trois traits parmi tant d'autres qui attaquent grossièrement les plus honnêtes gens du monde. Ceux qui, trompés par le titre, ont acheté cette misérable rapsodie, ont conçu l'indignation qu'elle mérite. Si une telle horreur parvient jusqu'à vous, monsieur, elle excitera en vous les mêmes sentimens, et vous n'aurez pas de peine à les inspirer au public.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 27 décembre 1756.

Je ne conçois rien, madame, à l'aventure de la lettre du 3 novembre dont vous me faites l'honneur de me parler. Mais aussi je n'entends pas davantage toutes les aventures de ce bas-monde. Évêques, parlemens, Saxons, Prussiens, Autrichiens, Russes,

tout cela me confond. La famine menace la Saxe et la Bohême. Laissons les hommes faire leurs communs malheurs, et jouissons de notre heureuse tranquillité, vous à l'île Jard, et moi aux Délices. Je ne me plains que d'être trop loin de vous. Ne croyons rien de tout ce qu'on nous dit. Il est vrai qu'un misérable s'est avisé de faire une édition infâme d'une Pucelle; mais il n'est pas vrai que je dusse retourner en France. Dieu me préserve de quitter la retraite charmante que je me suis faite, et qui mérite son nom des Délices! Quand on s'est fait, à notre âge, madame, une retraite agréable, il faut en jouir; c'est le parti sage que vous avez pris, et dans lequel il faut persister.

Permettez-moi de présenter mes respects à M. le premier président d'Alsace et à madame de Klinglin, et surtout à monsieur votre fils. Attendons patiemment l'issue des troubles d'Allemagne. Laissons les gens oisifs écrire au nom du cardinal de Richelieu. Ce monde est une rage; sauve qui peut.

Madame Denis vous souhaite des années de santé et de tranquillité en nombre; nous en fesons autant pour madame de Broumath. Nous n'oublions pas Marie; mais nous craignons que les Prussiens ne troublent la maison archiducale. Adieu, madame; conservez vos bontés au bon Suisse V.

## A Mme DU BOCCAGE (1).

Aux Délices, route de Genève, 30 décembre 1756.

Comment faites-vous, madame, pour nous donner à la fois tant de plaisir et tant de jalousie? Nous avons reçu, madame Denis et moi, votre présent avec transport : nous le lisons avec le même sentiment. C'est après la lecture du second chant, que nous interrompons notre plaisir pour avoir celui de vous remercier. Ce second chant, surtout, nous paraît un effort et un chef-d'œuvre de l'art. Nous ne pouvons différer un moment à nous joindre avec tous ceux qui vous diront combien vous faites d'honneur à un art si difficile, à notre siècle que vous enrichissez, et à votre sexe dont vous étiez déjà l'ornement. Que vous êtes heureuse, madame! Tout le monde, sans doute, vous rend la même justice que nous. On ne falsifie point, on ne corrompt point les beaux ouvrages dont vous gratifiez le public, tandis que, moi chétif, je suis en proie à des misérables qui, sous le nom d'une certaine Pucelle, impriment tout ce que la grossièreté a de plus bas, et ce que la méchanceté a de plus atroce. Je me console en vous lisant, madame, et, permettez-moi de le dire, en comptant sur votre justice et sur votre amitié. Vous la devez, madame, à un homme qui sent aussi vivement que moi tout ce que vous valez, qui s'intéresse à votre gloire, et qui vous sera toujours attaché malgré l'éloignement.

Madame Denis vous dit les mêmes choses que moi;

(1) Marie-Anne Le Page, femme de Fiquet du Boccage, naquit à Rouen le 23 novembre 1710, et mourut à Paris le 8 auguste 1802.

nous vous remercions mille fois. Nous allons reprendre notre lecture; nous vous aimons, nous vous admirons. Comment vous dire que je suis comme un autre, madame, avec respect, etc ?

## A M. LE MARQUIS D'ADHÉMAR,

### GRAND-MAÎTRE DE LA MAISON DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH.

1756.

Il n'est chère que de vilain, monsieur le grand-maître. Vous écrivez rarement; mais aussi, quand vous vous y mettez, vous écrivez des lettres charmantes. Vous n'avez pas perdu le talent de faire de jolis vers; les talens ne se rouillent point auprès de votre adorable princesse.

Pour moi, dans la retraite où la raison m'attire,
Je goûte en paix la liberté;
Cette sage divinité
Que tout mortel, ou regrette, ou désire,
Fait ici ma félicité.
Indépendant, heureux au sein de l'abondance,
Et dans les bras de l'amitié,
Je ne puis regretter ni Berlin ni la France;
Et je regarde avec pitié
Les traités frauduleux, la sourde inimitié,
Et les fureurs de la vengeance.
Mes vins, mes fruits, mes fleurs, ces campagnes, ces eaux,
Mes fertiles vergers et mes rians berceaux;
Trois fleuves que de loin mon œil charmé contemple,
Mes pénates brillans, fermés aux envieux;
Voilà mes rois, voilà mes dieux:
Je n'ai point d'autre cour, je n'ai point d'autre temple.
Loin des courtisans dangereux,
Loin des fanatiques affreux,

L'étude me soutient, la raison m'illumine;
Je dis ce que je pense, et fais ce que je veux.
Mais vous êtes bien plus heureux,
Vous vivez près de Wilhelmine.

Vous devez revoir incessamment un chambellan de son altesse royale, qui est presque aussi malade que moi, mais qui est presque aussi aimable que vous : j'ai eu quelquefois le bonheur de le posséder dans mon ermitage des Délices, où nous avons bu à votre santé. Madame Denis, la compagne de ma retraite et de ma vie heureuse, vous aime toujours, et vous fait les plus tendres complimens; je vous fait les miens sur votre dignité de grand-maître. Souvenez-vous que j'ai été assez heureux pour poser la première pierre de cet édifice; ne m'oubliez jamais auprès de monseigneur et de son altesse royale : je voudrais pouvoir leur faire ma cour encore une fois avant que de mourir. Ils ont un frère qu'il faudra toujours regarder comme un grand homme, quoi qu'il en arrive, et dont j'ambitionnerai toujours les bontés, quoi qu'il soit arrivé. Comptez, monsieur, sur ma tendre amitié, et sur tous les sentimens qui m'attacheront à vous pour jamais.

*Le Suisse V.*

## A M. DE CHENEVIÈRES.

1756.

Grand merci, mon cher confrère, de votre petite pastorale (1).

Vous possédez la langue de Cythère;
Si vos beaux faits égalent votre voix

(1) Ballet de Mysis et Glaucé.

Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour, il faut parler et faire.
Ce dieu fripon ressemble assez aux rois :
Les bien servir n'est pas petite affaire.
Hélas! il est plus aisé mille fois
De les chanter que de les satisfaire.

Il se peut pourtant que vous ayez autant de talens pour le service de Mysis (1), que vous en avez pour faire de jolis vers : en ce cas, je vous fais réparation d'honneur.

Si vous avez quelque nouvelle intéressante, je vous prie de m'en faire part, quoiqu'en prose. Je vais faire lire Mysis à madame Denis la paresseuse, qui n'écrit point, mais qui vous aime véritablement.

## A MM. DESMAHIS ET DE MARGENCI.

1756.

Ainsi Bachaumont et Chapelle
Écrivirent dans le bon temps ;
Et leurs simples amusemens
Ont rendu leur gloire immortelle :
Occupés d'un heureux loisir,
Éloignés de s'en faire accroire,
Ils n'ont cherché que le plaisir,
Et sont au temple de mémoire.
Vous avez leur art enchanteur
D'embellir une bagatelle ;
Ils vous ont servi de modèle,
Et vous auriez été le leur.

Mais ils écrivaient au gros gourmand, au buveur Broussin, avec lequel ils soupaient ; et vous n'écrivez, messieurs, qu'à un vieux philosophe qui cultive

(1) L'Amour est déguisé sous le nom de Mysis dans ce ballet.

la terre. Je finis comme Virgile commença, par les Géorgiques. Voilà tout ce que j'avais de commun avec lui; j'y ajoute encore que les Horaces de nos jours m'écrivent de très-jolis vers. Souvenez-vous qu'Horace fit un voyage vers Naples, où il rencontra ce Virgile qui était, disait-il, un très-bon homme.

Je suis bon homme aussi; mais ce n'est pas assez pour de beaux esprits de Paris, et il faudrait quelque chose de mieux pour vous faire entreprendre le voyage des Alpes, qui n'est pas si plaisant que celui d'Horace votre devancier.

Je crois que malgré les mauvais vers qui pleuvent, il y a encore dans Paris assez de goût pour que les commis de la poste n'ignorent pas la demeure des gens de votre espèce. Vous ne m'avez point donné d'adresse : je présente à tout hasard mes obéissances très-humbles à mes deux confrères. Le gentilhomme ordinaire de la chambre du roi est doublement mon camarade, car le roi m'a conservé mon brevet, mais le dieu des vers m'a ôté le sien. Rien n'est si triste qu'un poëte vétéran.

*Nunc itaque et versus et cœtera ludicra pono.*
(Hor., I, Ep. I, v. 10.)

Mais j'aime les vers passionnément, quand on en fait comme vous. Je me borne à vous lire, et à vous dire combien je vous estime tous deux.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, près de Genève, 3 janvier 1757.

L'HUMANITÉ et moi, nous vous remercions de votre lettre. J'en ai donné copie selon vos ordres, monseigneur. Si elle ne fait pas beaucoup de bien à l'amiral Bing, elle vous fera au moins beaucoup d'honneur; mais je ne doute pas qu'un témoignage comme le vôtre ne soit d'un très-grand poids. Vous avez contribué à faire Blakney pair d'Angleterre; vous sauverez l'honneur et la vie à l'amiral Bing.

Le mémoire de l'envoyé de Saxe, présenté aux états-généraux, et qui est une réponse au mémoire justificatif du roi de Prusse, fait partout la plus vive impression. Je n'ai guère vu de pièce plus forte et mieux écrite. Si les raisons décidaient du sort des états, le roi de Pologne serait vengé; mais ce sont les fusils et la marche redoublée qui jugent les causes des souverains et des nations.

Les Prussiens ont quitté Leipsick; ils sont en Lusace, où l'on se bat au milieu des neiges. On me mande de Vienne *qu'on y a une crainte de ces Prussiens, très-indécente*. Je voudrais vous voir conduire contre eux gaiement des Français de bonne volonté, et voir ce que peut sous vos ordres *la furia francese*, contre le pas de mesure et la grave discipline; mais je craindrais que quelque balle vandale n'allât déranger l'estomac du plus aimable homme de l'Europe.

Je vous écris, monseigneur, dès que j'ai quelque chose à vous mander. Alors, mon cœur et ma plume vont vite. Mais quand je ne vois que mes arbres et mes paperasses, que voulez-vous que le Suisse vous

mande? mes paroles oiseuses auraient-elles beau jeu au milieu de toutes vos occupations, de tous vos devoirs, des tracasseries parlementaires et épiscopales, et de la crise de l'Europe? Vous voilà-t-il pas bien amusé, quand je vous souhaiterai cinquante années heureuses, quand je vous dirai que la Suissesse Denis et le Suisse Voltaire vous adorent? Vous avez bien affaire de nos sornettes! Conservez-moi vos bontés, et agréez mon très-tendre respect.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Lausanne où je serai tout l'hiver, 5 janvier 1757.

Eh bien! madame, monsieur votre fils n'a donc perdu qu'un cheval et a gagné de la gloire! Je lui en fais comme à vous, madame, mon très-tendre compliment. Je me flatte qu'il n'a pas été moins heureux dans la bataille qu'on dit que M. le maréchal de Richelieu a gagnée le 26 décembre contre M. le prince de Brunswick. J'ai gagné à Potsdam plus de cinquante louis à ce prince aux échecs, mais il vaut mieux gagner au beau jeu que M. de Richelieu joue. Je n'ai aucun détail de cette grande journée qui venge l'honneur de nos armes, et qui lave dans le sang hanovrien la perfidie dont on les accuse, et la honte de l'armée de Soubise.

Vous abandonnez donc Marie-Thérèse, depuis que le roi de Prusse bat ses troupes, reprend Breslau et a quarante mille prisonniers? Ah! madame, ne changez pas avec la fortune. Je vous ai vue si bonne Autrichienne! Mais surtout ayez soin de votre santé. Faites comme moi. Mon appartement est si chaud que j'y suis incommodé des mouches en voyant quarante

lieues de neige. Je me suis arrangé une maison à Lausanne qu'on appellerait palais en Italie; quinze croisées de face en cintre donnent sur le lac à droite, à gauche et par-devant. Cent jardins sont au-dessous de mon jardin. Le grand miroir du lac les baigne. Je vois toute la Savoie au-delà de cette petite mer, et, par-delà la Savoie, les Alpes qui s'élèvent en amphithéâtre, et sur lesquelles les rayons du soleil forment mille accidens de lumière. M. des Alleurs n'avait pas une plus belle vue à Constantinople. Dans cette douce retraite, on ne regrette point Potsdam.

Avez-vous toujours madame de Broumath dans votre île? Vivez-y long-temps heureuse avec elle. Je ne laisse pas de déchiffrer votre écriture, et j'attends vos lettres avec impatience à Lausanne. Le Suisse V.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Monrion, 20 janvier 1757.

J'ai eu cinquante relations, madame, de cette abominable entreprise d'un monstre (1) qui, heureusement, n'était qu'un insensé. Si l'excès de son crime ne lui avait pas ôté l'usage de la raison, il n'aurait pas imaginé qu'on pouvait tuer un roi avec un méchant petit canif à tailler des plumes. Ce qu'il y a de plus frappant, c'est que ce bâtard de Ravaillac avait trente louis d'or en poche. Ravaillac n'était pas si riche. Vous savez qu'il avait été laquais chez je ne sais quel homme de robe nommé Maridor, et que son frère servait actuellement chez un conseiller des enquêtes. Ce con-

(1) Damiens, assassin de Louis XV.

seiller a dénoncé ce frère de l'assassin, et ce frère est probablement très-innocent. Le monstre est un chien qui aura entendu aboyer quelques chiens des enquêtes, et qui aura pris la rage. C'est ainsi que le fanatisme est fait. A peine le roi a-t-il été blessé. Cette abominable aventure n'aura servi qu'à le rendre plus cher à la nation, et pourra apaiser toutes les querelles. C'est un grand bien qui sera produit par un grand crime.

Fontenelle est mort à cent ans. Je vous souhaite une vie encore plus longue.

Je passe mon hiver à Monrion près de Lausanne. Cela me fait retrouver mes Délices beaucoup plus délices au printemps. Où pourrais-je être mieux que dans le repos, la liberté et l'abondance?

## A Mme DE FONTAINE, A PARIS.

A Lausanne, 10 janvier 1757.

Si vous veniez, ma chère nièce, passer l'hiver à Lausanne, et l'été aux Délices, vous pourriez vous vanter d'être dans les deux plus belles situations de l'Europe, et vous auriez la comédie partout. Nous la jouons à Lausanne, nous la voyons auprès de Genève; et si les prédicans en croient M. d'Alembert leur bon ami, ils l'auront bientôt dans leur ville: cela est plus honnête que d'aller s'égorger en Allemagne, comme font tant de gens, parce qu'ils n'ont pas mieux à faire. Si on était sensé, on ne songerait qu'à passer une vie douce.

Je crois votre santé à présent raffermie. Tronchin a commencé, le régime et l'exercice ont achevé l'ouvrage. Vous vous êtes fait un plan de vie agréable, vous avez un fils qui fait votre consolation, vous avez des

amis, vous êtes libre, et enfin vous êtes aimable; vous devez être heureuse.

J'ai reçu une lettre de monsieur votre fils dont je suis très-content. Il me paraît s'être formé en peu de temps; voilà ce que c'est que d'avoir une mère qui est bonne compagnie. Il m'apprend que vous avez chez vous M. de La Bletterie, qui veut bien quelquefois encourager ses études : il est trop heureux d'être à portée de recevoir des avis d'un homme de ce mérite.

Vous aurez, je crois, ma maigre effigie que vous demandez pour l'Académie et pour vous. Il y a dans Lausanne un peintre de passage, qui peint en pastel presque aussi bien que vous. Quelque répugnance que j'aie à faire crayonner ma vieille mine, il faut bien s'y résoudre, et être complaisant : c'est bien l'être que de jouer la comédie à mon âge, et de souffrir qu'on m'envoie de Paris des habits de Zamti et de Narbas (1). C'est une fantaisie de votre sœur : elle en a bien d'autres qui deviennent les miennes. Elle fait ajuster la maison de Lausanne comme si elle était située sur le Palais-Royal. Il est vrai que la position en vaut la peine. La pointe du sérail de Constantinople n'a pas une plus belle vue; je ne suis d'ailleurs incommodé que des mouches au milieu de l'hiver. Je voudrais vous tenir dans cette maison délicieuse; je n'en suis point sorti depuis que je suis à Lausanne. Je ne peux me lasser de vingt lieues de ce beau lac, de cent jardins, des campagnes de la Savoie, et des Alpes qui les couronnent dans le lointain; mais il faudrait avoir un estomac, ma chère nièce; cela vaut mieux que l'aspect de Constantinople.

(1) Personnages de l'Orphelin de la Chine et de Mérope.

Si vous savez quelque chose du procès de M. d'Alembert avec les prédicans de Calvin, et de sa prétendue renonciation à l'Encyclopédie, je vous prie de m'en faire part.

Avez-vous lu la tragédie d'Iphigénie en Tauride (1)? l'auteur me l'a envoyée; mais je ne l'ai pas encore reçue. Pour moi, je ne travaille plus que pour notre petit théâtre de Lausanne : il vaut mieux se réjouir avec ses amis, que de s'exposer à un public toujours dangereux. Je suis très-loin de regretter le parterre de Paris; je ne regrette que vous. Mille complimens au grand-écuyer de Cyrus (2).

Quoi qu'on en dise, on aurait eu grand besoin de nos chars contre la cavalerie de Luc (3). Il voulait mourir il y a trois mois, et à présent le voilà au comble de la gloire. Il ne m'écrit plus; *Les honneurs changent les mœurs*. Adieu, ma chère enfant.

## A M. THIERIOT.

A Monrion, 13 janvier 1757.

Eh bien! vous courez donc de belle en belle, et vous prétendez qu'on ne meurt que de chagrin; ajoutez-y, je vous prie, les indigestions.

Il n'a pas tenu à Robert-François Damiens que le descendant de Henri IV ne mourût comme ce héros. J'apprends dans le moment, et assez tard, cette abominable nouvelle. Je ne pouvais la croire; on me la

(1) De Guimond de La Touche.
(2) M. de Florian.
(3) Le roi de Prusse.

confirme; elle glace le sang; on ne sait où l'on en est. Quoi, dans ce siècle! quoi, dans ce temps éclairé! quoi, au milieu d'une nation si polie, si douce, si légère, un Ravaillac nouveau! Voilà donc ce que produiront toujours des querelles de prêtres! les temps éclairés n'influeront que sur un petit nombre d'honnêtes gens : le vulgaire sera toujours fanatique. Ce sont donc là les abominables effets de la bulle *Unigenitus*, et des graves impertinences de Quesnel, et de l'insolence de Le Tellier!

Je n'avais cru les jansénistes et les molinistes que ridicules, et les voilà sanguinaires, les voilà parricides!

Je vous supplie, mon ancien ami, de me mander ce que vous saurez de cet incroyable attentat, si votre main ne tremble pas. Écrivez-moi par Pontarlier: les lettres arrivent deux jours plus tôt par cette voie. *A Monrion, par Pontarlier*, s'il vous plaît. C'est là que je passe mon hiver dans des souffrances assez grandes, en attendant que votre conversation les adoucisse dans ma petite retraite des Délices, auprès de Genève.

J'ai cette indigne édition de la Pucelle. Je me flatte qu'on n'en parle plus. Nous sommes dans le temps de tous les crimes.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

## A M. VERNES, MINISTRE A GENÈVE.

A Monrion, le 13 janvier 1757.

C'EST une chose bien honorable pour Genève, mon cher et aimable ministre, qu'on imprime dans cette ville que Servet était un sot, et Calvin un barbare; vous n'êtes point calvinistes, vous êtes hommes. En

France, on est fou; et vous voyez qu'il y a des fous furieux (1). Ravaillac a laissé des bâtards : j'ai bien peur que celui-ci ne soit un prêtre janséniste. Les jésuites ont à se plaindre qu'il ait été sur leur marché.

Je ne sais encore aucun détail de cette horrible aventure. Si vous apprenez quelque chose dans votre ville où l'on apprend tout, faites-en part aux solitaires de Monrion. Je suis bien fâché que vous ne soyez venu dans cet ermitage que quand je n'y étais pas. Madame Denis et moi, nous vous fesons les plus sincères et les plus tendres complimens.

## A M. DE CIDDEVILLE (2).

A Monrion, le 16 janvier 1757.

Nous vous sommes très-obligés, monsieur, de nous avoir rassurés sur l'état du roi, après nos justes alarmes. Toutes les nouvelles s'accordent à dire qu'il est très-bien, et que cette affreuse catastrophe ne peut avoir nulle suite fâcheuse. Il est fort à désirer qu'on puisse faire parler ce monstre; c'est certainement un fou fanatique; mais s'il a des complices, il est bien essentiel de les connaître. Mandez-moi tout ce que vous saurez.

J'espère qu'après tant d'alarmes tout sera tranquille dans Paris avant quinze jours. Si l'on avait fait des petites-maisons pour le clergé et le parlement, et qu'on eût jeté sur leurs querelles tout le ridicule qu'elles méritent, il y aurait eu moins de

(1) On venait d'apprendre l'attentat de Damiens.

(2) Une partie de cette lettre était de madame Denis, et le reste de M. de Voltaire.

têtes échauffées, et par conséquent moins de fanatiques. Le public a mis trop d'importance à ces misères : de bons ridicules et de grands seaux d'eau, c'est la seule façon d'apaiser tout.

Mon oncle a fait à notre siècle plus d'honneur qu'il ne mérite, quand il a dit que la philosophie avait assez gagné en France, et que nos mœurs étaient trop douces actuellement pour craindre que les Français pussent dorénavant assassiner leurs rois. Il est désespéré de s'être trompé, car il aime véritablement et la France et son roi; mais un fou ne fait pas la nation. Le roi est aimé, et mérite de l'être à tous égards.

Adieu, monsieur; songez quelquefois à vos amis des Délices, et soyez persuadé qu'ils ont pour vous la plus tendre et la plus inviolable amitié.

Il faut, mon cher et ancien ami, que la tête ait tourné à ce huguenot de Cramer, qui m'avait tant promis de vous apporter mes guenilles.

Les étrangers me reprochent d'avoir insinué, dans plus d'un endroit, que, vous autres Français, vous êtes doux et philosophes. Ils disent qu'on assassine trop de rois en France pour des querelles de prêtres. Mais un chien enragé d'Arras, un malheureux convulsionnaire de Saint-Médard, qui croit tuer un roi de France, avec un canif à tailler des plumes, un forcené idiot, un si sot monstre a-t-il quelque chose de commun avec la nation? Ce qu'il y a de déplorable, c'est que l'esprit convulsionnaire a pénétré dans l'ame de cet exécrable coquin. Les miracles de ce fou de Pâris, l'imbécile Montgeron ont commencé, et Robert-François Damiens a fini. Si Louis XIV n'avait pas donné trop de poids à un plat livre de Quesnel, et trop de confiance aux fureurs du fripon Le Tellier,

son confesseur, jamais Louis XV n'eût reçu de coup de canif. Il me paraît impossible qu'il y ait eu un complot; en ce cas, je suis justifié des éloges de ma nation : s'il y a un complot, je n'ai rien à dire.

Je vous embrasse tendrement, vous et le grand-abbé. N'oubliez jamais votre vieux et attaché camarade.

## A Mme DE FONTAINE, A PARIS.

A Monrion, 16 janvier 1757.

Ceci est pour ma nièce, ma compagne en maladie; pour mon neveu le juge et le prédicateur, pour mon petit-neveu, pour M. de Florian, que j'embrasse tous du meilleur de mon cœur. Nous sommes un peu malades, madame Denis et moi, à Monrion.

Les bons Suisses me reprochent d'avoir trop loué une nation et un siècle qui produisent encore des Ravaillac. Je ne m'attendais pas que des querelles ridicules produiraient de tels monstres. Je croïs bien que Robert-François Damiens n'a point de complices, mais c'est un chien qui a gagné la rage avec les *chiens de Saint-Médard;* c'est un reste de convulsions. On ne doit pas me reprocher du moins d'avoir tant écrit contre le fanatisme; je n'en ai pas encore assez dit. S'il y a quelque chose de nouveau, nous prions instamment M. de Florian, qui n'épargne pas ses peines, de se souvenir de nous.

Songez à votre santé, ma chère nièce; j'ai fait un fort beau présent au grand Tronchin le guérisseur : il en est très-content.

Voici ce testament que vous demandez, ma chère

enfant; je vous prie d'en donner copie sur-le-champ à M. d'Argental et à Thieriot. Ce nouveau testament est meilleur que l'ancien qui court sous mon nom.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

A Monrion, 20 janvier 1757.

Mon cher ange, je sens tout le prix de votre souvenir dans un temps où vous êtes si consterné de l'horrible aventure, et si occupé à remplir le vide immense laissé dans le parlement. Votre assiduité à des devoirs nouveaux dont vous êtes dispensé, est un mérite dont le parlement, le public et la cour doivent vous tenir compte. Je me flatte, pour l'honneur de la nation et du siècle, et pour le mien qui ai tant célébré cette nation et ce siècle, qu'on ne trouvera nulle ombre de complicité, nulle apparence de complot dans l'attentat aussi abominable qu'absurde de ce polisson d'assassin, de ce misérable bâtard de Ravaillac. J'espère qu'on n'y trouvera que l'excès de la démence : il est vrai que cette démence aura été inspirée par quelques discours fanatiques de la canaille : c'est un chien mordu par quelques chiens de la rue, qui sera devenu enragé. Il paraît que le monstre n'avait pas un dessein bien arrêté, puisque, après tout, on ne tue point des rois avec un canif à tailler des plumes. Mais pourquoi le scélérat avait-il trente louis dans sa poche? Ravaillac et Jacques Clément n'avaient pas un sou. Je n'ose importuner votre amitié sur les détails de cet exécrable attentat. Mais comment me justifierai-je d'avoir tant assuré que ces horreurs n'arriveraient plus; que le temps du fanatisme était passé; que la

raison et la douceur des mœurs régnaient en France? Je voudrais que dans quelque temps on rejouât Mahomet. Je n'ose vous parler à présent de cette Histoire générale, ou plutôt de cette peinture des misères humaines, de ce tableau des horreurs de dix siècles; mais, si vous avez le loisir de recueillir les opinions de ceux qui auront eu le courage d'en lire quelque chose, vous me rendrez un vrai service de m'apprendre ce qu'on en pense et ce que je dois corriger en général : car c'est toujours à me corriger que je m'étudie. Que fais-je autre chose avec l'ancienne Zulime? Le travail a fait toujours ma consolation : le rabot et la lime sont toujours mes instrumens. Est-il vrai que M. de Sainte-Palaye succédera à Fontenelle dans l'Académie? Je lui souhaite sa place et sa longue vie. Adieu, mon cher et respectable ami. Mille tendres respects à tous les anges. Les deux Suisses vous embrassent.

## A M. COLLINI.

A Lausanne, 23 janvier 1757.

Je suis très-sensible à votre souvenir, mon cher Collini, et je vous souhaite un état assuré et tranquille, qui puisse vous faire oublier les agrémens de votre beau pays. Je me trouve mieux que jamais de celui que j'ai choisi pour ma retraite. J'ai beaucoup embelli les Délices, et j'ai pris enfin une maison à Lausanne, que j'ai très-ornée, et dans laquelle on est entièrement à l'abri des rigueurs de la saison. Je vois, de mon lit, quinze lieues de ce beau lac que vous connaissez. C'est le plus bel aspect que j'aie jamais vu; c'est là que je m'inquiète

assez peu de tous les bouleversemens de l'Allemagne. Vous devez vous intéresser à l'Autriche, puisque vous gouvernez un Autrichien, et que vous êtes né sous la domination de l'empereur (1). Plus heureux qui est né libre. Je vous embrasse.

## A M. LE DUC D'UZÈS.

A Monrion, près de Lausanne, 28 janvier 1757.

J'ai reçu, monsieur le duc, une lettre à un évêque, qui vaut beaucoup mieux que le bref du pape. Elle est digne à la fois du premier pair de France et d'un philosophe. Il y a des pairs parmi les évêques; mais de philosophes, il y en a bien peu. Le plus détestable fanatisme lève hardiment la tête, tandis que la raison demeure à Uzès et dans quelques petits cantons. Les sages gémissent et les insensés agissent. Il y a un certain grand arbre qui ne porte que des fruits d'amertume et de mort : il couvre encore de ses branches pouries une partie de l'Europe. Les pays où l'on a coupé ses rameaux empoisonnés, sont les moins malheureux. Je vous remercie du fond de mon cœur, monsieur le duc, de l'antidote excellent que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Qu'on parcoure l'histoire des assassins chrétiens, et elle est bien longue; on verra qu'ils ont eu tous la Bible dans leur poche avec leur poignard, et jamais Cicéron, Platon ni Virgile.

Plus j'entrevois ce qui se passe dans ce vilain monde, plus j'aime mes retraites allobroges et helvétiques.

(1) M. Collini, Florentin, avait été pendant cinq ans le secrétaire de M. de Voltaire, et il était alors gouverneur du jeune comte de Sauer, à Strasbourg.

(*Note de M. Auger.*)

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

1er février 1757.

Je suis bien touché du souvenir de M. le comte de Lutzelbourg. Je lui souhaite des campagnes heureuses pendant l'été, et de bons quartiers d'hiver; point de coups de fusil; de grosses pensions et des honneurs, et quelquefois une douce retraite à l'île Jard avec la plus aimable et la plus respectable femme du monde, qui est madame sa mère.

La conversation du roi de Prusse et de l'Anglais Mitchel est imprimée, et n'en est guère plus vraie. Il se peut faire à toute force qu'un ministre anglais ait parlé de Dieu; mais il ne se peut qu'il ait dit au marquis de Brandebourg que Dieu était le seul à qui l'Angleterre ne donnât pas de subsides, attendu que le marquis n'en a jamais reçu, et que le Danemarck est actuellement le seul état qui reçoive des guinées.

Je vous supplie, madame, de vous tenir bien chaudement. Je n'ai plus de mouches; mais j'ai de la neige, et autant qu'il y en a sur l'Aller. Portez-vous bien, et moquez-vous du monde. Mille respects.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Monrion, 4 février 1757.

Je ne sais si mon héros aura déjà reçu un fatras d'histoire qui commence à Charlemagne, et même plus haut, et qui finit par le vainqueur de Mahon. Vous n'aurez guère, monseigneur, le temps de lire

dans votre année d'exercice : cet exercice a été violent dans ces dernières horreurs. Vous voyez des choses bien extraordinaires, mais vous en verrez des exemples dans le fatras que j'ai l'honneur de vous envoyer. Il est en feuilles. Je n'ai point de relieur à Monrion, et je crois que vos livres ont une reliure particulière.

Le roi de Prusse vient de m'écrire une lettre tendre; il faut que ses affaires aillent mal. L'autocratrice de toutes les Russies veut que j'aille à Pétersbourg. Si j'avais vingt-cinq ans je ferais le voyage.

Le Kain veut en faire un; et il se flatte que vous lui donnerez permission d'aller prêcher à Marseille à Pâques. Je n'ose vous en supplier. Il n'appartient point à un Suisse de parler des acteurs de Paris. Ce n'est pas assurément le temps de parler de comédie; il y a des tragédies bien abominables en France, qui prennent toute l'attention. Ce pauvre marquis d'Argenson, que vous appeliez le secrétaire d'état de la république de Platon, est donc mort? Il était mon contemporain : il faut que je fasse mon paquet. Jouissez, mon héros, de votre gloire et d'une vie heureuse et longue. Les héros vivent plus long-temps que les philosophes; j'en excepte Fontenelle dont je vous souhaite l'estomac et les cent années. Vous voilà doyen de l'Académie : c'est une bien belle place, mais il la faut conserver. Conservez-moi aussi vos bontés. Les deux Suisses vous adorent.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 6 février 1757.

Moi, aller à Pétersbourg, mon cher ange! savez-vous bien que ma petite retraite des Délices est plus agréable que le palais d'été de l'autocratrice? Si Dosmont joue la comédie, je la joue aussi; et je fais le bon homme Lusignan dans huit jours. Cela me convient fort;

> *Car* à revoir Paris je ne dois plus prétendre;
> Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre.
> (Zaïre, act. II, sc. 3.)

Nous avons un bel Orosmane, un fils du général Constant, qui a soupé avec vous à Argenteuil avec mademoiselle du Bouchet. Votre tragédie de Robert-François Damiens, et de tant de fous, n'est donc pas encore finie! Je ne sais pas pourquoi les comédiens ne hasardent pas Mahomet dans ces circonstances.

Vous avez une belle ame d'aimer toujours le tripot, au milieu de toutes les atrocités qui vous entourent. Les plus sages sont assurément ceux qui cultivent les arts et qui aiment le plaisir, tandis que les autres se tourmentent.

Le roi de Prusse m'a écrit de Dresde une lettre très-touchante. Je ne crois pourtant pas que j'aille à Berlin plus qu'à Pétersbourg : je m'accommode fort de mes Suisses et de mes Génevois. On me traite mieux que je ne mérite. Je suis bien logé dans mes deux retraites. On vient chez moi; on trouve bon qu'en qualité de malade je n'aille chez personne. Je leur

donne à dîner et à souper, et quelquefois à coucher. Madame Denis gouverne ma maison. J'ai tout mon temps à moi : je griffonne des histoires, je songe à des tragédies; et, quand je ne souffre point, je suis heureux. Vous m'avouerez que ce d'Osmont a tort de vouloir que je quitte tout cela pour l'aller entendre à Pétersbourg. S'il avait vu mes plates-bandes de tulipes au mois de février, il ne me proposerait pas ses glaces.

On dit que mademoiselle Dumesnil et Le Kain se sont en effet surpassés dans Sémiramis. L'abbé coadjuteur de Retz n'aurait-il pas mieux fait d'aller là qu'à son abbaye?

Adieu, mon cher et respectable ami. Il n'y a que vous de sage, j'y compte aussi les anges.

## A M. DE CIDDEVILLE.

Monrion, 9 février 1757.

Mon cher et ancien ami, je souhaite que le fatras dont je vous ai surchargé vous amuse. J'ai vu un temps où vous n'aimiez guère l'histoire. Ce n'est, après tout, qu'un ramas de tracasseries qu'on fait aux morts.

Mais, à propos de Robert-François Damiens, lisez le Chapitre de Henri IV (1). On peut prendre et laisser le livre quand on veut; les titres courans sont au haut des pages; cela soulage le lecteur; il lit ce qui l'intéresse et laisse le reste. Notre ami le grand-abbé a-t-il reçu son exemplaire? Mais a-t-on le temps de lire au milieu des belles choses dont Paris retentit cha-

(1) Essai sur les Mœurs, etc., t. V.

que jour? Robert-François Damiens, bâtard de Ravaillac, et ses consorts, et les lettres au dauphin, et les poisons, et les exils, et le remue-ménage, et la guerre, et les vaisseaux de la compagnie des Indes qu'on nous gobe : tout cela absorbe l'attention. Les horreurs présentes ne donnent pas le temps de lire les horreurs passées.

J'ai tendrement regretté le marquis d'Argenson, notre vieux camarade. Il était philosophe, et on l'appelait à Versailles *d'Argenson la bête* (1). Je plains davantage *la chèvre*, s'il est vrai qu'on l'envoie brouter en Poitou..... Les fleurs et les fruits de la cour étaient faits pour elle. Qui m'aurait dit, mon ami, que je serais dans une retraite plus agréable que ce ministre? Ma situation des Délices est fort au-dessus de celle des Ormes. Je passe l'hiver dans une autre retraite, auprès d'une ville où il y a de l'esprit et du plaisir. Nous jouons Zaïre : madame Denis fait Zaïre mieux que Gaussin. Je fais Lusignan : le rôle me convient, et l'on pleure. Ensuite on soupe chez moi; nous avons un excellent cuisinier. Personne n'exige que je fasse des visites; on a pitié de ma mauvaise santé; j'ai tout mon temps à moi; je suis aussi heureux qu'on peut l'être quand on digère mal. En vérité, cela vaut bien le sort d'un secrétaire d'État qu'on renvoie.

*Beatus ille, qui procul negotiis.*
(Horace, Épod. 2, v. 1.)

La liberté, la tranquillité, l'abondance de tout, et madame Denis, voilà de quoi ne regretter que vous.

(1) C'est René-Louis Le Voyer d'Argenson, mort en 1756. Son frère (Marc-Pierre), qui fut disgracié en 1757, et dont il est ici question, ne mourut qu'en 1764.

Le roi de Prusse m'a écrit une lettre très-tendre; l'impératrice de Russie veut que j'aille à Pétersbourg écrire l'histoire de Pierre, son père; mais je resterai aux Délices et à Monrion : je ne veux ni roi ni autocratrice; j'en ai tâté, cela suffit. Les amis et la philosophie valent mieux; mais il est triste d'être si loin de vous.

Voilà Fontenelle mort; c'est une place vacante dans votre cœur; il me la faut. *Vale et me ama.*

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Monrion, 9 février 1757.

Est-il vrai ce qu'on m'écrit, que le garde-des-sceaux et M. d'Argenson sont exilés? que l'abbé de Bernis a les affaires étrangères? Si cela est, celui qui a fait le traité de Vienne mettra sa gloire à le soutenir.

Le roi de Prusse m'a écrit une lettre assez tendre, de Dresde, le 19 janvier. La czarine veut que j'aille à Pétersbourg. Je me tiendrai dans la Suisse. J'ai tâté des cours.

Portez-vous bien, madame, vous et votre aimable amie.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

13 février 1757.

Le fragment de votre lettre sur l'amiral Bing, monseigneur, fut rendu à cet infortuné par le secrétaire d'état, afin qu'elle pût servir à sa justification. Le conseil de guerre l'a déclaré brave homme et fidèle. Mais en même temps, par une de ces contradictions qui

entrent dans tous les événemens, il l'a condamné à la mort, en vertu de je ne sais quelle vieille loi, en le recommandant au pouvoir de pardonner, qui est dans la main du souverain. Le parti acharné contre Bing crie à présent que c'est un traître qui a fait valoir votre lettre, comme celle d'un homme par qui il avait été gagné. Voilà comme raisonne la haine; mais les clameurs des dogues n'empêchent pas les honnêtes gens de regarder cette lettre comme celle d'un vainqueur généreux et juste, qui n'écoute que la magnanimité de son cœur.

Je crois que vous avez été un peu occupé, depuis un mois, de la foule des événemens, ou horribles, ou embarrassans, ou désagréables, qui se sont succédés si rapidement. Les gens qui vivent philosophiquement dans la retraite ne sont pas les plus à plaindre. Je crains d'abuser de vos momens et de vos bontés par une plus longue lettre : il faut un peu de laconisme avec un premier gentilhomme de la chambre, qui a le roi et le dauphin à servir, et avec celui qui est fait pour être dans les conseils et à la tête des armées.

Madame Denis vous idolâtre toujours, et il n'y a point de Suisse qui vous soit attaché avec un plus tendre respect que le Suisse VOLTAIRE.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

19 février 1757.

OUI, sans doute, mon héros, le secrétaire de la république de Platon aurait ri et dit quelques bons mots, car il en disait; mais tâchez de n'en pas dire.

Votre lettre sur ce pauvre amiral Bing lui a valu du moins quatre voix favorables, quoique la plura-

lité l'ait condamné à la mort. Il se passe dans tous les états des scènes singulières, et aucune ne vous surprend.

Je vous attends toujours, ou dans le conseil, ou à la tête d'une armée. Si les services et la capacité donnent les places sous un monarque éclairé, vous avez assurément plus de droit que personne. Mais, quelque place que vous ajoutiez à celles que vous occupez, il y en a une que les rois ne peuvent ni donner ni ôter, c'est celle de la gloire. Jouissez de ce beau poste, il est à l'abri de la fortune.

Je vous assure, monseigneur, que vous prêchez à un converti, quand vous me conseillez de ne me rendre ni aux coquetteries du roi de Prusse ni aux bontés de l'impératrice de Russie. Je préfère ma retraite à tout; et cette retraite est d'ailleurs absolument nécessaire à un malade qui tient à peine à la vie.

Permettez que je vous envoie ce qu'on m'écrit sur Le Kain. S'il a tant de talens, s'il sert bien, est-il juste qu'il n'ait pas de quoi vivre, quand les plus mauvais acteurs ont une part entière? c'est là l'image de ce monde. Puisque vous daignez descendre à ces petits objets, mettez-y la justice de votre cœur, et protégez les talens.

Madame Denis et le Suisse Voltaire vous présentent leurs plus tendres respects.

## A M^me^ DE FONTAINE, A PARIS.

A Monrion, 19 février 1757.

Qu'est-ce que c'est donc, ma chère nièce, qu'une petite secte de la canaille, nommée la secte des *margouillistes*, nom qu'on devrait donner à toutes les

sectes? On dit que ces misérables fanatiques, nés des convulsionnaires, et petits-fils des jansénistes, sont ceux qui ont mis, non pas le couteau, mais le canif à la main de ce monstre insensé de Damiens; que ce sont eux qui envoient du poison au dauphin dans une lettre, et qui affichent des placards; le tout pour la plus grande gloire de Dieu. Les honnêtes gens, par parenthèse, devraient me remercier d'avoir tant crié toute ma vie contre le fanatisme; mais les cours sont quelquefois ingrates.

Vous savez les coquetteries que me fait le roi de Prusse, et que la czarine m'appelle à Pétersbourg. Vous savez aussi qu'aucune cour ne me tente plus, et que je dois préférer la solidité de mon bonheur dans ma retraite, à toutes les illusions. Si j'en voulais sortir, ce ne serait que pour vous; ma santé exige de la solitude; je m'affaiblis tous les jours.

J'ai fait un effort pour jouer Lusignan; votre sœur a été admirable dans Zaïre; nous avions un très-beau et très-bon Orosmane, un Nérestan excellent, un joli théâtre, une assemblée qui fondait en larmes; et c'est en Suisse que tout cela se trouve, tandis que vous avez à Paris des *margouillistes*. Je vous ai bien regrettée; mais c'est ce qui m'arrive tous les jours.

Ayez grand soin de votre malheureuse santé; conservez-vous, aimez-moi. Mille tendres complimens à fils, à frère, à secrétaire (1). Adieu, ma très-chère nièce: votre sœur ne vous écrit point aujourd'hui; elle apprend un rôle. Nous ne vous parlons que de plaisir: instruisez-nous des sottises de Paris.

(1) M. de Florian.

## A M. DE BURIGNY,

### DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS, etc.

A Monrion, 24 février 1757.

L'ESPRIT dans lequel j'ai écrit, monsieur, ce faible Essai sur l'histoire, a pu trouver grâce devant vous et devant quelques philosophes de vos amis. Non-seulement vous pardonnez aux fautes de cet ouvrage, mais vous avez la bonté de m'avertir de celles qui vous ont frappé. Je reconnais à ce bon office les sentimens de votre cœur, et le frère de ceux qui m'ont toujours honoré de leur amitié. Recevez, monsieur, mes sincères et tendres remercîmens. Je passe l'hiver auprès de Lausanne, où je n'ai point mes livres : le peu que j'en ai pu conserver est à mon petit ermitage des Délices ; ainsi je n'ai aucun secours pour vérifier les dates.

Il se peut que l'impératrice Constance fût fille du roi de Sicile Roger ; mais il me semble que ce Roger vivait en 1101, et Henri VI, mari de Constance, en 1195. Il l'épousa, je crois, en 1186. Cette Constance avait des amans long-temps après cette époque. Il est bien difficile qu'elle soit fille de Roger ; je crois me souvenir que plusieurs annalistes la font fille de Guillaume : je consulterai mes capitulaires, et surtout Giannone, quoiqu'il ne soit pas toujours exact.

Le cardinal Polus pourrait bien avoir écrit la lettre à Léon X, long-temps avant d'être cardinal. C'est de milord Bolingbrocke que je tiens l'anecdote de cette lettre ; il en a parlé souvent à M. de Pouilli votre frère, et à moi.

Adrien IV, au lieu d'Alexandre III, est une inadvertance : dans le cours de l'ouvrage, je dis toujours que c'est Alexandre III qui imposa une pénitence à Henri II, roi d'Angleterre, pour le meurtre de Thomas Becket. Je ne manquerai pas de rectifier ces erreurs, et j'oublierai encore moins l'obligation que je vous ai. Il y en a quelques autres encore que je corrige dans la nouvelle édition que font actuellement les frères Cramer. Ils m'ont arraché cet ouvrage que j'aurais dû garder long-temps avant de le laisser exposer aux yeux du public ; mais, puisqu'il a trouvé grâce devant les vôtres, je ne peux me repentir.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime et la reconnaissance que je vous dois, monsieur, votre, etc.

## A M.*** (1).

A Monrion, 29 février 1757.

Monsieur, j'ai reçu une lettre que j'ai crue d'abord écrite à Versailles ou dans notre Académie, et c'est vous, monsieur, qui me faites l'honneur de me l'adresser. Vous me proposez ce que je désirais depuis trente ans : je ne pouvais mieux finir ma carrière qu'en consacrant mes derniers travaux et mes derniers jours à un tel ouvrage.

Je ferais le voyage de Pétersbourg, si ma santé pouvait le permettre ; mais, dans l'état où je suis, je vois que je serai réduit à attendre dans ma retraite les matériaux que vous voulez bien me promettre.

(1) Cette lettre est probablement adressée à l'ambassadeur de Russie, à Paris.

Voici quel serait mon plan. Je commencerais par une description de l'état florissant où est aujourd'hui l'empire de Russie, de ce qui rend Pétersbourg recommandable aux étrangers, des changemens faits à Moscou, des armées de l'empire, du commerce, des arts, et de tout ce qui a rendu le gouvernement respectable.

Ensuite, je dirais que tout cela est d'une création nouvelle, et j'entrerais en matière par faire connaître le créateur de tous ces prodiges. Mon dessein serait de donner ensuite une idée précise de tout ce que l'empereur Pierre-le-Grand a fait depuis son avénement à l'empire, année par année.

Si M. le comte de Schouvalof a la bonté, monsieur, comme vous m'en flattez, de me faire parvenir des mémoires sur ces deux objets, c'est-à-dire sur l'état présent de l'empire, et sur tout ce qu'a fait Pierre-le-Grand, avec une carte géographique de Pétersbourg, une de l'Empire, l'histoire de la découverte du Kamtschatka, et enfin des renseignemens sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre pays, je ne perdrai pas un instant, et je regarderai ce travail comme la consolation et la gloire de ma vieillesse.

La suite des médailles est inutile; elles se trouvent dans plusieurs recueils, et la matière de ces médailles est d'un prix que je ne puis accepter. Je souhaiterais seulement que M. le comte de Schouvalof voulût bien m'assurer que sa majesté l'impératrice désire que ce monument soit élevé à la gloire de l'empereur son père, et qu'elle agrée mes soins.

Voilà, monsieur, quelles sont mes dispositions. Je me tiendrai très-honoré et très-heureux si elles s'accordent avec les vôtres : j'attendrai vos ordres et

ceux de M. le comte de Schouvalof, à qui vous me permettrez de présenter ici mes respects en recevant les miens.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec tous les sentimens que je vous dois, etc.

## A M. VERNES.

Ce dimanche, à Monrion, février 1757.

Je crois qu'on ne jouera l'Enfant prodigue que samedi, 12 du mois. Vous pourriez, mon cher monsieur, en qualité de ministre du saint Évangile, assister à une pièce tirée de l'Évangile même, et entendre la parole de Dieu dans la bouche de madame la marquise de Gentil, de madame d'Aubonne et de madame d'Hermenches, qui valent mieux que les trois Madeleines, et qui sont plus respectables. Vous devriez, vous et M. Claparède, quitter votre habit de prêtre, et venir à Monrion en habit d'homme. Nous vous garderons le secret; on ne se scandalise point à Lausanne; on y respire les plaisirs honnêtes, et les douceurs de la société.

Bonsoir; vous avez en moi un ami pour la vie. Je suis bien en peine de mon petit Patu. Je l'aime de tout mon cœur.

## A M. THIERIOT.

A Monrion, le 3 mars 1757.

Je n'entends point parler de vous, mon ancien ami, depuis que vous lisez l'histoire des sottises humaines depuis Charlemagne. Je voudrais bien savoir aussi ce que c'est qu'un Portefeuille trouvé. On me

met en pièces, on se divise mes vêtemens, et on jette le sort sur ma robe.

Je voudrais que vous eussiez passé l'hiver avec moi à Lausanne. Si vous n'aviez été enchaîné, selon votre louable coutume, au char des jeunes et belles dames, vous auriez vu jouer Zaïre en Suisse mieux qu'on ne la joue à Paris; vous auriez entendu la *Serva padrona* sur un joli théâtre; vous y verriez des pièces nouvelles, exécutées par des acteurs excellens; les étrangers accourir de trente lieues à la ronde, et mon pays roman, mes beaux rivages du lac Léman, devenus l'asile des arts, des plaisirs et du goût; tandis qu'à Paris la secte des margouillistes occupe les esprits; que le parlement et l'archevêque bataillent pour une place à l'hôpital et pour des billets de confession; qu'on ne rend point la justice, et qu'enfin on assassine un roi. Jouissez de tant de charmes et de tant de gloire, messieurs les Parisiens, et applaudissez encore au Catilina de Crébillon.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Monrion, 3 mars 1757.

Mon cher ange, on peut mal servir mademoiselle Clairon sans la rater absolument. On peut être *de communi martyrum*, sans être *de frigidis et maleficiatis*. Ce sera à peu près le rôle que je jouerai avec elle. Je lui donnerai, quand vous voudrez, cette Zulime bien changée et sous un autre nom. Vous déciderez du temps le plus favorable, quand vous serez quitte de la mauvaise tragédie de Robert-François Damiens, quand les querelles qui anéan-

tissent le goût des arts seront apaisées, quand Paris respirera.

Pour l'autre pièce, ce n'est pas une affaire prête; il ne faut pas d'ailleurs être toujours

*Ce Voltaire*

qui

Volume sur volume incessamment desserre.

Si on ne souhaite pas ma personne, je veux au moins qu'on souhaite mes ouvrages.

Béni soit Dieu qui vous donne la persévérance dans le goût des beaux-arts, et surtout du tripot de la comédie, tandis qu'on n'entend parler que des querelles des parlemens et des prêtres; qu'on ne rend point la justice; que la secte des margouillistes fait de petits progrès, et qu'on assassine des rois. Vous m'approuverez de passer mes hivers dans un petit pays où on ne vit que pour son plaisir, et où Zaïre a été mieux jouée, à tout prendre, qu'à Paris. J'ai fait couler des larmes de tous les yeux suisses. Madame Denis n'a pas les beaux yeux de Gaussin, mais elle joue infiniment mieux qu'elle. On vient de trente lieues pour nous entendre. Nous mangeons des gélinotes, des coqs de bruyère, des truites de vingt livres; et, dès que les arbres auront remis leur livrée verte, nous allons à cet ermitage des Délices, qui mérite son nom.

Ne sommes-nous pas fort à plaindre? Oui, mon cher et respectable ami, nous le sommes, puisque nous vivons loin de vous.

J'ai une extrême curiosité de savoir si on envoie cent mille hommes en Allemagne; mais vous ne vous

en souciez guère, et vous ne m'en direz rien. J'aimerais encore mieux que votre parlement se mît à rendre enfin la justice, et me fît payer de cinquante mille francs dont ce fat de Bernard, fils de Samuel Bernard, et fat de dix millions, m'a fait banqueroute en mourant. Adieu, mon divin ange; jugez Damiens, et portez-vous bien.

## A Mme DE FONTAINE, A PARIS.

A Monrion, 6 mars 1757.

Le bon homme Lusignan dit les choses les plus tendres à madame de Fontaine et consorts : il est devenu à présent le bon homme Euphémon dans l'Enfant prodigue : c'est un vieillard qui aime toujours la bonne compagnie; jugez s'il vous chérit.

Je suis impatient de savoir si votre aimable secrétaire est enfin venu à bout, avec M. de Paulmi, d'une affaire qui était si difficile avec M. d'Argenson. Il est arrivé souvent qu'on a été négligé par ceux à qui on était attaché, et qu'on réussit auprès de ceux dont on devait moins attendre. Je m'intéresse aussi aux petits chariots : c'est une chose qui certainement peut produire de grands avantages; mais comment faire de tels préparatifs secrètement? tout ce qui est nouveau rebute le ministère; et cette invention nouvelle devient inutile dès qu'elle est sue.

Est-il bien sûr, enfin, qu'on ait fait partir cinquante mille hommes; qu'on va faire une guerre très-vive au dehors, et que les affaires s'accommodent au dedans? Pour nous, pauvres Suisses, nous ne songeons qu'à des plaisirs tranquilles. On croit chez les badauds de Paris que toute la Suisse est un pays

sauvage : on serait bien étonné si on voyait jouer Zaïre à Lausanne, mieux qu'on ne la joue à Paris : on serait plus surpris encore de voir deux cents spectateurs aussi bons juges qu'il y en ait en Europe. Il y a dans mon petit pays roman, car c'est son nom, beaucoup d'esprit, beaucoup de raison, point de cabales, point d'intrigues pour persécuter ceux qui rendent service aux belles-lettres. Nous sommes libres, et nous n'abusons point de notre liberté; les tribunaux ne cessent point de rendre justice; il n'y a ni margouillistes, ni convulsionnaires, ni de Robert-François Damiens. Notre climat vaut mieux que le vôtre; nous avons plus long-temps de beaux jours; il n'y a que de très-méchant vin autour de Paris, et nos coteaux en produisent d'excellent : nous avons mangé, l'automne et l'hiver, des gélinotes et des grianneaux que vous ne connaissez guère. Cependant, ma chère nièce, je vous regrette de tout mon cœur, portez-vous bien et aimez-moi.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

A Monrion, près de Lausanne, 8 mars 1757.

J'ai été malade, madame, et j'ai perdu mon correspondant qui me mandait bien des nouvelles que j'avais l'honneur de vous envoyer. Je retombe dans mon néant. Je ne sais plus si les troupes marchent ou non; si mon pauvre amiral Bing a eu la tête cassée. Je sais seulement que les Anglais ont la tête bien dure, ou plutôt le cœur; que l'argent est bien rare, et que cette vie n'est pas semée de roses. La chèvre n'a remporté de Paris que le mauvais quolibet, *attendez-moi sous l'orme*. Portez-vous bien,

madame; vivez avec votre digne amie; méprisez ce malheureux monde comme il le mérite; conservez-moi vos bontés.

## A M. DE THIBOUVILLE.

A Monrion, près de Lausanne, 20 mars 1757.

Je ne sais, mon cher confrère, si je vous ai remercié de votre roman (1) que je n'ai pu encore lire, parce que je ne l'ai point reçu; mais, au lieu de vous remercier, je vous félicite : on ne me parle que de son succès dans toutes les lettres de Paris. Madame Denis ne peut si tôt vous écrire; elle joue; elle apprend des rôles; elle est entourée de tailleurs, de coiffeuses et d'acteurs. Il n'y a point de Zulime : je ne sais ce que c'est, et je veux que ni vous, ni mademoiselle Clairon, ni moi, ne le sachions; mais il y a une Fanime un peu différente; nous l'avons jouée à Lausanne dans notre pays roman; et tout ce que je souhaite, c'est qu'elle soit aussi bien jouée à Paris : je n'ai jamais vu verser tant de larmes. Nous avons ici environ deux cents personnes qui valent bien le parterre de Paris, qui n'écoutent que leur cœur, qui ont beaucoup d'esprit, qui ignorent les cabales, et qui auraient sifflé le Catilina de Crébillon. Je vous embrasse, je me meurs d'envie de lire le roman. Madame Denis vous en dira davantage quand elle pourra.

(1) L'École de l'Amitié, 2 vol. in-12.

## A M. DE BURIGNY.

A Monrion, 20 mars 1757.

On ne se douterait pas, monsieur, qu'un théâtre établi à Lausanne, des acteurs peut-être supérieurs aux comédiens de Paris, enfin une pièce nouvelle, des spectateurs pleins d'esprit, de connaissances et de lumières, en un mot, tous les soins qu'entraînent de tels plaisirs, m'ont empêché de vous écrire plus tôt. Je fais trêve un moment aux charmes de la poésie et aux embellissemens singuliers qui ornent notre petit pays roman, et qui font naître des fleurs au milieu des neiges du mont Jura et des Alpes, pour vous réitérer mes sincères et tendres complimens. Je vous en dois beaucoup pour la bonté que vous avez eue de remarquer quelques-unes des inadvertances de cette Histoire générale. Je vous en dois davantage pour la vie d'Érasme et pour celle de Grotius, que vous voulez bien me promettre. Par qui pouvaient-ils être mieux célébrés que par un homme qui a toute leur science et tous leurs sentimens? J'ai vu un petit manuscrit de M. de Pouilli, que je regretterai toujours, sur Grotius; mais c'était un ouvrage très-court, et qui entrait dans fort peu de détails.

J'attends avec impatience le présent dont vous avez la bonté de m'honorer. Je ne vous enverrai l'Histoire générale qu'avec les corrections dont je vous ai l'obligation. On en fait usage dans une seconde édition, mais il faut laisser écouler la première. Les libraires à qui j'en ai fait présent se sont avisés d'en tirer sept mille exemplaires pour une première édition que je ne regarde que comme un essai, et comme une

occasion de recueillir les avis des hommes éclairés. La vie d'Érasme et celle de Grotius serviront beaucoup à me remettre dans la bonne voie.

## A M. THIERIOT.

A Monrion, 26 mars 1757.

Mon cher et ancien ami, de tous les éloges dont vous comblez ce faible essai sur l'Histoire générale, je n'adopte que celui de l'impartialité, de l'amour extrême pour la vérité, du zèle pour le bien public, qui ont dicté cet ouvrage.

J'ai fait tout ce que j'ai pu toute ma vie, pour contribuer à étendre cet esprit de philosophie et de tolérance qui semble aujourd'hui caractériser le siècle. Cet esprit qui anime tous les honnêtes gens de l'Europe, a jeté d'heureuses racines dans ce pays où d'abord le soin de ma mauvaise santé m'avait conduit, et où la reconnaissance et la douceur d'une vie tranquille m'arrêtent.

Ce n'est pas un petit exemple du progrès de la raison humaine, qu'on ait imprimé à Genève, dans cet essai sur l'Histoire, avec l'approbation publique, *que Calvin avait une ame atroce*, aussi-bien qu'un esprit éclairé.

Le meurtre de Servet paraît aujourd'hui abominable; les Hollandais rougissent de celui de Barnevelt.

Je ne sais encore si les Anglais auront à se reprocher celui de l'amiral Bing.

Mais savez-vous que vos querelles absurdes, et enfin l'attentat de ce monstre Damiens, m'attirent des reproches de toute l'Europe littéraire? Est-ce là, me dit-on, cette nation que vous avez peinte si sage? A cela je réponds, comme je peux, qu'il y a des hommes

qui ne sont ni de leur siècle ni de leur pays. Je soutiens que le crime d'un scélérat et d'un insensé de la lie du peuple, n'est point l'effet de l'esprit du temps. Châtel et Ravaillac furent enivrés des fureurs épidémiques qui régnaient en France : ce fut l'esprit du fanatisme public qui les inspira : et cela est si vrai, que j'ai lu une apologie pour Jean Châtel et ses fauteurs, imprimée pendant le procès de ce malheureux. Il n'en est pas ainsi aujourd'hui, le dernier attentat a saisi d'étonnement et d'horreur la France et l'Europe.

Nous détournerons les yeux de ces abominations dans notre petit pays roman, appelé autrement le pays de Vaud, le long des bords du beau lac Léman; nous y fesons ce qu'on devrait faire à Paris, nous y vivons tranquilles, nous y cultivons les lettres sans cabale.

Tavernier disait que la vue de Lausanne sur le lac de Genève ressemble à celle de Constantinople; mais ce qui m'en plaît davantage, c'est l'amour des arts qui anime tous les honnêtes gens de Lausanne.

On ne vous a point trompé quand on vous a dit qu'on y avait joué Zaïre, l'Enfant prodigue et d'autres pièces, aussi bien qu'on pourrait les représenter à Paris : n'en soyez point surpris; on ne parle, on ne connaît ici d'autre langue que la nôtre; presque toutes les familles y sont françaises, et il y a ici autant d'esprit et de goût qu'en aucun lieu du monde.

On ne connaît ici ni cette plate et ridicule histoire de la guerre de 1741, qu'on a imprimée à Paris sous mon nom, ni cette infâme rapsodie intitulée *la Pucelle d'Orléans*, remplie des vers les plus plats et les plus grossiers que l'ignorance et la stupidité aient jamais fabriqués, et des insolences les plus atroces que l'effronterie puisse mettre sur le papier.

Il faut avouer que depuis quelque temps on a fait à Paris des choses bien terribles avec la plume et le canif.

Je suis consolé d'être loin de mes amis, en me voyant loin de toutes ces énormités; et je plains une nation aimable qui produit des monstres.

## A M. DE MONCRIF.

A Monrion, 27 mars 1757.

Mon cher confrère, j'ai été enchanté de votre souvenir, et affligé de la bienséance qui empêche le maître du château d'écrire un petit mot; mais je conçois qu'il aura été excédé de la multitude des lettres inutiles et embarrassantes auxquelles on n'a que des choses vagues à répondre. Il est toujours bon qu'il sache qu'il y a deux espèces de Suisses qui l'aiment de tout leur cœur. Tavernier, qui avait acheté la terre d'Aubonne, à quelques lieues de mon ermitage, interrogé par Louis XIV, pourquoi il avait choisi une terre en Suisse, répondit, comme vous savez : *Sire, j'ai été bien aise d'avoir quelque chose qui ne fût qu'à moi.* Je n'ai pas tant voyagé que Tavernier, mais je finis comme lui.

Vous avez donc soixante-neuf ans, mon cher confrère : qui est-ce qui ne les a pas à peu près? Voici le temps d'être à soi, et d'achever tranquillement sa carrière. C'est une belle chose que la tranquillité! Oui, mais l'ennui est de sa connaissance et de sa famille. Pour chasser ce vilain parent, j'ai établi un théâtre à Lausanne, où nous jouons Zaïre, Alzire, l'Enfant prodigue, et même des pièces nouvelles. N'allez pas croire que ce soient des pièces et des acteurs suisses :

j'ai fait pleurer, moi bon homme Lusignan, un parterre très-bien choisi; et je souhaite que les Clairon et les Gaussin jouent comme madame Denis. Il n'y a dans Lausanne que des familles françaises, des mœurs françaises, du goût français, beaucoup de noblesse, de très-bonnes maisons dans une très-vilaine ville. Nous n'avons de suisse que la cordialité; c'est l'âge d'or avec les agrémens du siècle de fer.

Je suis histrion les hivers à Lausanne, et je réussis dans les rôles de vieillard; je suis jardinier, au printemps, à mes Délices, près de Genève, dans un climat plus méridional que le vôtre. Je vois de mon lit le lac, le Rhône et une autre rivière. Avez-vous, mon cher confrère, un plus bel aspect? avez-vous des tulipes au mois de mars? Avec cela, on barbouille de la philosophie et de l'histoire; on se moque des sottises du genre humain et de la charlatanerie de vos physiciens qui croient avoir mesuré la terre, et de ceux qui passent pour des hommes profonds, parce qu'ils ont dit qu'on fait des anguilles avec de la pâte aigre.

On plaint ce pauvre genre humain qui s'égorge dans notre continent à propos de quelques arpens de glace en Canada. On est libre comme l'air depuis le matin jusqu'au soir. Mes vergers et mes vignes, et moi, nous ne devons rien à personne. C'est encore là ce que je voulais, mais je voudrais aussi être moins éloigné de vous; c'est dommage que le pays de Vaud ne touche pas à la Touraine.

Adieu, Titon et l'Aurore. Avez-vous gagné vos soixante et neuf ans au métier de Titon? Je vous embrasse tendrement.

## A M. PALISSOT.

A Monrion, près de Lausanne, mars 1757.

Votre dernière lettre, monsieur, est remplie de goût et de raison. Elle redouble l'estime et l'amitié que vous m'avez inspirées. Il est vrai qu'il y a bien des charlatans de physique et de littérature dans Paris; mais vous m'avouerez que les charlatans de politique et de théologie sont plus dangereux et plus haïssables. L'homme dont vous me parlez est du moins un philosophe, il est très-savant, il a été persécuté : il est au nombre de ceux dont il faut prendre le parti contre les ennemis de la raison et de la liberté.

Les philosophes sont un petit troupeau qu'il ne faut pas laisser égorger. Ils ont leurs défauts comme les autres hommes; ils ne font pas toujours d'excellens ouvrages; mais, s'ils pouvaient se réunir tous contre l'ennemi commun, ce serait une bonne affaire pour le genre humain. Les monstres, nommés jansénistes et molinistes, après s'être mordus, aboient ensemble contre les pauvres partisans de la raison et de l'humanité. Ceux-ci doivent au moins se défendre contre la gueule de ceux-là.

On m'avertit que le libraire Lambert achève d'imprimer un énorme fatras; et dans ce chaos, il y a quelque germe de philosophie. Je me flatte qu'il vous le présentera : il me fera un très-grand plaisir de vous donner cette faible marque des sentimens que je vous dois. Cette philosophie dont je vous parle, exclut les formes visigothes de Votre très-humble. Je vous embrasse.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Près de Lausanne, 6 avril 1757.

Quand je sais quelque chose, madame, j'écris; quand je ne sais rien, je me tais. Hors la maladie dont est mort M. Damiens, il n'est rien parvenu à ma connaissance. Si vous savez quelques bagatelles du Rhin, de l'Elbe, du Niémen, ayez la bonté d'en faire part aux solitaires des Délices. Il faut regarder tous ces événemens comme une tragédie que nous voyons d'une bonne loge où nous sommes très à notre aise. Restez long-temps dans la vôtre avec votre digne amie. Conservez-moi vos bontés, et priez toutes deux pour Marie.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

6 avril 1757.

Vous savez, il y a du temps, mon héros, la glorieuse victoire que l'ancien ministère anglais a remportée sur l'amiral Bing à Portsmouth; mais vous ne savez peut-être pas avec quelle hauteur la plus saine partie de la nation joint les cris de l'indignation et de la pitié à ceux de toute l'Europe. On cite votre témoignage comme la preuve la plus authentique de l'innocence de Bing; et vous avez la gloire d'avoir vaincu les Anglais et de les faire rougir. Je m'attendais que vous ne vous en tiendriez pas là; et, quoique l'exercice d'année de premier gentilhomme de la chambre soit une très-belle chose, j'espérais que les bords de

l'Elbe pourraient être aussi glorieux pour vous que la Méditerranée. Le roi de Prusse paraît toujours fort gai; il disait que les Français lui envoyaient vingt-quatre mille perruquiers : il se trouve qu'on lui en dépêche cent mille. Il y a là de quoi se peigner, à ce que disent les polissons. Pour moi, je ne me mêle que des héros de théâtre : nous avons fait à Lausanne une troupe excellente, et je vous souhaite d'aussi bons acteurs. M. d'Argental prétend toujours que la comédie est un des premiers devoirs d'un honnête homme. Le maréchal de Villars aima les spectacles jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans : faites-en autant, monseigneur; et que l'héroïsme que vous voyez à Versailles, de quelque côté que vous tourniez les yeux, ne vous fasse pas négliger les grands hommes de l'antiquité.

Les deux Suisses, plus Suisses que jamais, vous renouvellent leurs hommages. Vous connaissez le très-tendre respect du Suisse V.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 20 avril 1757.

Mon héros, il y a long-temps que j'ai l'honneur d'être de votre avis sur bien des choses, et j'en serai sans doute encore sur tous vos acteurs tragiques. Je les crois très-médiocres; mais Le Kain leur est fort supérieur, à ce que dit le public. Il y a, sur de plus grands et de plus nobles théâtres, des acteurs qui ne valent pas mieux, et qui sont employés et récompensés. Ce siècle-ci est plus fécond en loteries qu'en grands hommes : il y aura toujours des jeunes gens qui rempliront les grandes places, il n'y en aura pas

qui aient votre gloire. C'est surtout chez les étrangers que cette gloire est mise à son prix : la cabale et l'envie ne peuvent séduire ceux qui sont sans intérêt, et qui n'en croient que les faits et la renommée. Je voudrais que vous entendissiez les voyageurs que je vois quelquefois dans mes ermitages allobroges et suisses, vous seriez content d'eux et de vous ; mais quoique vous puissiez avoir quelques jaloux en France, vous devez y avoir bien peu de rivaux, et je doute qu'il y ait beaucoup d'hommes que le public ose placer à vos côtés. Vous prétendez qu'il n'y a de bon que la santé; je sens mieux que vous, mon héros, de quel prix elle est, puisque je l'ai perdue ; mais, de grâce, comptez la gloire dont vous jouissez pour quelque chose. Achille, dans Homère, dit que la gloire est une chimère, quand il est en colère; mais, dans le fond de son cœur, il l'aime à la folie.

Le Salomon du Nord en aura beaucoup, je parle de gloire et non de folie, s'il se tire du précipice sur le bord duquel il s'est mis ; il y est avec plus de deux cent mille hommes, et c'en est assez pour attendre les événemens. Les Russes ne paraissent point : il semble fort difficile aux Autrichiens de pénétrer dans les défilés de la Silésie, de la Lusace et de la Saxe. Je crois que vos troupes pourront aller sans obstacles jusqu'au fond de la Westphalie, et c'est assurément une grande perte pour lui. Il vous attend peut-être à Magdebourg : s'il vous donne bataille dans les plaines, auprès de cette ville, il paraît qu'alors il joue un jeu avantageux; car, s'il est battu, il couvre tout son pays par-delà Magdebourg, et, s'il vous arrive un malheur, où sera votre retraite?

Il faut que j'aie une terrible confiance en vos bontés, pour oser vous dire les rêveries qui me passent par la tête. Pardon, monseigneur, si, moi qui ne

connais que les événemens passés, et encore assez mal, j'ose parler ainsi du présent devant vous. C'est à celui qui a fait de grandes choses à juger de la grande scène qui s'ouvre. La pièce est belle et bien intriguée; si vous étiez acteur, je répondrais du cinquième acte.

Madame Denis et moi nous sommes réunis toujours dans nos transports pour vous : recevez les tendres respects du Suisse, etc.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Lausanne, 29 avril 1757.

Ce n'est point à mon cœur, ce n'est point à mon ame, ce n'est point à ma main, ce n'est point à mon visage, madame, que vous devez vous en prendre, si je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis si long-temps; c'est, ne vous déplaise, à mon derrière qui m'a joué de fort cruels tours. On souffre de partout, madame, dans ce monde-ci. Il y a pourtant du bon dans la vie. Le mariage de M. votre fils, par exemple, est une des bonnes choses que je connaisse. Vingt mille francs de pension pour épouser sa maîtresse! Il n'y a rien assurément de si bien arrangé et de si heureux. Madame Denis et moi nous vous en fesons, madame, les plus sincères complimens. Vous voilà très-heureuse par M. votre fils. Soyez-le toujours par vous-même. Jouissez d'une santé toujours égale, que vous devrez à votre sage régime et à votre tranquillité. Quelque chose qui arrive sur les bords du Rhin, vers Vesel, soyez contente à l'île Jard; quelques millions que le roi emprunte, soyez payée de vos revenus : voilà ce que je

vous souhaite du meilleur de mon cœur. Si vous avez quelques nouvelles, amusez-vous-en, et daignez m'en amuser. Mais ne perdons ni le sommeil ni l'appétit. Supportons les malheurs du genre humain tout doucement. Adieu, madame. La philosophie est, après la santé, ce que je connais de mieux. Je vous suis toujours attaché avec le plus tendre respect.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 7 mai 1757.

Il faut que vous me pardonniez, madame; j'écris très-peu, parce que je n'ai pas un moment à moi; je me défais tous les jours de mes correspondances de Paris, je ne voudrais conserver que la vôtre; je ne connais plus que vous et la retraite; je m'intéresse plus à la pension de M. votre fils qu'à la guerre et aux finances; je veux que vous soyez heureuse de toutes les façons et de tous les côtés; on aurait beau, d'ailleurs, tout bouleverser, je n'en prendrai point d'alarmes; j'ai su faire à peu près comme vous. J'ai des terres libres, je veux y vivre et y mourir. Il est vrai que je m'y prends un peu tard pour bâtir et pour planter, mais la vraie jouissance est dans le travail; la culture est un aussi grand plaisir que la récolte. Le docteur Pangloss est un grand nigaud avec son *tout est bien;* je crois que les choses ne vont bien que pour ceux qui restent chez eux, ou pour M. de Zeutmandel et pour sa grasse et riche chanoinesse, qui épouse un très-aimable mari. *Tout* sera *bien* longtemps pour vous, madame, puisque vous avez le courage de conserver votre régime; ce n'est pas une pe-

tite vertu, et votre vertu sera récompensée. Je ne vous mande aucune nouvelle, je n'en sais que des siècles passés; si vous en savez du siècle présent, ne m'oubliez pas; mais songez toujours que celles qui vous regardent me sont les plus chères, et que je vous suis attaché avec le plus tendre respect.

## A M. DE THIBOUVILLE.

Aux Délices, 8 mai 1757.

Votre roman, mon cher Catilina, fait les délices des Délices. Nous l'avons reçu contresigné Trudaine, et nous l'avons dévoré. Madame Denis serait bien plus propre que moi à vous détailler tout ce qui nous a fait plaisir. Les nièces entendent mieux que les oncles à rendre compte des sentimens; elles ont des délicatesses que les vieux oncles n'ont pas; elle vous écrirait vingt pages, si elle n'était pas un peu malade. Pour moi, je m'imagine que vous viendriez faire un second roman aux Délices, si vous n'étiez pas enchaîné à Neuilli : vous verriez si les bords du lac Léman, tout Léman qu'il est, ne valent pas bien ceux de la Seine. Au reste, croyez que je n'ai pas plus d'envie de me mêler des affaires de votre théâtre que de celles de la Bohême, et j'espère que M. d'Argental secondera, par sa sagesse, mon goût pour le repos. Je n'ai que trop été livré au public, et j'aime mieux m'amuser sans regret avec mes Suisses, que de m'exposer à votre parterre. Il faut avoir l'esprit de son âge, et finir tranquillement sa carrière. Jouissez des plaisirs de la vôtre; et tandis qu'on se bat en Amérique et en Europe, sur l'Océan et sur la Méditerranée, vivez gaiement à Neuilli; continuez à mettre dans vos ouvrages les

agrémens de votre vie. Les deux ermites des Délices s'intéressent à vos plaisirs; mais ma compagne vous le dira mieux que moi.

## A M. DE BURIGNY.

Aux Délices, 10 mai 1757.

Je ne puis trop vous remercier, monsieur, de votre présent. Vous vous associez à la gloire d'Érasme et de Grotius, en écrivant si bien leur histoire. On lira plus ce que vous dites d'eux que leurs ouvrages. Il y a mille anecdotes dans ces deux vies, qui sont bien précieuses pour les gens de lettres. Ces deux hommes sont heureux d'être venus avant ce siècle; il nous faut aujourd'hui quelque chose d'un peu plus fort; ils sont venus au commencement du repas; nous sommes ivres à présent, nous demandons du vin du Cap et de l'eau des Barbades.

J'espère vous présenter dans un an, si je vis, cette histoire des Mœurs dont vous avez souffert l'esquisse. Je n'ai pas peint les docteurs assez ridicules, les hommes d'état assez méchans, et la nature humaine assez folle. Je me corrigerai, je dirai moins de vérités triviales, et plus de vérités intéressantes. Je m'amuse à parcourir les petites-maisons de l'univers; il y a peut-être de la folie à cela, mais elle est instructive. L'histoire des dates, des généalogies, des villes prises et reprises, a son mérite, mais l'histoire des Mœurs vaut mieux, à mon gré; en tout cas, j'écrirai sur les hommes moins qu'on n'a écrit sur les insectes.

Je finis pour reprendre l'histoire de Grotius, et pour avoir un nouveau plaisir. Conservez-moi vos bontés, monsieur, et soyez persuadé de la tendre estime de votre, etc.

## A M. DE CIDDEVILLE.

Aux Délices, le 18 mai 1757.

J'ai admiré, mon cher et ancien ami, la bonté de votre ame, dans le compte que vous avez daigné me rendre des aventures de mademoiselle de Ponthieu; mais je n'ai pas été moins surpris de la netteté de votre exposé dans un sujet si embrouillé. On ne peut mieux rapporter un mauvais procès; vous auriez été un excellent avocat-général. J'ai tardé trop longtemps à vous remercier.

Je n'ai nulle envie de me mettre actuellement dans la foule de ceux qui donnent des pièces au public : il est inutile d'envoyer son plat à ceux qu'on crève de bonne chère. Je ne veux présenter mes oiseaux du lac Léman que dans les temps de jeûne. Vous savez d'ailleurs qu'on n'est pas oisif pour être un campagnard; il vaut bien autant planter des arbres, que faire des vers. Je n'adresse point d'épître à mon jardinier Antoine; mais j'ai assurément une plus jolie campagne que Boileau, et ce n'est point la *fermière qui ordonne* nos soupers.

J'ai eu la curiosité autrefois de voir cette maison de Boileau; cela avait l'air d'un fort vilain petit cabaret borgne; aussi Despréaux s'en défit-il, et je me flatte que je garderai toujours mes Délices;

J'en suis plus amoureux, plus la raison m'éclaire.

Je n'ai guère vu ni un plus beau plain-pied ni des jardins plus agréables, et je ne crois pas que la vue du Bosphore soit si variée. J'aime à vous parler

campagne; car, ou vous êtes actuellement à la vôtre, ou vous y allez. On dit que vous en avez fait un très-joli séjour; c'est dommage qu'il soit si éloigné de mon lac. Je me flatte que la santé de M. l'abbé du Resnel est raffermie, et que la vôtre n'a pas besoin de l'être. C'est là le point important, c'est le fondement de tout, et l'empire de la terre ne vaut pas un bon estomac. Je souffre ici bien moins qu'ailleurs, mais je digère presque aussi mal que si j'étais dans une cour : sans cela, je serais trop heureux; mais madame Denis digère, et cela suffit : vous m'avouerez qu'elle en est bien digne, après avoir quitté Paris pour moi.

Bonsoir, mon cher et ancien ami. J'ai toujours oublié de vous demander si les trois académies, dont Fontenelle était le doyen, ont assisté à son convoi. Si elles n'ont pas fait cet honneur aux lettres et à elles-mêmes, je les déclare barbares.

## A Mme DE FONTAINE.

Aux Délices, 31 mai 1757.

Je vous dirai d'abord, ma chère nièce, que vous avez une santé d'athlète, dont je vous fais de très-sincères complimens; et que si jamais votre vieux malingre d'oncle se porte aussi bien que vous, il viendra vous trouver à Ornoi : ensuite vous saurez que madame Denis était chargée d'envoyer trois cents livres à d'Aumart, dans sa province du Maine, quand il a débarqué chez vous, lui, son fils et deux bidets. Je vous prie de lui dire que je lui donnerai trois cents livres tous les ans, à commencer à la Saint-Jean prochaine. Je vous enverrai un mandat

à cet effet sur M. de Laleu, ou vous pourrez avancer cet argent sur les revenus du pupille, et sur la rente qu'il me fait : cela est à votre choix. J'ignore ce qui convient au jeune d'Aumart, je sais seulement que cent écus lui conviendront. Trouvez bon que je m'en tienne à cette disposition que j'avais déjà faite.

Madame Denis embellit tellement le lac de Genève, qu'il reste peu de chose pour les arrière-cousins. Quant à ma bâtarde de Fanime (1), son protecteur, M. d'Argental vous dira que je ne prétends pas que cette amoureuse créature se produise sitôt dans le monde. Mademoiselle de Ponthieu a fait un si grand rôle, et ses compagnes se présentent avec tant d'empressement, qu'il faut ne se pas prodiguer. Quand même la pièce vaudrait quelque chose, ce ne serait pas assez de donner du bon, il faut le donner dans le bon temps.

A vous maintenant, monsieur le capitaine des chariots de guerre de Cyrus. Vous pouvez être sûr que je n'ai jamais écrit de ma vie à M. le maréchal d'Estrées; et que, s'il a été instruit de notre invention guerrière, ce ne peut être que par le ministère. J'aurais souhaité, pour vous et pour la France, que mon petit char eût été employé; cela ne coûte presque point de frais; il faut peu d'hommes, peu de chevaux; le mauvais succès ne peut mettre le désordre dans une ligne; quand le canon ennemi fracasserait tous vos chariots, ce qui est bien difficile, qu'arriverait-il? ils vous serviraient de rempart, ils embarrasseraient la marche de l'ennemi qui viendrait à vous. En un

(1) Cette pièce, mentionnée dans les lettres suivantes, est appelée Médime. Dans celle du 17 mars 1760 fut retirée avant la représentation et est inconnue.

mot, cette machine peut faire beaucoup de bien, et ne peut faire aucun mal : je la regarde, après l'invention de la poudre, comme l'instrument le plus sûr de la victoire.

Mais, pour saisir ce projet, il faut des hommes actifs, ingénieux, qui n'aient pas le préjugé grossier et dangereux du train ordinaire. C'est en s'éloignant de la route commune, c'est en fesant porter le dîner et le souper de la cavalerie sur des chariots, avant qu'il y eût de l'herbe sur la terre, que le roi de Prusse a pénétré en Bohême par quatre endroits, et qu'il inspire la terreur.

Soyez sûr que le maréchal de Saxe se serait servi de nos chars de guerre.

Mais c'est trop parler d'engins destructeurs, pour un pédant tel que j'ai l'honneur de l'être.

On a imprimé dans Paris une thèse de médecine, où l'on traite notre Esculape-Tronchin de charlatan et de coupeur de bourse. Il y a répondu par une lettre au doyen de la Faculté, digne d'un grand homme comme lui. Il y répond encore mieux par les cures surprenantes qu'il fait tous les jours.

Une jeune fille fort riche a été inoculée ici par des ignorans, et est morte. Le lendemain, vingt femmes se sont fait inoculer sous la direction de Tronchin, et se portent bien.

Je vous embrasse tous du meilleur de mon cœur.

## A M. THIERIOT.

A Monrion, le 2 juin 1757.

Je reçois, mon ancien ami, votre très-agréable lettre du 25 de mai dans mon ermitage de Monrion, auquel je suis venu dire adieu. On joue si bien la comédie à Lausanne, il y a si bonne compagnie, que j'ai fait enfin l'acquisition d'une belle maison au bout de la ville; elle a quinze croisées de face, et je verrai de mon lit le beau lac Léman et toute la Savoie, sans compter les Alpes. Je retourne demain à mes Délices, qui sont aussi gaies en été que ma maison de Lausanne le sera en hiver. Madame Denis a le talent de meubler des maisons et d'y faire bonne chère, ce qui, joint à ses talens de la musique et de la déclamation, compose une nièce qui fait le bonheur de ma vie. Je ne vous dirai pas

*Omitte mirari beatæ*
Famam, *et opes*, *strepitumque Romæ*.
(Hor., III, od. 29, v. 11 et 12.)

car vous êtes trop *admirator Romæ et præstantissimæ Montmorenciæ*.

Ne manquez pas, je vous prie, à présenter mes très-sensibles remercîmens à madame la comtesse de Sandwich. Il faut qu'elle sache que j'avais connu ce pauvre amiral Bing à Londres dans sa jeunesse; j'imaginais que le témoignage de M. le maréchal de Richelieu en sa faveur pourrait être de quelque poids. Ce témoignage lui a fait honneur, et n'a pu lui sauver la vie. Il a chargé son exécuteur testamentaire de me remercier, et de me dire qu'il mourait mon obligé, et

qu'il me priait de présenter à M. de Richelieu, qu'il appelle *a generous soldier* (1), ses respects et sa reconnaissance. J'ai reçu aussi un mémoire justificatif très-ample, qu'il a donné ordre en mourant de me faire parvenir. Il est mort avec un courage qui achève de couvrir ses ennemis de honte.

Si j'osais m'adresser à madame la duchesse d'Aiguillon, je la prierais de venger la mémoire du cardinal de Richelieu du tort qu'on lui fait en lui attribuant le Testament politique. Si elle voulait faire taire sa belle imagination, et écouter sa raison, qui est encore plus belle, elle verrait combien ce livre est indigne d'un grand ministre. Qu'elle daigne seulement faire attention à l'état où est aujourd'hui l'Europe; qu'elle juge si un homme d'état, qui laisserait un testament politique à son roi, oublierait de lui parler du roi de Prusse, de Marie-Thérèse et du duc de Hanovre? Voilà pourtant ce qu'on ose imputer au cardinal de Richelieu. On avait alors la guerre contre l'empereur, et l'armée du duc de Veymar était l'objet le plus important. L'auteur du Testament politique n'en dit pas un mot, et il parle du revenu de la Sainte-Chapelle, et il propose de faire payer la taille au parlement. Tous les calculs, tous les faits, sont faux dans ce livre. Qu'on voie avec quel mépris en parle Aubery, dans son Histoire du cardinal Mazarin. Je sais qu'Aubery est un écrivain médiocre et un lâche flatteur; mais il était fort instruit, et il savait bien que le Testament politique n'était pas du grand et méchant homme à qui on l'attribue.

Présentez, je vous prie, mes applaudissemens et mes remercîmens à Gamache le riche, qui fait de si belles noces. Il donne de grands exemples, qui seront

(1) Un généreux guerrier.

peu imités peut-être par ses cinquante-neuf confrères. Je suis très-flatté que mon fatras historique ne lui ait pas déplu. Il est bon juge en prose comme en vers, par la raison qu'il est bon feseur. Son suffrage m'encouragera beaucoup à fortifier cet essai de bien des choses qui lui manquent. Les Cramer se sont trop pressés de l'imprimer. On ne sait pas à quel point le genre humain est sot, méchant et fou ; on le verra, s'il plaît à Dieu, dans une seconde édition.

Vous me dites que cet Essai a trouvé grâce devant mesdames d'Aiguillon et de Sandwich. La dernière est sans aucun préjugé, la première n'en a que sur le grand-oncle de son oncle ; elle devrait bien m'en croire sur ce maudit Testament. J'ai examiné tous les testamens, j'y ai passé ma vie, je sais ce qu'il en faut penser.

Ce qu'on m'avait dit de l'*atroce* est une mauvaise plaisanterie qu'on a voulu faire à deux bonnes gens à qui on prétendait faire accroire qu'ils devaient pleurer sur leur patriarche ; mais ils l'ont abandonné comme les autres. Nos calvinistes ne sont point du tout attachés à Calvin. Il y a ici plus de philosophes qu'ailleurs. La raison fait, depuis quelque temps, des progrès qui doivent faire trembler les ennemis du genre humain. Plût à Dieu que cette raison pût parvenir jusqu'à faire épargner le sang dont on inonde l'Allemagne ma voisine !

*P. S.* J'arrive aux Délices. Il faut que je vous dise un mot de Jeanne. Je vous répète que cette bonne créature n'est connue de personne ; elle nous amusera sur nos vieux jours. Je n'y pense guère à présent. Il faut songer à son jardin et au temporel. Malheureusement, cela prend un temps bien précieux. Je vous embrasse de tout mon cœur.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 4 juin 1757.

Ma conscience m'oblige, monseigneur, de vous présenter les remontrances de mon parlement : ce parlement est le parterre. Je suis assassiné de lettres qui disent que Le Kain est le seul acteur qui fasse plaisir, le seul qui se donne de la peine, et le seul qui ne soit pas payé. On se plaint de voir des moucheurs de chandelles qui ont part entière, dans le temps que celui qui soutient le théâtre de Paris n'a qu'une demi-part. On s'en prend à moi; on dit que vous ne faites rien en ma faveur, et on croit que je ne vous demande rien; cependant je demande avec instance. Je conviens que Baron avait un plus bel organe que Le Kain, et de plus beaux yeux, mais Baron avait deux parts; et faut-il que Le Kain meure de faim parce qu'il a les yeux petits et la voix quelquefois étouffée? Il fait ce qu'il peut; il fait mieux que les autres : les amateurs font des vers à sa louange; mais il faut que son métier lui procure des chausses; il n'a que la moitié d'un cothurne, je vous conjure de lui donner un cothurne tout entier.

J'aimerais mieux vous écrire en faveur de quelque Prussien que vous auriez fait prisonnier de guerre vers Magdebourg; mais jusqu'à présent vous êtes occupé d'emplois pacifiques, souffrez que je vous parle en faveur d'Orosmane, de Mahomet et de Gengiskan. Les héros doivent-ils laisser mourir de faim les héros? On dit que vos chevaux manquent de fourrage en Westphalie, et qu'on leur donne du jambon. Pour Dieu, faites donner à dîner à Le Kain, tout laid qu'il est.

Vous avez dû recevoir les dernières volontés de l'amiral Bing : les miennes sont que je vous serai attaché toute ma vie avec le plus tendre respect.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, près de Genève, 4 juin 1757.

Que Dieu protége Marie et qu'il vous rende sœur Broumath ! Ne soyez pas surprise, madame, que Frédéric ait eu tant d'avantage sur l'Irlandais Brown et sur le prince Charles. Le conseil des rats est détruit par le chat Rominagrobis. Si le maréchal d'Estrées ne prévient pas le duc de Cumberland, soyez sûre que le Rominagrobis enverra vingt mille de ces grands coquins qui tirent sept coups par minute, et qui étant plus grands, plus robustes, mieux exercés que nos petits soldats, et de plus ayant des fusils d'une plus grande longueur, auront autant d'avantage avec la baïonnette qu'avec la tiraillerie.

Que faire à tout cela, madame? Cultiver son champ et sa vigne, se promener sous les berceaux qu'on a plantés, être bien logé, bien meublé, bien voituré, faire très-bonne chère, lire de bons livres, vivre avec d'honnêtes gens au jour la journée, ne penser ni à la mort, ni aux méchancetés des vivans. Mille tendres respects.

## A Mme DE FONTAINE, A PARIS.

Le.... juin 1757.

Votre idée, ma chère nièce, de faire peindre de belles nudités d'après Natoire et Boucher, pour ragaillardir ma vieillesse, est d'une ame compatissante, et je suis reconnaissant de cette belle invention. On peut aisément, en effet, faire copier à peu de frais; on peut aussi faire copier, au Palais-Royal, ce qu'on trouvera de plus beau et de plus immodeste. M. le duc d'Orléans accorde cette liberté. On peut prendre deux copistes au lieu d'un. Si par hasard quelque brocanteur de vos amis avait deux tableaux, je vous prierais de les prendre, ce serait autant d'assuré.

Vous ornerez ma maison du Chêne comme vous avez orné celle des Délices. La maison du Chêne est plus grande, plus régulière, elle a même un plus bel aspect; mais c'est le palais d'hiver, c'est pour le temps de nos spectacles; les Délices sont pour le temps des fleurs et des fruits. Ce n'est pas mal partager sa vie pour un malingre.

M. Tronchin dit que vous êtes fort contente de votre santé, et se vante toujours de la mienne; mais c'est une gasconnade.

Votre sœur est actuellement tout occupée des meubles pour la maison du Chêne. Elle insiste beaucoup sur une boule de lustre qu'elle prétend vous avoir demandée. Elle sera occupée en hiver de ses habits de théâtre. Nous espérons que vous viendrez voir encore nos douces retraites; elles valent bien la vie de Paris, quand on a passé le temps des premières illusions; et, en vérité, Paris n'a jamais été moins regrettable qu'aujourd'hui.

Je suis toujours en peine des succès du char assyrien. Il y a certaines plaines dans le monde où il ferait un effet merveilleux. Je m'y intéresse plus qu'à Fanime.

Si vous voulez vous amuser, conduisez cette Fanime avec le fidèle d'Argental. Encore une fois, tout ce que je souhaite, c'est que mademoiselle Clairon soit aussi touchante dans ce rôle que l'a été madame Denis. Si la pièce est bien jouée, elle pourra amuser votre Paris, tout autant que l'histoire de M. Damiens, que le parlement va donner au public, en trois volumes in-4°.

Vous ferez comme il vous plaira avec Le Kain et Clairon pour l'impression, si on imprime cette élégie amoureuse en dialogues; car, après tout, Fanime n'est que cela; mais de l'amour est quelque chose.

Il y a donc un Pagnon de moins sur le globe. Ces gros petits crapoussins-là s'imaginent qu'il n'y a qu'à boire et manger; ils crèvent comme des mouches, et nous maigrelets, nous vivons.

Vivez, aimez-moi. Mille complimens à frère, à fils, au conducteur du char d'Assyrie. Bonjour.

## A DOM FANGEST, RELIGIEUX BÉNÉDICTIN, ET NEVEU DE DOM CALMET, ABBÉ DE SENONES.

Aux Délices, le 14 juin 1757.

J'ADMIRE la force du tempérament de M. votre oncle : elle est égale à celle de son esprit. Il a résisté en dernier lieu à une maladie à laquelle toute autre constitution eût succombé. Personne au monde n'est plus digne d'une longue vie. Il a employé la sienne à nous

fournir les meilleurs secours pour la connaissance de l'antiquité. La plupart de ses ouvrages ne sont pas seulement de bons livres, ce sont des livres dont on ne peut se passer. Je vous prie, monsieur, de vouloir bien lui dire qu'il n'y a personne au monde qui ait pour lui plus d'estime que moi.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 18 juin 1757.

Il est bien vrai que mon cher d'Argental, le grand amateur du tripot, devait montrer à mon héros certain histrionage; mais vraiment, monseigneur, vous avez d'autres troupes à gouverner que celle de Paris; et ce n'est pas le temps de vous parler de niaiseries. Je voudrais bien pouvoir faire incessamment un petit voyage vers l'Alsace ou dans le Palatinat. Je n'aime plus à voyager que pour avoir la consolation de voir mon héros; mais vous ne sauriez croire combien je suis devenu vieux. Toutes mes misères ont augmenté, et un apothicaire est beaucoup plus nécessaire à mon être qu'un général d'armée. J'espère cependant que les grandes passions, qui font faire de grands efforts, me donneront du courage.

Donnez-vous le plaisir, je vous en prie, de vous faire rendre compte par Florian de la machine dont je lui ai confié le dessin. Il l'a exécutée; il est convaincu qu'avec six cents hommes et six cents chevaux on détruirait en plaine une armée de dix mille hommes.

Je lui dis mon secret au voyage qu'il fit aux Délices l'année passée. Il en parla à M. d'Argenson, qui fit sur-le-champ exécuter le modèle. Si cette inven-

tion est utile, comme je le crois, à qui peut-on la confier qu'à vous? Un homme à routine, un homme à vieux préjugés, accoutumé à la tiraillerie et au train ordinaire, n'est pas notre fait. Il nous faut un homme d'imagination et de génie, et le voilà tout trouvé. Je sais très-bien que ce n'est pas à moi de me mêler de la manière la plus commode de tuer des hommes. Je me confesse ridicule; mais enfin, si un moine avec du charbon, du soufre et du salpêtre, a changé l'art de la guerre dans tout ce vilain globe, pourquoi un barbouilleur de papier comme moi ne pourrait-il pas rendre quelque petit service *incognito?* Je m'imagine que Florian vous a déjà communiqué cette nouvelle cuisine. J'en ai parlé à un excellent officier qui se meurt, et qui ne sera pas par conséquent à portée d'en faire usage. Il ne doute pas du succès; il dit qu'il n'y a que cinquante canons, tirés bien juste, qui puissent empêcher l'effet de ma petite drôlerie, et qu'on n'a pas toujours cinquante canons à la fois sous sa main dans une bataille.

Enfin, j'ai dans la tête que cent mille Romains et cent mille Prussiens ne résisteraient pas. Le malheur est que ma machine n'est bonne que pour une campagne, et que le secret connu devient inutile; mais quel plaisir de renverser à coup sûr ce qu'on rencontre dans une campagne! Sérieusement, je crois que c'est la seule ressource contre les Vandales victorieux. Essayez, pour voir, seulement deux de ces machines contre un bataillon ou un escadron. J'engage ma vie qu'ils ne tiendront pas. Le papier me manque; ne vous moquez point de moi; ne voyez que mon tendre respect et mon zèle pour votre gloire, et non mon outrecuidance, et que mon héros pardonne à ma folie.

## A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF,

### CHAMBELLAN DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE, A MOSCOU.

Aux Délices, 24 juin 1757.

Monsieur, j'ai reçu les cartes que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer. Vous prévenez mes désirs, en me facilitant les moyens d'écrire une Histoire de Pierre-le-Grand, et de faire connaître l'empire russe. La lettre dont vous m'honorez redouble mon zèle. La manière dont vous parlez notre langue, me fait croire que je travaillerai pour mes compatriotes, en travaillant pour vous et pour votre cour. Je ne doute pas que sa Majesté l'impératrice n'agrée et n'encourage le dessein que vous avez formé pour la gloire de son père.

Je vois avec satisfaction, monsieur, que vous jugez comme moi que ce n'est pas assez d'écrire les actions et les entreprises en tout genre de Pierre-le-Grand, lesquelles, pour la plupart, sont connues. L'esprit éclairé, qui règne aujourd'hui dans les principales nations de l'Europe, demande qu'on approfondisse ce que les historiens effleuraient autrefois à peine.

On veut savoir de combien une nation s'est accrue; quelle était sa population avant l'époque dont on parle; quel est, depuis cette époque, le nombre de troupes régulières qu'elle entretenait, et celui qu'elle entretient; quel a été son commerce, et comment il s'est étendu; quels arts sont nés dans le pays; quels arts y ont été appelés d'ailleurs, et s'y sont perfectionnés; quel était à peu près le revenu ordinaire de

l'état, et à quoi il monte aujourd'hui; quelle a été la naissance et le progrès de la marine; quelle est la proportion du nombre des nobles avec celui des ecclésiastiques et des moines, et quelle est celle de ceux-ci avec les cultivateurs, etc.

On a des notions assez exactes de toutes ces parties qui composent l'état, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne; mais un tel tableau de la Russie serait bien plus intéressant, parce qu'il serait plus nouveau, parce qu'il ferait connaître une monarchie dont les autres nations n'ont pas des idées bien justes, parce qu'enfin ces détails pourraient servir à rendre Pierre-le-Grand, l'impératrice sa fille, et votre nation, et votre gouvernement plus respectables. La réputation a toujours été comptée parmi les forces véritables des royaumes. Je suis bien loin de me flatter d'ajouter à cette réputation : ce sera vous, monsieur, qui ferez tout en m'envoyant les mémoires que vous voulez bien me faire espérer, et je ne serai que l'instrument dont vous vous servirez pour travailler à la gloire d'un grand homme et d'un grand empire.

Je vous avoue, monsieur, que les médailles sont de trop. Je suis confus de votre générosité, et je ne sais comment m'y prendre pour vous en témoigner ma reconnaissance. Je sens tout le prix de votre présent; mais un présent non moins cher sera celui des mémoires qui me mettront nécessairement en état de travailler à un ouvrage qui sera le vôtre.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 25 juin 1757.

Mon cher ange, je serais bien homme à courir à Plombières pour y faire ma cour à la moitié de mon ange; mais pourquoi madame d'Argental met-elle son salut dans des eaux? Le grand Tronchin prétend qu'elles ne valent rien, et que la nature n'a point fait nos corps pour s'inonder d'eaux minérales. Madame de Muy, qui était mourante, est venue dans notre temple d'Épidaure, et s'en est retournée jeune et fraîche. C'est le lac qui est la fontaine de Jouvence; ce n'est pas le précipice de Plombières.

Vous n'allez donc point aux eaux! Vous jugez à Paris, vous y voyez des Iphigénie et des Astarbé; mais, je vous en conjure, mettez au cabinet les Fanime, ou du moins ne donnez cette nourriture légère qu'en temps de disette.

Je doute fort que mon héros passe par Plombières pour aller se battre en Allemagne; cela n'aurait pas bon air pour un général d'armée. Il faut qu'un héros se porte bien, et ne prenne ni ne fasse semblant de prendre les eaux; mais, s'il y va, il sera le second objet de mon voyage. Ce sera apparemment sur la fin d'auguste, à la seconde saison, que madame d'Argental ira boire. Je me flatte que ma santé, toute faible qu'elle est, mes travaux qui ne sont que petits, et les soins de la campagne, me permettront cette excursion hors de ma douce retraite.

Je n'ai point encore reçu la vie de M. Damiens dont vous m'aviez flatté, mais je viens d'en lire un exemplaire qu'on m'a prêté. L'ouvrage est bien en-

nuyeux; mais il y a une douzaine de traits singuliers qui sont assez curieux : au bout du compte, cet abominable coquin n'était qu'un fou.

Vous n'êtes pas trop curieux, je crois, de nouvelles allemandes; et comme vous ne m'en dites jamais de françaises, je devrais vous épargner mes rogatons tudesques. Cependant je veux bien que vous sachiez que dans la pauvre armée du comte de Dawn, il y a treize mille hommes qui n'ont ni culottes ni fusils, et que l'impératrice leur en fait faire à Vienne. En attendant, ils montrent leur cul au roi de Prusse; mais il y a cul et cul. A l'égard de ceux qui sont dans Prague, mal nourris de chair de cheval, je ne sais pas ce qu'on en fera. Il n'y a pas d'apparence que le prince Charles imite la retraite des dix mille du maréchal de Bellisle. Le pain n'est pas à bon marché dans votre armée de Westphalie. Vous me croyez un auteur tragique, et je ne suis qu'un gazetier. Mon très-cher ange, je vous aime de tout mon cœur, et je me dépite bien souvent d'être si loin de vous.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 2 juillet 1757.

Qui! moi, que je me donne avec mon héros le ridicule de parler de ce qui n'est pas de mon métier? non assurément, je n'en ferai rien. Si vous avez envie d'avoir le modèle en question, envoyez vos ordres. Faites prier de votre part, ou Florian, ou Montigny de l'Académie des sciences, de venir chez vous. Tous deux ont travaillé à cette machine. Elle est toute prête. C'est à mon héros à en juger. Et ce n'est pas

à moi chétif à l'ennuyer par des explications qui ne donnent jamais une idée nette. Il n'y a que les yeux qui puissent bien comprendre les machines.

Vous savez, sans doute, monseigneur, tous les détails de la bataille donnée le 18 en Bohême, et de la sortie exécutée le 21 par le prince Charles. Il paraît qu'on peut battre les Prussiens sans le secours d'une nouvelle machine. Mais, malgré les vingt-deux postillons sonnant du cor à Vienne, et malgré les cent bouches de la renommée, on ne voit pas encore que les Prussiens aient évacué la Bohême. Ils paraissent encore être en force au camp de Kollin et auprès de Prague.

Je voudrais, pour bien des raisons, que ce fût mon héros qui les battit complètement. Ah! quelle consolation charmante ce serait pour votre ancien courtisan, pour votre vieux idolâtre, de vous voir avant et après vos triomphes! Je ne sais pas trop ce que pourra mon corps malingre; mais je réponds bien de mon ame. Où ne me conduirait-elle pas pour vous faire ma cour? J'irais partout, hors à Paris. J'imagine que vous ferez plus d'un tour au-delà du Rhin; que vous verrez l'électeur palatin; que vous passerez quelquefois dans la maison de campagne qu'il achève. Il m'honore de beaucoup de bontés. Ce ne sont pas les caresses du roi de Prusse : il ne me baise pas la main, et il ne met pas de soldats, la baïonnette au bout du fusil, au chevet du lit de ma nièce; mais il daigne me témoigner quelque confiance. Je ne sais s'il ne serait pas mieux que j'allasse vous faire ma cour dans ce pays-là que dans Strasbourg, où vous n'aurez pas un moment à vous. J'aimerais mieux vous tenir un jour à la campagne, que quatre dans une ville bruyante. Mais où ne voudrais-je pas vous voir, vous entendre, vous renouveler mon tendre et profond respect!

## A M. LE MARQUIS DE COURTIVRON.

Aux Délices, le 12 juillet 1757.

Monsieur, vous savez qu'il faut pardonner aux malades; ils ne remplissent pas leur devoir comme ils voudraient. Il y a long-temps que je vous dois les plus sincères remercîmens de votre lettre obligeante et instructive.

Je commence par vous prier de vouloir bien faire souvenir de moi M. le comte de Lauraguais; je ne savais pas qu'il fût aussi chimiste. Le sujet de ses deux Mémoires est bien curieux. Non-seulement il est physicien, mais il est inventeur. On lui devra une opération nouvelle.

A l'égard de Constantin, je vous répondrai que, si je ne m'étais pas imposé une autre tâche, celle-là me plairait beaucoup; mais on serait obligé de dire des vérités bien hardies, et de montrer la honte d'une révolution qu'on a consacrée par les plus révoltans éloges.

Il est vrai que, dans les états-généraux, les députés de la noblesse mettaient un moment un genou en terre; il est vrai aussi que les usages ont toujours varié en France : ce sont des fantômes que le pouvoir absolu a fait disparaître.

Ce que vous me dites des chapitres de Bourgogne, de Lorraine et de Lyon, fait voir que les usages de l'Empire ont plus long-temps subsisté que ceux de France. La Lorraine, la Comté, et tout ce qui borde le Rhône, était terre d'Empire.

A l'égard de la petite anecdote sur le premier pré-

sident de Mesmes, il est très-vrai que l'abbé de Chaulieu le régala de ce petit couplet :

Juge, qui te déplaces,
Courtisan berné,
Des grands que tu lasses
Jouet obstiné,
Sur notre Parnasse
Le laurier d'Horace
T'est donc destiné.

Mais cela n'a rien de commun avec l'affaire de Rousseau, qui est un chaos d'iniquités et de misères, et l'opprobre de la littérature.

*Le dernier maréchal de Tessé* est en effet un terme impropre, c'est un anglicisme, *The late marshall*. J'étais Anglais alors, je ne le suis plus depuis qu'ils assassinent nos officiers en Amérique, et qu'ils sont pirates sur mer ; et je souhaite un juste châtiment à ceux qui troublent le repos du monde.

Ce que je souhaite encore plus, monsieur, c'est la continuation de vos bontés pour votre très-humble, etc.

## A M. DE CIDDEVILLE.

Aux Délices, le 15 juillet 1757.

Mon cher et ancien ami, j'ai l'air bien paresseux ; je ne vous ai point remercié de la belle exposition de la tragédie d'Iphigénie en Tauride, que vous m'avez envoyée. De maudites occupations que je me suis faites, emportent tout mon temps. On sort fatigué de son travail ; on dit, j'écrirai demain : la mauvaise santé vient encore affaiblir les bonnes résolutions, et

on croupit long-temps dans son péché. C'est là la confession de l'ermite des Délices.

Je vous crois à présent dans vos délices de Normandie, vers les bords de votre Seine. Vous y jugerez la famille d'Agamemnon à la lecture; vous verrez si les vers sont bien faits, si on les retient aisément, si l'ouvrage se fait relire : car c'est là le grand point, sans lequel il n'y a pas de salut.

La tragédie qu'on joue en Bohême n'est pas encore à son dernier acte. La pièce devient très-implexe. J'espère que le vainqueur de Mahon y jouera un beau rôle épisodique. Celui des peuples qui représente le chœur sera toujours le même; il paiera toujours la guerre et la paix, les belles actions et les sottises.

On a cru d'abord le roi de Prusse perdu par la victoire du comte de Dawn, et par la délivrance de Prague; mais il est encore au milieu de la Bohême, et maître du cours de l'Elbe jusqu'en Saxe. On croit qu'enfin il succombera. Tous les chasseurs s'assemblent pour faire une Saint-Hubert à ses dépens. Français, Suédois, Russes, se mêlent aux Autrichiens; quand on a tant d'ennemis et tant d'efforts à soutenir, on ne peut succomber qu'avec gloire. C'est une nouveauté dans l'histoire que les plus grandes puissances de l'Europe aient été obligées de se liguer contre un marquis de Brandebourg; mais, avec cette gloire, il aura un grand malheur; c'est qu'il ne sera plaint de personne. Il ne savait pas, lorsque je le quittai, que mon sort serait préférable au sien. Je lui pardonne tout, hors la barbarie vandale dont on usa avec madame Denis. Adieu, mon cher ami.

## A Mme DE FONTAINE, A PARIS.

Aux Délices, 18 juillet 1757.

Ma chère nièce, mille amitiés à vous et aux vôtres. Que faites-vous à présent? Il y a un an que vous étiez bien malade à mes Délices, mais il paraît aujourd'hui que vous vous passez à merveille du docteur. Êtes-vous à Paris? êtes-vous à la campagne? allez-vous à Ornoi? Vous amusez-vous avec le philosophe du grand conseil? Votre fils n'a-t-il pas déjà six pieds de haut? Mettez-moi au fait, je vous en prie, de votre petit royaume. Quant à celui de France, il me paraît qu'il fait grande chère et beau feu. Il jette l'argent par les fenêtres; il emprunte à droite et à gauche, à sept, à huit pour cent; il arme sur terre et sur mer. Tant de magnificence rend nos Normands de Genève circonspects; ils ne veulent pas prêter à de si grands seigneurs; et ils disent que le dernier emprunt de quarante millions n'étrenne pas.

Pour vous, monsieur le grand écuyer de Cyrus, je crois que vous avez montré la curiosité, la rareté de la tactique assyrienne et persanne à un moderne qui se moque quelquefois du temps présent et du temps passé. Je m'imagine qu'à présent on croit n'avoir pas besoin de machines pour achever la ruine de Luc. Mais quand j'écrivis au héros de Mahon qu'il fallait qu'il vît notre char d'Assyrie, on avait alors besoin de tout. Les choses ont changé du 6 de juin au 18; et on croit tout gagné, parce qu'on a repoussé Luc à la septième attaque. Les choses peuvent encore éprouver un nouveau changement dans huit jours, et alors le char paraîtra nécessaire; mais jamais aucun général n'osera s'en servir, de peur du ridicule en cas de mau-

vais succès. Il faudrait un homme absolu, qui ne craignît point les ridicules, qui fût un peu machiniste, et qui aimât l'histoire ancienne. Mandez-moi, je vous prie, quelque chose de l'histoire moderne de vos amusemens. Je vous embrasse tous de tout mon cœur. *Valete.*

## A Mme LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er auguste 1757.

J'AURAIS bien voulu, madame, être le porteur de ma lettre; quelque arrêt qu'ait rendu notre grand docteur Tronchin contre les eaux de Plombières, je serais venu au moins vous les voir prendre. Vous savez quel serait l'empressement de vous faire ma cour; mais je ne suis pas comme vous, madame; je ne me porte pas assez bien pour faire cent lieues. Madame Denis, que je comptais vous amener, s'est trouvée aussi malade, et n'a pu s'éloigner de notre docteur en qui est notre salut. J'ai un double regret, celui de n'avoir point fait le voyage de Plombières, et celui de voir que vous n'avez pas donné la préférence à Tronchin qui engraisse des dames, sur des eaux chaudes qui les amaigrissent. Ah! madame, que n'êtes-vous venue à Genève! que n'ai-je pu vous recevoir dans mon petit ermitage! vous auriez passé par Lyon, vous auriez vu l'illustre et saint oncle (1) qui vous aurait donné mille préservatifs contre les poisons du pays hérétique où je suis, et plût à Dieu que M. d'Argental vous eût accompagnée! mais je ne suis pas heureux. Je ne sais pas positivement quel est votre mal; mais

(1) Le cardinal de Tencin.

je crois très-positivement que M. Tronchin vous aurait guérie; enfin, je suis réduit à souhaiter que Plombières fasse ce que Tronchin aurait fait.

Nous avons presque tous les jours, dans notre ermitage, des nouvelles des succès qu'on obtient du dieu des armées en Bohême contre mon ancien et étrange Salomon du Nord. On lui prend toujours quelque chose. Cependant il reste en Bohême, il y est cantonné, il est toujours maître de la Saxe et de la Silésie. Que m'importe tout cela, madame, pourvu que vous vous portiez bien! Soyez heureuse, et ne vous embarrassez pas qui est roi et qui est ministre. Pour moi, j'oublie tous ces messieurs aussi parfaitement que je me souviendrai toujours de vous. Retournez à Paris bien saine et bien gaie; ayez beaucoup de plaisirs, si vous pouvez, et jamais d'ennui. Amusez-vous de la vie, il faut jouer avec elle; et quoique le jeu ne vaille pas la chandelle, il n'y a pourtant pas d'autre parti à prendre. Vous avez encore un des meilleurs lots dans ce monde. Je ne sais de triste dans mon lot que d'être éloigné de vous. Daignez m'en consoler en conservant vos bontés au Suisse V.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, le 6 auguste 1757.

Madame, vous avez eu la consolation de voir monsieur votre fils; mais où va-t-il? où est-il? Pardonnez à mes questions? et souffrez l'intérêt que j'y prends. On dit à Paris que le maréchal de Richelieu va prendre le commandement de l'armée du maréchal d'Estrées, et j'en doute. On dit que ce maréchal d'Estrées a gagné une bataille le 24 juillet, et j'en doute encore.

Les affaires du roi de Prusse paraissent bien mauvaises. On ne parle que de postes emportés par les Autrichiens, de convois coupés, de magasins pris. On ajoute que les officiers prussiens désertent, et que le roi de Prusse en a fait arquebuser quarante pour s'attacher les autres davantage; on dit qu'il a fait mettre en prison un prince d'Anhalt. On me mande de l'armée autrichienne que le roi de Prusse est sans ressource. Voici bientôt le temps où madame Denis pourrait demander les oreilles de ce coquin de Francfort qui eut l'insolence de faire arrêter dans la rue, la baïonnette dans le ventre, la femme d'un officier du roi de France, voyageant avec le passe-port du roi son maître.

On croit à Vienne que si le roi de Prusse succombe, il sera mis au ban de l'Empire, et que ceux qui ont abusé de son pouvoir seront punis.

Les Russes avancent dans la Prusse. L'ennemi public sera pris de tous côtés. Vive Marie-Thérèse! Portez-vous bien, madame, pour voir le dénoûment de tout ceci.

## A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, près de Genève, 7 auguste 1757.

Avant d'avoir reçu les mémoires dont Votre Excellence m'a flatté, j'ai voulu vous faire voir du moins, par mon empressement, que je cherche à n'en être pas indigne. J'ai l'honneur de vous envoyer huit chapitres de l'histoire de Pierre Ier; c'est une légère esquisse que j'ai faite sur des mémoires manuscrits du général Le Fort, sur des relations de la Chine, et sur les Mémoires de Stralemberg et de Perry. Je n'ai

point fait usage d'une Vie de Pierre-le-Grand, faussement attribuée au prétendu boyard Nestesuranoy, et compilée par un nommé Roussel en Hollande. Ce n'est qu'un recueil de gazettes et d'erreurs très-mal digéré; et d'ailleurs un homme sans aveu, qui écrit sous un faux nom, ne mérite aucune créance. J'ai voulu savoir d'abord si vous approuveriez mon plan, et si vous trouvez que j'accorde la vérité de l'histoire avec les bienséances.

Je ne crois pas, monsieur, qu'il faille toujours s'étendre sur des détails des guerres, à moins que ces détails ne servent à caractériser quelque chose de grand et d'utile. Les anecdotes de la vie privée ne me paraissent mériter d'attention qu'autant qu'elles font connaître les mœurs générales. On peut encore parler de quelques faiblesses d'un grand homme, surtout quand il s'en est corrigé. Par exemple, l'emportement du czar avec le général Le Fort peut être rapporté, parce que son repentir doit servir d'un bel exemple; cependant, si vous jugez que cette anecdote doive être supprimée, je la sacrifierai très-aisément. Vous savez, monsieur, que mon principal objet est de raconter tout ce que Pierre Ier a fait d'avantageux pour sa patrie, et de peindre ses heureux commencemens qui se perfectionnent tous les jours sous le règne de son auguste fille.

Je me flatte que vous voudrez bien rendre compte de mon zèle à sa majesté, et que je continuerai avec son agrément. Je sens bien qu'il doit se passer un peu de temps avant que je reçoive les mémoires que vous avez eu la bonté de me destiner. Plus j'attendrai, plus ils seront amples. Soyez sûr, monsieur, que je ne négligerai rien pour rendre à votre empire la justice qui lui est due. Je serai conduit à la fois par la fidélité de l'histoire et par l'envie de vous plaire. Vous pouviez

choisir un meilleur historien, mais vous ne pouviez vous confier à un homme plus zélé. Si ce monument devient digne de la postérité, il sera tout entier à votre gloire, et j'ose dire à celle de sa majesté l'impératrice, ayant été composé sous ses auspices. J'ai l'honneur, etc.

*P. S.* M. de Vetslof m'a dit que Votre Excellence voulait envoyer quatre jeunes Russes étudier dans le pays que j'habite. Lausanne est bien moins chère que Genève, et je me chargerai de les établir à Genève, avec tout le zèle et toute l'attention que méritent vos ordres.

*Nota.* Il paraît important de ne point intituler cet ouvrage, Vie ou Histoire de Pierre Ier; un tel titre engage nécessairement l'historien à ne rien supprimer. Il est forcé alors de dire des vérités odieuses; et s'il ne les dit pas, il est déshonoré sans faire honneur à ceux qui l'emploient. Il faudrait donc prendre pour titre, ainsi que pour sujet, la Russie sous Pierre Ier; une telle annonce écarte toutes les anecdotes de la vie privée du czar qui pourraient diminuer sa gloire, et n'admet que celles qui sont liées aux grandes choses qu'il a commencées et qu'on a continuées depuis lui. Les faiblesses ou les emportemens de son caractère n'ont rien de commun avec ces objets importans, et l'ouvrage alors concourt également à la gloire de Pierre-le-Grand, de l'impératrice sa fille, et de sa nation. On travaillera sur ce plan avec l'agrément de sa majesté, qui est nécessaire.

## A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, 11 auguste 1757.

Monsieur, celle-ci est pour informer Votre Excellence que je lui ai envoyé une esquisse de l'Histoire de l'empire de Russie sous Pierre-le-Grand, depuis Michel Romanof jusqu'à la bataille de Nerva. Il y a des fautes que vous reconnaîtrez aisément. Le nom du troisième ambassadeur qui accompagna l'empereur dans ses voyages est erroné. Il n'était point chancelier, comme le disent les Mémoires de Le Fort qui sont fautifs en cet endroit. Je ne vous ai envoyé, monsieur, ce léger crayon, qu'afin d'obtenir de vous des instructions sur les erreurs où je serais tombé. C'est une peine que vous n'aurez pas sans doute le temps de prendre; mais il vous sera bien aisé de me faire parvenir les corrections nécessaires. Le manuscrit que j'ai eu l'honneur de vous adresser, n'est qu'une tentative pour être instruit par vos ordres. Le paquet a été envoyé à Paris, le 8, nouveau style, à M. de Bektejef, et en son absence, à monsieur l'ambassadeur.

Je me suis muni, monsieur, de tout ce qu'on a écrit sur Pierre-le-Grand, et je vous avoue que je n'ai rien trouvé qui puisse me donner les lumières que j'aurais désirées. Pas un mot sur l'établissement des manufactures, rien sur les communications des fleuves, sur les travaux publics, sur les monnaies, sur la jurisprudence, sur les armées de terre et de mer. Ce ne sont que des compilations très-défectueuses de quelques manifestes, de quelques écrits publics, qui n'ont aucun rapport avec ce qu'a fait Pierre Ier de

grand, de nouveau et d'utile. En un mot, monsieur, ce qui mérite le mieux d'être connu de toutes les nations, ne l'est en effet de personne. J'ose vous répéter que rien ne vous fera plus d'honneur, rien ne sera plus digne du règne de l'impératrice, que d'ériger ainsi, dans toute la terre, un monument à la gloire de son père. Je ne ferai qu'arranger les pierres de ce grand édifice. Il est vrai que l'histoire de ce grand homme doit être écrite d'une manière intéressante : c'est à quoi je consacrerai tous mes soins. J'observerai d'ailleurs avec la plus grande exactitude tout ce que la vérité et la bienséance exigent. Je vous enverrai tout le manuscrit dès qu'il sera achevé. Je me flatte que ma conduite et mon zèle ne déplairont pas à votre auguste souveraine, sous les auspices de laquelle je travaillerai sans discontinuer, dès que les mémoires nécessaires me seront parvenus.

## A M. PALISSOT.

Aux Délices, 15 auguste 1757.

Je hasarde, monsieur, ce petit mot de réponse rue du Dauphin, où vous demeuriez l'an passé, et où je suppose que vous êtes encore. Votre jugement sur la pièce nouvelle confirme ce qu'on m'en a déjà mandé. Je sens combien le métier est difficile, et je vous jure que je ne voudrais pas le recommencer.

J'ai été long-temps en peine de votre ami M. Pattu. Je désire de tout mon cœur qu'il repasse par mon petit ermitage à son retour : mais il sera triste qu'il y revienne seul. Il avait un compagnon de voyage que je regretterai toujours, et à qui je souhaiterais un emploi auprès de mon lac hérétique, plutôt qu'en terre papale.

C'est une chose bien flatteuse pour moi, que madame la princesse de Robèque (1) ait bien voulu ne pas m'oublier. J'ambitionnais son suffrage, quand elle ornait les premières loges de sa présence; je désirais son souvenir; je l'en remercie bien respectueusement, et je vous prie de me mettre à ses pieds. Soyez sûr, monsieur, que votre souvenir n'est pas moins précieux pour moi que celui des belles princesses.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 auguste 1757.

Je commence, mon cher ange, par vous dire que Tronchin s'est trompé sur les eaux de Plombières, et que j'en suis très-aise. J'avais pris la liberté d'écrire à madame d'Argental contre les eaux, et je me rétracte; mais à l'égard des eaux d'Aix-la-Chapelle, je trouve que ce serait au duc de Cumberland à les prendre, et non pas au maréchal d'Estrées. Il vient de gagner une bataille; il faut que M. de Richelieu en gagne deux, s'il veut qu'on lui pardonne d'avoir envoyé aux eaux un général heureux. A l'égard du roi de Prusse, l'affaire n'est pas finie, il s'en faut beaucoup. Il est encore maître absolu de la Saxe; et si les Anglais envoient quinze mille hommes à Stade, l'armée de France peut se trouver dans une position embarrassante. Je me hâte de quitter cet article pour venir à celui de Fanime. Je vous avoue que je ne suis guère en train à présent de rape-

(1) Fille du maréchal de Luxembourg. Elle était ennemie des philosophes et protégeait Palissot.

tasser une tragédie amoureuse, et que le czar Pierre a un peu la préférence. Comment voulez-vous que je résiste à sa fille? Il ne s'agit pas ici de redire ce qui s'est passé aux batailles de Nerva et de Pultava; il s'agit de faire connaître un empire de deux mille lieues d'étendue, dont à peine on avait entendu parler il y a cinquante ans. Il me semble que ce n'est pas une entreprise désagréable de crayonner cette création nouvelle; c'est un beau spectacle de voir Pétersbourg naître au milieu d'une guerre ruineuse, et devenir une des plus belles et des plus grandes villes du monde; de voir des flottes où il n'y avait pas une barque de pêcheur, des mers se joindre, des manufactures se former, les mœurs se polir, et l'esprit humain s'étendre. J'ai au bord de mon lac un Russe qui a été un des ministres de Pierre-le-Grand dans les cours étrangères. Il a beaucoup d'esprit, il sait toutes les langues, et m'apprend bien des choses utiles. J'ai vu chez moi des jeunes gens nés en Sibérie : il y en a un que j'ai pris pour un petit-maître de Paris. C'est donc, mon cher ange, ce vaste tableau de la réforme du plus grand empire de la terre qui est l'objet de mon travail. Il n'importe pas que le czar se soit enivré, et qu'il ait coupé quelques têtes au fruit; il importe de connaître un pays qui a vaincu les Suédois et les Turcs, donné un roi à la Pologne, et qui venge la maison d'Autriche. On me fait copier les archives, on me les envoie. Cette marque de confiance mérite que j'y sois sensible. Je n'ai à craindre d'être ni satirique ni flatteur, et je ferai bien tout mon possible pour ne déplaire ni à la fille de Pierre-le-Grand ni au public. Je me suis laissé entraîner à me justifier auprès de vous sur cet ouvrage que j'entreprends, qui convient à mon âge, à mon goût, aux circonstances où je me

trouve. Une autre fois je vous parlerai au long de cette pauvre Fanime ; mais je crois qu'il faut laisser oublier le grand succès de l'Iphigénie en Tauride. Mes Russes prirent la Tauride, il y a dix-huit ans. Adieu, mon divin ange, je vous embrasse mille fois.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 21 auguste 1757.

Mon héros, c'est en tremblant que je vous écris. Je n'aurais pas été peut-être importun à Strasbourg, mes lettres peuvent l'être quand vous êtes à la tête de votre armée. Je vous jure que, sans la maladie de ma nièce, j'aurais assurément fait le voyage. Je voudrais vous suivre à Magdebourg, car je m'imagine que vous l'assiégerez. Il y a plus de quatre mois que j'eus l'honneur de vous mander qu'on en viendrait là. Je ne prévoyais pas alors que ce serait vous qui vous mesureriez contre le roi de Prusse ; mais vous savez avec quelle ardeur je le souhaitais. Vous irez peut-être à Berlin, et d'Argens viendra au-devant de vous.

Sérieusement, vous voilà chargé d'une opération aussi brillante qu'en ait jamais fait le maréchal de Villars. Je vous connais, vous ne traiterez pas mollement cette affaire-là ; et, soit que vous ayez en tête le duc de Cumberland, soit que vous vous adressiez au roi de Prusse, il est certain que vous agirez avec la plus grande vigueur. Je ne sais pas ce que c'est que la dernière victoire remportée sur le duc de Cumberland ; j'ignore si c'est une grande bataille, si les ennemis avaient assez de force, si les Anglais viennent ajouter quinze mille hommes aux Hano-

vriens; mais ce que je sais, c'est que vous êtes dans la nécessité de faire quelque chose d'éclatant, et que vous le ferez.

Permettez-moi que je vous parle du commissaire du roi pour les domaines des pays conquis; c'est un M. de La Porte qui sera sans doute chargé plus d'une fois de vos ordres. J'espère que vous en serez très-content. Vous le trouverez très-empressé à vous obéir.

Je fais, dans ma retraite, mille vœux pour vos succès, pour votre gloire, pour votre retour triomphant.

Favori de Vénus, de Minerve et de Mars, soyez aussi heureux que le souhaitent votre ancien courtisan le Suisse Voltaire et sa nièce.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

(A VOUS SEUL.)

1757.

Mon héros, vous avez vu et vous avez fait des choses extraordinaires. En voici une qui ne l'est pas moins, et qui ne vous surprendra pas. Je la confie à vos bontés pour moi, à vos intérêts, à votre prudence, à votre gloire.

Le roi de Prusse s'est remis à m'écrire avec quelque confiance. Il me mande qu'il est résolu de se tuer, s'il est sans ressource; et madame la margrave sa sœur m'écrit qu'elle finira sa vie, si le roi son frère finit la sienne. Il y a grande apparence qu'au moment que j'ai l'honneur de vous écrire, le corps d'armée de M. le prince de Soubise est aux mains avec les Prussiens. Quelque chose qui arrive, il y a

encore plus d'apparence que ce sera vous qui terminerez les aventures de la Saxe et du Brandebourg, comme vous avez terminé celles de Hanovre et de la Hesse. Vous courez la plus belle carrière où on puisse entrer en Europe; et j'imagine que vous jouirez de la gloire d'avoir fait la guerre et la paix.

Il ne m'appartient pas de me mêler de politique, et j'y renonce comme aux chars des Assyriens; mais je dois vous dire que, dans ma dernière lettre à madame la margrave de Bareith, je n'ai pu m'empêcher de lui laisser entrevoir combien je souhaite que vous joigniez la qualité d'arbitre à celle de général. Je me suis imaginé que, si l'on voulait tout remettre à la bonté et à la magnanimité du roi, il vaudrait mieux qu'on s'adressât à vous qu'à tout autre : en un mot, j'ai hasardé cette idée sans la donner comme conjecture, ni comme conseil, mais simplement comme un souhait qui ne peut compromettre ni ceux à qui on écrit, ni ceux dont on parle (1) : et je vous

(1) L'idée de M. de Voltaire fut adoptée, comme on le voit par les lettres suivantes, et elle aurait épargné de très-grands malheurs à la France, si elle eût produit à la cour l'effet qu'on pouvait raisonnablement en attendre.

*Lettre de S. M. le roi de Prusse à M. le maréchal de Richelieu.*

A Rote, le 6 septembre 1757.

« Je sens, monsieur le duc, que l'on ne vous a pas mis dans » le poste où vous êtes pour négocier; je suis cependant très- » persuadé que le neveu du grand cardinal de Richelieu est » fait pour signer des traités comme pour gagner des batailles. » Je m'adresse à vous par un effet de l'estime que vous ins- » pirez à ceux qui ne vous connaissent pas même particulière- » ment. Il s'agit d'une bagatelle, monsieur : de faire la paix,

en rends compte sans autre motif que celui de vous marquer mon zèle pour votre personne et pour votre

» si on le veut bien. J'ignore quelles sont vos instructions ; » mais, dans la supposition qu'assuré de la rapidité de vos » progrès, le roi votre maître vous aura mis en état de tra- » vailler à la pacification de l'Allemagne, je vous adresse » M. Delchetet dans lequel vous pouvez prendre une confiance » entière. Quoique les événemens de cette année ne devraient » pas me faire espérer que votre cour conserve encore quel- » que disposition favorable pour mes intérêts, je ne puis cepen- » dant me persuader qu'une liaison, qui a duré seize années, » n'ait pas laissé quelque trace dans les esprits ; peut-être que » je juge des autres par moi-même. Quoi qu'il en soit enfin, je » préfère de confier mes intérêts au roi votre maître plutôt » qu'à tout autre. Si vous n'avez, monsieur, aucune instruc- » tion relative aux propositions que je vous fais, je vous prie » d'en demander et de m'informer de leur teneur. Celui qui a » mérité des statues à Gênes, celui qui a conquis l'île de Mi- » norque malgré des obstacles immenses, celui qui est sur le » point de subjuguer la Basse-Saxe, ne peut rien faire de plus » glorieux que de travailler à rendre la paix à l'Europe. Ce » sera, sans contredit, le plus beau de vos lauriers. Travaillez-y, » monsieur, avec cette activité qui vous fait faire des progrès » si rapides, et soyez persuadé que personne ne vous en aura » plus de reconnaissance, monsieur le duc, que votre fidèle » ami, Frédéric. »

*Réponse de M. le maréchal de Richelieu au roi de Prusse.*

« Sire, quelque supériorité que votre majesté ait en tout » genre, il y aurait peut-être beaucoup à gagner pour moi de » négocier, plutôt qu'à combattre vis-à-vis un héros tel que » votre majesté. Je crois que je servirais le roi mon maître » d'une façon qu'il préférerait à des victoires, si je pouvais » contribuer au bien d'une paix générale. Mais j'assure votre » majesté que je n'ai ni instructions ni notions sur les moyens » d'y pouvoir parvenir.

» Je vais envoyer un courrier pour rendre compte des ouver- » tures que votre majesté veut bien me faire, et j'aurai l'hon-

gloire. Vous n'ignorez pas que madame de Bareith a voulu déjà entamer une négociation qui n'a eu aucun succès : mais ce qui n'a pas réussi dans un temps peut réussir dans un autre, et chaque chose a son point de maturité. Je n'ajoute aucune réflexion; je crois seulement devoir vous dire que, dans le cas où l'on puisse résoudre le roi de Prusse à remettre tout entre vos mains, ce ne sera que par madame la margrave sa sœur qu'on pourra y réussir.

J'espère que ma lettre ne sera pas prise par des housards prussiens ou autrichiens; je ne signe ni ne date. Vous connaissez mon ermitage : j'ose vous supplier de m'écrire seulement quatre mots qui m'instruisent que vous avez reçu ma lettre.

J'ai eu l'honneur de mettre sous votre protection une lettre pour madame la duchesse de Saxe-Gotha. Plus d'une armée mange son pauvre pays, et, tout galant que vous êtes, vous y avez quelque part. Vous ne pouvez toujours contenter toutes les dames.

Permettez que j'ajoute que vous avez, parmi vos aides-de-camp, un comte d'Ivonne, mon voisin, qu'on dit très-aimable et très-empressé à vous bien servir. Vous êtes très-bien en médecins et en aides-de-camp. Ils sont bien heureux. Que ne puis-je, comme eux, être à portée de voir mon héros!

» neur de lui rendre la réponse de l'affaire dont je suis convenu
» avec M. Delchetet.

» Je sens, comme je le dois, tout le prix des choses flat-
» teuses que je reçois d'un prince qui fait l'admiration de l'Eu-
» rope, et qui, si j'ose le dire, a fait encore plus la mienne
» particulière. Je voudrais bien au moins pouvoir mériter ses
» bontés en le servant dans le grand ouvrage qu'il paraît dési-
» rer, et auquel il croit que je peux contribuer; je voudrais
» surtout pouvoir lui donner des preuves du profond respect
» avec lequel je suis, etc. »

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 12 septembre 1757.

Voila de grandes révolutions, madame, et nous ne sommes pas encore au bout. On dit que dix-huit mille Hanovriens viennent de débarquer à Stade. Ce n'est pas une petite affaire. Je souhaite que M. de Richelieu pare sa tête des lauriers qu'on a fourrés dans sa poche. Je souhaite à M. votre fils honneur et gloire sans blessure, et à vous, madame, une santé inaltérable. Le roi de Prusse vient de m'écrire une lettre très-touchante; mais j'ai toujours l'aventure de madame Denis sur le cœur. Si je me portais bien, j'irais faire un tour à Francfort dans l'occasion. On dit que, malgré les belles et bonnes paroles du roi, messieurs des plaids font encore les difficiles. Je ne puis le croire. Mais tout cela importe fort peu à un philosophe qui vit dans la retraite, et qui n'a ni parlemens, ni prêtres. J'en souhaite autant à tout le genre humain. Adieu, madame. L'oncle et la nièce vous seront toujours bien attachés.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 septembre 1757.

Mon divin ange, moi qui n'ai point pris les eaux de Plombières, je suis bien malade, et je suis puni de n'avoir point été faire ma cour à madame d'Argental. Je voudrais qu'on eût brûlé, avec la fausse Jeanne, le détestable auteur de cette infâme rapsodie. Elle est incontestablement de La Beaumelle;

mais s'il n'est pas ars, il est en lieu où il doit se repentir.

On dit que c'est l'abbé de Bernis qui a ménagé le rétablissement du parlement : si cela est, il joue un bien beau rôle dans l'Europe et en France. Je ne lui ai jamais écrit depuis mon absence; j'ai toujours craint que mes lettres ne parussent intéressées, et je me suis contenté d'applaudir à sa fortune, sans l'en féliciter. Qui eût cru, quand le roi de Prusse fesait autrefois des vers contre lui, que ce serait lui qu'il aurait un jour le plus à craindre?

Les affaires de ce roi, mon ancien disciple et mon ancien persécuteur, vont de mal en pis. Je ne sais si je vous ai fait part de la lettre qu'il m'a écrite, il y a environ trois semaines : *J'ai appris*, dit-il, *que vous vous étiez intéressé à mes succès et à mes malheurs;* il ne me reste *qu'à vendre cher ma vie*, etc., etc. Sa sœur, la margrave de Bareith, m'en écrit une beaucoup plus lamentable :

Allons, ferme, mon cœur, point de faiblesse humaine.

Mon cher ange, j'écrirai pour Brizard tout ce que vous ordonnerez. Ayez la bonté de m'instruire de son admission, dès qu'on l'aura reçu. J'espère que l'autre héros de Mahon gouvernera mieux son armée que le tripot de la comédie. A propos de Mahon, savez-vous que l'amiral Bing m'a fait remettre, en mourant, sa justification? Me voilà occupé à juger Pierre-le-Grand et l'amiral Bing; cela n'empêchera pas que je n'obéisse à vos ordres tragiques.

.....Si qua
*Numina læva sinunt, auditque vocatus Apollo.*
(Virg., Géorg., liv. IV, v. 6.)

En voilà beaucoup pour un malade.

Madame Denis et le Suisse Voltaire vous embrassent tendrement.

## A M. THIERIOT.

Aux Délices, 12 septembre 1757.

J'ai reçu un gros paquet des Mémoires de l'abbé Hubert, une lettre de M. de La Popelinière, et rien de son compère. Le compère est-il malade? méprise-t-il ses anciens amis parce qu'ils sont des Suisses? est-il à la campagne, dans quelque terre des Montmorenci? S'il n'était pas occupé auprès des grandes et belles dames, je lui dirais : Venez passer l'hiver à Lausanne, dans une très-belle maison que je viens d'ajuster, et puis venez passer l'été aux Délices; on vous donnera des spectacles l'hiver, et vous verrez, l'été, le plus beau pays de la terre; et vous apprendrez, messieurs les Parisiens, qu'il y a des plaisirs ailleurs que chez vous. De plus, vous mangerez des gélinottes dont vous ne tâtez guère dans votre ville; mais vous êtes des casaniers. Écrivez-moi donc : morbleu, quel paresseux! Adieu. *Vale, amice.*

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 12 septembre 1757.

Je ne vous ai point encore parlé, mon divin ange, de M. et de madame de Montferrat, qui sont venus bravement faire inoculer leur fils unique à Genève. Ils viennent souvent dîner dans mon petit ermitage, où ils voient des gens de toutes les nations, sans excepter le pays d'Alzire.

Nous avons aux portes de Genève une troupe dans laquelle il y a quelques acteurs passables. J'ai eu le plaisir de voir jouer l'Orphelin de la Chine, pour la première fois de ma vie. J'ai, dans plus d'un endroit, souhaité des Clairon et des Le Kain; mais on ne peut tout avoir. C'est vous, mon cher et respectable ami, que je souhaite toujours, et que je ne vois jamais. Vous m'allez dire qu'après avoir vu des comédies, je devrais être encouragé à en donner; que je devrais vous envoyer Fanime dans son cadre pour le mois de novembre; mais je vous conjure de vous rendre aux raisons que j'ai de différer. Empêchez, je vous en supplie, qu'on ne me prodigue à Paris. Ce serait actuellement un très-grand chagrin pour moi d'être livré au public. Il viendra un temps plus favorable, et alors vous gratifierez les comédiens de cette Fanime, quand vous la jugerez digne de paraître. Nous nous amuserons à donner des essais sur notre petit théâtre de Lausanne, et nous vous enverrons ces essais; mais point de Paris à présent. Comptez que ce n'est point dégoût, c'est sagesse: car, en vérité, rien n'est si sage que de s'amuser paisiblement de ses travaux, sans les exposer aux critiques de votre parterre. Je vous en supplie instamment de me mander s'il est vrai que vous ayez à Paris ou à la cour un comte de Gotter, grand-maréchal de la maison du roi de Prusse, tout fraîchement débarqué, pour demander quelque accommodement qui sera, je crois, plus difficile à négocier que ne l'a été l'union de la France et de l'Autriche. Je reçois assez souvent des lettres du roi de Prusse, beaucoup plus singulières, beaucoup plus étranges que toute sa conduite avec moi depuis vingt années. Je vous jure que la chose est curieuse. Je vois tout à présent avec tranquillité. Je suis heureux au pied des Alpes;

mais je n'y serais pas si l'envie et le brigandage qui règnent à Paris dans la littérature ne m'avaient arraché à ma patrie et à vous. Je me flatte que madame d'Argental continue à jouir d'une bonne santé. Je vous embrasse tendrement, mon cher et respectable ami.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 5 octobre 1757.

Voila qui est plaisant, mon cher ange; M. d'Arget m'envoie un manuscrit que le roi de Prusse fit rédiger pour moi, il y a près de vingt ans, et dont j'ai déjà fait usage dans les dernières éditions de Charles XII. Je ne lui en suis pas moins obligé. Il me promet quelques autres anecdotes que je ne connais pas. C'est donc vous qui vous mettez à favoriser l'histoire, et qui faites des infidélités au tripot. Je vous renouvelle la prière que je vous ai faite par ma précédente; et cette prière est d'attendre. Laissons Iphigénie en Crimée reparaître avec tous ses avantages; ne nous présentons que dans le temps de disette; ne nous prodiguons point : il faut qu'on nous désire un peu. Eh bien! ce M. de Gotter est-il à Paris, comme on le dit? Personne ne m'en parle, et je suis bien curieux. Je voudrais vous écrire quatre pages, et je finis parce que la poste part. Nous fesons ici des mariages; nous rendons service, madame Denis et moi, à notre petit pays roman, et nous allons jouer en trois actes la Femme qui a raison.

Mille tendres respects.

## A M. BERTRAND,

### PREMIER PASTEUR A BERNE.

Lausanne, 21 octobre 1757.

Il y a, mon très-cher philosophe, force méchans et force fous en ce bas-monde, comme vous le remarquez très-à-propos; mais vous êtes la preuve qu'il y a aussi des gens vertueux et sages. Les La Beaumelle et les insectes de cette espèce pourraient nous faire prendre le genre humain en haine; mais des cœurs tels que M. et madame de Freydenrik nous raccommodent avec lui. Il s'en trouve de cette trempe à Genève. Les brouillons qui ont répondu avec amertume à vos sages insinuations, sont désapprouvés de leurs confrères, et ont excité l'indignation des magistrats. Pour moi, j'ai tenu la parole que j'ai donnée de ne rien lire des pauvretés que des gens de très-mauvaise foi se sont avisés d'écrire. Toute cette basse querelle est venue de ce que j'ai donné l'Histoire générale aux Cramer, au lieu d'en gratifier un autre. Le chef de la cabale est celui-là même qui avait fait imprimer l'Histoire générale en deux volumes, lorsqu'elle était imparfaite, tronquée et très-licencieuse. Il s'élève contre elle lorsqu'elle est complète, vraie et sage. Je n'ai fait que produire les lettres de ce tartufe par lesquelles il me priait de lui donner mon manuscrit. Elles l'ont couvert de confusion. Il se meurt de chagrin : je le plains et je me tais. Il demanda, il y a six semaines, au conseil, communication du procès de Servet. On le refusa tout net. Hélas ! il aurait vu peut-être qu'on brûla ce pauvre diable avec des bourrées vertes où les feuilles étaient encore; il fit prier maître

Jehan Calvin ou Chauvin, de demander au moins des fagots secs; et maître Jehan répondit qu'il ne pouvait en conscience se mêler de cette affaire. En vérité, si un Chinois lisait ces horreurs, ne prendrait-il pas nos disputeurs d'Europe pour des monstres?

Ajoutons, pour couronner l'œuvre, que c'est un anti-trinitaire qui veut aujourd'hui justifier la mort de Servet.

*Quàm temerè in nosmet legem sancimus iniquam.*
(Hor., liv. I, sat. 3, v. 67.)

Je vais écrire pour avoir des nouvelles de Syracuse. Il n'est pas juste qu'elle perde l'honneur de son tremblement; il faut qu'il soit enregistré dans le greffe de mon cher philosophe.

Je n'ai point encore déballé mes livres. La maison est pleine de charpentiers, de maçons, de bruit, de poussière et de fumée. Je l'aime, malgré le tourment qu'elle me donne, à cause du plaisir qu'elle me donnera.

Bonsoir, mon vertueux ami. Dieu nous donne la paix cet hiver, ou au plus tard le printemps! Si j'osais, je lui demanderais un peu de santé; mais je n'irai pas le prier de déranger l'ordre des choses pour donner un meilleur estomac à un squelette de cinq pieds trois pouces de haut sur un pied et demi de circonférence.

Tout malingre que je suis, je ne me plains guère, et je vous aime de tout mon cœur.

## A M. PALISSOT.

Au Chêne, à Lausanne, 27 octobre 1757.

La mort de ce pauvre petit Pattu me touche bien sensiblement, monsieur. Son goût pour les arts et la candeur de ses mœurs me l'avaient rendu très-cher. Je ne vois point mourir de jeune homme sans accuser la nature; mais, jeunes ou vieux, nous n'avons presque qu'un moment; et ce moment si court, à quoi est-il employé? J'ai perdu le temps de mon existence à composer un énorme fatras, dont la moitié n'aurait jamais dû voir le jour. Si dans l'autre moitié il y a quelque chose qui vous amuse, c'est au moins une consolation pour moi. Mais croyez-moi, tout cela est bien vain, bien inutile pour le bonheur. Ma santé n'est pas trop bonne : vous vous en apercevrez à la tristesse de mes réflexions. Cependant je m'occupe avec madame Denis à embellir mes retraites auprès de Genève et de Lausanne. Si jamais vous faites un nouveau voyage vers le Rhône, vous savez que sa source est sous mes fenêtres. Je serais charmé de vous voir encore, et de philosopher avec vous. Conservez votre souvenir au Suisse V.

## A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 5 novembre 1757.

Je sais bien que quand on fait des marches savantes, quand on a quatre-vingt mille hommes et de grandes affaires, un héros ne répond guère à un pauvre diable de Suisse. Mais, en vérité, monseigneur, je vous ai mandé une anecdote assez singulière, as-

sez intéressante, assez importante pour devoir me flatter que vous voudrez bien ne me pas laisser dans l'incertitude inquiétante si vous avez reçu ou non ma lettre. Les choses sont toujours dans le même état. On persiste dans la première résolution qu'on avait prise : on dit qu'on l'exécutera, si l'on est poussé à bout.

Je vous ai mandé que j'avais pris la liberté de conseiller qu'on s'adressât à vous préférablement à tout autre. Je vous demande en grâce au moins de mander, par un secrétaire, à votre ancien courtisan, le Suisse Voltaire, si vous avez reçu la lettre dans laquelle je vous fesais part d'une chose aussi singulière.

Madame Denis se porte toujours fort mal, et vous présente ses hommages, aussi-bien que le solitaire votre admirateur affligé de votre silence.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 novembre 1757.

Cela est d'une belle ame, mon cher ange, de m'envoyer de quoi vous faire des infidélités. Je veux avoir des procédés aussi nobles que vous : vous trouverez le premier acte assez changé. C'est toujours beaucoup que je vous donne des vers quand je suis abîmé dans la prose, dans les bâtimens et dans les jardins. J'ai bien moins de temps à moi que je ne croyais; on s'est mis à venir dans mes retraites; il faut recevoir son monde, dîner, se tuer, et, qui pis est, perdre son temps. J'en ai trouvé pourtant pour votre Fanime; mais je vous avertis que je la veux un peu coupable, c'est-à-dire, coupable d'aimer comme une

folle, sans avoir d'autres motifs de sa fuite que les craintes que l'amour lui a inspirées pour son amant. Je serai d'ailleurs honteux pour le public s'il reçoit cette tragédie amoureuse plus favorablement que Rome Sauvée et qu'Oreste; cela n'est pas juste. Une scène de Cicéron, une scène de César, sont plus difficiles à faire et ont plus de mérite que tous les emportemens d'une femme trompée et délaissée. Le sujet de Fanime est bien trivial, bien usé; mais enfin, vos premières loges sont composées de personnes qui connaissent mieux l'amour que l'histoire romaine. Elles veulent s'attendrir, elles veulent pleurer; et avec le mot d'amour on a cause gagnée avec elles. Allons donc, mettons-nous à l'eau rose pour leur plaire. Oublions mon âge. Je ne devrais ni planter des jardins ni faire des vers tendres; cependant j'ai ces deux torts, et j'en demande pardon à la raison.

*Je ne décide pas* plus entre Brizard et Blainville qu'*entre Genève et Rome* (1). Je vous envoie, selon vos ordres, mon compliment à l'un et à l'autre; et vous choisirez.

Vraiment, on m'a demandé déjà la charpente de mon visage pour l'Académie. Il y a un ancien portrait d'après La Tour, chez ma nièce de Fontaine; il faut qu'elle fasse une copie de ce hareng sauret : mais elle est actuellement avec son ami et ses dindons dans sa terre, et ne reviendra que cet hiver. Vous aurez alors ma maigre figure. D'Alembert s'était chargé auprès d'elle de cette importante négociation. Je ne suis pas fâché que mon Salomon du Nord ait quelques partisans dans Paris, et qu'on voie que je n'ai pas loué un sot. Je m'intéresse à sa gloire

(1) Je ne décide point entre Genève et Rome.
(Henriade, ch. II, v. 5.)

par amour-propre, et je suis bien aise en même temps, par raison et par équité, qu'il soit un peu puni. Je veux voir si l'adversité le ramènera à la philosophie. Je vous jure qu'il y a un mois qu'il n'était guère philosophe; le désespoir l'emportait : ce n'est pas un rôle désagréable pour moi de lui avoir donné dans cette occasion des conseils très-paternels (1). L'anecdote est curieuse. Sa vie et, révérence parler, la mienne sont de plaisans contrastes : mais enfin, il avoue que je suis plus heureux que lui; c'est un grand point et une belle leçon. Mille respects à tous les anges.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

Aux Délices, 19 novembre 1757.

Vous avez un cœur plus tendre que le mien, mon cher ange; vous aimez mieux mes tragédies que moi : vous voulez qu'on parle d'amour, et je suis honteux de nommer ce bon mot avec ma barbe grise. Toutes mes bouteilles d'eau rose sont à l'autre bout du grand lac à Lausanne. J'y ai laissé Fanime, et la Femme qui a raison, et tout l'attirail de Melpomène et de Thalie; c'est à Lausanne qu'est le théâtre. Nous plantons aux Délices, et actuellement je ne pourrais que traduire les Géorgiques. Cependant je vous envoie à tout hasard le petit billet que vous demandez. Je croyais l'avoir mis dans ma dernière lettre; j'ai encore des distractions de poëte, quoique je ne le sois plus guère.

Je serais bien fâché, mon divin ange, de donner

(1) *Voyez* la Correspondance du roi, année 1757.

des spectacles nouveaux à votre bonne ville de Paris, dans un temps où vous ne devez être occupé qu'à réparer vos malheurs et votre humiliation; il faut ou qu'on ait fait d'étranges fautes, ou que les Français soient des lévriers qui se soient battus contre des loups. Luc n'avait pas vingt-cinq mille hommes, encore étaient-ils harassés de marches et de contre-marches. Il se croyait perdu sans ressource, il y a un mois; et si bien, si complètement perdu, qu'il me l'avait écrit; et c'est dans ces circonstances qu'il détruit une armée de cinquante mille hommes (1). Quelle honte pour notre nation! Elle n'osera plus se montrer dans les pays étrangers. Ce serait là le temps de les quitter, si malheureusement je n'avais fait des établissemens fort chers que je ne peux plus abandonner.

Ces correspondances dont on vous a parlé, mon cher ange, sont précisément ce qui devrait engager à faire ce que vous avez eu la bonté de proposer, et ce que je n'ai pas demandé. Je trouve la raison qu'on vous a donnée aussi étrange que je trouve vos marques d'amitié naturelles dans un cœur comme le vôtre.

Si madame de Pompadour avait encore la lettre que je lui écrivis quand le roi de Prusse m'enquinauda à Berlin, elle y verrait que je lui disais qu'il viendrait un temps où l'on ne serait pas fâché d'avoir des Français dans cette cour. On pourrait encore se souvenir que j'y fus envoyé en 1743, et que je rendis un assez grand service; mais M. Amelot, par qui l'affaire avait passé, ayant été renvoyé immédiatement après, je n'eus aucune récompense. Enfin, je vois beaucoup de raisons d'être bien traité, et aucune d'être

(1) La journée de Rosbac.

exilé de ma patrie : cela n'est fait que pour des coupables, et je ne le suis en rien.

Le roi m'avait conservé une espèce de pension que j'ai depuis quarante ans, à titre de dédommagement; ainsi ce n'était pas un bienfait, c'était une dette comme des rentes sur l'Hôtel-de-Ville. Il y a sept ans que je n'en ai demandé le paiement : vous voyez que je n'importune pas la cour.

Le portrait que vous daignez demander, mon cher ange, est celui d'un homme qui vous est bien tendrement uni, et qui ne regrette que vous et votre société dans tout Paris. L'Académie aura la copie du portrait peint par La Tour. Il faut que je vous aime autant que je fais pour songer à me faire peindre à présent. Quant au roman que vous m'envoyez, il faudrait en aimer l'auteur autant que je vous aime, pour le lire; et vous savez que je n'ai pas beaucoup de temps à perdre. Il faut que je démêle dans l'histoire du monde, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, ce qui est roman et ce qui est vrai. Cette petite occupation ne laisse guère le loisir de lire les anecdotes égyptiennes et syriennes.

Puisque vous avez un avocat nommé d'Outremont, je changerai ce nom dans la Femme qui a raison; j'avais un d'Outremont dans cette pièce. Je me suis déjà brouillé avec un avocat qui se trouva par hasard, nommé Gripon : il prétendit que j'avais parlé de lui, je ne sais où.

M. le maréchal de Richelieu me boude et ne m'écrit point. Il trouve mauvais que je n'aie pas fait cent lieues pour l'aller voir.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 19 novembre 1757.

Je n'ai que le temps et à peine la force, madame, de vous dire en deux mots combien je suis affligé du dernier malheur. On doit le sentir plus vivement à Strasbourg qu'ailleurs. Je ne sais si monsieur votre fils était dans cette armée. En ce cas, je tremble pour lui. Si vous avez une relation, je vous supplie de vouloir bien me l'envoyer.

Madame Denis est très-malade. Je la garde. Pardon d'écrire si peu. Je répare cela en aimant beaucoup. Vous connaissez mon tendre respect.

## A DOM FANGÉ (1),

ABBÉ DE SENONES, NEVEU ET SUCCESSEUR DE DOM CALMET; QUI LUI AVAIT DEMANDÉ DES VERS POUR LE PORTRAIT DE SON ONCLE.

20 novembre 1757.

Il serait difficile, monsieur, de faire une inscription digne de l'oncle et du neveu : au défaut de talent, je vous offre ce que me dicte mon zèle :

Des oracles sacrés que Dieu daigna nous rendre,
Son travail assidu perça l'obscurité :
Il fit plus; il les crut avec simplicité,
Et fut, par ses vertus, digne de les entendre.

(1) Ou Fangest, et non pas Faugère, comme avaient écrit les éditeurs de Kehl. Il avait été pendant quelque temps le coadjuteur de dom Calmet.

Il me semble, au moins, que je rends justice à la science, à la foi, à la modestie, à la vertu de feu dom Calmet; mais je ne pourrai jamais célébrer, ainsi que je le voudrais, sa mémoire qui me sera infiniment chère, etc.

## A Mme DE FONTAINE, A ORNOI.

Aux Délices, 24 novembre 1757.

Je reçois, ma chère nièce, votre lettre du 14 de novembre. Vous devez en avoir reçu une très-ample de moi, écrite il y a environ un mois, et adressée au château d'Ornoi, près d'Abbeville, par Amiens en Picardie. Peut-être cette méprise du voisinage d'Abbeville aura fait retarder la réception de la lettre : je vous y disais à peu près les mêmes choses que vous me dites.

Je vous demandais si vous vous étiez déjà mise au rang des bons citoyens qui donnent leur vaisselle d'argent à l'état; je plaignais comme vous la France; je vous demandais quand vous reverriez la grande, vilaine, triste et gaie, riche et pauvre, raisonneuse et frivole ville de Paris. Je vous contais comment nous nous sommes amusés à Tournei, pour nous dépiquer des malheurs publics. Nous nous vantions, madame Denis et moi, d'avoir tiré des larmes des plus beaux yeux qui soient actuellement à Turin : ces yeux sont ceux de madame de Chauvelin, l'ambassadrice.

Je ne pourrai jamais vous dire combien nous vous avons regrettée dans nos fêtes. Nous disions : Ah! si elle était là! si le grand-écuyer de Cyrus, si le jurisconsulte étaient avec elle, ils verraient les choses bien

changées! ils seraient bien contens du petit palais *d'ordre ionique*, ne vous déplaise, d'ordre ionique bâti, achevé à Tournai; et cela n'est point *ironique* : ce n'est point pour insulter à vos maçons qui n'ont pas été plus vite que nous.

Luc est toujours Luc, très-embarrassé et n'embarrassant pas moins les autres; étonnant l'Europe, l'appauvrissant, l'ensanglantant, et fesant des vers, et m'écrivant quelquefois les choses du monde les plus singulières. M. le duc de Choiseul, qui a plus d'esprit que lui, et un meilleur esprit, me fait toujours l'honneur de me donner des marques de bonté auxquelles je suis plus sensible qu'au commerce de Luc. Je compte aussi sur les bontés de madame de Pompadour; avec cela, j'aime ma terre ou mes terres, ma retraite ou mes retraites, à la folie; mais je vous aime davantage.

## A M. LA MICHODIÈRE,

### INTENDANT D'AUVERGNE.

Fernei, novembre 1757.

Monsieur, c'est à Breslau, à Londres et à Dordrecht qu'on commença, il y a environ trente ans, à supputer le nombre des habitans par celui des baptêmes. On multiplia, dans Londres, le nombre des baptêmes par 35, à Breslau, par 33. M. Kerseboum, magistrat de Dordrecht, prit un milieu. Son calcul se trouva très-juste; car, s'étant donné la peine de compter un par un les habitans de cette petite ville, il vérifia que sa règle de 34 était la plus sûre.

Cependant elle ne l'est ni dans les villes dont il part

beaucoup d'émigrans, ni dans celles où viennent s'établir beaucoup d'étrangers; et, dans ce dernier cas, on ajoute pour les étrangers un supplément qu'il n'est pas malaisé de faire.

Toutes ces règles ne sont pas d'une justesse mathématique; vous savez, mieux que moi, monsieur, qu'il faut toujours se contenter de l'à-peu-près. La fameuse méridienne de France n'est certainement pas tirée en ligne droite; le roi n'a pas le même revenu tous les ans, et le complet n'est jamais dans les troupes. Il n'y a que Dieu qui ait fait au juste le dénombrement des combattans du peuple d'Israël, qui se trouva de six cent mille hommes au bout de deux cent quinze ans, tous descendans de Jacob, sans compter les femmes, les vieillards et les enfans.

Les habitans de Clermont en Auvergne ne peuvent avoir augmenté dans cette miraculeuse progression. Ceux qui ont attribué quarante-cinq mille citoyens à cette ville, ont presque autant exagéré que l'historien Josèphe, qui comptait douze cent mille âmes dans Jérusalem, pendant le siége. Jérusalem n'en a jamais pu contenir trente mille. Lorsque j'étais à Bruxelles, on me disait que la ville avait cinquante mille habitans: le pensionnaire, après avoir pris toutes les instructions qu'il pouvait, m'avoua qu'il n'en avait pas trouvé dix-sept mille.

J'ai fait usage de la règle de 34 à Genève; elle s'est trouvée un peu trop forte. On compte dans Genève environ vingt-cinq mille habitans; il y naît environ sept cent soixante-quinze enfans, année commune; or 775, multiplié par 34, donne 26, 350.

La règle de 33 donnerait 25, 575 têtes à Genève. Cela posé, monsieur, il paraît évident qu'il y a tout au plus vingt mille personnes à Clermont, et ce nombre ne doit pas vous paraître extraordinaire; les hommes

ne peuplent pas comme le prétendent ceux qui nous disent froidement qu'après le déluge il y avait des millions d'hommes sur la terre. Les enfans ne se font pas à coups de plume, et il faut des circonstances fort heureuses pour que la population augmente d'un vingtième en cent années. Un dénombrement fait en 1718, probablement très-fautif, ne donne à Clermont que 1324 feux; si on comptait (en exagérant) dix personnes par feu, ce ne serait que 13,240 têtes; et si, depuis ce temps, le nombre en était monté à vingt mille, ce serait un progrès dont il n'y a guère d'exemples. Il vaut mieux croire que l'auteur du dénombrement des feux s'est trompé; mais quand même il se serait trompé de moitié, quand même il y aurait eu le double de feux qu'il suppose, c'est-à-dire 2,648, jamais on ne compte que cinq à six habitans par feu; mettons-en six, il y aurait eu alors 15,888 habitans à Clermont; et, depuis ce temps, le nombre se serait accru jusqu'à vingt mille, par une administration heureuse et par des événemens que j'ignore. Tout concourt donc, monsieur, à persuader que Clermont ne contient en effet que vingt mille habitans: s'il s'en trouvait quarante mille sur environ 588 baptêmes par an, ce serait un prodige unique dont je ne pourrais demander la raison qu'à vos lumières.

Voilà, monsieur, ce que mes faibles connaissances me permettent de répondre à la lettre dont vous m'avez honoré. Cette lettre me fait voir quelle est votre exactitude et votre sage application dans votre gouvernement; elle me remplit d'estime pour vous, monsieur; et ce n'est que par pure obéissance à vos ordres, que je vous ai exposé mes idées que je dois en tout soumettre aux vôtres. Vous êtes à portée de faire une opération beaucoup plus juste que ma règle. On vient, dans toute l'étendue de la domination de Berne, d'en-

voyer dans chaque maison compter le nombre des maîtres, des domestiques, et même des chevaux. Il est vrai qu'on s'en rapporte à la bonne foi de chaque particulier, dans le seul pays de l'Europe où l'on ne paie pas la moindre taxe au souverain, et où cependant le souverain est très-riche. Mais, sous une administration telle que la vôtre, quel particulier pourrait déranger, par sa réticence, une opération utile qui ne tend qu'à faire connaître le nombre des habitans, et à leur procurer des secours dans le besoin?

J'ai l'honneur d'être avec la plus respectueuse estime, etc.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 2 décembre 1757.

Mon cher et respectable ami, dès que vous m'eûtes écrit que celui

> .....*Qui miscuit utile dulci.*
> (Hor., Art poét., v. 343.)

voulait bien se souvenir de moi, je lui écrivis pour l'en remercier. Je crus devoir lui communiquer quelques rogatons très-singuliers, qui auront pu au moins l'amuser. J'ai pris la liberté de lui écrire avec ma naïveté ordinaire, sans aucune vue quelle qu'elle puisse être. Il est vrai que j'ai une fort singulière correspondance, mais assurément elle ne change pas mes sentimens; et dans l'âge où je suis, solitaire, infirme, je n'ai et ne dois avoir d'autre idée que de finir tranquillement ma vie dans une très-douce retraite. Quand j'aurais vingt-cinq ans et de la santé, je me garderais

bien de fonder l'espérance la plus légère sur un prince qui, après m'avoir arraché à ma patrie, après m'avoir forcé, par des séductions inouïes, à m'attacher auprès de lui, en a usé avec moi et avec ma nièce d'une manière si cruelle.

Toutes les correspondances que j'ai ne sont dues qu'à mon barbouillage d'historien. On m'écrit de Vienne et de Pétersbourg, aussi-bien que des pays où le roi de Prusse perd et gagne des batailles. Je ne m'intéresse à aucun événement que comme Français. Je n'ai d'autre intérêt et d'autre sentiment que ceux que la France m'inspire : j'ai en France mon bien et mon cœur.

Tout ce que je souhaite, comme citoyen et comme homme, c'est qu'à la fin une paix glorieuse venge la France des pirateries anglaises, et des infidélités qu'elle a essuyées; c'est que le roi soit pacificateur et arbitre, comme on le fut aux traités de Westphalie. Je désire de n'avoir pas le temps de faire l'histoire du czar Pierre, et quelque mauvaise tragédie avant ce grand événement.

Si vous pouvez rencontrer, mon divin ange, la personne qui a bien voulu vous parler de moi, dites-lui, je vous prie, que j'aurais été bien consolé de recevoir deux lignes de sa main, par lesquelles il eût seulement assuré ce vieux Suisse des sentimens qu'il vous a témoignés pour moi.

Savez-vous que le roi de Prusse a marché, le 10 de novembre, au général Marshall, qui allait entrer avec quinze mille hommes en Brandebourg, et qui a reculé en Lusace? Vous pourriez bien entendre parler encore d'une bataille. Ne cessera-t-on point de s'égorger? Nous craignons la famine dans notre petit canton. Un tremblement de terre vient d'engloutir la moitié des îles Açores, dont on m'avait envoyé le

meilleur vin du monde; la reine de Pologne vient de mourir de chagrin; on se massacre en Amérique; les Anglais nous ont pris vingt-cinq vaisseaux marchands. Que faire? gémir en paix dans sa tanière, et vous aimer de tout son cœur.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 décembre 1757.

Ne pourriez-vous point, mon cher ange, faire tenir à M. l'. de B. (1) la lettre que je vous écris? vous me feriez grand plaisir. Serait-il possible qu'on eût imaginé que je m'intéresse au roi de Prusse? J'en suis pardieu bien loin. Il n'y a mortel au monde qui fasse plus de vœux pour le succès des mesures présentes. J'ai goûté la vengeance de consoler un roi qui m'avait maltraité; il n'a tenu qu'à M. de Soubise que je le consolasse davantage. Si on s'était emparé des hauteurs que le diligent Prussien garnit d'artillerie et de cavalerie, tout était fini. Le général Marshall entrait de son côté dans le Brandebourg. Nous voilà renvoyés bien loin avec une honte qui n'est pas courte. Figurez-vous que, le soir de la bataille, le roi de Prusse, soupant dans un château voisin, chez une bonne dame, prit tous ses vieux draps pour faire des bandages à nos blessés. Quel plaisir pour lui! que de générosités adroites qui ne coûtent rien et qui rendent beaucoup! et que de bons mots, et que de plaisanteries! Cependant, je le tiens perdu si on veut le perdre et se bien conduire. Mais qu'en reviendra-t-il à la France? de

(1) L'abbé de Bernis.

rendre l'Autriche plus puissante que du temps de Ferdinand II, et de se ruiner pour l'agrandir! Le cas est embarrassant. Point de Fanime quand on nous bat et qu'on se moque de nous; attendons des hivers plus agréables. Bonsoir, mon divin ange.

*Nota benè* que ce que j'ai confié à M. l'. de B. prouve que le roi de Prusse était perdu, si on s'était bien conduit. Ce n'est pas là chercher à déplaire à Marie-Thérèse, et ce que j'ai mandé méritait un mot de réponse vague, un mot d'amitié.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 décembre 1757.

Je vous écrivis par le dernier ordinaire, mon cher et respectable ami, un petit barbouillage assez indéchiffrable, avec une lettre ostensible pour une personne qui a été de vos amis, et que vous pouvez voir quelquefois. J'ai bien des choses à y ajouter, mais l'état de la santé de madame d'Argental doit passer devant. Je voudrais que vous fussiez tous ici comme madame d'Épinay, madame de Montferrat, et tant d'autres. Notre docteur Tronchin fortifie les femmes; il ne les saigne point, il ne les purge guère; il ne fait point la médecine comme un autre. Voyez comme il a traité ma nièce de Fontaine; il l'a tirée de la mort.

Vous ne m'avez jamais parlé de madame de Montferrat; c'est pourtant un joli salmigondis de dévotion et de coquetterie. Je ne sais où prendre madame de Fontaine à présent pour avoir ces portraits. L'affaire commence à m'intéresser, depuis que vous voulez bien avoir la triste ressemblance de celui qui

probablement n'aura jamais le bonheur de vous revoir; mais moi, pourquoi n'aurais-je pas, dans mes Alpes, la consolation de vous regarder sur toile, et de dire : voilà celui pour qui seul je regrette Paris? c'est à moi à demander votre portrait, c'est moi qui ai besoin de consolation.

Je reviens à ma dernière lettre. Il est certain qu'on a pris ou donné furieusement le change quand on vous a parlé. Que pourrait-on attribuer à mes correspondances? quel ombrage pourrait en prendre la cour de Vienne? quel prétexte singulier! Je voudrais qu'on fût aussi persuadé de mes sentimens à la cour de France, qu'on l'est à la cour de l'impératrice. Mais, quels que soient les sentimens d'un particulier obscur, ils doivent être comptés pour rien; s'ils l'étaient pour quelque chose, la personne en question devrait me savoir un assez grand gré des choses que je lui ai confiées. S'il a pensé que cette confidence était la suite de l'intérêt que je prenais encore au roi de Prusse, et si une autre personne a eu la même idée, tous deux se sont bien trompés; je les ai instruits d'une chose qu'il fallait qu'ils sussent. Madame de Pompadour, à qui j'en écrivis d'abord, m'en parut satisfaite par sa réponse. L'autre, à qui vous m'avez conseillé d'écrire, et à qui je devais nécessairement confier les mêmes choses qu'à madame de Pompadour, ne m'a pas répondu. Vous sentez combien son silence est désagréable pour moi, après la démarche que vous m'avez conseillée, et après la manière dont je lui ai écrit. Ne pourriez-vous point le voir? ne pourriez-vous point, mon cher ange, lui dire à quel point je dois être sensible à un tel oubli? S'il parlait encore de mes correspondances, s'il mettait en avant ce vain prétexte, il serait bien aisé de détruire ce pré-

texte en lui fesant connaître que depuis deux ans le roi de Prusse me proposa, par l'abbé de Prades, de me rendre tout ce qu'il m'avait ôté. Je refusai tout sans déplaire, et je laissai voir seulement que je ne voulais qu'une marque d'attention pour ma nièce, qui pût réparer en quelque sorte la manière indigne dont on en avait usé envers elle. Le roi de Prusse, dant toutes ses lettres, ne m'a jamais parlé d'elle. Madame la margrave de Bareith a été beaucoup plus attentive. Vous voilà bien au fait de toute ma conduite, mon divin ange, et vous savez tous les efforts que le roi de Prusse avait faits autrefois pour me retenir auprès de lui. Vous n'ignorez pas qu'il me demanda lui-même au roi. Cette malheureuse clef de chambellan était indispensablement nécessaire à sa cour. On ne pouvait entrer aux spectacles sans être bourré par ses soldats, à moins qu'on n'eût quelque pauvre marque qui mît à l'abri. Demandez à d'Arget comme il fut un jour repoussé et houspillé : il avait beau crier, je suis secrétaire; on le bourrait toujours.

Au reste, le roi de Prusse savait bien que je ne voulais pas rester là toute ma vie; et ce fut la source secrète des noises. Si vous pouviez avoir une conversation avec l'homme en question, il me semble que la bonté de votre cœur donnerait un grand poids à toutes ces raisons; vous détruiriez surtout le soupçon qu'on paraît avoir conçu que je m'intéresse encore à celui dont j'ai tant à me plaindre.

Enfin, à quoi se borne ma demande? à rien autre chose qu'à une simple politesse, à un mot d'honnêteté qu'on me doit, d'autant plus que c'est vous qui m'avez encouragé à écrire. Ne point répondre à une lettre dont on a pu tirer des lumières, c'est un ou-

trage qu'on ne doit point faire à un homme avec qui on a vécu et qu'on n'a connu que par vous.

Encore un mot, c'est que si on vous disait : « J'ai montré la lettre, on ne veut pas que je ré- » ponde à un homme qui a conseillé, il y a six se- » maines, au roi de Prusse de s'accommoder : » vous pourriez répondre que je lui ai conseillé aussi d'abdiquer plutôt que de se tuer comme il le voulait, et qu'il me répondit, cinq jours avant la bataille :

Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi (1).

Tout cela est fort étrange. Je confie tout à votre amitié et à votre sagesse. Ma conduite est pure, vous la trouverez même assez noble. Le résultat de tout ceci, c'est que mon procédé avec votre ancien ami, ma lettre et ma confiance méritent ou qu'il m'écrive un mot, ou, s'il ne le peut pas, qu'il soit convaincu de mes sentimens, et qu'il les fasse valoir : voilà ce que je veux devoir à un cœur comme le vôtre.

## A M. BERTRAND,

### PREMIER PASTEUR A BERNE.

Aux Délices, 5 décembre 1757.

Je crois que les Prussiens seraient bien plus capables de venir en France, mon très-cher philosophe, que les huîtres à l'écaille du Malabar d'être venues, comme vous le prétendez, sur l'Apennin ou

(1) C'est la fin d'une pièce de vers que l'on trouve dans le Commentaire Historique, tome I.

les Alpes. Chaque science a son roman, et voilà celui de la physique. Si les poissons des Indes étaient arrivés chez nous, comme nos missionnaires vont chez eux, ils y auraient peuplé, et on les trouverait ailleurs que sur nos montagnes. J'avoue qu'il y a quelquefois des vérités bien peu vraisemblables : par exemple, que vingt mille Prussiens aient battu quarante-cinq mille hommes, et n'aient eu que quatre-vingt-douze morts. La honte des Français et des Cercles devient encore plus humiliante depuis que les Autrichiens viennent d'escalader en treize endroits les retranchemens des Prussiens sous les murs de Breslau, et de remporter une victoire complète. Le comte de Docun nous venge et nous avilit. Le roi de Prusse m'avait écrit une lettre toute farcie de vers, trois jours avant la bataille de Mersbourg; il me disait :

> Quand je suis voisin du naufrage,
> Il faut, en affrontant l'orage,
> Penser, vivre et mourir en roi.

Nous verrons comment il soutiendra le revers de Breslau : on pourra donner encore une ou deux batailles avant la fin de l'année.

Je vous envoie la lettre d'une folle que je ne connais pas; il faut que quelqu'un se soit diverti à lui écrire sous mon nom. Comme il est question de vous à la fin de la lettre, et de M. de Vatel, votre ami, vous saurez peut-être quelle est cette extravagante. Mille tendres respects, je vous prie, à M. et madame de Freydenrik. Bonsoir, mon cher philosophe.

La folle a mis son portrait dans la lettre. Le voici; elle est jolie. La connaissez-vous ?

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 5 décembre 1757.

Le petit Gayot, madame, ne nous apprend rien; mais pourquoi ne m'apprenez-vous pas que le 22 les serviteurs de Marie-Thérèse ont attaqué en treize endroits les retranchemens des Prussiens sous Breslau, les ont tous emportés, et ont gagné une bataille meurtrière et décisive qui nous venge et qui redouble notre honte? Les Français sont heureux d'avoir de tels alliés. Si le roi de Prusse avait les mains libres, je plaindrais fort de pauvres troupes éloignées de leur pays, n'ayant point de maréchal de Saxe à leur tête, et ayant appris à faire très-mal le pas prussien, tout étourdis et tout sots de paraître devant leurs maîtres qui leur enseignent le pas redoublé en arrière. Le roi de Prusse m'avait écrit trois jours avant sa bataille du 5:

Quand je suis voisin du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre et mourir en roi.

Nous n'avons pas voulu qu'il mourût; mais les généraux autrichiens le veulent. Portez-vous bien, madame, vous et votre digne amie. Madame Denis, qui se porte mieux, vous présente ses obéissances très-humbles.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 10 décembre 1757.

Mon cher et respectable ami, je reçois une lettre de Babet, qui a troqué son panier de fleurs contre le portefeuille de ministre. J'en suis enchanté. M. Amelot ni même M. de Saint-Contest, n'écrivaient pas de ce style. Je vous remercie de m'avoir procuré un bouquet de fleurs de la grosse Babet (1).

Rengainez mes inquiétudes; mais si, dans l'occasion, on vous parlait encore de mes correspondances, assurez bien que ma première correspondance est celle de mon cœur avec la France. J'ai goûté la vengeance de consoler le roi de Prusse, et cela me suffit. Il est battant d'un côté et battu de l'autre: à moins d'un nouveau miracle, il sera perdu. Il valait mieux être philosophe, comme il se vantait de l'être.

## A Mme DE FONTAINE.

Aux Délices, 10 décembre 1757.

Que faites-vous, ma paresseuse nièce, comment vous portez-vous? aurez vous le temps de faire copier le portrait de votre oncle pour l'Académie française? D'Alembert se chargera de le donner, puisqu'on le demande. Je l'ai promis, et je vous prie de dégager ma parole. J'aime mieux les tableaux que vous m'avez envoyés pour Lausanne; cela est plus gai que le squelette d'un vieil académicien.

(1) Bernis, que Voltaire appelait Babet la bouquetière.

Je n'ai point eu de vos nouvelles depuis longtemps. Il s'est passé d'étranges choses. J'ai consolé Luc; je lui ai donné des conseils de philosophe, et il a été trop roi pour les suivre. Il nous a battus indignement. Il valait mieux, dira votre ami, faire courir des chariots d'Assyrie en rase campagne que de se faire assommer entre deux collines, et d'être obligés de s'enfuir avec honte devant six bataillons prussiens, sans avoir combattu. Quand M. de Custine est mort de ses blessures, le roi de Prusse a dit: « Je plains les Français, je regrette leur vie et leur » gloire. » Il a fait déchirer les draps d'une dame auprès de Mersbourg pour faire des bandages à nos blessés, et il nous accable de bons mots. Les Autrichiens n'en disent point, mais ils battent ses troupes; ils nous vengent et nous humilient.

Vous savez que le prince de Bevern, son meilleur général, est prisonnier; que Breslau appartient du 23 de novembre à l'impératrice; que les Autrichiens vont marcher vers Berlin; que peut-être à présent M. de Richelieu a donné bataille aux troupes du roi d'Angleterre, qui ne sont pas plus honnêtes sur terre que sur mer : le droit des gens est devenu une chimère, mais le droit du plus fort n'en est point une. Voilà probablement le système de l'Europe qui va entièrement changer. Mais que nous importe? nous n'avons que notre maigre individu à conserver.

Ayez soin de votre santé. Nous avons toujours ici de belles dames de Paris : une madame de Montferrat est venue faire inoculer son fils : madame d'Épinay vient demander des nerfs à Tronchin : que ne venez-vous en demander aussi? J'embrasse toute votre famille, et vous surtout, et de tout mon cœur.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 17 décembre 1757.

Il faut que vous me pardonniez, mon cher ange; je suis un bon Suisse qui avais trop pris les choses à la lettre. Vous me mandiez qu'on a plus de ménagemens et plus de jalousie qu'un amant et une maîtresse, et que mes correspondances mettaient obstacle à un retour qu'on pourrait attribuer à ces correspondances mêmes. Daignez considérer que le temps où vous me parliez ainsi était précisément celui où le bon Suisse n'avait fait aucune difficulté d'avouer à madame de Pompadour ces liaisons que je crus peu dangereuses, sur votre lettre. Rien n'est assurément plus innocent que ces liaisons; elles se sont bornées, comme je vous l'ai dit, à consoler un roi qui m'avait fait beaucoup de mal, et à recevoir les confidences du désespoir dans lequel il était plongé alors. Je vous avertis que le roi de Prusse et l'impératrice pourraient voir les lettres que j'ai écrites à Versailles, sans que ni l'un ni l'autre pût m'en savoir le moindre mauvais gré. J'avais cru seulement que le désespoir où je voyais le roi de Prusse, pouvait être un acheminement à une paix générale, si nécessaire à tout le monde, et qu'il faudra bien faire à la fin. Je ne m'attendais pas alors que nos chers compatriotes se couvriraient d'opprobre, et qu'une armée de cinquante mille hommes fuirait comme des lièvres devant six bataillons dont les justaucorps viennent à la moitié des fesses; je ne prévoyais pas que les Hanovriens assiégeraient Harbourg, et qu'ils seraient plus forts que M. de Richelieu. Nous avons grand besoin d'être heureux dans ce pays-là, car nous y sommes en horreur pour nos

brigandages, et méprisés pour notre lâcheté du 5 de novembre. Les Autrichiens disent qu'ils n'ont pris Breslau, et gagné la bataille, que parce qu'ils n'avaient pas de Français avec eux. Enfin, nous n'avons d'appui en Allemagne que ces mêmes Autrichiens qui se moquent de nous. Il faut espérer que M. de Richelieu rétablira notre crédit et notre gloire, et que les succès de Marie-Thérèse nous piqueront d'honneur. Si le roi de Prusse était tombé sur nous après sa victoire, nos armées, découragées, se seraient trouvées entre les Hanovriens enragés contre nous, et les Prussiens vainqueurs; il ne revenait peut-être pas un Français d'Allemagne. Je me flatte enfin que tout sera réparé. Vous voyez que je suis aussi bon Français que bon Suisse. Tout bon que je suis, j'ai toujours sur le cœur les quatre baïonnettes que ma nièce eut dans le ventre. J'aurais voulu que le roi de Prusse eût réparé cette infamie; mais je vois qu'il est difficile de venir à bout de lui, même en lui prenant Breslau.

Au moment que je griffonne, la nouvelle vient de Francfort que nous avons été malmenés devant Harbourg; je n'en veux rien croire : ce sont des hérétiques qui le mandent; passons vite.

On a joué à Vienne l'Orphelin de la Chine; l'impératrice l'a redemandé pour le lendemain : voilà des nouvelles du tripot assez agréables. Le tripot de la guerre n'est pas si plaisant. Venons à l'article du portrait; donnez-moi des dents et des joues, et je me fais peindre par Vanloo. En attendant, mon cher ange, envoyez aux charniers SS. Innocens, mon effigie est là trait pour trait.

J'ai actuellement chez moi madame d'Épinay qui vient demander des nerfs à Tronchin. Il n'y a point là de salmigondis : cela est philosophe, bien net,

bien décidé, bien ferme. Je la quitte pourtant, et je vais au palais Lausanne. Vous verrez, mon cher ange, des Écossais francisés, des Douglas qui ont des terres dans mon voisinage, qui ont un procès au conseil, au rapport de M. de Courteille. Je baise pour eux le bout de vos ailes; je vous demande votre protection. Mais vous! vous! vous avez une affaire et point d'audience; cela est drôle. Pour Dieu, expliquez-moi cela, *et vale, et ama nos.*

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 20 décembre, au soir, 1757.

Quand les Prussiens tuent tant de monde, il faut bien aussi que je vous assassine de lettres, mon cher ange. Il est difficile que vous ayez su plus tôt que nous autres Suisses la nouvelle victoire du roi de Prusse, près de Neumarck en Silésie. Ce diable de Salomon est un terrible Philistin. La renommée le dit déjà dans Breslau; mais il ne faut pas croire toujours la renommée. Elle parle d'une bataille entre M. de Richelieu et les Hanovriens; elle prétend que nous avons été très-malmenés, et je n'en veux rien croire : car, si cela était vrai, nous perdrions encore cent mille hommes et deux cents millions, comme dans la guerre de 1741, dont Dieu nous préserve. Peut-on songer à des Fanime à l'eau rose, quand on joue des tragédies si sanglantes? Dites-moi donc, je vous en prie, si vous êtes content, si vous avez eu ce que vous appelez votre audience. Écrivez-moi un mot pour consoler le Suisse.

## A M. VERNES.

A Lausanne, le 24 décembre 1757.

Voici, monsieur, ce que me mande M. d'Alembert : « J'écris à votre ami, M. Vernes; il pourra vous » communiquer ma lettre. Il me paraît que ces mes- » sieurs n'ont pas lu l'article *Genève*, ou qu'ils se » plaignent de ce qu'il n'y est pas. »

Or, puisque vous voilà mon ami déclaré à Paris, communiquez-moi donc, mon cher ami, cette lettre de M. d'Alembert. Je n'ai point encore le nouveau tome de l'Encyclopédie, et j'ignore absolument de quoi il s'agit. Je sais seulement, en général, que M. d'Alembert a voulu donner à votre ville des témoignages de son estime. Il dit que le clergé de France l'accuse de vous avoir trop loués, tandis que vous autres, vous vous plaignez de n'être pas loués comme il faut. Que vous êtes heureux dans votre petit coin de ce monde, de n'avoir que de pareilles plaintes à faire, tandis qu'on s'égorge ailleurs !

Puissent tous vos confrères perpétuer cette heureuse paix, cette humanité, cette tolérance qui console le genre humain de tous les maux auxquels il est condamné! Qu'ils détestent le meurtre abominable de Servet, et les mœurs atroces qui ont conduit à ce meurtre, comme le parlement de Paris doit détester l'assassinat infâme dont on fit périr Anne Dubourg, et comme les Hollandais doivent pleurer sur la cendre des Barnevelt et des Witt. Chaque nation a des horreurs à expier, et la pénitence qu'on en doit faire est d'être humain et tolérant.

Ne soyons ni calvinistes ni papistes, mais frères, mais adorateurs d'un Dieu clément et juste. Ce n'est

point Calvin qui fit votre religion; il eut l'honneur d'y être reçu, et vous avez parmi vous des esprits plus philosophes et plus modérés que lui, qui font l'honneur de votre république.

Bonsoir. Quand il s'agit de paix et de tolérance, je suis trop babillard. Mes complimens à notre Arabe.

## A M. BERTRAND,

### PREMIER PASTEUR A GENÈVE.

A Lausanne, 24 décembre 1757.

Mon cher philosophe, si votre thermomètre à l'air est si au-dessous de la glace, je m'imagine que le thermomètre de votre appartement est comme le mien, tout près de l'eau bouillante. Je compte passer mon hiver dans le climat doux que je me suis fait au milieu des glaces, et que la liberté me rend encore plus doux.

Je plains le roi de Prusse d'acquérir tant de gloire aux dépens de tant de sang. Je plains les Français qui vont se faire tuer à deux cents lieues de leur pays, et les Suisses qui les accompagnent, et les peuples qu'ils pillent, et les ministres de Genève qui, lassés de leur vie douce, veulent l'empoisonner en excitant contre eux-mêmes une tempête dont M. d'Alembert ne fera que rire. Je n'ai point vu l'article. Je sais seulement que d'Alembert n'a eu d'autre intention que de faire leur éloge. Il faut qu'ils le méritent par leur circonspection.

J'avais vu les petits vers de l'horlogerie de Genève; on les a un peu rajustés : mais il est toujours singulier qu'un horloger fasse de si jolies choses. Sa pendule va juste; et il paraît qu'il pense comme vous. C'est aussi

le sentiment de tous les magistrats de Genève sans exception. Vous voyez que les mœurs se sont perfectionnées : on déteste les *atrocités* de ses pères. Les misérables qui voudraient justifier l'assassinat de Servet, ou de Dubourg, ou de Barnevelt et de tant d'autres, sont indignes de leur siècle. Quoi qu'en dise l'horloger, un historien n'a point *tort* de regarder la conduite de Calvin envers Servet comme très-criminelle. Un ministre de Genève a chargé depuis peu un de ses amis de consulter des manuscrits de Calvin qui sont à Paris dans la bibliothéque royale. Il croyait y trouver sa justification : son ami y a trouvé tant de choses *atroces*, qu'il en est honteux. Malheur à quiconque est encore calviniste ou papiste! ne se contentera-t-on jamais d'être chrétien! hélas! Jésus-Christ n'a fait brûler personne : il aurait fait souper avec lui Jean Hus et Servet.

J'ai acheté auprès de Genève une maison qui me coûte plus de cent mille livres; voilà ce que je brûlerais demain, si la tolérance et la liberté que j'ai cherchées étaient proscrites. J'ai quitté des rois pour cette liberté; et je serai encore libre auprès d'eux quand je le voudrai. Mais il vaut mieux être à soi-même qu'à un roi, et c'est ce qui me retient sur les bords du lac Léman où je voudrais bien vous embrasser.

Mille respects à M. et madame de Freydenrik.

## A M. VERNES.

A Lausanne, le 29 décembre 1757.

Oui, je vous tiens mon ami, et, tout jeune que vous êtes, je vous fais mon prêtre. Je signe votre profession de foi (1), à condition que, ni vous ni votre aimable Arabe, vous n'y changerez jamais rien, et que vous ne mettrez jamais, comme milord Pierre, ni nœud d'épaule ni ruban sur votre bel habit uni.

Ayez la bonté de me garder les grands hommes lyonnais jusqu'à mon retour. Le grand homme du jour m'a fait faire des complimens, et va peut-être donner une nouvelle bataille pour ses étrennes. Il est vrai qu'il a fait conduire à Spandau (bastille prussienne) le théologien de Prades, qu'il a soupçonné d'avoir eu quelque commerce avec la pauvre reine de Pologne. Je ne sais si de Prades l'a confessée et communiée; mais avouez que c'est une singulière destinée, pour un gentilhomme bordelais, d'être excommunié à Paris, chanoine en Silésie, et prisonnier à Spandau. Que ne venait-il sur les bords de mon lac? Il aurait signé votre Catéchisme, et aurait vécu paisiblement.

Or çà, *carissime frater in Deo, et in Servetto*, êtes-vous bien fâché, dans le fond du cœur, qu'on dise dans l'Encyclopédie que vous pensez comme Origène, et comme deux mille prêtres qui signèrent leur protestation contre le pétulant Athanase? le bon homme Abauzit (2) ne rit-il pas dans sa barbe?

(1) Le Catéchisme du pasteur Vernes.

(2) Firmin Abauzit, descendant d'un médecin arabe du neuvième siècle. La révocation de l'édit de Nantes l'avait fait passer de Toulouse à Genève.

Vous voilà bien malades, que quelques gros Hollandais vous traitent d'hétérodoxes! Serez-vous bien lésés quand on vous reprochera d'être des infâmes, des monstres, qui ne croient qu'un seul Dieu plein de miséricorde? Allez, allez, vous n'êtes pas si fâchés. Soyez comme Dorine qui aimait Lycas, comme vous devez le savoir. Lycas s'en vanta : et Dorine, qui en fut bien aise, dit :

Lycas est peu discret
D'avoir dit mon secret.

D'Alembert est Lycas, vous autres êtes Dorine, et moi je suis tout à vous, très-tendrement.

Au reste, si quelque orthodoxe ou hétérodoxe m'accusait d'avoir la moindre part à l'article Genève, je vous supplie instamment de rendre gloire à la vérité. J'ai appris le dernier toute cette affaire. Je ne veux que le repos, et je le souhaite à tous mes confrères, moines, curés, ministres, séculiers, réguliers, trinitaires, unitaires, quakers, moraves, Turcs, Juifs, Chinois, etc., etc., etc., etc., etc., etc.

## A Mme DU BOCCAGE,

### PENDANT SON VOYAGE D'ITALIE.

1757.

Nouvelle Muse, aimable Grâce,
Allez au Capitole, allez, rapportez-nous
Les myrtes de Pétrarque et les lauriers du Tasse;
Si tous deux revivaient, ils chanteraient pour vous;
Et voyant vos beaux yeux et votre poésie,
Tous deux mourraient à vos genoux,
Ou d'amour ou de jalousie.

Dunque, o signora, dopo ch' ella avrà veduto il cornuto sposo del mare Adriatico, vedrà il padre della chieza, sara coronata nel Campidoglio dalle mani del buono Benedetto. Ella dovrebbe ritornare per la via di Genevra, e trionfare tra gli eretici, quando avrà ricevuto la corona poetica de i tanti catolici; mà il suo viaggio è tutto par la gloria e nel suo gran volo ella trascurrà nostri lieti ben che umili tetti. Il zio e la nipote (1) bacciano affettuosamente la mano che a scritto tante belle cose, e si racommandono alla sua benegnità con ogni ossequio.

Good journey (2), Milton's daughter, Camoen's sister.

Comptez, madame, que nous ne vous pardonnerons pas de n'avoir point pris la route de Genève. Mille tendres respects.

(1) Madame Denis.

(2) *Traduction :* « Ainsi, madame, après avoir vu l'époux » cornu de la mer Adriatique, vous irez vers le père de l'Église, » et vous serez couronnée au Capitole par les mains du bon » Benoît. Vous devriez bien revenir par la route de Genève, » et triompher chez les hérétiques, après avoir reçu la cou- » ronne poétique des mains de tant de catholiques. Mais votre » voyage est tout pour la gloire, et dans votre superbe essor » vous dédaignerez nos humbles mais joyeux asiles. L'oncle et » la nièce baisent affectueusement la main qui a écrit de si » belles choses, et se recommandent à vos bontés aimables en » vous offrant leurs hommages.

» Bon voyage, fille de Milton! Bon voyage, sœur de Ca- » moëns! »

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 5 janvier 1758.

Le roi de Prusse, en parlant à M. Mitchel, ministre d'Angleterre, de la belle entreprise de la flotte anglaise sur nos côtes, lui dit : « Eh bien! que fai-
» tes-vous à présent? Nous laissons faire Dieu, ré-
» pondit Mitchel. Je ne vous connaissais pas cet allié,
» dit le roi. C'est le seul à qui nous ne payons pas de
» subsides, répliqua Mitchel. Aussi, dit le roi, c'est
» le seul qui ne vous assiste pas. »

Voilà, mon cher ange, les dernières nouvelles après la prise de Breslau. Le roi de Prusse a quarante mille prisonniers à présent, en nous comptant. Je fais des vœux et je crains pour M. de Richelieu : quoiqu'il ait refusé un malheureux quart de part à Le Kain, je l'aime toujours. Mais *que diable allait-il faire dans cette galère?* et vous, pourquoi avez-vous une maison dans une maudite île? C'est l'affaire de M. de Boulogne, de vous la payer. Son père l'aurait peinte; il a peint le plafond de la comédie.

Mais daignez donc me dire ce qu'on fait en faveur des pauvres auteurs qui viennent se faire siffler sous ce plafond. De mon temps, on ne cherchait pas à les consoler. Nous allons, nous autres Suisses, donner nos comédies gratis; nous ne payons ni auteurs, ni acteurs; mais aussi nous ne sommes point sifflés. Nous n'avons point de premier gentilhomme, et nous ne jouons point à la cour. Le Kain m'a fait faire des habits pour Zamti et pour Narbas. Nous jouerons la Femme qui a raison; et, si cette femme et Fanime font plaisir, nous vous les enverrons.

Pour comble de bénédictions, il nous vient un peintre assez bon. Il ne peint qu'en pastel : il travaillera sur ma maigre effigie, pour vous et pour les quarante. Il faudra une copie à l'huile pour mes confrères qui ne veulent pas de crayons. Vous aurez l'original, mon cher et respectable ami; cela est bien juste. Il y a une comédie du roi de Prusse, intitulée *le Singe de la mode :* nous pourrions bien la jouer, tandis qu'il fait de si terribles tragédies en Allemagne. La catastrophe était peu attendue : vous n'auriez pas dit, au 1er d'octobre, qu'il écraserait tout, quand vous autres le teniez pour écrasé, et qu'il m'écrivait qu'il était perdu et qu'il voulait mourir, et que j'essuyais de loin ses larmes que je ne veux plus essuyer de près. Il n'y a qu'à vivre pour voir des prodiges.

Adieu, mon divin ange. Ah! si vous pouviez voir ma maison qui forme un cintre sur mon jardin, et qui voit d'un côté quinze lieues de lac, et sept de l'autre, et qui a le lac en miroir au bout du jardin, et la Savoie par-delà ce lac, et les Alpes au-delà de cette Savoie, vous me diriez : Tenez-vous là. Mais je suis trop loin de vous.

## A M. D'ARGET.

A Lausanne, 8 janvier 1758.

Vous me demandez, mon cher et ancien compagnon de Potsdam, comment Cynéas s'est raccommodé avec Pyrrhus. C'est, premièrement, que Pyrrhus fit un opéra de ma tragédie de Mérope, et me l'envoya; c'est qu'ensuite il eut la bonté de m'offrir sa clef qui n'est pas celle du paradis, et toutes ses faveurs qui ne conviennent plus à mon âge; c'est qu'une de ses sœurs, qui m'a toujours conservé ses

bontés, a été le lien de ce petit commerce qui se renouvelle quelquefois entre le héros-poëte-philosophe-guerrier-malin-singulier-brillant-fier-modeste, etc., et le Suisse Cynéas retiré du monde. Vous devriez bien venir faire quelque tour dans nos retraites, soit de Lausanne, soit des Délices : nos conversations pourraient être amusantes. Il n'y a point de plus bel aspect dans le monde que celui de ma maison de Lausanne. Figurez-vous quinze croisées de face en cintre, un canal de douze grandes lieues, une terrasse qui domine sur cent jardins, ce même lac qui présente un vaste miroir au bout de ces jardins, les campagnes de la Savoie au-delà du lac, couronnées des Alpes qui s'élèvent jusqu'au ciel en amphithéâtre, enfin, une maison où je ne suis incommodé que des mouches au milieu des plus rigoureux hivers. Madame Denis l'a ornée avec le goût d'une Parisienne. Nous y fesons beaucoup meilleure chère que Pyrrhus; mais il faudrait un estomac : c'est un point sans lequel il est difficile aux Pyrrhus et aux Cynéas d'être heureux. Nous répétâmes hier une tragédie; si vous voulez un rôle, vous n'avez qu'à venir. C'est ainsi que nous oublions les querelles des rois et celles des gens de lettres, les unes affreuses, les autres ridicules.

On nous a donné la nouvelle prématurée d'une bataille entre M. le maréchal de Richelieu et M. le prince de Brunswick. Il est vrai que j'ai gagné aux échecs une cinquantaine de pistoles à ce prince; mais on peut perdre aux échecs, et gagner à un jeu où l'on a pour seconds trente mille baïonnettes. Je conviens avec vous que le roi de Prusse a la vue basse et la tête vive; mais il a le premier des talens au jeu qu'il joue, la scélérité. Le fonds de son armée a été discipliné pendant plus de quarante ans. Son-

gez comment doivent combattre des machines régulières, vigoureuses, aguerries, qui voient leur roi tous les jours, qui sont connues de lui, et qu'il exhorte, chapeau bas, à faire leur devoir. Souvenez-vous comme ces drôles-là font le pas de côté et le pas redoublé; comme ils escamotent les cartouches en chargeant, comme ils tirent six à sept coups par minute. Enfin, leur maître croyait tout perdu, il y a trois mois; il voulait mourir; il me fesait ses adieux en vers et en prose, et le voilà qui, par sa scélérité et par la discipline de ses soldats, gagne deux grandes batailles en un mois, court aux Français, vole aux Autrichiens, reprend Breslau, a plus de quarante mille prisonniers, et fait des épigrammes. Nous verrons comment finira cette sanglante tragédie, si vive et si compliquée. Heureux qui regarde d'un œil tranquille tous ces grands événemens du meilleur des mondes possibles!

Je n'ai point encore tiré au clair l'aventure de l'abbé de Prades. On l'a dit pendu; mais la renommée ne sait souvent ce qu'elle dit. Je serais fâché que le roi de Prusse fît pendre ses lecteurs. Vous ne me dites rien de M. Duverney : vous ne me dites rien de vous. Je vous embrasse bien tendrement, et j'ai une terrible envie de vous voir. Le Suisse V.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 22 janvier 1758.

J'ai reçu votre lettre du 13, mon cher et respectable ami, mais rien de M. de Choiseul. J'ai présumé, par ce que vous me dites, qu'il s'agissait d'obtenir un congé pour monsieur son fils blessé et

prisonnier. Je doute fort que le roi de Prusse voulût, à ma chétive recommandation, s'écarter des idées qu'il s'est prescrites, et je suis d'autant moins à portée de lui demander une pareille grâce pour M. de Choiseul, que je lui écrivis, il y a huit jours, en faveur d'un Génevois qui est dans le même cas, et qui probablement restera estropié à Mersbourg.

Mais le roi de Prusse a une sœur qui doit avoir quelque crédit auprès de lui, et à qui je puis tout demander. Je lui ai écrit de la manière la plus pressante, et je lui ai recommandé M. le marquis de Choiseul comme je le dois. Ne doutez pas qu'elle n'en écrive au roi son frère : il ne doit lui rien refuser. Je crois que le roi de Prusse peut s'amuser actuellement à faire des grâces; il n'y a pas moyen de se battre avec six pieds de neige : aussi Schwednitz n'est pas pris, mais j'ai toujours grand'peur que M. de Richelieu ne se trouve entre les Hanovriens et les Prussiens. On se moque de tout cela dans votre Paris, et pourvu que les rentes de l'Hôtel-de-Ville soient payées, et qu'on ait quelques spectacles, on se soucie fort peu que les armées périssent. La chose peut pourtant devenir sérieuse, et vos sibarites peuvent un jour gémir.

Pour moi, mon cher ange, qui ne m'occupe que des siècles passés, je ne crois pas devoir cette année m'exposer au refus de la médaille. Qui diable a imaginé cette médaille? On ne l'aurait pas donnée à l'auteur de Britannicus qui n'eut que cinq représentations, et on l'aurait donnée à l'auteur de Régulus! Fi donc! il n'y a de médailles que celles que la postérité donne. Il faut un ami comme vous pour le temps présent, et de beaux vers pour l'avenir; mais je suis plus sensible à votre amitié qu'aux vains applaudissemens de quelques connaisseurs obscurs qui

pourront dire dans cent ans : Vraiment ce drôle-là avait quelques talens.

Mille respects à madame d'Argental et à tout ange.

## A M. GROSLEY,

### DE L'ACADÉMIE DES BELLES-LETTRES.

A Lausanne, le 22 janvier 1758.

Je ne reçus qu'hier, monsieur, les deux dissertations dont vous avez bien voulu m'honorer. Je les ai lues avec beaucoup de plaisir, et je ne perds pas un moment pour vous en faire mes remercîmens. Je vois que non-seulement vous avez beaucoup lu, mais que vous avez bien lu, et que vous réfléchissez encore mieux. Je crois comme vous, monsieur, que l'abbé de Saint-Réal (homme qu'il ne faut pas regarder comme un historien) a fait un roman de la conspiration de Venise; mais on ne peut douter que le fond ne soit vrai. Le procurateur Nani le dit positivement; et je me souviens que M. l'abbé Conti, noble Vénitien très-instruit et qui est mort dans une extrême vieillesse, regardait la conspiration du marquis de Bedmar comme une chose très-avérée. Comment ne le serait-elle pas, puisque le sénat renvoya cet ambassadeur sur-le-champ, et qu'il fit mourir tant de complices? Eût-on fait cet outrage au roi d'Espagne? se fût-on joué ainsi de la vie de tant de malheureux, pour supposer à l'Espagne une entreprise criminelle? On craignait alors beaucoup les Espagnols en Italie. Venise, qui n'était point en guerre avec eux, voulait les ménager. Eût-ce été les ménager que leur imputer une pareille trahison? On

l'ensevelit autant qu'on put dans le silence, et le sénat avait en cela très-grande raison. Comment vouliez-vous que ce même sénat empêchât ensuite la promotion de Bedmar au cardinalat? Les Vénitiens ont-ils jamais eu de crédit à Rome? L'entreprise de Bedmar contre Venise était une raison de plus pour lui procurer le chapeau, plutôt qu'une raison pour l'exclure.

Ne rangez pas non plus la conspiration des poudres parmi les suppositions; elle n'est que trop véritable. Personne en Angleterre ne forme le moindre doute aujourd'hui sur cette entreprise infernale. La lettre de Perci qui existe, la mort qu'il reçut à la tête de cent cavaliers, le supplice de dix conjurés, le discours de Jacques Ier au parlement, sont des preuves contre lesquelles les jésuites n'ont jamais opposé que des objections méprisées. C'est en respectant vos lumières que je vous fais ces observations; et c'est avec bien de l'estime, que j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre, etc.

## A Mme DE FONTAINE, A PARIS.

Lausanne, 26 janvier 1758.

Je reçois votre lettre du 19, ma chère nièce, et je me flatte que vous aurez la bonté de m'accuser la réception de celles que je vous ai envoyées par M. d'Alembert. Il faut d'abord que je justifie M. Constant que vous appelez *gros Suisse*. Il n'est ni Suisse ni gros. Nous autres Lausannais, qui jouons la comédie, nous sommes du pays roman, et point Suisses. Il envoya, avant de partir, chercher la boîte chez madame de Fontaine. On alla chez la fermière générale qui en-

voya promener le courrier, et qui dit qu'elle n'envoyait jamais rien à Lausanne.

On peint, il est vrai, la charpente de mon visage; mais c'est à condition que vous le copierez. Votre sœur attend l'habit d'Idamé avec plus d'impatience que je n'attends ceux de Narbas et de Zamti. Si elle avait bien fait, elle se serait habillée à sa fantaisie, sans suivre la fantaisie des autres, et sans vous donner tant de peines. Pour moi, avec sept ou huit aunes d'étoffe de Lyon, j'aurais très-bien arrangé mes guenilles de vieux bon homme : je n'aime à imiter ni le jeu, ni le style, ni la manière de se mettre; chacun a son goût, bon ou mauvais. Madame Denis a cru qu'on ne pouvait avoir une jarretière bien faite, sans la faire venir de Paris, à grands frais : elle voulait que je fisse faire mon jardin des Délices à Paris; mais comme ce jardin est pour moi, j'ai été mon jardinier, et je m'en trouve très-bien. Vous en jugerez, s'il vous plaît. J'aurais tout aussi bien été mon tailleur, et je voudrais que vous pussiez en juger. Toutes ces dépenses réitérées ruinent quand on a acheté, réparé, raccommodé, meublé une maison spacieuse, et qu'on l'embellit; mais il ne faut pas y prendre garde : il ne faut songer qu'à la bonté que vous avez d'entrer dans ces misères.

Je ne crois pas que l'abbé de Prades soit à Breslau, et je crois encore moins qu'on le fouette avec un écriteau au dos : car, s'il avait au dos cette belle devise, ce serait sur l'écriteau qu'on frapperait. Peut-être le fouette-t-on sur le cul; mais cela est sujet à des inconvéniens : les théologiens disent que cette façon peut occasioner ce qu'ils appellent des pollutions. Je crois encore moins qu'on ait exigé à Paris des cartons pour l'article *Genève* : la cour se soucie peu de nos hérétiques, et d'ailleurs il n'est pas possible d'aller

proposer un carton à tous les souscripteurs qui ont reçu le livre. Il n'y a pas quatre lecteurs qui l'achètent sans avoir souscrit.

Je ne crois pas non plus que M. le maréchal de Richelieu soit disgracié; il n'a point perdu la bataille de Rosbac; il a passé l'Aller; il a fait reculer les Hanovriens; il a fait de son mieux : on ne doit punir que la mauvaise volonté, et le roi est toujours juste.

Je ne crois point encore qu'il faille vingt ans pour détromper le public sur une très-mauvaise pièce; mais je crois fermement que le public d'aujourd'hui ne vaut pas la peine qu'on travaille pour lui, en quelque genre que ce puisse être.

Voilà, ma chère nièce, tout ce que je crois, et tout ce que je ne crois pas. Je vous ai ouvert le fond de mon cœur. Si vous avez quelque chose à croire dans ce monde, croyez que ce cœur est à vous. Vous ne me dites point si vous continuez à vous frotter circulairement avec de l'artanit, si vous mangez, si vous digérez, si vous êtes agréablement logée. Il faut, s'il vous plaît, que vous m'instruisiez de votre manière d'exister, car mon être s'intéresse tendrement au vôtre.

Savez-vous si c'est à Paris qu'on élève le prince de Parme, ou si l'abbé de Condillac va à Parme lui apprendre à raisonner? savez-vous quand il part? seriez-vous femme à lui persuader de prendre sa route par Genève et par Turin? S'il fait ce voyage cet hiver, nous le recevrions à Lausanne, nous le mènerions aux Délices, et de là nous le guinderions par le mont Cénis à Turin, de Turin dans le Milanais, et du Milanais dans le Parmesan. Portez-vous bien, et aimez-nous.

## A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Lausanne, le 3 février 1758.

Mon adorable gouverneur, béni soit le sieur Légier et ses consorts, et ses mauvais vers, et sa sottise, puisque tout cela m'attire tant de bontés de votre part! Soyez bien sûr que je ne suis sensible qu'aux marques généreuses de votre amitié, et point du tout à ces platitudes moitié franc-comtoises et moitié lotharingiennes. La nation des petits collets et des petits beaux esprits de province a été oubliée par M. de Réaumur dans l'Histoire des insectes; ainsi ne prenons pas garde à leur existence.

J'étais fort malade quand on me régala de ces beaux vers dignes d'une académie de..... Madame Denis les renvoya à Toul, bien cachetés; elle est aussi sensible que moi à la mention que vous voulez bien faire d'elle : vous l'aimeriez davantage si vous l'aviez vue jouer avant-hier dans une tragédie nouvelle, sur un très-joli théâtre, avec de très-bons acteurs dont j'étais le plus médiocre. Je ne me tirai pourtant pas mal du rôle de vieillard, attendu que malheureusement je le joue d'après nature. J'aurais bien voulu que M. le gouverneur de Toul nous eût honorés de sa présence réelle.

Les infamies et les persécutions dont on a affublé nos philosophes Diderot, d'Alembert et compagnie, me tiennent plus au cœur que les beaux vers de M. l'abbé Légier. Je persiste toujours dans mon idée qu'il faut déclarer qu'on renonce unanimement à l'Encyclopédie jusqu'à ce qu'on soit assuré d'une honnête liberté, et d'un peu de protection. Trois mille

souscripteurs se joindront à eux; ils crieront comme des aveugles, et le cri public est la plus infaillible des intrigues et la meilleure des protections.

Vous avez vu, sans doute, que notre ami d'Alembert appelé *O*, a, dans l'article *Genève*, loué beaucoup cette Église calviniste de n'être pas chrétienne; vous savez que ces prêtres en ont été très-ébaubis, et qu'ils ont fait une belle profession de foi dans laquelle ils résument, pour somme totale, qu'ils ont de la vénération pour Jésus, et qu'ils croient en Dieu. Leurs voisins leur reprochent à présent d'avoir autrefois brûlé Servet, et d'aller aujourd'hui plus loin que Servet : c'est un bon article pour l'histoire des contradictions de ce monde.

Voici le champ de l'histoire des meurtres qui va se rouvrir. M. le comte de Clermont aura une armée terriblement délabrée; son bisaïeul y eût été bien empêché. Qu'aurait dit Louis XIV, s'il avait vu un marquis de Brandebourg résister mieux que lui aux trois quarts de l'Europe? Heureux qui voit du port tous ces orages!

Je vais planter aux Délices; de là, je reviens à Lausanne pour nos spectacles; cela est plus sensé que d'aller en Allemagne. Je ne regrette aucun roi, aucun prince; mais je regrette fort M. le gouverneur de Toul, pour qui je suis pénétré de la plus tendre et de la plus respectueuse reconnaissance, et à qui je serai attaché toute ma vie.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 5 février 1758.

Je me flatte, mon divin ange, que M. le comte de Choiseul a reçu ma lettre; je lui fais mon compliment, et surtout au prince Henri qui a prévenu sa sœur : c'était à qui des deux ferait une action honnête. Ce Henri est très-aimable; ce n'est pas Henri IV, mais il a des grâces, des talens, de la douceur; et c'est lui qui était à la tête de cinq bataillons devant qui toute votre armée prit la poudre d'escampette, le 5 de novembre, journée qui a changé la destinée de l'Allemagne. Je reconnais bien mes chers compatriotes à l'enthousiasme où ils sont à présent pour le roi de Prusse, qu'ils regardaient comme Mandrin, il y a cinq ou six mois. Les Parisiens passent leur temps à élever des statues et à les briser; ils se divertissent à siffler et à battre des mains; et, avec bien moins d'esprit que les Athéniens, ils en ont tous les défauts, et sont encore plus excessifs.

Je m'affermis tous les jours dans l'opinion qu'il ne faut pas perdre un demi-quart d'heure de sommeil pour leur plaire. La persécution excitée contre l'Encyclopédie achève de me rendre mon lac délicieux; je goûte le plaisir d'être mieux logé que les trois quarts de vos importans, et d'être entièrement libre : si j'avais été à la tête de l'Encyclopédie, je serais venu où je suis; jugez si j'y dois rester. La littérature est un brigandage; le théâtre est une arène où on est livré aux bêtes; et une médaille pour deux succès, qui, d'ordinaire, sont deux exemples de mauvais goût, n'est qu'une sottise de plus. Les fous de la cour por-

taient autrefois des médailles; c'est apparemment celles-là qu'on donnera.

Nos médailles sont ici d'excellens soupers; nous n'avons point de cabales : on regarde comme une très-grande faveur d'être admis à nos spectacles. Les habits sont magnifiques, nos acteurs ne sont pas mauvais. Madame Denis est devenue supérieure dans les rôles de mère; je ne suis pas mauvais pour les vieux fous; nous ne pouvons commencer que dans quinze jours, parce que nous avons eu des malades: voilà l'état des choses. Je suis très-touché de l'état de madame d'Argental; il faut qu'elle vienne à Épidaure, consulter Esculape. Madame d'Épinay a obtenu des nerfs, madame de Muy a été guérie, ma nièce Fontaine a été tirée de la mort. Il faut aller à Lyon, voir son oncle; de là dans une terre qui est à M. de Mondorge ou à son frère; et, de cette terre, aux Délices.

Je vous prie de dire à M. le chevalier de Chauvelin que je lui souhaite quelque étisie, quelque marasme, quelque atrophie, afin qu'il prenne son chemin par Genève, quand il retournera à Turin.

Mais qu'est devenue la maison de votre île? Que ne demandez-vous un remboursement sur Hanovre ou sur Clèves?

Comment vont vos affaires de Cadix? ne recevez-vous pas quelques débris de temps en temps? Vivez heureux, mon cher ange; ce sont les vœux du plus maigre Suisse des Treize-Cantons.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, ce 9 février 1758.

Avez-vous, lisez-vous l'Encyclopédie, mon cher ange? Savez-vous les tracasseries, les tribulations qu'elle essuie? J'ai retiré mes enjeux, et j'ai mandé à M. Diderot de me renvoyer les articles et les papiers concernant cet ouvrage, et j'ai pris la liberté de stipuler qu'il renverrait chez vous les papiers cachetés; vous me le permettrez, sans doute : ce n'est plus la peine de travailler pour une entreprise qui va cesser d'être utile, et qui est traversée de tous côtés. Si Diderot, qui est entouré de sacs comme Perrin Dandin, et qui est accablé du fardeau, oubliait mes paperasses, j'ose vous supplier de vouloir bien envoyer chez lui, rue Taranne, quand vous serez à la comédie.

Nous allons, nous autres Suisses, jouer Fanime et la Femme qui a raison. Je pense qu'il faut différer long-temps pour le tripot de Paris, et laisser dégorger Iphigénie en Crimée. Par ma foi, vous autres Parisiens, vous n'avez pas le sens commun; Luc n'en a pas davantage d'avoir commencé cette horrible guerre qui lui a donné, à la vérité, de la gloire, mais qui le rend très-malheureux, lui et onze ou douze cent mille hommes ses semblables, s'il y a quelque chose de semblable à Luc. Je ne vois que folie et bêtise. *Interim, vale.* Heureux qui digère tranquillement! Comment va la santé de madame d'Argental?

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

9 février 1758.

La santé, madame, la santé! Voilà donc tout ce qui nous restait, et nous ne l'avons pas! Vous avez été malade, l'hiver m'a tué; Silhouette m'a ruiné. Il faut que je reprenne un peu de vie pour aller passer quelques jours auprès de vous, cet été, à l'île Jard. Monsieur votre fils se battra sans doute alors contre les Anglais et contre le prince Ferdinand, et j'en suis fâché.

On vend dans toute l'Europe les poésies du roi de Prusse dans lesquelles il dit que l'ame est mortelle, et que les chrétiens sont des faquins. Apparemment qu'à Rosbac nos Français étaient de bons chrétiens, et ont cru leur ame immortelle. Ils n'ont pas voulu perdre un si beau trésor, et hasarder d'être damnés. Ils ont pardonné au roi de Prusse en bons chrétiens, et ont sauvé leurs ames.

Que deviendra tout ceci, madame? Maupertuis le savait. Il avait prétendu qu'on pouvait aisément voir l'avenir en exaltant son ame. Il a laissé ce beau secret aux deux capucins entre lesquels il a remis son ame mortelle ou immortelle. Pour nos fortunes, elles sont très-mortelles, et Silhouette leur a fait une blessure incurable. J'ai grand'peur que monsieur votre fils ne soit pas payé de sa pension. Cependant, ceux qui font la guerre pendant que les autres font l'amour, mériteraient quelque petite distinction. Je veux vous parler de tout cela à l'île Jard, madame, avant que mon ame subisse le destin dont le roi de Prusse la menace.

Vivez tant que vous pourrez; je suis à vos pieds pour ma vie.

## A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Lausanne, 13 février 1758.

Je reçois, monsieur, une réponse à la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire hier. Votre bonté m'avait prévenu. Je ne savais pas que vous eussiez déjà reçu le fatras énorme dont vous voulez bien charger les tablettes de votre bibliothéque. Il y a là bien des inutilités; mais, si on se réduisait à l'utile, l'Encyclopédie même n'aurait pas tant de volumes. Il y a d'excellens articles; et celui de *Génie* n'est pas le moindre. Si vous étiez encore dans les gardes, n'est-il pas vrai que vous auriez arrêté ce père Chapelain qui prêche comme l'autre Chapelain fesait des vers, et qui a l'insolence de condamner, devant le roi, un livre muni du sceau du roi? Ces marauds-là ont peut-être raison de crier contre la vérité, et de sonner l'alarme quand leur ennemi est aux portes; mais on n'a pas raison de souffrir leurs impertinentes et punissables clameurs.

Voilà le temps où tous les philosophes devraient se réunir. Les fanatiques et les fripons forment de gros bataillons, et les philosophes dispersés se laissent battre en détail : on les égorge un à un; et pendant qu'ils sont sous le couteau, ils se brouillent ensemble, et prêtent des armes à l'ennemi commun. D'Alembert fait bien de quitter, et les autres font lâchement de continuer. Si vous avez du crédit sur Diderot et consorts, vous ferez une action de grand

général de les engager à se joindre tous, à marcher serré, à demander justice, et à ne reprendre l'ouvrage que quand ils auront obtenu ce qu'on leur doit, justice et liberté honnête. Il est infâme de travailler à un tel ouvrage comme on rame aux galères. Il me semble que les exhortations d'un homme comme vous doivent avoir du poids : c'est à vous de donner du cœur aux lâches.

Vous pensez comme il faut d'Iphigénie en Crimée; mais ce n'est pas la première fois que les badauds de Paris se sont trompés, et ce ne sera pas la dernière.

Vous persistez donc dans le goût de la physique; c'est un amusement pour toute la vie. Vous êtes-vous fait un cabinet d'histoire naturelle? Si vous avez commencé, vous ne finirez jamais. Pour moi, j'y ai renoncé, et en voici la raison : un jour, en soufflant mon feu, je me mis à songer pourquoi du bois fesait de la flamme; personne ne me l'a pu dire, et j'ai trouvé qu'il n'y a point d'expérience de physique qui approche de celle-là. J'ai planté des arbres, et je veux mourir si je sais comment ils croissent. Vous avez eu la bonté de faire des enfans, et vous ne savez pas comment. Je me le tiens pour dit, je renonce à être scrutateur; d'ailleurs, je ne vois guère que charlatanisme; et, excepté les découvertes de Newton et de deux ou trois autres, tout est système absurde; l'histoire de Gargantua vaut mieux.

Ma physique est réduite à planter des pêchers à l'abri du vent du nord. C'est encore une bien belle invention que les poêles dans les antichambres; j'ai eu des mouches dans mon cabinet tout l'hiver. Un bon cuisinier est encore un brave physicien; cela est rare à Lausanne. Plût à Dieu que le mien pût

vous servir de nos grosses truites, et que je fusse assez heureux pour philosopher avec vous, le long de mon beau lac de Lausanne à Genève!

Recevez les tendres respects du vieux Suisse V.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 25 février 1758.

Il ne s'agit point, mon cher et respectable ami, des articles qu'on m'avait demandés pour le huitième tome de l'Encyclopédie; ils sont à présent entre les mains de d'Alembert : il s'agit de papiers que Diderot a entre ses mains, au sujet de l'article *Genève*, et des Cacouacs.

Il faut que mon ame soit bien à son aise pour retravailler à Fanime, dans la multiplicité de mes occupations et de mes maladies. Nous la jouâmes hier, et avec un nouveau succès. Je jouais Mohadar; nous étions tous habillés comme les maîtres de l'univers. Je vous avertis que je jouai le bon homme de père mieux que Sarrazin : ce n'est point vanité, c'est vérité. Quand je dis mieux, j'entends si bien que je ne voudrais pas de Sarrazin pour mon sacristain. J'avais de la colère et des larmes, et une voix tantôt forte, tantôt tremblante! et des attitudes! et un bonnet! non, jamais il n'y eut de si beau bonnet. Mais je veux encore donner quelques coups de rabot à mon loisir, si Dieu me prête vie.

Oui, vous êtes des sibarites, fort au-dessous des Athéniens, dans le siècle présent. La décadence est arrivée chez vous beaucoup plus tôt que chez eux; mais vous leur ressemblez dans votre inconstance: vous traitiez le roi de Prusse de Mandrin, il y a six mois; aujourd'hui c'est Alexandre. Dieu vous bé-

nisse! Alexandre n'a point fui dix lieues à Molvitz, et n'a point crocheté les armoires de Darius, pour avoir un prétexte de prendre l'argent du pays. Peut-être Alexandre aurait récompensé Iphigénie en Crimée, comme il récompensa Chérile.

Je vous remercie, mon divin ange, de ce que vous faites pour ces Douglas. C'est vous qui ne démentez jamais votre caractère, et qui êtes toujours bienfesant. Voulez-vous bien faire mes complimens à M. de Chauvelin? Je suis toujours fâché qu'il s'en retourne par Lyon; M. l'abbé de Bernis trouverait fort bon qu'il passât par les Délices. J'ai reçu trois lettres de lui, dans lesquelles il me marque *toujours* la même amitié. Madame de Pompadour a *toujours* la même bonté pour moi. Il est vrai qu'il y a *toujours* quelques bigots qui me voient de travers, et que le roi a *toujours* sur le cœur ma chambellanie; mais je n'en suis pas moins content dans la retraite que j'ai choisie. Je n'aime point votre pays, dans lequel on n'a de considération qu'autant qu'on a acheté un *office*, et où il faut être janséniste ou moliniste pour avoir des appuis. J'aime un pays où les souverains viennent souper chez moi. Si vous aviez vu hier Fanime, vous auriez cabalé pour me faire avoir la médaille. Mais qui donc jouera Énide? Si c'est la Gaussin, elle a les fesses trop avalées, et elle est trop monotone. Madame d'Hermenches l'a très-bien jouée. Et que dirons-nous de la belle-fille du marquis de Langalerie, belle comme le jour? et elle devient actrice, son mari se forme, tout le monde joue avec chaleur. Vos acteurs de Paris sont à la glace. Nous eûmes après Fanime des rafraîchissemens pour toute la salle; ensuite le très-joli opéra des Troqueurs, et puis un grand souper. C'est ainsi que l'hiver se passe : cela vaut bien l'empire de madame Geoffrin, etc.

Il faut ajouter à ma lettre que la déclaration des prêtres de Genève justifie entièrement d'Alembert. Ils ne disent point que l'enfer soit éternel, mais qu'il y a dans l'Écriture des menaces de peines éternelles : ils ne disent point Jésus égal à Dieu le père ; ils ne l'adorent point ; ils disent qu'ils ont pour lui plus que du respect ; ils veulent apparemment dire du goût. Ils se déclarent, en un mot, chrétiens déistes.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Lausanne, 26 février 1758.

Quand j'écris au roi de Prusse et à M. l'abbé de Bernis, sur des choses peu importantes, ils m'honorent d'une réponse dans la huitaine. J'écrivis à M. Diderot, il y a deux mois, sur une affaire très-grave qui le regarde, et il ne me donna pas signe de vie. Je demandai réponse par quatre ou cinq ordinaires, et je n'en obtins point. Je fis redemander mes lettres ; j'étais en droit de regarder ce procédé comme un outrage ; il a dû me blesser d'autant plus que j'ai été le partisan le plus déclaré de l'Encyclopédie ; j'ai même travaillé à une cinquantaine d'articles qu'on a bien voulu me confier ; je ne me suis point rebuté de la futilité des sujets qu'on m'abandonnait, ni du dégoût mortel que m'ont donné plusieurs articles de cette espèce, traités avec la même ineptie qu'on écrivait autrefois le Mercure galant, et qui déshonorent un monument élevé à la gloire de la nation. Personne ne s'est intéressé plus vivement que moi à M. Diderot et à son entreprise. Plus cet intérêt est ardent, plus j'ai dû être outré de son procédé.

Je ne suis pas moins affligé de ce qu'il m'écrit enfin au bout de deux mois. Des engagemens avec des libraires! Est-ce bien à un grand homme tel que lui à dépendre des libraires? C'est aux libraires à attendre ses ordres dans son antichambre. Cette entreprise immense vaudra donc à M. Diderot environ trente mille livres! Elle devait lui en valoir deux cent mille (j'entends à lui et à M. d'Alembert, et à une ou deux personnes qui les secondent); et, s'ils avaient voulu seulement honorer le petit trou de Lausanne de leurs travaux, je leur aurais fait mon billet de deux cent mille livres; et, s'ils étaient assez persécutés et assez déterminés pour prendre ce parti, en s'arrangeant avec les libraires de Paris, on trouverait bien encore le moyen de finir l'ouvrage avec une honnête liberté et dans le sein du repos, et avec sûreté pour les libraires de Paris et pour les souscripteurs. Mais il n'est pas question de prendre un parti si extrême, qui cependant n'est pas impraticable, et qui ferait honneur à la philosophie.

Il est question de ne se pas prostituer à de vils ennemis, de ne pas travailler en esclaves des libraires et en esclaves des persécuteurs; il s'agit d'attirer pour soi-même et pour son ouvrage la considération qu'on mérite. Pour parvenir à ce but essentiel, que faut-il faire? Rien; oui, ne rien faire, ou paraître ne rien faire pendant six mois, pendant un an. Il y a trois mille souscripteurs; ce sont trois mille voix qui crieront : *Laissez travailler avec honneur ceux qui nous instruisent et qui honorent la nation.* Le cri public rendra les persécuteurs exécrables. Vous me mandez, mon cher et respectable ami, que M. le procureur-général a été très-content du septième volume; c'est déjà une bonne sûreté. L'ouvrage est imprimé avec approbation et privilége du roi; il ne

faut donc pas souffrir qu'un misérable (1) ose prêcher devant le roi contre la raison imprimée une fois avec privilége; il ne faut donc pas souffrir que l'auteur de la Gazette dise dans les Affiches de Province que les précepteurs de la nation veulent anéantir la religion et corrompre les mœurs; il ne faut donc pas souffrir qu'un écrivain mercenaire débite impunément le libelle des Cacouacs (2).

Ces deux misérables dépendent des bureaux du ministère; mais sûrement ce n'est pas M. l'abbé de Bernis qui les encourage, ce n'est pas madame de Pompadour. Je suis persuadé, au contraire, que madame de Pompadour obtiendrait une pension pour M. Diderot; elle y mettrait sa gloire, et j'ose croire que cela ne serait pas bien difficile.

C'est à quoi il faudrait s'occuper pendant six mois. Que M. Diderot, M. d'Alembert, M. de Jaucourt, et l'auteur de l'excellent article de la *Génération* (3), déclarent qu'ils ne travailleront plus, si on ne leur rend justice, si on leur donne des réviseurs malintentionnés; et je vois évidemment que la voix du public, qui est la plus puissante des protections, mettra ceux qui enseignent la nation sur le trône des lettres où ils doivent être. Alors, M. d'Alembert devra travailler plus que jamais; alors, il travaillera : mais il faut avoir et la sagesse d'être tous unis, et le courage de persister quelques mois à déclarer qu'on ne veut point travailler *sub gladio*. Ce n'est pas certainement un grand mal de faire atten-

(1) Chapelain, prédicateur du roi, qui dans un sermon prêché à la cour avait injurié les philosophes.

(2) Le Catéchisme des Cacouacs, brochure de Moreau contre l'Encyclopédie. Ce Moreau rédigeait l'Observateur Hollandais, pamphlet périodique contre le grand Frédéric.

(3) Le baron de Haller, médecin, naturaliste et poëte.

dre le public; c'est, au contraire, un très-grand bien. On amasse pendant ce temps-là des matériaux, on grave des planches, on se ménage des protections, et ensuite on donne un huitième volume dans lequel on n'insère plus les plates déclamations et les trivialités dont les précédens ont été infectés; on met à la tête de ce volume une préface dans laquelle on écrase les détracteurs avec cette noblesse et cet air de supériorité dont Hercule écrase un monstre dans un tableau de Lebrun.

En un mot, je demande instamment qu'on soit uni; qu'on paraisse renoncer à tout; qu'on s'assure protection et liberté; qu'on se donne tout le public pour associé, en lui fesant craindre de voir tomber un ouvrage nécessaire.

Tout le malheur vient de ce que M. Diderot n'a pas fait d'abord la même déclaration que M. d'Alembert. Il en est encore temps : on viendra à bout de tout, avec l'air de ne plus vouloir travailler à rien. Du temps et des amis, et le succès est infaillible. Je suis en droit d'écrire à madame de Pompadour les lettres les plus fortes, et je ferai écrire des personnes de poids, si on trouve ce parti convenable.

Mais un homme qui est capable de passer deux mois sans répondre sur des choses si essentielles, est-il capable de se remuer comme il faut dans une telle affaire?

Je prie instamment M. Diderot de brûler devant M. d'Argental mon billet sur les Cacouacs, dans lequel je me méprenais sur l'auteur. J'aime M. Diderot, je le respecte et je suis fâché.

## A M. DE CIDDEVILLE.

A Lausanne, le 3 mars 1758.

Je reçois de vous, mon cher et ancien ami, deux lettres charmantes; vers et prose, tout me rappelle la bonté de votre cœur et les grâces de votre esprit. J'aime mieux vous dire bien vite, et tout simplement, combien j'en suis touché, que d'attendre l'inspiration et le moment heureux de faire des vers, pour vous remercier dignement. D'ailleurs je suis plongé dans les détails de l'histoire, attendu qu'on va réimprimer cette Histoire générale, ce portrait des sottises et des horreurs du genre humain pendant huit à neuf siècles.

Un peu d'histrionage partage encore mon temps. Nous avons joué une pièce nouvelle sur un très-joli théâtre; madame Denis a été applaudie comme mademoiselle Clairon, et elle l'aurait été de même à Paris. Je vous avertis, sans vanité, que je suis le meilleur vieux fou qu'il y ait dans aucune troupe. Croyez que vous auriez été bien surpris, si vous aviez vu, sur le bord de notre lac, une tragédie nouvelle très-bien jouée, très-bien sentie, très-bien jugée, suivie de danses exécutées à merveille, et d'un opéra-buffa encore mieux exécuté; le tout par de belles femmes, par des jeunes gens bien faits, qui ont de l'esprit, et devant une assemblée qui a du goût. Les acteurs se sont formés en un an; ce sont des fruits que les Alpes et le mont Jura n'avaient point encore portés. César ne prévoyait pas, quand il vint ravager ce petit coin de terre, qu'il y aurait un jour plus d'esprit qu'à Rome.

Comptez que les Iphigénie, les Astarbé, ne nous épouvantent pas, et que notre pays roman n'est pas à dédaigner. Je suis malheureusement obligé de quitter tout cela, pour aller faire quelques jours le métier de jardinier aux Délices. Chacun a son Launay. Je cours du théâtre à mes plants, à mes vignes, à mes tulipes; et de là je reviens au théâtre, du théâtre à l'histoire, et de tout cela à votre amitié, qui est la première des consolations.

Les vers du roi de Prusse, dont vous me parlez, étaient fourrés dans une lettre qu'il m'écrivit trois jours avant la journée de Rosbac. La date rend les vers très-beaux. Je lui avais gardé le secret; mais il a donné lui-même des copies; et vous savez que les rois, qui sont les maîtres du bien d'autrui, sont aussi les maîtres du leur. Ce diable d'homme est, sans contredit, celui de tous les rois qui fait le plus de vers, et qui donne le plus de batailles. Nous verrons comment le tout finira.

La canaille de vos convulsionnaires est, sans doute, digne des Petites Maisons; mais il y a eu des corps, des ordres qui mériteraient d'y être admis. Il faut toujours qu'il y ait en France quelque maladie épidémique; et très-souvent elle tombe sur les cervelles; si la guerre continue, elle tombera sur les bourses, j'entends *supra loculos*.

Vous ne me dites rien du grand-abbé; on parlait d'un voyage qu'il devait faire au pays roman; mais il n'osera, ni vous non plus. Je vous embrasse avec bien de la tendresse et des regrets.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 7 mars 1758.

Mon cher ange, êtes-vous couché sur le testament de M. le cardinal de Tencin? a-t-il laissé quelque chose à son Goussaut? viendrez-vous à Lyon discuter la succession? Ce serait là une belle occasion pour madame d'Argental de venir consulter Tronchin; nous ferions un feu de joie aux Délices, non pas pour la mort de l'oncle, mais pour le joyeux avénement du neveu. J'ai perdu dans cet oncle un homme qui, depuis trois mois, s'était lié avec moi de la manière la plus intime et la plus extraordinaire; mais il n'y a pas moyen de vous dire comment.

Il suffit que tout le monde nous redemande Fanime, et que nous la rejouons encore demain.

Je persiste, mon cher ange, à conseiller aux encyclopédistes de s'unir comme des frères, et d'être opiniâtres comme des prêtres; de déclarer qu'ils abandonnent tout, et de forcer le public à se mettre à leurs pieds.

Avez-vous vu le vainqueur de Mahon, qui ne devait pas aller sur le Véser? est-il encore fâché contre moi de ce que, madame Denis étant très-malade des suites de cette ancienne cuisse, je ne l'ai pas abandonnée pour aller à Strasbourg dans l'antichambre de monsieur le maréchal, qui, en passant, le nez haut, au milieu de deux haies d'officiers, m'aurait demandé s'il y avait une bonne troupe dans la ville? Ce serait pour vous, mon cher ange, que je ferais cent lieues.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Lausanne, 12 mars 1758.

Mon cher ange, je viens de lire un volume de lettres de mademoiselle Aïssé (1), écrites à une madame Calendrini de Genève. Cette Circassienne était plus naïve qu'une Champenoise; ce qui me plaît de ses lettres, c'est qu'elle vous aimait comme vous méritez d'être aimé. Elle parle souvent de vous comme j'en parle et comme j'en pense.

Vous dites donc que Diderot est un bon homme. Je le crois, car il est naïf. Plus il est bon homme, et plus je le plains d'être dépendant des libraires qui ne sont point du tout bonnes gens, et d'être en proie à la rage des ennemis de la philosophie. C'est une chose pitoyable, que des associés de mérite ne soient ni maîtres de leur ouvrage, ni maîtres de leurs pensées; aussi l'édifice est-il bâti moitié de marbre, moitié de boue. J'ai prié d'Alembert de vous donner les articles que j'avais ébauchés pour le huitième volume; je vous supplie de vouloir bien me les renvoyer contresignés, ou de les donner à Jean-Robert Tronchin, qui me les apportera à son retour.

J'avais toujours cru que Diderot et d'Alembert me demandaient, de concert, les articles dont on m'envoyait la liste; je suis très-fâché que ces deux hommes, nécessaires l'un à l'autre, soient désunis,

(1) Née en Circassie, vers 1694, vendue à quatre ans 1500 fr. à M. de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople, père de MM. d'Argental et de Pont-de-Veyle, avec lesquels elle fut élevée.

et qu'ils ne s'entendent pas pour mettre le public à leurs pieds.

Pour moi, je me suis amusé à jouer Fanime et Alzire. Mademoiselle Clairon, je vous demande pardon, mais vous n'avez jamais bien joué la tirade du troisième acte :

> De l'hymen, de l'amour venge ici tous les droits ;
> Punis une coupable, et sois juste une fois.
> (Alzire, act. III, sc. 5.)

Pourquoi cela, mademoiselle? c'est que vous n'avez jamais lié les quatre vers de la fin, et appuyé sur le dernier : c'est le secret. Vous n'avez jamais bien joué l'endroit où Alzire demande grâce à son mari pour son amant; et cela par la même raison. Vous êtes une actrice admirable; j'en conviens : mais madame Denis a joué ces deux endroits mieux que vous. Et vous, vieux débagouleur de Sarrazin, vous n'avez jamais joué Alvarès comme moi, entendez-vous.

Mon divin ange, depuis cette maudite affaire de Rosbac, tout a été en décadence dans nos armées, comme dans les beaux-arts à Paris. Je ne vois de tous côtés que sujets d'affliction et de honte. On dit pourtant que M. Colardeau est remonté sur son Astarbé; je ne sais pas sur quoi nos généraux remonteront. Dieu nous soit en aide.

Comment se porte madame d'Argental? quelles nouvelles sottises a-t-on faites? quel nouveau mauvais livre avez-vous? quelle nouvelle misère? Si vous voyez ce bon Diderot, dites à ce pauvre esclave que je lui pardonne d'aussi bon cœur que je le plains.

## A M. LINANT (1).

A Lausanne, 12 mars 1758.

Quand je lis vos vers séduisans,
Je ressemble aux vieilles coquettes,
Qui n'osant plus avoir d'amans,
Baissent leurs yeux et leurs cornettes;
Mais si quelque jeune galant
Parle d'amour en leur présence,
Adieu sagesse, adieu prudence,
La rage d'aimer leur reprend.

La rage des vers ne me reprend pas tout-à-fait, monsieur; je me contente de sentir le mérite des vôtres. Il est plus aisé que vous ne le dites, de faire entendre raison à mes Suisses de Lausanne : il y a Suisses et Suisses; ceux de Lausanne diffèrent plus des petits Cantons, que Paris des Bas-Bretons.

Je reviendrai aux Délices le plus tôt que je pourrai, pour faire ma cour à madame d'Épinay. Ne m'oubliez pas auprès du grand philosophe, votre pupille, etc.

## A M. LE BARON DE ZURLAUBEN,

BRIGADIER D'INFANTERIE, ET CAPITAINE AU RÉGIMENT DES GARDES-SUISSES.

A Lausanne, le 14 mars 1758.

Monsieur, il y a long-temps que je respectais votre nom; et votre Histoire militaire des Suisses, en

(1) Ce M. Linant n'est point de la famille d'un autre Linant, élève de M. de Voltaire.

France, m'a inspiré pour votre personne l'estime qu'on ne peut lui refuser. Je conviens avec vous que Benjamin de Rohan était un grand et digne chef de parti. Il prenait de l'argent des Espagnols, superstitieux catholiques, pour faire révolter les calvinistes fougueux de France; il en prenait ensuite du roi de France, pour faire la paix. Il fesait toujours étaler une grande *Bible* sur une table dans tous les cabarets où il couchait; d'ailleurs, entendant mieux que personne la manière dont on fesait la guerre dans ce temps-là. J'ai fait mention de lui dans une Histoire générale, au chapitre du ministère du cardinal de Richelieu; mais je n'en ai parlé dans ce tableau des malheurs de l'univers, qu'autant qu'on le peut d'un ambitieux subalterne qui n'a troublé qu'une petite province dans un coin du monde, et qui n'a pas réussi. Il aurait fait de plus grandes choses sur un plus grand théâtre, surtout s'il eût employé contre les ennemis de l'état le génie qu'il employa contre sa patrie. Les hommes qui n'ont pas changé le destin des états, n'ont aujourd'hui qu'une place bien médiocre dans les niches du temple de la gloire, où l'on trouve une foule prodigieuse de guerriers. On a tant célébré de grands hommes, qu'il n'y a presque plus de grands hommes. Cependant, monsieur, si un homme de votre mérite gratifie le public d'une partie des Mémoires du duc de Rohan sur la guerre de la Valteline, je me ferai un plaisir et un honneur d'obéir à vos ordres, supposé que je trouve par hasard quelque idée qui ne soit pas tout-à-fait indigne de vos peines et du service que vous rendez aux amateurs de l'histoire.

## A M. LE BARON DE ZURLAUBEN.

Aux Délices, près de Genève, 1758.

Vous me donnez, monsieur, une extrême envie de vous obéir, mais vous ne pouvez me donner le talent de faire quelque chose d'heureux qui remplisse votre idée, et qui plaise au public et à vous. La langue française n'est guère propre aux inscriptions et aux épigraphes; cependant, si vous en voulez souffrir une médiocre à la tête d'un bon livre, et au bas du portrait du duc de Rohan, en voici une que je hasarde, uniquement pour obéir à vos ordres. Puisqu'il s'agit du petit pays et de la petite guerre de la Valteline, ne trouvez pas mauvais que je trouve le théâtre petit; c'est assez que votre héros ne le soit pas.

Sur un plus grand théâtre il aurait dû paraître :
Il agit en héros, en sage il écrivit.
Il fut même un grand homme en combattant son maître,
Et plus grand lorsqu'il le servit.

Vous voudriez, sans doute, de meilleurs vers, monsieur, et moi aussi; mais il y a long-temps que j'ai renoncé à rimer. Une chose à laquelle je sens que je ne renoncerai jamais, c'est aux sentimens d'estime que je vous dois, et à l'envie de vous plaire. Pardonnez cette courte prose et ces plats vers à un pauvre malade.

## A M. L'ABBÉ AUBERT, A PARIS.

Aux Délices, 22 mars 1758.

Je n'ai reçu, monsieur, que depuis très-peu de jours, dans ma campagne où je suis de retour, la lettre pleine d'esprit et de grâces dont vous m'avez honoré, accompagnée de votre livre qui me rend encore votre lettre plus précieuse. Je ne sais quel contretemps a pu retarder un présent si flatteur pour moi. J'ai lu vos fables avec tout le plaisir qu'on doit sentir, quand on voit la raison ornée des charmes de l'esprit. Il y en a quelques-unes qui respirent la philosophie la plus digne de l'homme. Celles du Merle, du Patriarche, des Fourmis sont de ce nombre. De telles fables sont du sublime, écrit avec naïveté. Vous avez le mérite du style, celui de l'invention, dans un genre où tout paraissait avoir été dit. Je vous remercie et je vous félicite. Je donnerais ici plus d'étendue à tous les sentimens que vous m'inspirez, si le mauvais état de ma santé me permettait les longues lettres; je peux à peine dicter, mais je ne suis pas moins sensible à votre mérite et à votre présent.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime que je vous dois, etc.

## A Mme DE GRAFFIGNY.

Aux Délices, 22 mars 1758.

Dieu conserve votre santé, madame! Je vous tiens ce propos, parce que je suis redevenu malade à ma retraite des Délices, et je sens que, sans la santé, on n'a ni plaisir, ni philosophie, ni idées.

Si j'étais capable de regretter Paris, je regretterais surtout de ne pas me trouver à la naissance de la Fille d'Aristide (1), et de ne pas faire ma cour à madame sa mère. Melpomène et Thalie sont donc logées dans la même maison? Vous dites que M. de La Touche connaît les livres, et très-peu le monde; mais c'est le connaître très-bien que de vivre avec vous. Vous lui apprendrez comme le monde est fait, et il verra en vous ce que le monde a de meilleur. Vous le peindrez tous deux; vous, madame, avec le pinceau de Ménandre; et lui, avec ceux d'Euripide; car vous voilà tous deux Grecs.

Vous avez voulu mettre un homme juste sur le théâtre; il a fallu chercher dans l'ancienne Grèce : nous n'avons eu que Louis XIII qui ait eu ce beau surnom; Dieu sait comme il le méritait. Ce titre de *juste* fut la définition d'Aristide, et le sobriquet de Louis XIII.

Quant au très-aimable et très-brillant petit-neveu du ministre, plus grand que juste, de Louis-le-Juste, je vous félicite tous deux de ce qu'il vient oublier avec vous les tracasseries de la cour et de l'armée. Je ne puis pas me vanter à vous de recevoir de ses lettres, comme vous vous vantez de jouir des charmes de sa conversation; il m'a abandonné : c'est depuis qu'il est allé guerroyer chez les Cimbres. Il m'avait donné rendez-vous à Strasbourg; mais, précisément dans ce temps-là, une des cuisses de ma nièce s'avisa de devenir aussi grosse que son corps. Elle avait déjà été à la mort de cette maladie : c'était une suite de la belle peur que le roi de Prusse lui avait faite à Francfort. Si tous ceux à qui il a fait

(1) Comédie de madame de Graffigny, représentée le 29 avril 1758.

peur avaient la cuisse enflée, il faudrait élargir bien des chausses. Je ne sais si M. le maréchal de Richelieu m'a trouvé un oncle trop tendre, de ne lui pas sacrifier une cuisse pour le voyage de Strasbourg; mais, depuis ce temps-là, il a eu la barbarie de ne me plus écrire.

Je me suis dépiqué avec le roi de Prusse, qui est beaucoup plus régulier que lui; mais je sens cependant que je ferais plus volontiers un voyage pour revoir mon héros français, que mon héros prussien.

Je voudrais bien, madame, me trouver entre vous deux; ma destinée ne le veut pas; elle m'a fait Suisse et jardinier. Je m'accommode très-bien de ces deux qualités. Heureux qui sait vivre dans la retraite! cela n'est pas aisé aux grands de ce monde, mais cela est très-facile pour les petits.

Je me trouve fort bien, et je suis toujours, madame, votre très-fidèle Suisse.

## A M. L'ABBÉ DE VOISENON,

Qui avait envoyé à l'auteur son motet français : *Les Israélites sur la montagne d'Oreb.*

Mars 1758.

Mon cher évêque (1), j'ai été enchanté de votre souvenir, et de votre beau mandement israélite : on ne peut pas mieux demander à boire : c'est dommage que Moïse n'ait donné à boire que de l'eau à ces pauvres gens; mais je me flatte que vous ferez, pour Pâques prochain, au moins une noce de Cana.

(1) On l'appelait l'évêque de Mont-Rouge, parce qu'il était souvent au château de M. le duc de La Vallière, à Mont-Rouge.

Ce miracle est au-dessus de l'autre; et rien ne vous manquera plus, quand vous aurez apaisé la soif des buveurs de l'Ancien et du Nouveau Testament. Franchement, votre petit ouvrage est très-bien fait et très-lyrique. Mondonville doit vous avoir beaucoup d'obligation; et j'ai plus de soif de vous revoir que vous n'en avez de venir à mes petites Délices; mais ce n'est pas aux Délices qu'il fallait venir, c'est à Lausanne. Madame Denis y a la même réputation que mademoiselle Clairon a dans votre pays. Vous seriez assez étonné de voir des pièces nouvelles en Suisse, et mieux jouées, en général, qu'elles ne le seraient à Paris : c'est à quoi nous avons passé notre hiver pour nous dépiquer du malheur de nos armées. Nous vous aurions très-bien logé; nous vous aurions fait manger force gélinotes et de grosses truites; nous vous aurions crevé, et M. Tronchin vous aurait guéri; mais vous n'êtes pas un prêtre à faire une mission chez nous autres hérétiques; jamais votre zèle ne sera assez grand pour venir sur notre beau lac de Genève. Je vous avertis pourtant qu'il y a de très-jolies femmes à convertir dans Lausanne. Madame Denis se souvient toujours de vous avec bien de l'amitié, et n'en compte pas sur vous davantage. Vous nous écrivez une fois en cinq ans, nous reconnaissons là les mœurs de Paris : encore est-ce beaucoup que, dans vos dissipations, vous vous soyez ressouvenu de vos amis, qui ne vous oublient jamais, et qui savent, autant que vos Parisiennes, combien vous êtes aimable. Nous ne regrettons pas beaucoup de choses, mais nous regrettons toujours le très-aimable et très-volage évêque de Mont-Rouge.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

Aux Délices, 4 avril 1758.

Mon cher et respectable ami, je ne devrais être étonné de rien à mon âge. Je le suis pourtant de ce testament. Je sais, à n'en pouvoir douter, que le testateur (1) était l'homme du sacré collége qui avait le plus d'argent comptant. Il y a sept ou huit ans que l'homme de confiance, dont vous me parlez, lui sauva cinq cent mille livres qui étaient en dépôt chez un homme d'affaires dont le nom ne me revient pas; c'est celui qui se coupa la gorge pour faire banqueroute, ou qui fit croire qu'il se l'était coupée. On eut le temps de retirer les cinq cent mille livres avant cette belle aventure.

Certainement, si madame de Groslée ne se retire pas à Grenoble, si elle reste à Lyon, l'homme de confiance sera l'homme le plus propre à vous servir; et vous croyez bien, mon cher ange, que je ne manquerai pas à l'encourager, quoiqu'un homme qui vous a vu, et qui vous connaît, n'ait assurément nul besoin d'aiguillon pour s'intéresser à vous.

Je suis charmé que M. le maréchal de Richelieu ait exigé du cardinal, votre oncle, l'action honnête qu'il fit quand il vous assura une partie de sa pension; mais s'il faut toujours envoyer de nouvelles armées se fondre en Allemagne, il est à craindre qu'à la fin les pensions ne soient mal payées. Heureux ceux dont la fortune est indépendante! Je ne reviens point de votre singulière aventure de cette maison dans une

(1) Le cardinal de Tencin.

île que les Anglais ont brûlée (1). Il faut au moins que, par un dédommagement très-légitime, la pension vous soit payée exactement.

Je ne sais si M. le maréchal de Richelieu a beaucoup de crédit à la cour; je crois que vous le voyez souvent. Je ne suis pas trop content de lui. Je vous ai déjà dit qu'il s'était figuré que je devais courir à Strasbourg pour le voir à son passage, lorsqu'il alla commander cette malheureuse armée. Madame Denis était alors très-malade; elle avait la fièvre. Vous vous souvenez que le roi de Prusse lui avait fait enfler une cuisse, il y a cinq ans; cette cuisse renflait encore. Les maux que les rois causent n'ont point de fin. M. de Richelieu a trouvé mauvais apparemment que je ne lui aie pas sacrifié une cuisse de nièce. Il ne m'a point écrit, et le bon de l'affaire est que le roi de Prusse m'écrit souvent. Cependant je veux toujours plus compter sur M. de Richelieu que sur un roi. Il est vrai que, dans mon agréable retraite, ni les monarques ni les généraux d'armées ne troublent guère mon repos.

Je suis toujours affligé que Diderot, d'Alembert et autres ne soient pas réunis, n'aient pas donné des lois, n'aient pas été libres; et je suis toujours indigné que l'Encyclopédie soit avilie et défigurée par mille articles ridicules, par mille déclamations d'écoliers qui ne mériteraient pas de trouver place dans le Mercure. Voilà mes sentimens, et parbleu j'ai raison.

Mille tendres respects à tous les anges. Je vous embrasse tant que je peux.

(1) Les îles de Rhé et d'Aix, qui appartenaient alors à M. d'Argental, avaient été en partie ravagées par les Anglais. Le roi en a fait depuis l'acquisition.

## A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, près de Genève, le 20 avril 1758.

Monsieur, je me console du retardement des instructions que votre excellence veut bien m'envoyer, dans l'espérance qu'elles n'en seront que plus amples et plus détaillées. La création de Pierre-le-Grand devient chaque jour plus digne de l'attention de la postérité. Tout ce qu'il a créé se perfectionne sous l'empire de son auguste fille l'impératrice, à qui je souhaite une vie plus longue que celle du grand homme dont elle est née. Je me flatte, monsieur, que ceux qui sont chargés par votre excellence du soin de rédiger ces Mémoires, n'oublieront ni les belles campagnes contre les Turcs, ni celles contre les Suédois, ni ce que votre illustre nation fait aujourd'hui. Plus votre empire sera bien connu, plus il sera respecté. Il n'y a point d'exemple sur la terre d'une nation qui soit devenue si considérable en tout genre, en si peu de temps. Il ne vous a fallu qu'un demi-siècle pour embrasser tous les arts utiles et agréables. C'est surtout ce prodige unique que je voudrais développer. Je ne serai, monsieur, que votre secrétaire dans cette grande et noble entreprise. Je ne doute pas que votre attachement pour l'impératrice et pour votre patrie ne vous ait porté à rassembler tout ce qui pourra contribuer à la gloire de l'une et de l'autre. La culture des terres, les manufactures, la marine, les découvertes, la police publique, la discipline militaire, les lois, les mœurs, les arts, tout entre dans votre plan. Il ne doit manquer aucun fleuron à cette couronne. Je consacrerai avec zèle les derniers jours de ma vie à mettre en œuvre ces monumens pré-

cieux, bien persuadé que la collection que je recevrai de vos bontés sera digne de celui qui me l'envoie, et répondra à la grandeur et à l'universalité de ses vues patriotiques. J'ai, etc.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 4 mai 1758.

Mon divin ange, j'avoue d'abord que l'envie de vous voir est très-capable de me faire donner les conseils les plus intéressés; je ferais des friponneries pour obtenir de vous un petit voyage aux Délices; mais si je suis capable de ne pas écouter un si grand intérêt, je vous dirai que le vôtre est assurément de faire un tour à Lyon. Soyez bien sûr que le confident vous servira comme vous méritez d'être servi; mais votre présence fera bien mieux. Ce serait une façon bien simple, bien honnête, de vous faire prier par madame de Groslée de venir la voir. Je suis persuadé que le confident n'aura pas de peine à lui faire dire qu'elle en meurt d'envie, quoiqu'à son âge on n'ait peut-être d'autre envie que celle de vivre; mais s'il lui reste quelque étincelle de bon goût, comment ne souhaitera-t-elle pas très-ardemment de vous avoir quelque temps auprès d'elle? Je vous crois bien gauche, mon cher et respectable ami, quand il s'agit de mitonner un héritage; mais le confident travaillera pour vous. Votre unique besogne est de plaire, et c'est à quoi vous réussissez mieux que personne au monde, sans même y songer. Le confident sera à Lyon au mois de mai; plût à Dieu que vous y fussiez au mois d'août! Voilà peut-être une belle chimère; mais je ne connais point de vérité qui me fasse autant de plaisir qu'une si chère illusion; et pourquoi serait-ce une chimère?

Vous sentez bien qu'il n'y a pas de temps à perdre; les visites qu'on doit à des dames de quatre-vingts ans ne peuvent guère être différées. C'est à madame de Groslée à vous payer de votre maison de l'île d'Aix, puisque le gouvernement ne peut vous indemniser. Madame de Crèvecœur a eu vingt mille francs de pension pour épouser le fils de madame de Lutzelbourg; si l'on fait beaucoup de pareils arrangemens, il ne reste pas de quoi payer les maisons brûlées; il ne restera pas même de quoi empêcher qu'on en brûle d'autres, s'il est vrai qu'on ait pris les vaisseaux de M. Duquesne, et si les affaires du temps sont aussi délabrées qu'on le dit. Cependant a-t-on joué la Fille d'Aristide? a-t-on donné quelque belle tragédie nouvelle? recommence-t-on le travail de l'Encyclopédie? d'Alembert se laisse-t-il fléchir? Je voudrais bien savoir où l'on en est, afin de m'arranger pour mes petits articles.

Mille respects à madame d'Argental et à tous les anges.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 8 mai 1758.

Mon cher ange, il doit y avoir une petite caisse plate, qui contient quelque chose d'assez plat, à votre adresse, au bureau des coches de Dijon. Cette platitude est mon portrait. Un gros et gras Suisse, barbouilleur en pastel, qu'on m'avait vanté comme un Raphaël, me vint peindre à Lausanne, il y a six semaines, en bonnet de nuit et en robe de chambre. Je fis partir ma maigre effigie par le coche de Dijon ou par les voituriers. Une madame Rameau, commissionnaire de Dijon, s'est chargée de vous faire tenir

ce barbouillage. Je vous demande pardon pour ma face de carême; mais non-seulement vous l'avez permis, vous l'avez ordonné, et j'obéis toujours tôt ou tard à mon cher ange. Est-il vrai que la Fille d'Aristide le Juste ait été aussi maltraitée par le parterre parisien, que son père le fut par les Athéniens? Cela n'est pas poli; heureusement vous aurez bientôt madame du Boccage qui revient, dit-on, avec une tragédie. Madame Geoffrin ne nous donnera-t-elle rien?

J'ignore ce qu'on fait sur mer et sur terre; il paraît que les chiens de la guerre, comme dit Shakespeare, cessent de mordre et même d'aboyer : les Anglais admirent cette expression. Je suis toujours émerveillé de ce qui se passe : celui que vous appeliez tous Mandrin, il y a deux ans, il y a un an, devient un homme supérieur à Gustave-Adolphe et à Charles XII, par les événemens. On sera réduit à faire la paix. Dieu nous doit cette douce humiliation! Cependant nous avons une assez bonne troupe aux portes de Genève. La nièce et l'oncle vous baisent les ailes.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 15 mai 1758.

Je suis chargé, mon cher ange, de vous supplier encore de vouloir bien donner un petit coup d'aiguillon au rapporteur de MM. de Douglas : je plains plus que jamais les plaideurs que les rapporteurs négligent. Il y a huit ans que madame Denis et moi, nous sommes très-négligés dans une affaire plus grave que celle de MM. de Douglas. Mon émerveillement dure toujours, que le fils de Samuel nous ait fait ban-

queroute six mois après avoir pris notre argent, et qu'il ait trouvé le secret de fricasser huit millions obscurément et sans plaisir. Votre premier président, son beau-frère, ne serait-il pas, entre nous, un peu engagé par son honneur et par celui de sa place à faire finir une affaire si odieuse? Le fils d'un banqueroutier, dans notre Suisse, ne peut jamais parvenir à aucun emploi, à moins d'avoir payé les dettes de son père; mais c'est que nous sommes des barbares, et vous autres, gens polis, vous donnez vite une belle charge d'avocat-général au fils d'un banqueroutier frauduleux. Cependant une partie de la succession entre dans les coffres du receveur des consignations, qui prend d'abord cinq pour cent par an pour garder l'argent, et qui gagne six pour cent à le faire valoir, le tout pendant vingt années.

Est-ce là faire droit? est-ce là comme on juge? Pardon; je suis un peu en colère, parce que j'ai perdu environ le quart de mon bien en opérations de cette espèce; mais je ne dois pas me plaindre devant celui dont les Anglais ont brûlé la maison.

Mon divin ange, je songe à une chose. Si Babet vous procurait une ambassade! Vous me direz que vous êtes trop honnête homme pour négocier; mais il y a des honnêtes gens partout. Je voudrais que vous relevassiez M. de Chavigny. Comptez que tous nos Suisses seraient enchantés. Que sait-on? Ce que je vous dis là n'est point si sot; pensez-y.

Ma nièce Fontaine est à Lyon : j'espère qu'elle m'apportera mes paperasses encyclopédiques. Savez-vous des nouvelles de cette Encyclopédie? Je les aime mieux que les nouvelles publiques, qui sont presque toujours affligeantes. Mille respects à tous les anges. Je baise toujours le bout de vos ailes. Le Suisse V.

## A Mme DE GRAFFIGNY.

Aux Délices, le 16 mai 1758.

Je suis bien sensible, madame, à la marque de confiance que vous me donnez. Nous pouvons nous dire l'un à l'autre ce que nous pensons du public, de cette mer orageuse que tous les vents agitent, et qui tantôt vous conduit au port, tantôt vous brise contre un écueil; de cette multitude qui juge de tout au hasard, qui élève une statue pour lui casser le nez, qui fait tout à tort et à travers; de ces voix discordantes qui crient *hosanna* le matin, et *crucifige* le soir; de ces gens qui font du bien et du mal sans savoir ce qu'ils font. Les hommes ne méritent certainement pas qu'on se livre à leur jugement, et qu'on fasse dépendre son bonheur de leur manière de penser. J'ai tâté de cet abominable esclavage, et j'ai heureusement fini par fuir tous les esclavages possibles.

Quand j'ai quelques rogatons tragiques ou comiques dans mon portefeuille, je me garde de les envoyer à votre parterre. C'est mon vin du crû; je le bois avec mes amis. J'histrionne pour mon plaisir, sans avoir ni cabale à craindre, ni caprice à essuyer. Il faut vivre un peu pour soi, pour sa société; alors on est en paix. Qui se donne au monde est en guerre; et, pour faire la guerre, il faut qu'il y ait prodigieusement à gagner, sans quoi on la fait en dupe : ce qui est arrivé quelquefois à quelques puissances de ce monde.

Au reste, les cabales n'empêcheront jamais que vous ne soyez la personne du monde qui a l'esprit le plus aimable et le meilleur goût. Je n'ose vous prier

de m'envoyer votre Grecque; mais je vous avoue pourtant que les lettres de la mère me donnent une grande envie de voir la Fille. Comptez, madame, sur la tendre et respectueuse amitié du Suisse V.

## A M. MARMONTEL.

Aux Délices, 19 mai 1758.

Digne Cacouac, fils de Cacouac, *fili mi dilecte in quo benè complacui*, grâces vous soient rendues pour vous être souvenu de moi dans votre planète de Mercure! Quoique je ne sois plus de ce monde, j'apprends que votre bénéfice, qui n'est pas simple, est pourtant chargé de grosses pensions. Il y a plus de quinze ans que je n'ai lu aucun Mercure; mais je vais lire tous ceux qui paraîtront. Je vous prie de me faire inscrire parmi les souscrivans. Quand vous n'aurez rien de nouveau, je pourrai vous fournir quelque sottise qui ne paraîtra pas sous mon nom et qui servira à remplir le volume. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je me réjouis avec le public de ce qu'un ouvrage si long-temps décrié est tombé enfin entre les mains d'un véritable homme d'esprit et d'un philosophe capable de le relever et d'en faire un très-bon journal. Adieu : nos Délices vous font mille complimens.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, le 19 mai 1758.

Mon cher et respectable ami, je bénis actuellement les Anglais qui ont brûlé votre maison. Puissiez-vous être payé, et eux être confondus! Pardon de vous importuner de l'Encyclopédie. Vous aimeriez mieux une tragédie, mais il faut que je m'adresse à vous pour ne pas perdre mon temps. J'ai fait des recherches très-pénibles pour rendre les articles *Histoire* et *Idolâtrie* (1) intéressans et instructifs; je travaille à tous les autres. Mon temps m'est très-précieux. Ce serait me faire perdre une chose irréparable, m'outrager sensiblement, et donner beau jeu aux ennemis de l'Encyclopédie, d'avoir avec moi un mauvais procédé, tandis que je me tue à faire valoir cet ouvrage, et à procurer des travailleurs. Je vous demande en grâce d'exiger de Diderot une réponse catégorique et prompte. Je ne sais s'il entend les arts, et s'il a le temps d'entendre le monde. Mon cher ange, vous qui entendez si bien l'amitié, vous pardonnerez mes importunités

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 24 mai 1758.

Mon divin ange, je vous envoie de la prose. Vous aimeriez mieux une tragédie, je le sais bien; et j'aimerais mieux travailler pour vous que pour l'Encyclopédie; mais, entre nous, il est plus aisé de faire

(1) Dictionnaire Philosophique.

le métier de Diderot que celui de Racine. Je vous demande en grâce de lire cet article *Histoire;* il me semble qu'il y a quelque chose d'assez neuf et d'assez utile; mais si vous n'en jugez pas ainsi, j'en jugerai comme vous. J'ai plus de foi à votre goût que je n'ai d'amour-propre.

Je n'en ai point sur mon portrait, c'est d'amour-propre dont je parle. Vous dites que le portrait ne me ressemble pas : vous êtes la belle Javotte, et moi le beau Cléon. Vous croyez donc qu'après huit ans la charpente de mon visage n'a point changé. Je vous jure, en toute humilité, que le portrait ressemble. Je le trouve encore bien honnête à mon âge de soixante et quatre ans; et si vous vouliez vous entendre avec mon patron d'Olivet, pour en faire tirer une copie et la nicher dans l'Académie, au-dessous de la grosse et rubiconde face de M. l'abbé de Bernis, vous empêcheriez nos amis les dévots de dire qu'on n'a pas osé mettre la mine d'un profane comme moi au-dessous de celle du plus gras des abbés. J'aurais plus de raison, mon cher et respectable ami, de vous demander votre effigie que vous de demander la mienne; mais j'espère vous voir en personne. Je ne peux pas concevoir que madame de Groslée ne vous prie pas à mains jointes de venir la voir, et alors je serai un homme heureux. J'aurais bien des choses à vous dire à présent *secretò;* et surtout sur le ridicule dont je suis affublé de ne pouvoir venir qu'après la paix. Cette aventure est d'un très-bon comique.

Il est vrai, mon cher ange, que, dans les horreurs et les vicissitudes de cette guerre, il y a eu des scènes bouffonnes comme dans les tragédies de Shakespeare. Premièrement, le roi de Prusse, qui a un petit grain dans la tête, fait un opéra en vers français, de ma tragédie de Mérope, en fesant son traité avec

l'Angleterre, et m'envoie ce beau chef-d'œuvre; ensuite, quand il est battu, et que les Hanovriens sont chassés d'Hanovre, il veut se tuer; il fait son paquet; il prend congé en vers et en prose; moi, qui suis bon dans le fond, je lui mande qu'il faut vivre. Je le conseille comme Cynéas conseillait Pyrrhus. J'aurais voulu même qu'il se fût adressé à M. le maréchal de Richelieu, pour finir tout en cédant quelque chose. Arrive alors l'inconcevable affaire de Rosbac; et voilà que mon homme, qui voulait se tuer, tue en un mois, Français, Autrichiens, et est le maître des affaires. Cette situation peut changer demain, mais elle est très-affermie aujourd'hui.

Or, maintenant je suppose que les Autrichiens ont intercepté mes lettres, y a-t-il là de quoi leur donner la moindre inquiétude? n'est-ce pas le lion qui craint une souris? qu'ai-je affaire à tout cela, s'il vous plaît? Tout le monde, je crois, souhaite la paix. Si on empêche de venir dans votre ville tous ceux qui désirent la fin de tant de maux, il ne viendra chez vous personne. J'avoue que je voudrais que M. de Staremberg fût bien persuadé que personne n'a plus applaudi que moi au traité de Versailles, en qualité de spectateur de la pièce; j'ai battu des mains dans un coin du parterre.

C'est une chose rare que le roi de Prusse m'ayant tant fait de mal, les Autrichiens m'en fassent encore. Patience : Dieu est juste. Mais en attendant que je sois récompensé dans l'autre monde, votre ami, le chevalier de Chauvelin, l'ambassadeur, ne pourrait-il pas, à votre instigation, dire un petit mot de moi à cet ambassadeur impérial et royal? ne pourrait-il pas lui glisser qu'il y a un barbouilleur de papier qui a trouvé son traité admirable, et qui désire d'en écrire un jour les suites heureuses? Ce serait là une

belle négociation : M. de Chauvelin verrait ce que M. de Staremberg pense. Pour moi, je pense que ce monde est fou, et que vous êtes le plus aimable des hommes.

## A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Fernei, 1er juin 1758.

J'ai l'honneur d'envoyer à votre excellence un second cahier, c'est-à-dire, un second essai qui a besoin de vos lumières et de vos bontés. Ce sont plutôt des matériaux qu'un édifice commencé, et c'est à vous à daigner me dire si ces matériaux doivent être employés, et à m'indiquer les nouveaux qui pourraient me servir. Il y a un an que je fais des recherches dans toute l'Europe. La matière est bien belle, mais les secours sont bien rares. Presque tous ceux qui pouvaient me servir de bouche sont morts, et il est difficile de démêler la vérité dans la foule des mémoires contradictoires qui me sont parvenus. On m'a communiqué beaucoup de petits détails indignes de la majesté de l'histoire et du héros dont j'écris la vie. Je marche toujours à travers des broussailles et des épines, pour arriver jusqu'à la personne de Pierre-le-Grand. C'est lui que je cherche à rendre toujours grand, jusque dans les plus petites choses ; et il me semble que cette grandeur rejaillit sur son épouse, l'impératrice Catherine.

J'ai pensé qu'il fallait un peu adoucir quelquefois le style sévère qu'imposent les grands objets de la politique et de la guerre, varier son sujet, l'égayer même avec discrétion et avec mesure, lui ôter l'air insipide d'annales, l'air rebutant de la compilation, l'air sec que donnent les petits faits rangés scrupu-

leusement suivant leurs dates. Il faut plaire au grand nombre des lecteurs; et ce n'est qu'en sachant jeter de l'intérêt et de la variété dans son ouvrage, qu'on peut se faire lire, ou plutôt, monsieur, ce n'est qu'en vous consultant. Il y aura des défauts qu'il faudra imputer à la faiblesse de ma santé, à mon âge avancé, et non au défaut de mon zèle. Je reprendrais de nouvelles forces, si je pouvais me flatter de satisfaire votre cœur par mon travail, et surtout l'auguste fille du héros dont j'écris l'histoire. Peut-être, en lisant les deux essais que je vous soumets, il vous viendra quelque nouvelle idée. Vous pouvez, monsieur, me faire fournir quelques pièces utiles; disposez de moi et du peu de temps qui me reste à travailler et à vivre.

J'ai l'honneur d'être, avec le zèle le plus empressé, etc.

## A M. LE COMTE DE TRESSAN.

7 juin 1758.

M. de Florian ne sera pas assurément le seul, mon très-cher gouverneur, qui vous écrira du petit ermitage des Délices; c'est un plaisir dont j'aurai aussi ma part. Il y a bien long-temps que je n'ai joui de cette consolation. Ma déplorable santé rend ma main aussi paresseuse que mon cœur est actif: et puis on a tant de choses à dire, qu'on ne dit rien. Il s'est passé des aventures si singulières dans ce monde, qu'on est tout ébahi, et qu'on se tait; et comme cette lettre-ci passera par la France, c'est encore une nouvelle raison pour ne pas tout dire. Quand je lis les Lettres de Cicéron, et que je vois avec quelle liberté il s'explique au milieu des guerres civiles, et sous la

domination de César, je conclus qu'on disait plus librement sa pensée du temps des Romains que du temps des postes; cette belle facilité d'écrire d'un bout de l'Europe à l'autre traîne après elle un inconvénient assez triste, c'est qu'on ne reçoit pas un mot de vérité pour son argent. Ce n'est que quand les lettres passent par le territoire de nos bons Suisses qu'on peut ouvrir son cœur. Par quelque poste que ce petit billet passe, je peux au moins vous assurer que vous n'avez ni de plus vieux serviteur, ni de plus tendrement attaché que moi. Peut-être, quand vous aurez la bonté de m'écrire par la Suisse, me direz-vous ce que vous pensez sur bien des choses. Par exemple, sur l'Encyclopédie, sur la Fille d'Aristide, sur l'Académie Française. N'aurai-je jamais le bonheur de m'entretenir avec vous? n'irai-je jamais à Plombières? pourquoi Tronchin ne m'ordonne-t-il point les eaux? pourquoi ma retraite est-elle si loin de votre gouvernement, quand mon cœur en est si près?

Mille tendres respects. Le Suisse V.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 juin 1758.

Mon divin ange, ce paquet contient de plats articles pour ce Dictionnaire encyclopédique. L'article *Heureux* (1) a pourtant quelque chose d'intéressant, ne fût-ce que par le sujet. Il n'appartient guère à un homme éloigné de vous, de traiter cette matière.

Si vous avez la bonté de donner ces paperasses avec *Histoire*, on commence à présent le huitième vo-

(1) Dict. Philos.

lume, et votre présent sera bien reçu. Diderot ne m'a point écrit; c'est un homme dont il est plus aisé d'avoir un livre qu'une lettre. Il est vrai qu'il n'a pas trop de temps, et qu'on peut lui pardonner. Ce n'est qu'à la campagne qu'on a du temps, encore n'en ai-je guère.

Il est toujours bon, mon cher ange, de dire aux auteurs que leur pièce est bonne. Il n'y a que moi à qui on puisse dire franchement la vérité; d'ailleurs, la pièce en question est si intriguée, si chargée, que je n'y comprends plus rien. On dit que les places du parterre ont été mises au double, et que cela indispose le public contre l'auteur; il n'y a que le temps qui décide du mérite des ouvrages. Il faut donc attendre.

Je rends mille grâces à votre aimable ami, au plus aimable des ambassadeurs. Je suis pénétré de reconnaissance pour vous et pour lui. Sa médiation sera d'autant mieux placée, qu'elle sera seulement l'effet de la bonté de son cœur, qu'elle ne paraîtra point mendiée, qu'elle ne pourra embarrasser en rien la personne à qui cette médiation s'adressera, et que probablement elle sera très-bien reçue. Rien ne presse; et on peut attendre très-patiemment le *mollia fandi tempora* (1). Ce qui me tient beaucoup plus au cœur, c'est que vous veniez à Lyon, mon cher ange. Il faut absolument que Tronchin, qui va partir, fasse cette négociation, et qu'il la fasse de lui-même, et qu'il y réussise. Comptez qu'il entend ces affaires-là comme celles du change. Mon Dieu, le joli coup que ce serait! On est riche comme un puits. On radote. J'aurais le bonheur de vous voir. J'ai toujours peur de radoter moi-même en me livrant trop à mes idées;

(1) Virgile, Énéide, IV, 293.

mais pardonnez-moi la plus douce illusion du monde.

Madame de Fontaine vous rapportera Fanime et la Femme qui a raison. Si ces misères vous amusent, elles en amuseront bien d'autres.

Je me flatte que madame d'Argental est en bonne santé. Je baise les ailes de tous les anges.

Je fais mille tendres complimens à M. de Sainte-Palaye; je suis aussi honoré qu'enchanté de l'avoir pour confrère.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 16 juin 1758.

Mon cher ange, je cours grand risque de vous déplaire en ne vous envoyant que de la prose pour l'Encyclopédie, au lieu de vous dépêcher des cargaisons de vers pour Clairon et pour Le Kain. Je fais partir, sous l'enveloppe de M. de Chauvelin, *Imagination* (1) et *Idolâtrie;* ce sont deux morceaux qui m'ont coûté bien de la peine. C'est une entreprise hardie de prouver qu'il n'y a point eu d'idolâtres. Je crois la chose prouvée, et je crains de l'avoir trop démontrée. C'est à vous à protéger les vérités délicates que j'ai dites dans les articles *Idolâtrie* et *Imagination.* Elles pourront passer au tribunal des examinateurs, si elles ne sont pas annoncées sous mon nom. Ce nom est dangereux, et met tout bon théologien en garde.

Enfin, *nostrorum sermonum candide judex;* voyez si vous pouvez avoir la bonté de donner ces articles à Diderot. Je vous ai déjà envoyé celui d'*Histoire,* par

(1) Dict. Philos.

M. de Chauvelin; tout cela composerait un livre. J'ai sacrifié mon temps à l'Encyclopédie; je ne plaindrai pas mes peines, si le livre devient meilleur de jour en jour, et je souhaite que mes articles soient les moins bons.

Peut-être est-ce prendre bien mal son temps de vous parler de ce qui ne peut occuper que des philosophes, tandis qu'il se passe tant de choses qui doivent intéresser tout le monde.

Je me flatte au moins que vous n'avez de maison ni à Saint-Malo ni sur les bords du Rhin.

Puisse M. le comte de Clermont battre les Hanovriens! puissent les Anglais, qui sont descendus près de Saint-Malo, ne pas retourner chez eux! et puissiez-vous approuver et faire approuver *Histoire, Idolâtrie, Imagination!* Je n'en ai plus de cette imagination; mais les sentimens qui m'attachent à vous sont plus vifs que jamais.

J'ajoute encore un petit mot sur ma triste figure. Je vous jure que je suis aussi laid que mon portrait; croyez-moi. Le peintre n'est pas bon, je l'avoue; mais il n'est pas flatteur. Faites-en faire, mon cher ange, une copie pour l'Académie. Qu'importe, après tout, que l'image d'un pauvre diable qui sera bientôt poussière, soit ressemblante ou non? Les portraits sont une chimère comme tout le reste. L'original vous aimera bien tendrement tant qu'il vivra.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 16 juin 1758.

Vous avez dû, madame, avoir M. le prince de Soubise, qui probablement a passé par Strasbourg pour aller prendre sa revanche. M. le comte de Clermont joue peut-être sa première partie au moment où je vous écris. En attendant, nous payons les cartes. Permettez-moi de vous demander où est monsieur votre fils pendant toutes ces aventures. Ne sert-il pas toujours? n'a-t-il pas été de son lit de mariage à son lit de camp? est-il dans l'armée du Rhin? Je fais toujours des vœux pour sa conservation, pour son avancement, et pour la tranquillité de votre vie.

J'ai été sur le point, madame, de venir vous faire une visite. Je promets tous les ans à monseigneur l'électeur Palatin de lui aller faire ma cour. Je viendrais vous demander un lit, et jouir de la consolation de causer avec vous, si je pouvais faire le voyage; mais ma mauvaise santé et ma famille que j'ai auprès de moi me retiennent. Daignez au moins m'apprendre quelques bonnes nouvelles des bords de votre Rhin. Notre lac de Genève est plus tranquille; on n'y extermine que des truites qui pèsent trente livres; et on y est presque dégoûté de la félicité paisible qu'on y goûte. Nous sommes trop heureux. Vous n'avez vu dans votre vie que des malheurs. Vivez heureuse au milieu de tant de désolations, s'il est possible. Pourquoi donc votre pauvre neveu a-t-il choisi le voisinage de Lyon pour sa maison de campagne? Que de misère générale et particulière dans ce monde! Consolez-vous avec votre très-aimable chanoinesse, et conservez vos bontés pour les ermites du lac.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 21 juin 1758.

Premièrement, mon divin ange, le confident Tronchin fera sa principale occupation de ménager mon bonheur, c'est-à-dire, de vous attirer à Lyon, et je veux absolument croire qu'il en viendra à bout.

Quant à la négociation d'un très-aimable ambassadeur, je n'en connais pas de plus facile, et je vous aurai la plus grande obligation, à vous et à lui, du petit mot en général qu'il veut bien avoir la bonté de dire de lui-même. Il peut très-aisément, et sans se compromettre, encourager les sentimens favorables qu'on me conserve; il peut faire regarder comme une chose honnête, et même honorable, de revoir un ancien camarade en poésie, en académie, et non pas en visage. Il y a du mérite, il y a de la gloire à faire certaines actions, et tout cela peut être représenté, sans être mendié, et sans autre dessein que de vouloir échauffer, dans le cœur d'un homme qui se pique de sentimens, les bontés dont votre aimable ambassadeur lui donne l'exemple. C'est d'ailleurs un plaisir de dire à un auteur, que je suis un des plus ardens partisans de sa pièce, et que je la prône partout. Je ne veux point qu'on me donne un éloge. Je ne veux rien, mais je désire ardemment que votre ancien ami parle à votre ancien ami, comme vous parleriez vous-même; et je vous prie de remercier d'avance votre ambassadeur.

Il faut que je vous confie, mon cher ange, que je vais passer quelques jours à la campagne, chez monseigneur l'électeur palatin. Je laisserai mes nièces se réjouir et apprendre des rôles de comédie pendant ma

petite absence. Je ne peux remettre ce voyage; il faut que, pour mon excuse, vous sachiez que ce prince m'a donné les marques les plus essentielles de sa bonté; qu'il a daigné faire un arrangement pour ma petite fortune et pour celle de ma nièce; que je dois au moins l'aller voir et le remercier. M. l'abbé de Bernis a bien voulu m'envoyer, de la part du roi, un passeport dans lequel sa majesté me conserve le titre de son gentilhomme ordinaire, de façon que mon petit voyage se fera avec tous les agrémens possibles. J'aimerais mieux, je vous en réponds, en faire un pour venir remercier madame la princesse de Robecq de la bonté qu'elle a de m'accorder son suffrage. Elle a bien senti que rien ne devait être plus glorieux et plus consolant pour moi. C'est à vous que je dois l'honneur de son souvenir, et c'est par vous que mes remercîmens doivent passer. Adieu, mon cher et respectable ami; je pars dans quelques jours, et à mon retour je ne manquerai pas de vous écrire.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

(A VOUS SEUL.)

24 juin 1758.

Mon cher ange, encore un mot avant que je parte pour le Palatinat : il paraît, par le compte que me rend le confident, que la tante prétend que la santé de la nièce ne lui permettra pas de faire un voyage à Lyon. Cette extraordinaire tante dit qu'elle n'a à présent qu'un appartement, et qu'elle n'en aura deux qu'en 1759, à la Saint-Jean. Elle ajoute qu'alors M. de Pont-de-Veyle viendra, et moi j'ajoute qu'il serait bien peu convenable que les deux frères ne vinssent point.

Nous les logerions aux Délices, nous leur donnerions la comédie; enfin je ne peux me défaire de l'idée charmante de vous revoir.

Je reçois dans ce moment la lettre de Diderot. Vous avez dû voir *Imagination* et *Idolâtrie*. Je crois que ce dernier article, tout neuf qu'il est, est si vrai, qu'il passera chez l'examinateur théologien, pourvu qu'il ne lui soit pas donné sous mon nom. Donnez-moi, mon cher ange, la consolation de recevoir une lettre de vous dans un mois aux Délices, à mon retour de Manheim. Adieu, mon cher et respectable ami.

*P. S.* J'ai oublié de vous dire que Tronchin a été chargé de l'emprunt des six millions que la ville de Lyon fournit au roi. Puisse-t-il réussir auprès de la tante, comme auprès du contrôleur-général!

## A M. DIDEROT.

Aux Délices, 26 juin 1758.

Vous ne doutez pas, monsieur, de l'honneur et du plaisir que je me fais de mettre quelquefois une ou deux briques à votre grande pyramide. C'est bien dommage que, dans tout ce qui regarde la métaphysique et même l'histoire, on ne puisse pas dire la vérité. Les articles qui devraient le plus éclairer les hommes sont précisément ceux dans lesquels on redouble l'erreur et l'ignorance du public. On est obligé de mentir, et encore est-on persécuté pour n'avoir pas menti assez. Pour moi, j'ai dit si insolemment la vérité dans les articles *Histoire*, *Idolâtrie* et *Imagination*, que je vous prie de ne les pas donner sous mon nom à l'examen. Ils pourront passer, si on ne nomme pas l'auteur; et s'ils passent, tant

mieux pour le petit nombre de lecteurs qui aiment le vrai.

Je vais faire un petit voyage à la cour palatine. Cette diversion m'empêche d'ajouter de nouveaux articles à ceux que M. d'Argental veut bien se charger de vous rendre. J'enverrai seulement *Humeur* (*moral*), et je l'adresserai à Briasson.

Je vous avais trouvé deux aides-maçons, dont l'un est un savant dans les langues orientales, et l'autre un amateur de l'histoire naturelle, qui connaît toutes les curiosités des Alpes, et qui peut donner de bons mémoires sur les fossilles et sur les changemens arrivés à ce globe ou globule qu'on nomme la terre. Ces deux messieurs ne demandaient qu'un exemplaire, afin de se régler par ce qui a déjà été imprimé. L'un d'eux a fourni quelques articles, mais il ne paraît pas que les libraires veuillent leur faire ce petit présent. Il y a grande apparence qu'on peut se passer de leurs secours.

Je souhaite que vos peines vous procurent autant d'avantages que de gloire. Comptez qu'il n'y a personne au monde qui fasse plus de vœux pour votre bonheur, et qui soit plus pénétré d'estime et d'attachement pour vous que le petit Suisse.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 26 juin 1758.

Je fais, madame, ce voyage que je croyais ne pouvoir pas faire. Je vais à la cour palatine. Ce qui m'a déterminé, c'est que vous êtes sur la route. Je voyage à très-petites journées, en qualité de malade. Je vous demande un lit dans votre île Jard. Je me fais une idée charmante et la plus douce des consolations de

vous faire ma cour, de causer avec vous sur le passé, sur le présent, et même sur l'avenir. Mon voyage sera très-court! mais il sera très-agréable, puisque j'aurai le bonheur de vous revoir. Le Suisse V.

*P. S.* Je reçois dans le moment la lettre de M. l'abbé de Klinglin; je compte l'en venir remercier incessamment.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 30 juin 1758.

Mon cher ange, quand j'allais partir pour Manheim, madame du Boccage est venue juger entre Genève et Rome, et j'ai retardé mon voyage. On a donné pour elle une représentation de la Femme qui a raison; elle en a été si contente, qu'elle a voulu absolument vous l'apporter. J'ai obéi dès qu'elle m'a prononcé votre nom. Il est vrai que nous n'espérons, ni elle ni moi, que cette pièce soit aussi bien jouée à Paris qu'elle l'a été à Genève, à moins que ce ne soit Préville qui fasse le principal rôle. Vous avez un La Thorillière et un Bonneval qui sont l'antipode du comique. Je suis toujours émerveillé de la disette où vous êtes de gens à talent. Je ne sais si la Femme qui a raison vaut quelque chose, et si l'on n'est pas plus difficile à Paris qu'à Genève. J'ignore surtout si on peut être plaisant à mon âge; c'est à vous à en décider, à donner la pièce si vous la jugez passable, et à la jeter au feu si vous la croyez mauvaise. Pour Fanime, nous la jouerons encore à Lausanne, s'il vous plaît; après quoi vous en serez le maître absolu, comme vous l'êtes de l'auteur. Je vais faire un voyage dont je n'ai pu me dispenser; et le seul voyage que je

voudrais faire m'est interdit. Il est triste de courir chez des princes, et de ne pas voir son ami.

J'ai vu enfin les Sept Péchés mortels de M. de Chauvelin; c'est le plus aimable damné du monde. Je le remercie du huitième péché mortel qu'il veut faire, en disant, à qui vous savez, combien je lui suis attaché, etc.

Je me flatte que madame d'Argental est en bonne santé. Mes respects à tous les anges. Adieu, mon cher et respectable ami. Je me console toujours de mon voyage, en espérant une lettre de vous à mon retour.

## A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Schwetzingen, maison de plaisance de monseigneur l'électeur Palatin, 17 juillet 1758.

Monsieur, j'ai reçu, en passant à Strasbourg, le paquet dont vous m'avez honoré, par le courrier de Vienne. J'ai lu toutes vos remarques et toutes vos instructions. Je suis confirmé dans l'opinion que vous étiez plus capable que personne au monde d'écrire l'histoire de Pierre-le-Grand. Je ne serai que votre secrétaire, et c'est ce que je voulais être.

La plus grande difficulté de ce travail consistera à le rendre intéressant pour toutes les nations; c'est là le grand point. Pourquoi tout le monde lit-il l'histoire d'Alexandre, et pourquoi celle de Gengis-kan, qui fut un plus grand conquérant, trouve-t-elle si peu de lecteurs?

J'ai toujours pensé que l'histoire demande le même art que la tragédie, une exposition, un nœud, un dénoûment, et qu'il est nécessaire de présenter tellement toutes les figures du tableau, qu'elles fassent

valoir le principal personnage, sans affecter jamais l'envie de le faire valoir. C'est dans ce principe que j'écrirai et que vous dicterez.

Si ma mauvaise santé et les circonstances présentes le permettaient, j'entreprendrais le voyage de Pétersbourg, je travaillerais sous vos yeux, et j'avancerais plus en trois mois, que je ne ferai en une année loin de vous; mais les peines que vous voulez bien prendre suppléeront à ce voyage.

Ce que j'ai eu l'honneur d'envoyer à votre excellence n'est qu'une première et légère esquisse du grand tableau dont vous me fournissez l'ordonnance.

Je vois par vos Mémoires que le baron de Stralenheim, qui nous a donné de meilleures notions de la Russie qu'aucun étranger, s'est pourtant trompé dans plusieurs endroits. Je vois que vous relevez aussi quelques méprises dans lesquelles est tombé M. le général Le Fort lui-même, dont la famille m'a communiqué les Mémoires manuscrits. Vous contredites surtout un manuscrit très-précieux, que j'ai depuis plusieurs années, de la main d'un ministre public qui résida long-temps à la cour de Pierre-le-Grand; il dit bien des choses que je dois omettre, parce qu'elles ne sont pas à la gloire de ce monarque, et qu'heureusement elles sont inutiles pour le grand objet que nous nous proposons.

Cet objet est de peindre la création des arts, des mœurs, des lois, de la discipline militaire, du commerce, de la marine, de la police, etc., et non de divulguer, ou des faiblesses ou des duretés qui ne sont que trop vraies; il ne faut pas avoir la lâcheté de les désavouer, mais la prudence de n'en point parler, parce que je dois, ce me semble, imiter Tite-Live qui traite les grands objets, et non Suétone qui ne raconte que la vie privée.

J'ajouterai qu'il y a des opinions publiques qu'il est bien difficile de combattre. Par exemple, Charles XII avait en effet une valeur personnelle dont aucun prince n'approche. Cette valeur, qui aurait été admirable dans un grenadier, était peut-être un défaut dans un roi.

M. le maréchal de Schwerin, et d'autres généraux qui servirent sous lui, m'ont dit que, quand il avait arrangé le plan général d'un combat, il leur laissait tous les détails; qu'il leur disait : « Faites donc vite ; » toutes ces minuties dureront-elles encore long-» temps? » et il partait le premier à la tête de ses drabans, se fesait un plaisir de frapper et de tuer, et paraissait ensuite, après la bataille, d'un aussi grand sang-froid que s'il fût sorti de table.

Voilà, monsieur, ce que les hommes de tous les temps et de tous les pays appellent un héros; mais c'est le vulgaire de tous les temps et de tous les pays qui donne ce nom à la soif du carnage. Un roi soldat est appelé un héros; un monarque dont la valeur est plus réglée et moins éblouissante; un monarque législateur, fondateur et guerrier, est le véritable grand homme, et le grand homme est au-dessus du héros. Je crois donc que vous serez content quand je ferai cette distinction. Permettez-moi de soumettre à vos lumières une observation plus importante. Oléarius, et depuis le comte de Carlisle, ambassadeur à Moscou, regardent la Russie comme un pays où presque tout était encore à faire. Leurs témoignages sont respectables; et si on les contredisait, en assurant que la Russie connaissait dès lors les commodités de la vie, on diminuerait la gloire de Pierre Ier à qui on doit presque tous les arts; il n'y aurait plus alors de création.

Il se peut que quelques seigneurs aient vécu avec

splendeur du temps du comte de Carlisle; mais il s'agit d'une nation entière, et non de quelques boyards. Il faut que l'opulence soit générale; il faut que les commodités de la vie se trouvent dans tous les ordres de l'état, sans quoi une nation n'est point encore formée, et la société n'a point reçu son dernier degré de perfection.

Il est peu important que l'on ait porté un manteau par-dessus une soutane; cependant, par pure curiosité, je désire savoir pourquoi, dans toutes les estampes de la relation d'Oléarius, les habits de cérémonie sont toujours un manteau par-dessus la soutane, retroussé avec une agrafe. Je ne peux m'empêcher de regarder cet habillement ancien comme très-noble.

Quant au mot *tsar*, je désirerais savoir dans quelle année fut écrite la Bible slavone, où il est question du tsar David et du tsar Salomon. J'ai plus de penchant à croire que *tsar* ou *tshar* vient de *sha* que de césar; mais tout cela n'est d'aucune conséquence.

Le grand objet est de donner une idée précise et imposante de tous les établissemens faits par Pierre Ier, et des obstacles qu'il a surmontés; car il n'y a jamais eu de grandes choses sans de grandes difficultés.

J'avoue que je ne vois, dans sa guerre contre Charles XII, d'autre cause que celle de sa convenance, et que je ne conçois pas pourquoi il voulait attaquer la Suède vers la mer Baltique, dans le temps que son premier dessein était de s'établir sur la mer Noire. Il y a souvent dans l'histoire des problèmes bien difficiles à résoudre.

J'attendrai, monsieur, les nouvelles instructions dont vous voudrez bien m'honorer sur les campagnes de Pierre-le-Grand, sur la paix avec la Suède,

sur le procès de son fils, sur sa mort, sur la manière dont on a soutenu les grands établissemens qu'il a commencés, et sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de votre empire. Le gouvernement de l'impératrice régnante est ce qui me paraît le plus glorieux, puisque c'est, de tous les gouvernemens, le plus humain.

Un grand avantage dans l'Histoire de Russie, est qu'il n'y a point de querelles avec les papes. Ces misérables disputes, qui ont avili l'Occident, ont été inconnues chez les Russes.

## A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Schwetzingen, 1er auguste 1758.

Monsieur, les agrémens de la cour palatine ne m'empêchent pas de songer à la gloire de Pierre-le-Grand, et au soin que vous prenez de l'immortaliser. Les mémoires que votre excellence a bieu voulu m'envoyer seront mes guides. Je ne vous avais envoyé la première esquisse, que pour savoir de vous si l'ordre dans lequel j'ai travaillé est en général conforme à vos vues. Les faits, les dates s'arrangeront aisément; et pour peu que j'aie de santé, le bâtiment dont vous aurez fourni les matériaux sera bientôt achevé.

Permettez-moi, monsieur, de joindre ici un petit Mémoire des nouvelles instructions que je demande au sujet des remarques sur la première esquisse.

Au reste, je regarde les médailles de l'impératrice comme la marque la plus flatteuse de votre bienveillance, et comme un témoignage de la perfection où les arts sont parvenus dans votre empire.

J'ai eu l'honneur de voir à la cour de l'électeur palatin, le jeune M. de Voronzof. Il est une preuve que l'esprit est formé de bonne heure dans votre pays; mais vous, monsieur, vous en êtes une preuve plus frappante. J'apprends que vous n'avez que vingt-cinq ans, et je suis étonné de la profondeur et de la multiplicité de vos connaissances. De tels exemples redoublent la reconnaissance qu'on doit à Pierre-le-Grand, d'avoir amené tous les arts dans un pays où les hommes naissent avec tant de génie. Mon attachement redouble pour vous, monsieur, aussi-bien que la reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc.

*Mémoire d'instruction joint à la lettre.*

Le baron de Stralemberg n'est-il pas en général un homme bien instruit? Il dit en effet qu'il y avait seize gouvernemens, mais que, de son temps, ils furent réduits à quatorze; apparemment, depuis lui, on a fait un nouveau partage.

La Livonie n'est-elle pas la province la plus fertile du Nord? si vous remontez en droite ligne, quelle province fournit autant de froment qu'elle?

Brême étant plus éloignée de la Livonie que Lubeck, et étant bien moins puissante, est-il vraisemblable qu'elle ait commercé avec la Livonie avant Lubeck?

En 1714, l'ordre teutonique n'était-il pas suzerain de la Livonie? Albert de Brandebourg ne céda-t-il pas ses droits à Gautier de Plettemberg, en 1514? et le grand-prieur de Livonie ne fut-il pas déclaré prince de l'empire germanique en 1530? Ces faits sont constatés dans la plupart des annalistes allemands.

Il est dit, dans le petit essai envoyé ci-devant, que le capitaine Chancelor remonta la rivière de la Dwina, mais il n'est point dit qu'il arriva à Moscou par eau, ce qui eût été absurde.

On lit dans l'Histoire du commerce de Venise, que les Vénitiens avaient bâti le petit bourg qu'ils appelaient Rana, vers la mer Noire, et de là vient le proverbe vénitien *ire a la Rana*. Les Génois s'en emparèrent depuis; cependant les remarques

envoyées par M. de Stralemberg m'apprennent que les Génois bâtirent Rana.

Pour ce qui regarde les Lapons, il y a une grande apparence que, s'étant mêlés avec quelques natifs du nord de la Finlande, leur sang a pu être altéré; mais j'ai vu, il y a vingt ans chez le roi Stanislas, deux Lapons dont le roi Charles XII lui avait fait présent. Ils étaient probablement d'une race pure; leur beauté naturelle s'était parfaitement conservée; leur taille était de trois pieds et demi; leur visage plus large que long; des yeux très-petits; des oreilles immenses. Ils ressemblaient à des hommes à peu près comme les singes. Il est vraisemblable que les Samoïèdes ont conservé toutes leurs grâces, parce qu'ils n'ont pas eu l'occasion de se mêler aux autres nations comme les Lapons ont fait; l'un et l'autre peuples paraissent une production de la nature faite pour leur climat, comme leurs rangifères ou rennes. Un vrai Lapon, un vrai Samoïède, un rangifère ont bien l'air de ne point venir d'ailleurs.

Si du temps de ce Cosaque qui, selon le baron de Stralemberg, découvrit et conquit la Sibérie avec six cents hommes, les chefs des Sibériens s'appelaient *tsars*, comment ce titre peut-il venir de césar? est-il probable qu'on se fût modelé en Sibérie sur l'empire romain?

*Knès* signifie-t-il originairement duc? Ce mot *duc*, au dixième et onzième siècles, était absolument ignoré dans tout le Nord. *Knès* ne signifie-t-il pas seigneur? ne répond-il pas originairement au mot *baron?* n'appelait-on pas knès un possesseur d'une terre considérable? ne signifie-t-il pas chef, comme mirza ou kan le signifie? Les noms des dignités ne se rapportent exactement les uns aux autres en aucune langue.

Je suis bien aise que l'agriculture n'ait jamais été négligée en Russie; elle l'a beaucoup été en Angleterre, et encore plus en France; et ce n'est que depuis environ quatre-vingts ans que les Anglais ont su tirer de la terre tout ce qu'ils en pouvaient tirer. Leur terre est très-fertile en froment, et cependant ce n'est que depuis peu de temps qu'ils sont parvenus à s'enrichir par l'agriculture; il a fallu que le gouvernement donnât des encouragemens à cet art, qui paraît très-aisé et qui est très-difficile.

Je suis fort surpris d'apprendre qu'il était permis de sortir de Russie, et que c'était uniquement par préjugé qu'on ne voyageait pas. Mais un vassal pouvait-il sortir sans la permission de

son boyard? un boyard pouvait-il s'absenter sans la permission du czar?

Je voudrais savoir quel nom on donnait à l'assemblée des boyards qui élut Michel Fœdérowitz. J'ai nommé cette assemblée *sénat*, en attendant que je sache quelle était sa vraie dénomination. Pourrait-on l'appeler diète, convocation? enfin était-elle conforme ou contraire aux lois.

Quand une fois la coutume s'introduisit de tenir la bride du cheval du patriarche, cette coutume ne devint-elle pas une obligation, ainsi que l'usage de baiser la pantoufle du pape? et tout usage dans l'Église ne se tourne-t-il pas en devoir?

La question la plus importante est de savoir s'il ne faudra pas glisser légèrement sur les événemens qui précèdent le règne de Pierre-le-Grand, afin de ne pas épuiser l'attention du lecteur qui est impatient de voir tout ce que ce grand homme a fait.

On suivra exactement les mémoires envoyés. A l'égard de l'orthographe, on demande la permission de se conformer à l'usage de la langue dans laquelle on écrit; de ne point écrire *Moskwa*, mais *Mosca*, d'écrire Vesonise, Moscou, Alexiovis, etc. On mettra au bas des pages les noms propres tels qu'on les prononce dans la langue russe.

*N. B.* Il serait nécessaire que je fusse instruit du temps où les diverses manufactures ont été établies, de la manière dont on s'y est pris, et des encouragemens qu'on leur a donnés.

## A M. LE COMTE D'ALBARET, A TURIN.

Aux Délices, 16 auguste 1758.

L'ONCLE et la nièce, monsieur, devraient avoir répondu plus tôt à la lettre dont vous les avez honorés; mais l'oncle était malade, et la nièce apprenait son rôle. Vous êtes parti dans le temps où nous avions le plus besoin de vous. Nous avons un petit théâtre à Tourney; et, hors moi, tous les acteurs se portent bien. Tous vous regrettent, tous disent que sans vous on n'aura qu'une troupe médiocre; mais on vous re-

grette encore davantage dans la société : vous en fesiez l'agrément. La bonne compagnie de Turin, qui vous possède, ne vous permettra pas de la quitter pour venir nous voir. Nous le sentons avec douleur : mais si jamais vous revenez sur les bords de notre lac, n'oubliez pas ceux qui sont pénétrés pour vous de tous les sentimens que vous méritez. Comptez-nous parmi ceux qui vous sont le plus dévoués, et soyez persuadé surtout de l'attachement tendre et respectueux du solitaire et du malade V.

## A M. L'ABBÉ COMTE DE BERNIS,

### AU SUJET DE SA PROMOTION AU CARDINALAT.

A Soleure, du 19 auguste 1758.

Le vieux Suisse, monseigneur, apprend dans ses tournées que cette tête, qualifiée carrée par M. de Chavigny, est ornée d'un bonnet qui lui sied très-bien. Votre éminence doit être excédée des complimens qu'on lui a faits sur la couleur de son habit, que j'ai vue autrefois sur ses joues rebondies, et qui, je crois, y doit être encore.

Mes trente-huit confrères ont pu vous ennuyer, et c'est un devoir à quoi, moi trente-neuvième, je ne dois pas manquer. Je dois prendre plus de part qu'un autre à cette nouvelle agréable, puisque vous avez daigné honorer mon métier avant d'être de celui du cardinal de Richelieu. Je me souviendrai toujours, et je m'enorgueillirai que notre Mécène ait été Tibulle. Gentil Bernard doit en être bien fier aussi.

J'imagine que votre éminence n'a eu ni le temps ni la volonté peut-être de répondre à la proposition

qu'on lui a faite sur l'Angleterre : si vous ne vous en souciez pas, je vous jure que je ne m'en soucie guère, et que tous mes vœux se bornent à vos succès. Je n'imagine pas comment quelques personnes ont pu soupçonner que mon cœur avait la faiblesse de pencher un peu pour qui vous savez, pour mon ancien ingrat; on ne laisse pas d'avoir de la politesse; mais on a de la mémoire, et on est attaché aussi vivement qu'inutilement à la bonne cause, qu'il n'appartient qu'à vous de défendre. Je ne suis pas, en vérité, comme les trois quarts des Allemands : j'ai vu partout des éventails où l'on a peint l'aigle de Prusse mangeant une fleur de lis; le cheval d'Hanovre donnant un coup de pied au cul à M. de Richelieu; un courrier portant une bouteille d'eau de la reine de Hongrie, de la part de l'impératrice, à madame de Pompadour. Mes nièces n'auront pas assurément de tels éventails à mes petites Délices où je retourne. On est Prussien à Genève comme ailleurs, et plus qu'ailleurs; mais quand vous aurez gagné quelque bonne bataille ou l'équivalent, tout le monde sera Français ou François.

Je ne sais pas si je me trompe, mais je suis convaincu qu'à la longue votre ministère sera heureux et grand, car vous avez deux choses qui avaient auparavant passé de mode, génie et constance. Pardonnez au vieux Suisse ses bavarderies. Que votre éminence lui conserve les bontés dont la belle Babet l'honorait. *Misce consiliis jocos.* Agréez le profond et tendre respect d'un Suisse qui aime la France, et qui attend la gloire de la France de vous.

## A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Aux Délices, 22 auguste 1758.

Un Cramer, mon cher maître, m'a dit de vos nouvelles, que vous vous portiez mieux que jamais; que vous vous souvenez encore de moi, et que vous voulez que j'envoie mon maigre visage pour mettre à côté de votre grosse face. Tout cela est-il vrai? et ma physionomie ne sera-t-elle point de contrebande? que faites-vous de tant de portraits? bientôt le Louvre ne les contiendra pas. Portez-vous bien, et conservez-vous, voilà le grand point; c'est peu de chose d'exister en peinture. Si j'avais un portrait de Cicéron, je l'encadrerais avec le vôtre. Mais, pour moi, je ne serai tout au plus qu'avec Campistron ou Crébillon. Dites-moi, je vous prie, si, révérence parler, vous n'êtes pas notre doyen? Il me semble que cette sublime dignité roule entre M. le maréchal de Richelieu et vous.

J'ai bien une autre question à vous faire. Olivet n'est-il pas dans mon voisinage, près de Saint-Claude? N'allez-vous jamais chez vous? ne pourrait-on pas espérer de vous voir dans mon ermitage des Délices? je mourrais content. *Interim vale et tuum discipulum ama.*

## A M. PIERRE ROUSSEAU, A LIÉGE.

A Lausanne, 24 auguste 1758.

En revenant de Schwetzingen, château de monsieur l'électeur palatin, j'ai reçu à mon passage les deux lettres que vous avez bien voulu m'écrire. Il est vrai que les choses écrites à M. d'Arget, avec la liberté de l'amitié, ne devaient pas être publiques, et que ma lettre n'a pas été imprimée bien fidèlement; mais c'est là un des plus légers chagrins qu'on puisse avoir dans ce monde. Ces bagatelles sont confondues dans la foule des malheurs publics.

Je désire fort que la nécessité où l'on est de chercher des diversions à tant de désastres, ramène un peu les hommes aux belles-lettres qui sont consolantes. Votre journal sera continuellement une des plus agréables lectures qui puissent amuser les gens de goût. Je n'aurais guère que des fleurs très-fanées à vous offrir pour votre parterre; et d'ailleurs, on dit qu'il y a des épines qui blesseraient certains lecteurs délicats. Si jamais je fais des psaumes, je vous prierai d'en inonder votre livre; mais je le ferais tomber. En attendant, je le lis avec un très-grand plaisir.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 28 auguste 1758.

Me voilà rendu à mon ermitage des Délices, mon divin ange, après un voyage à la cour palatine, aussi agréable qu'il était nécessaire. Votre lettre, qui m'attendait, redouble le seul chagrin que je puisse

avoir, en m'ôtant l'espérance de vous embrasser. Les tantes et les débarbouillées sont donc d'étranges personnes. Il ne faut pas songer à réformer des têtes aussi mal faites. D'ailleurs, mes établissemens et les dépenses considérables que j'y ai faites, ne me permettent pas de me transplanter. J'avais voulu acheter une terre, uniquement dans la vue d'avoir un bien solide que je pusse laisser à mes héritiers, comptant fort peu sur la nature des autres biens qui peuvent périr en un jour; mais cela est encore aussi difficile que de faire entendre raison à des dévotes.

Je me flatte que votre ami a parlé de lui-même; je serais fâché qu'on crût que je l'ai prié de faire cette démarche; mais je n'en aurais pas moins d'obligation à vos bontés et aux siennes. Vous avez donc aussi des coliques, mon respectable ami? Ce serait bien le cas de venir consulter Tronchin, en dépit des tantes; mais ces mêmes coliques vous empêchent de venir dans le temple d'Épidaure, et c'est ce qui me désespère. Je vous conjure de me mander des nouvelles de votre santé; ne me laissez pas sans consolation. Madame du Boccage vous a donc montré notre Femme qui a raison : elle nous a amusés en Savoie; mais il se pourrait, à toute force, que le goût des Parisiens fût un peu différent de celui des Savoyards. Madame Denis ne m'a point encore fait voir vos commentaires critiques. Je ne crois pas en général que Fanime et madame Duru soient des personnes bien merveilleuses; elles peuvent avoir quelque succès par le mérite des actrices; mais entre le succès et la gloire, la différence est grande. Je connais des armées et des généraux qui n'ont eu ni l'un ni l'autre. Toutes les pièces des Français sont aujourd'hui sifflées de l'Europe. On dit que nous n'avons

ni auteurs, ni acteurs, ni argent pour payer les places : nous voilà *in fece Romuli.* Où est le temps où l'on donnait Iphigénie au retour de la campagne de 1672?

Il ne faut songer qu'à vivre dans la retraite; et si les choses continuent à aller du même train, on n'aura plus même de quoi y vivre. Comment se porte madame d'Argental? Mille tendres respects à tous les anges. Madame Denis et madame de Fontaine vous font mille complimens; et moi, je suis pénétré de reconnaissance.

## A M. DE CIDDEVILLE.

Aux Délices, le 1er septembre 1758.

Mon cher et ancien ami, je reviens dans mes chères Délices, après un assez long voyage à la cour palatine. Je trouve, en arrivant, vos jolis vers dans lesquels vous ne paraissez pas trop content de Paris; et je crois fermement que vous avez raison. Mais avez-vous dans votre Launai, un peu de société? Il me semble que la retraite n'est bonne qu'avec bonne compagnie.

Vous savez, mon cher Ciddeville,
Que ce fantôme ailé qu'on nomme le bonheur
N'habite ni les champs, ni la cour, ni la ville.
Il faudrait, nous dit-on, le trouver dans son cœur;
C'est un fort beau secret qu'on chercha d'âge en âge :
Le sage fuit des grands le dangereux appui,
Il court à la campagne, il sèche d'ennui :
J'en suis bien fâché pour le sage.

Ce n'est pas des sages comme vous que je parle : je suis bien sûr que l'ennui n'approche pas plus de

votre Launai que de mes Délices. Je prends acte surtout que je n'ai pas quitté mes pénates champêtres par inquiétude, pour aller chez l'électeur Palatin par vanité. Je vous avouerai que j'ai mis dans cette cour, et entre les mains de l'électeur, une partie de mon bien qu'on pille presque partout ailleurs. Il a bien voulu avoir la bonté de faire avec moi un petit traité qui me met en sûreté moi et les miens pour le reste de ma vie.

Le bon Horace dit : (I, Ép. 18, 112.)

*Det vitam, det opes ; animum æquum mî ipse parabo.*

Il aurait dû ajouter *det amicos*, mais vous me direz que c'est notre affaire, et non celle du ciel. C'est l'amitié de mes nièces qui fait de près le bonheur de ma vie, c'est la vôtre qui le fait de loin.

*Excepto quod non simul* essem *cætera lætus.*
(Horace, I, ép. 10, v. 50.)

Je vous ai souvent regretté, et votre souvenir m'a consolé. Vous n'êtes pas homme à franchir les Alpes, et à me venir voir sur les bords de mon lac, comme madame du Boccage ; vous vous contentez de cueillir les fleurs d'Anacréon dans vos jardins : vous n'allez pas chercher comme elle la couronne du Tasse au Capitole, *satis beatus unicis sabinis.*

Adieu, mon cher et ancien ami ; mes deux nièces, toute ma famille, vous font les plus tendres complimens.

*P. S.* Eh bien ! les Anglais ont donc quitté vos côtes normandes, nonobstant clameur de haro ! Est-il vrai qu'ils ont pris beaucoup de canons, de vaches, de filles et d'argent ? Le Canada va donc être entiè-

rement perdu, le commerce ruiné, la marine anéantie, tout notre argent enterré en Allemagne? Je vous trouve très-heureux, mon cher Ciddeville, de posséder la terre de Launai. Je n'ai aux Délices que l'agréable, et vous possédez l'agréable et l'utile.

*Beatus ille qui, procul ridiculis*
Fecunda *rura bobus exercet suis!*
(Hor., Épod. II, v. 1.)

## A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 2 septembre 1758.

Ritorno dalle sponde del Reno alle mie Delizie; quì vedo la signora errante ed amabile; quì leggo, mio caro cigno di Padova, la vostra vezzosa lettera. Siete dunque adesso à Bologna *la grassa*, ed avete lasciato Venezia la ricca. E per tutti i santi, perchè non venire al nostro paese libero? voi che vi dilettate nel viaggiare, voi che godete d' amici, d' applausi, di novi amori, dovunque andate. Vi è più facile di venire tra i pappafighi, che non è a me di andare frà i pappamani. Ov' è la raccolta delle vostre leggiadre opere? dove la potrò io trovare? dove l' avete mandata? per qual via? non lo so. Aspetto li figliuoli per consolarmi dell' assenza del padre. Voi passate i vostri begli anni tra l' amore, e la virtù. Orazio vi direbbo:

Quod *tu inter scabiem tantam et contagia lucri*
*Nil* parvi *sapias, et adhuc sublimia cures.*
(Hor., liv. I, ép. 12, v. 14.)

Ed il Petrarca soggiungerebbe,

*Non lasciar la magnanima tua impresa.*
(P. I, son. 7.)

La signora di Bentinck è, come il re di Prussia, condannata dal consiglio aulico, e questa povera Marfisa non è seguita da un esercito per difendersi.

Cette pauvre milady Blakaker, ou comtesse de Pimbêche, va encore plaider à Vienne. C'est bien dommage qu'une femme si aimable soit si malheureuse; mais je ne vois partout que des gens à plaindre, à commencer par le roi de France, l'impératrice, le roi de Prusse, ceux qui meurent à leur service, ceux qui s'y ruinent, et à finir par d'Argens.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas,*
*Fortunatus et ille Deos qui novit agrestes.*
(Virg., Géorg., liv. II, v. 490, 493.)

Le premier vers est pour vous, le second pour moi. Pour milady Montaigu, je doute que son ame soit à son aise; si vous la voyez, je vous supplie de lui présenter mes respects.

*Farewell* flos Italiæ, *farewell wise man*
*Whose sagacity has found the secret*
*To part from Argaleon without being*
*Molested by him* (1).

(1) *Traduction :* Je reviens des bords du Rhin à mes Délices. J'y trouve une dame errante et aimable; j'y lis, mon cher cygne de Padoue, votre charmante lettre. Vous êtes donc maintenant à Bologne *la Grasse*, et vous avez quitté Venise *la Riche*. Par tous les saints! pourquoi ne pas venir dans notre pays libre, vous qui vous plaisez à voyager, vous qui trouvez partout des amis, des applaudissemens et de nouvelles amours? Il vous est plus facile de venir chez les papefigues qu'à moi d'aller chez les pa-

Si jamais vous repassez les Alpes, souvenez-vous de votre ancien ami, de votre ancien partisan le Suisse V.

## A M. COLLINI.

Aux Délices, 2 septembre 1758.

Mon cher Collini, je n'ai que le temps de vous dire, en partant pour Lausanne, que ma lettre à Pierron a été lue par l'électeur; que la première place qui vaquera sera pour vous; mais vous savez qu'on attend quelquefois long-temps. Je vous assure que je ne négligerai aucune occasion de vous trouver quelque place qui vous convienne. Je vous prie de faire pour moi les plus tendres remercîmens à M. l'Ammeister Langhans, dont je n'oublierai jamais les procédés charmans. Souvenez-vous de moi auprès de M. Schœpflin et de M. de Gervasi.

Si Marie-Thérèse et mes Russes ont quelques succès, ne me les laissez pas ignorer; il faut avoir de quoi se consoler de tout le mal qui nous arrive.

pimanes. Dites-moi, je vous prie, où je pourrai trouver le recueil de vos charmans ouvrages : où l'avez-vous envoyé? par quelle voie? je l'ignore. J'attends les enfans pour me consoler de l'absence du père. Vous passez vos belles années entre l'amour et la vertu; c'est à vous qu'Horace dirait : « Au milieu de tant de corruption, parmi la contagion de l'avarice, vous osez être sage avec grandeur, et vous ne vous occupez que de choses sublimes. »

Pétrarque ajouterait : « Poursuivez votre noble entreprise. »

Madame de Bentinck est, comme le roi de Prusse, condamnée par le conseil aulique, et cette pauvre *Marfise* n'a point à sa suite une armée pour la défendre.

Adieu, fleur de l'Italie! Adieu, homme sage dont l'esprit a trouvé le secret de se séparer d'Argaléon sans en recevoir de chagrin.

Quel est donc l'aimable Italien qui m'envoie des choses si agréables? Quel qu'il soit, je le remercie de tout mon cœur, et je lui dois autant d'estime que de reconnaissance.

## A Mme DU BOCCAGE.

Aux Délices, 3 septembre 1758.

En revoyant, madame, mon petit ermitage, mon premier devoir est de vous remercier, vous et M. du Boccage, de l'honneur que vous avez bien voulu faire aux ermites. Je pourrais en concevoir bien de la vanité, je pourrais vous redire ici tout ce que vous avez entendu de Paris jusqu'à Rome; mais vous devez être lasse de complimens. Permettez-moi seulement de vous dire que, malgré tous vos talens et tout votre mérite, je vous ai trouvée la femme du monde la plus simple, la plus aisée à vivre, la plus digne d'avoir des amis, quoique vous soyez très-faite pour avoir mieux. Si l'intérêt que j'ai toujours pris, madame, à vos succès et à votre gloire, pouvait me donner quelques droits à votre amitié, j'oserais vous la demander instamment. Il y a grande apparence que je finirai, dans la retraite, une vieillesse infirme; mais ce sera pour moi une grande consolation de pouvoir compter sur la bienveillance d'une personne qui fait tant d'honneur à son siècle et à son sexe. Quel triste siècle, madame! et que la disette des talens, en tout genre, est effrayante! Je ne vois que des livres sur la guerre, et nous sommes battus partout. Que de brochures sur la marine et sur le commerce! et notre commerce et notre marine s'anéantissent. Que de fades

raisonneurs qui ont un peu d'esprit! et il n'y a pas un homme de génie. Notre siècle vit sur le crédit du siècle de Louis XIV. On parle, il est vrai, dans les pays étrangers, la langue que les Pascal, les Despréaux, les Bossuet, les Racine, les Molière ont rendue universelle, et c'est dans notre propre langue qu'on dit aujourd'hui dans l'Europe que les Français dégénèrent. S'il y a quelque homme de mérite en France, il est persécuté : Diderot, d'Alembert n'y trouvent que des ennemis. Helvétius a fait, dit-on, un excellent ouvrage, et on s'efforce de le rendre criminel. Il faut, madame, que le petit nombre des sages ne s'expose pas à la méchanceté des fous : il faut qu'ils vivent ensemble, et qu'ils fuient le public.

J'ai eu la faiblesse, madame, de laisser sortir de notre petit coin des Alpes, cette Femme qui a raison. Si elle avait raison, elle n'aurait pas fait le voyage de Paris : c'est un amusement de société; mais vous avez voulu la porter à M. d'Argental. J'ai été trop flatté de vos bontés pour résister à vos ordres; mais il faudra que cette bagatelle, qui a servi à nous amuser, reste dans les mains de nos amis. Je suis las du triste métier de paraître en public : cela est pardonnable dans le temps des illusions, et ce temps est passé pour moi. J'aime les Muses pour elles-mêmes, comme Fénélon voulait qu'on aimât Dieu; mais je redoute le public. Que revient-il de se commettre avec lui? de l'embarras, des tracasseries de comédiens, des jalousies d'auteurs, des critiques, des calomnies. On n'entend point à cent lieues le petit bruit des louanges; celui des sifflets est perçant, et porte au bout du monde. Pourquoi troubler mon repos, que j'ai cherché, et que j'ai trouvé après tant d'orages?

Vos bontés pour moi sont plus précieuses sans doute

que toute la petite fumée de la vaine gloire dont il n'arrive pas un atome dans mon ermitage; j'y ai vu la vraie gloire, quand je vous y ai possédée; je n'en veux pas d'autre.

Tous les habitans de notre retraite se joignent à moi, madame, pour vous dire combien vous êtes aimable. Conservez quelque bonté, je vous en conjure, pour le vieux Suisse Voltaire, à qui vous faites encore aimer la France, et qui est plein pour vous de respect, d'estime et de tous les sentimens que vous méritez.

## A M. THIERIOT.

Aux Délices, 17 septembre 1758.

Il faut reprendre où nous en étions, mon ancien ami. J'ai été un peu de temps par monts et par vaux; me voilà rendu à ma famille et à mes amis, dans mes chères Délices. Que faites-vous? où êtes-vous? avez-vous reçu un manuscrit concernant la Russie, que M. l'abbé Menet doit vous avoir remis? Il y a un domestique de madame de Fontaine qui repartira bientôt pour notre lac; je vous serai très-obligé d'envoyer le manuscrit chez elle. Je suppose que vous êtes toujours chez madame de Montmorenci, et que votre vie est douce et tranquille; j'en connais qui ne le sont pas. Je n'ai pas été précisément aux champs de Mars, mais j'étais assez près de ces vilains champs quand les Hanovriens battaient une aile de notre armée, prenaient Dusseldorff, et repassaient le Rhin à leur aise. Mes chers Russes sont venus depuis d'Archangel et d'Astracan, pour se faire égorger à Custrin. Nous sommes malheureux sur terre et sur mer; et on dit que l'artillerie prussienne

porte jusqu'à Paris, où elle estropie la main droite de nos payeurs des rentes. Je suis honteux d'être chez moi paix et aise, et d'avoir quelquefois vingt personnes à dîner, quand les trois quarts de l'Europe souffrent.

J'avais lu, dans un journal, que M. Helvétius, a fait un livre sur l'Esprit, comme un seigneur qui chasse sur ses terres; un livre très-bon, plein de littérature et de philosophie, approuvé par un premier commis des affaires étrangères; et j'apprends aujourd'hui qu'on a condamné ce livre, et qu'il le désavoue, comme un ouvrage dicté par le diable. Je voudrais bien lire ce livre, pour le condamner aussi: tâchez de me le procurer. Vous voyez, sans doute, quelquefois cet infernal Helvétius; demandez-lui son livre pour moi. Mais vous êtes un paresseux, un *perdigiorno;* vous n'en ferez rien. Je vous connais; allons, courage; remuez-vous un peu. Je suis aussi paresseux que vous, et je viens de faire trois cents lieues. On dit que cela est fort sain, cependant je ne m'en porte pas mieux: une de vos lettres me fera probablement beaucoup de bien. Je suis toujours tout ébaubi d'être venu à mon âge avec une santé si maudite. Vous qui êtes, à peu de chose près, mon contemporain, et qui êtes gras comme un moine, n'oubliez pas le plus maigre des Suisses, qui vous aime de tout son cœur.

*P. S.* Qu'est-ce qu'un livre de Jean-Jacques, contre la comédie? Jean-Jacques est-il devenu père de l'Église?

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 20 septembre 1758.

On ne sait plus que croire et que penser, madame. Hier, tout le monde avoue que les Russes ont été détruits; aujourd'hui, tout le monde avoue que les Russes sont ressuscités pour battre le roi de Prusse. La nouvelle vous sera venue de Paris de la défaite des Anglais auprès de Saint-Malo. C'est du baume sur la blessure que la perte de Louisbourg nous a faite. Je voudrais bien, en qualité de curieux, et encore plus d'homme pacifique, savoir ce que c'est que cet armistice entre M. le maréchal de Contades et M. le prince de Brunswick; je voudrais un armistice éternel entre les hommes.

Je vous remercie de tout mon cœur, madame, des petites coquetteries que vous faites en ma faveur en Lorraine. Vous savez combien j'aimerais une terre qui me rapprocherait de vous; mais M. de Fontenoi veut à présent vendre trois cent mille livres son Champignelle, qui ne rapporte pas plus de six mille livres de rente. Madame de Mirepoix et madame de Boufflers veulent me vendre Craon; mais il est substitué, et ce marché est difficile à conclure.

Puisque Collini a l'honneur de vous faire quelquefois sa cour, je vous prie instamment, madame, de lui faire dire que je lui ai écrit deux fois par M. Turkeim, le banquier, et que j'ignore s'il a reçu mes lettres. Madame Denis vous présente ses respects; autant en fait son oncle le Suisse. Il est plein de reconnaissance pour le petit mot dont vous l'avez honoré dans certaine lettre. Portez-vous bien surtout.

## A M. VERNES.

23 septembre 1758.

*All that is, is right* (1).

Voila deux rois assassinés en deux ans (2), la moitié de l'Allemagne dévastée, quatre cent mille hommes massacrés, etc., etc., etc.

Quelques curieux disent que les révérends pères de la compagnie de Jésus-Christ ont empoisonné le roi d'Espagne, et prétendent en avoir des preuves; *ipsi viderint.* Tout le monde crie dans les rues de Paris : *Mangeons du jésuite, mangeons du jésuite* (3). C'est dommage que ces paroles soient tirées d'un livre détestable qui semble supposer le péché originel et la chute de l'homme, que vous niez vous autres damnés de sociniens, qui niez aussi la chute d'Adam, la divinité du Verbe, la procession du Saint-Esprit, et l'enfer.

Nous sommes un peu brouillés pour les odes, cependant ma rapsodie sera à vos ordres; mais il faudra venir dîner quelque jour avec nous; car, tout soi-disant prêtre que vous êtes, et tout orthodoxe que je suis, je vous aime de tout mon cœur.

*Gratias ago* du journaliste anglais; c'est un bon vivant.

(1) *Traduction :* Tout ce qui est, est bien.

(2) Louis XV, le 5 janvier 1757; et Jean V, roi de Portugal, le 3 septembre 1758.

(3) Candide, chap. XVI, t. XXIII.

## A M. PILAVOINE, A SURATE.

Aux Délices, près de Genève, le 25 septembre 1758.

Je suis très-flatté, monsieur, que vous ayez bien voulu, au fond de l'Asie, vous souvenir d'un ancien camarade. Vous me faites trop d'honneur de me qualifier de *bourgeois de Genève*. Tout amoureux que je suis de ma liberté, cette maîtresse ne m'a pas assez tourné la tête pour me faire renoncer à ma patrie. D'ailleurs, il faut être huguenot pour être citoyen de Genève; et ce n'est pas un si beau titre, pour qu'on doive y sacrifier sa religion; cela est bon pour Henri IV, quand il s'agit du nouveau royaume de France, et peut-être pour un électeur de Saxe, quand il veut être roi de Pologne, mais il n'est pas permis aux particuliers d'imiter les rois.

Il est vrai qu'étant fort malade, je me suis mis entre les mains du plus grand médecin de l'Europe, M. Tronchin, qui réside à Genève; je lui dois la vie. J'ai acheté dans son voisinage, moitié sur le territoire de France, moitié sur celui de Genève, un domaine assez agréable, dans le plus bel aspect de la nature. J'y loge ma famille, j'y reçois mes amis, j'y vis dans l'abondance et dans la liberté. J'imagine que vous en faites à peu près autant à Surate, du moins je le souhaite.

Vous auriez bien dû, en m'écrivant de si loin, m'apprendre si vous êtes content de votre sort, si vous avez une nombreuse famille, si votre santé est toujours ferme. Nous sommes à peu près du même âge, et nous ne devons plus songer l'un et l'autre qu'à passer doucement le reste de nos jours. Le climat où je suis n'est pas si beau que celui de Su-

rate; les bords de l'Inde doivent être plus fertiles que ceux du lac Léman. Vous devez avoir des ananas, et je n'ai que des pêches; mais il faut que chacun fasse son propre bonheur dans le climat où le ciel l'a placé.

Adieu, mon ancien camarade; je vous souhaite des jours longs et heureux, et suis de tout mon cœur, votre, etc.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 2 octobre 1758.

Vos nouvelles de Choisi, madame, ne sont pas des plus fidèles. Il est très-certain que les Russes n'ont point paru après leur défaite du 25, et il est bien clair que le roi de Prusse les a mis hors d'état de lui nuire de long-temps, puisqu'il est allé paisiblement secourir son frère et faire reculer l'armée autrichienne. Croiriez-vous que j'ai reçu deux lettres de lui depuis sa victoire? Je vous assure que son style est celui d'un vainqueur. Je doute fort qu'on ait tué trois mille hommes aux Anglais auprès de Saint-Malo; mais j'avoue que je le souhaite. Cela n'est pas humain; mais peut-on avoir pitié des pirates!

La paix n'est pas assurément prête à se faire. A combien Strasbourg est-il taxé? Pour nous, nous ne connaissons ni guerre, ni impôts. Nos Suisses sont sages et heureux. J'ai bien la mine de ne les pas quitter, quoique la terre de Craon soit bien tentante. Adieu, madame; je vous présente mes respects, à vous et à votre amie, et vous suis attaché pour ma vie.

## A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 3 octobre 1758.

*Urbis amator, credule galle.*

Vous êtes donc tous fous avec votre bataille du 26. Le fait est que les Russes ont perdu environ quinze mille hommes le 25, et n'avaient nulle envie de se battre le 26; que Frédéric, après les avoir vaincus, et les avoir mis hors d'état de pénétrer plus avant, a couru dégager son frère; qu'il a fait repasser les montagnes au comte de Daun, et qu'on est à peu près au même état où l'on était avant cette funeste guerre.

Maupertuis crèverait s'il savait que le roi son maître m'a écrit deux lettres depuis la bataille de Custrin; mais je n'en suis ni enorgueilli, ni séduit.

Les deux couplets sur le livre d'Helvétius sont assez jolis; mais il me paraît qu'en général il y a beaucoup d'injustice et bien peu de philosophie à taxer de matérialisme l'opinion que les sens sont les seules portes des idées. L'apôtre de la raison, le sage Locke, n'a pas dit autre chose; et Aristote l'avait dit avant lui. Le gros de votre nation ne sera jamais philosophe, quelque peine qu'on prenne à l'instruire.

J'ai reçu les manuscrits concernant la Russie; ce sont des anecdotes de médisance, et, par conséquent, cela n'entre pas dans mon plan.

Pour Jean-Jacques, il a beau écrire contre la comédie, tout Genève y court en foule. La ville de Calvin devient la ville des plaisirs et de la tolérance. Il est vrai que je ne vais presque jamais à Genève; mais on

vient chez moi, ou plutôt chez mes nièces : mon ermitage est charmant dans la belle saison.

Je vous suis très-obligé, mon cher et ancien ami, du livre (1) que vous me destinez. Le bruit qu'a fait ce livre m'a engagé à relire Locke. J'avoue qu'il est un peu diffus; mais il parlait à des esprits prévenus et ignorans, auxquels il fallait présenter la raison sous tous les aspects et sous toutes les formes. Je trouve que ce grand homme n'a pas encore la réputation qu'il mérite. C'est le seul métaphysicien raisonnable que je connaisse; et, après lui, je mets Hume.

Bonsoir; il est vrai que je me suis amusé avec la Femme qui a raison; mais c'est pour notre troupe, et non pour la vôtre : *Scurror mihi, non populo.*

Madrass pris! quel conte! Il n'y a que des La Bourdonnais qui le prennent. Ils en ont été bien payés!

## A M. DE FORMONT.

3 octobre 1758.

Mon cher philosophe, votre souvenir m'enchante, vous êtes un gros et gras épicurien de Paris, et moi un maigre épicurien du lac de Genève; il est bon que les frères se donnent quelquefois signe de vie. Madame du Deffant est plus philosophe que nous deux, puisqu'elle supporte si constamment la privation de la vue, et qu'elle prend la vie en patience. Je m'intéresse tendrement, non pas à son bonheur, car ce fantôme n'existe pas, mais à toutes les consolations dont elle jouit, à tous les agrémens de son esprit, aux

(1) De l'Esprit, par M. Helvétius.

charmes de sa société délicieuse. Je voudrais bien en jouir, sans doute, de cette société délicieuse, j'entends de la vôtre et de la sienne; mais allez vous faire..... avec votre Paris : je ne l'aime point, je ne l'ai jamais aimé. Je suis cacochyme; il me faut des jardins, il me faut une maison agréable dont je ne sorte guère, et où l'on vienne : j'ai trouvé tout cela, j'ai trouvé les plaisirs de la ville et de la campagne réunis, et surtout la plus grande indépendance. Je ne connais pas d'état préférable au mien; il y aurait de la folie à vouloir en changer. Je ne sais si j'aurai cette folie; mais, au moins, c'est un mal dont je ne suis pas attaqué à présent, malgré toutes vos grâces. Je ne regrette ni Iphigénie en Crimée, ni Hypermnestre; je crains seulement plus encore pour la perte des fonds publics que pour celle des talens; la compagnie des Indes, le commerce, la marine, me paraissent encore plus en décadence que le bon goût; jamais on n'a tant fait de livres sur la guerre, et jamais nos armes n'ont été plus malheureuses. J'ai trente volumes sur le commerce, et il dépérit. Ni les livres sur l'esprit et sur la matière, ni les arrêts du conseil sur ces livres, ne remédieront à tant de maux.

Que dites-vous de la défaite de mes Russes? C'est bien pis qu'à Narva; tout est mort, ou blessé, ou pris. Il y a eu trois batailles consécutives. Les Prussiens n'ont eu que trois mille hommes de tués; mais ils ont dix mille blessés au moins. Si le comte de Daun tombait sur eux dans ces circonstances, peut-être ferait-il aux Prussiens ce que ceux-ci ont fait aux Russes. Il y a une tragédie anglaise dans laquelle le souffleur vient annoncer à la fin que tous les acteurs de la pièce ont été tués; cette cruelle guerre pourra bien finir de même.

*Nota* qu'il n'est pas vrai qu'on ait battu trois fois

les Russes, comme on le dit; c'est bien assez d'une.

Présentez, je vous en prie, mes très-tendres respects à madame du Deffant; et souvenez-vous quelquefois du vieux Suisse Voltaire qui vous aimera toujours.

## A M. DE CIDDEVILLE.

Aux Délices, le 4 octobre 1758.

Que les Russes soient battus, mon cher et ancien ami, que Louisbourg soit pris, qu'Helvétius ait demandé pardon de son livre, qu'on débite à Paris de fausses nouvelles et de mauvais vers, que le parlement de Paris ait fait pendre un huissier pour avoir dit des sottises, ce n'est pas ce dont je m'inquiète; mais M. A..... de L....., et quatre années qu'il me doit, sont le grave sujet de ma lettre. Peut-être M. A.... me croit-il mort; peut-être l'est-il lui-même. S'il est en vie, où est-il? s'il est mort, où sont ses héritiers? Dans l'un et l'autre cas, à qui dois-je m'adresser pour vivre?

Pardonnez, mon ancien ami, à tant de questions. Je me trouve un peu embarrassé; j'ai essuyé coup sur coup plus d'une banqueroute. Notre ami Horace dit tranquillement:

*Det vitam, det opes : animum æquum mi ipse parabo.*
(Hor., liv. I, ép. 18, v. 112.)

Vraiment, je le crois bien. Voilà un grand effort! Il n'avait pas affaire à la famille de Samuel Bernard et à M. A... de L.... Ce petit babouin crut faire un bon marché avec moi, parce que j'étais fluet et maigre;

*vivimus tamen*, et peut-être A... *occidit* dans son marquisat.

Qu'il soit mort ou vivant, il me semble que j'ai besoin d'un honnête procureur normand. En connaîtriez-vous quelqu'un dont je pusse employer la prose?

Mais vous, que faites-vous dans votre jolie terre de Launai? bâtissez-vous? plantez-vous? avez-vous la faiblesse de regretter Paris? ne méprisez-vous pas la frivolité qui est l'ame de cette grande ville? Vous n'êtes pas de ceux qui ont besoin qu'on leur dise :

*Omitte mirari beatæ*
*Famam, et opes, strepitumque Romæ.*
(Hor., III, od. 29, v. 11 et 12.)

Cependant, on dit que vous êtes encore à Paris; j'adresse ma lettre rue Saint-Pierre, pour vous être renvoyée à Launai, si vous avez le bonheur d'y être. Adieu, je vous embrasse.

*Nisi quod non simul essem cætera lætus.*
(Hor., I, Ép. 10, v. 50.)

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 17 octobre 1758.

Et monsieur votre fils, madame, que devient-il? j'ai toujours peur; je vous prie de m'en dire des nouvelles. On parle de je ne sais quelles croquignoles que MM. de Hanovre nous ont données près de Harbourg. Monsieur votre fils est tout propre à s'être présenté là des premiers, et avoir fourré son nez plus avant qu'un

autre. Je vous supplie, madame, de dissiper mes inquiétudes. Je vais à Lausanne dans le moment. Je voudrais bien que l'île Jard fût dans mon lac. C'est avec une douleur extrême que j'envisage cette éternelle séparation. Avez-vous toujours la consolation de madame de Broumath? Je vous présente à toutes deux mes respects et mes regrets.

## A M. THIERIOT.

18 octobre 1758.

M. Helvétius m'a envoyé son *Esprit*, mon ancien ami; ainsi vous voilà délivré du soin de me le faire parvenir : je ne veux pas avoir double esprit comme Élisée. Je suis peu au fait des cabales de votre Paris et de votre Versailles; j'ignore ce qui a excité un si grand soulèvement contre un philosophe estimable qui (à l'exemple de saint Matthieu) a quitté la finance pour suivre la vérité. Il ne s'agit, dans son livre, que de ces pauvres et inutiles vérités philosophiques, qui ne font tort à personne, qui sont lues par très-peu de gens, et jugées par un plus petit nombre encore en connaissance de cause. Il y a tel homme dont la simple signature, mise au bas d'une pancarte mal écrite, fait plus de mal à une province que tous les livres des philosophes n'en pourront jamais causer; cependant ce sont ces philosophes, incapables de nuire, qu'on persécute.

Je ne suis pas de son avis en bien des choses, il s'en faut beaucoup; et, s'il m'avait consulté, je lui aurais conseillé de faire son livre autrement; mais, tel qu'il est, il y a beaucoup de bon, et je n'y vois rien de dangereux : on dira peut-être que j'ai les yeux gâtés.

Il faut qu'Helvétius ait quelques ennemis secrets qui aient dénoncé son livre aux sots, et qui aient animé les fanatiques. Dites-moi donc ce qui lui a attiré un tel orage; il y a cent choses beaucoup plus fortes dans l'Esprit des Lois, et surtout dans les Lettres Persanes. Le proverbe est donc bien vrai, qu'il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

Au lieu de me faire avoir cet Esprit, pourriez-vous avoir la charité de m'indiquer quelque bon Atlas nouveau, bien fait, bien net, où mes vieux yeux vissent commodément le théâtre de la guerre et des misères humaines. Je n'ai que d'anciennes cartes de géographie; c'est peut-être le seul art dans lequel les derniers ouvrages sont toujours les meilleurs. Il n'en est pas de même, à ce que je vois, des pièces de théâtre, des romans, des vers, des ouvrages de morale, etc.

Je dicte ce rogaton, mon cher ami, parce que je suis un peu malade aujourd'hui; mais j'ai toujours assez de force pour vous assurer de ma main que je vous aime de tout mon cœur.

## A M. PESSELIER,

### EMPLOYÉ DANS LES FERMES DU ROI.

Aux Délices, 30 octobre 1758.

Enfin, monsieur, à force de recherches, j'ai découvert tout ce que je vous dois. Ce rouleau, dont vous m'avez favorisé, était à Lausanne depuis longtemps, avec des cartes géographiques et des estampes qu'on m'avait envoyées de Pétersbourg. J'ai fait tout revenir, et je me hâte de vous faire mes remercîmens. Je savais déjà, par les vers agréables qu'on

a imprimés de vous, avec quel succès vous cultivez les belles-lettres, et j'avais vu dans l'Encyclopédie quelles sont vos profondes connaissances sur beaucoup d'objets utiles :

*Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*
(Hor., Art poét., v. 343.)

voilà votre devise; la mienne est : *si placeo, tuum est.*

Mérope ne s'attendait pas à être traitée aussi honorablement que la finance. Le Parnasse et le Trésor royal vous ont bien de l'obligation. Vous avez un double droit à mon estime et à ma reconnaissance. Si j'étais contrôleur-général, vous auriez une pension; et si je fesais encore des vers, je vous chanterais.

Recevez, monsieur, les assurances de l'attachement sincère du vieux Suisse V.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 1er novembre 1758.

Il me paraît, madame, qu'on passe sa vie à voir des révolutions. L'année passée, au mois d'octobre, le roi de Prusse voulait se tuer. Il nous tua au mois de novembre. Il est détruit cette année en octobre. Nous verrons si nous serons battus le mois prochain.

On dit le monarque portugais blessé à l'épaule, le monarque espagnol blessé au cerveau, le roi, ou soi-disant tel, de Suède gardé à vue, et celui de Pologne buvant et mangeant à nos dépens, tandis que les Prussiens boivent et mangent encore aux dépens

des Saxons. Des autres rois je n'en parle pas. Portez-vous bien, madame, et voyez d'un œil toujours tranquille la sanglante tragédie et la ridicule comédie de ce monde. Je tremble toujours que quelque balle de fusil ne vienne balafrer le beau visage de monsieur votre fils, à qui je présente mes respects. Avez-vous le bonheur de posséder madame de Broumath?

Voulez-vous bien permettre, madame, que je mette dans ce paquet un petit billet pour Collini, qui vous est attaché. Pardonnez cette liberté grande. En voici encore une autre. Je vous demande en grâce, quand vous irez à Strasbourg, de vouloir bien dire au coureur qu'il aille, chemin fesant, laver la tête au banquier Turckeim, et lui signifier que je meurs de faim s'il ne songe pas à moi. Pardon, madame; mais dans l'occasion on a recours à ce qu'on aime. Mille tendres respects.

## A M. DE CIDDEVILLE.

Aux Délices, 10 novembre 1758.

Mon affaire avec le marquis A... est fort sérieuse, mon cher et ancien ami; mais vous l'avez rendue si plaisante par votre aimable lettre, que je ne peux plus m'affliger. Le *constat de cadavere* me fait encore pouffer de rire. Je crois ce puant marquis bien en colère que je vive encore, et que j'aie douté de son existence. Ce petit gnome ne vous a donc pas répondu; je le ferai *ester à droit*, de pardieu, fût-ce dans Argentan en Basse-Normandie. Je vous suis doublement obligé de vos bons conseils et de vos bonnes plaisanteries.

Je vois qu'il n'est pas aisé de trouver un procureur honnête homme, encore moins un marquis qui paie ses dettes. Cet A... doit être furieusement grand seigneur; car, non-seulement il ne paie point ses créanciers, mais il ne daigne pas leur faire civilité. Cet A... n'est point du tout poli.

Vous allez donc à Paris, mon cher ami, chercher le plaisir et ne le point trouver; jouir de la ville, et ne l'aimer ni ne l'estimer, et y attendre le moment de retourner à votre charmante terre. Pour moi, j'ai renoncé aux villes; j'ai acheté une assez bonne terre à deux lieues de mes Délices; je ne voyage que de l'une à l'autre; et, si j'entreprenais de plus grandes courses, ce ne serait que pour vous.

Le roi de Prusse m'écrit souvent qu'il voudrait être à ma place : je le crois bien; la vie des philosophes est bien au-dessus de celle des rois. Le maréchal de Daun et le greffier de l'empire instrumentent toujours contre Frédéric. Les uns le vantent, les autres l'abhorrent; il n'a qu'un plaisir, c'est de faire parler de lui. J'ai cru autrefois que ce plaisir était quelque chose, mais je m'aperçois que c'est une sottise; il n'y a de bon que de vivre tranquille dans le sein de l'amitié. Je vous embrasse de tout mon cœur; madame Denis en fait autant.

## A M. DIDEROT, A PARIS.

Aux Délices, 16 novembre 1758.

Je vous remercie du fond de mon cœur, monsieur, de votre attention et de votre nouvel ouvrage (1). Il

(1) Le Père de Famille, imprimé en 1758, et représenté en 1761.

y a des choses tendres, vertueuses et d'un goût nouveau, comme dans tout ce que vous faites; mais permettez-moi de vous dire que je suis affligé de vous voir faire des pièces de théâtre qu'on ne met point au théâtre, autant que je suis fâché que Rousseau écrive contre la comédie, après avoir fait des comédies.

J'attends avec impatience votre nouveau tome de l'Encyclopédie : je m'intéresse bien vivement à ce grand ouvrage et à son auteur; vous méritiez d'avoir été mieux secondé. J'aurai la hardiesse de vouloir que l'article *Idolâtrie* soit de moi, s'il a passé; et j'aurais désiré que d'autres articles importans eussent été écrits avec la même passion pour la vérité. Nous étions indignés, l'autre jour, au mot *Enfer*, de lire que Moïse en a parlé : une fausseté si évidente révolte.

Vingt articles de métaphysique, et en particulier celui d'*Ame*, sont traités d'une manière qui doit bien déplaire à votre cœur naïf et à votre esprit juste. Je me flatte que vous ne souffrirez plus des articles tels que celui de *Femme*, de *Fat*, etc., ni tant de vaines déclamations, ni tant de puérilités et de lieux communs sans principes, sans définitions, sans instructions. Jugez, à ma franchise, de l'intérêt que votre grande entreprise m'a inspiré.

Je n'ai pu, malgré cet intérêt, travailler beaucoup à votre nouveau tome. J'ai acheté, à deux lieues de mes Délices, une terre encore plus retirée, où je compte finir mes jours dans la tranquillité, mais où je me vois obligé de me donner beaucoup de soins les premières années. Ces soins sont amusans, et les travaux de la campagne me paraissent tenir à la philosophie : les bonnes expériences de physique sont celles de la culture de la terre. Dans cet heureux oubli d'un monde pervers et frivole, j'interromprai

mes travaux avec joie, quand vous me demanderez des articles intéressans dont d'autres personnes ne se seront point chargées.

Adieu, monsieur; honorez de quelque amitié un homme qui vous est attaché comme il voudrait que tous les philosophes le fussent, et qui est extrêmement sensible à tous vos talens.

## A M. DE THIBOUVILLE.

Aux Délices, 20 novembre 1758.

Madame Denis est malade, mon cher ami; je lui lis, d'une voix un peu cassée, vos histoires amoureuses d'Égypte et de Syrie (1). Vous faites nos plaisirs dans notre retraite. Madame Denis est à la vérité un peu paresseuse; mais vous savez qu'une femme qui souffre sur sa chaise longue au pied des Alpes a peu de choses à mander : c'est à vous, qui êtes au milieu du fracas de Paris, au centre des nouvelles et des tracasseries, à consoler les malades solitaires par vos lettres. Nous avons renoncé au monde; mais nous l'aimerions si vous nous en parliez. Nous pensons qu'un homme qui écrit si bien les aventures syriaques et égyptiennes, pourrait nous égayer beaucoup avec les parisiennes; mais vous ne nous en dites jamais un mot : cela refroidit le zèle de madame Denis; elle dit qu'elle s'intéresse presque autant à ce qui se passe entre Mersbourg et Veissenfeld qu'à ce qui s'est fait à Memphis. Nous sommes consternés de la dernière aventure. Ma nièce croyait que cinquante mille Français pourraient la venger des quatre baïonnettes de Francfort. Elle s'est trompée.

(1) Le Danger des Passions.

Elle vous fait mille tendres complimens, et je vous renouvelle du fond de mon cœur, les sentimens qui m'attachent à vous depuis si long-temps.

Nous avons une comédie nouvelle que nous jouerons à Lausanne : y voulez-vous un rôle ?

## A M. DE CIDDEVILLE.

A Ferney, le 25 novembre 1758; mais écrivez toujours aux Délices.

Votre amitié pour moi a donc la malice, mon cher ami, de tarabuster le marquis A...., et de lui faire sentir que quelquefois les plus grands seigneurs ne laissent pas d'être obligés de payer leurs dettes, malgré les grands services qu'ils rendent à l'état. Il ne veut pas m'écrire; vous verrez qu'il s'est rouillé en province. Cependant un Bas-Normand peut hardiment écrire à un Suisse. Le petit bon homme de marquis veut donc me donner une assignation sur son Trésor royal, et, de quatre années, m'en payer une à cause des dépenses qu'il fait à la guerre! Je ferai signifier à mon seigneur que je ne l'entends pas ainsi, et que, lui ayant joué le tour de vivre jusqu'à la fin de cette présente année, je veux être payé de mon *dû* ou *deu*. On écrivait autrefois *deu* ou *dub*, parce que dû est toujours *dubium;* mais *dû*, ou *deu*, ou *dub*, il faut qu'il paye; et, point d'argent, point de Suisse. Et M. le surintendant Le Doux aura beau faire, je ferai brèche à son trésor, car je bâtis une terre, non pas un marquisat comme La Motte, non un palais comme le palais d'A...., mais une maison commode et rustique, où j'entre, il est vrai, par deux tours entre lesquelles il ne tient qu'à moi d'avoir un pont-levis, car j'ai des mâchicoulis et des

meurtrières; et mes vassaux feront la guerre à La Motte-A.... *Licet miscere seria jocis*, mais il ne faut pas abandonner le demeurant; *rem suam deserere turpissimum est*, dit Cicéron.

Le fait est que j'ai acheté, à une lieue des Délices, une terre qui donne beaucoup de foin, de blé, de paille et d'avoine; et je suis à présent

*Rusticus, abnormis sapiens crassaque Minerva.*
(Hor., liv. II, sat. 2, v. 3.)

J'ai des chênes droits comme des pins, qui touchent le ciel, et qui rendraient grand service à notre marine, si nous en avions une. Ma seigneurie a d'aussi beaux droits que La Motte, et nous verrons, quand nous nous battrons, qui l'emportera.

*Nunc itaque et versus et cætera ludicra pono.*
(Hor., I, Ép. I, v. 10.)

Je sème avec le semoir; je fais des expériences de physique sur notre mère commune; mais j'ai bien de la peine à réduire madame Denis au rôle de Cérès, de Pomone et de Flore; elle aimerait mieux, je crois, être Thalie à Paris; et moi, non : je suis idolâtre de la campagne, même en hiver. Allez à Paris; allez, vous qui ne pouvez encore vous défaire de vos passions.

*Urbis amatorem fuscum salvere jubemus*
*Ruris amatores.*
(Hor., liv. I, ép. 10, v. 1, 2.)

L'ami des hommes, ce M. de Mirabeau, qui parle, qui parle, qui parle, qui décide, qui tranche, qui aime tant le gouvernement féodal, qui fait tant d'é-

carts, qui se blouse si souvent, ce prétendu ami du genre humain, n'est mon fait que quand il dit : Aimez l'agriculture. Je rends grâce à Dieu, et non à ce Mirabeau, qui m'a donné cette dernière passion. Eh bien! quittez donc votre aimable Launai pour Paris; mais retournez à Launai, et regrettez, comme moi, que Launai soit si loin de Ferney. Écrivez-nous quand vous serez à Paris; parlez-nous des sottises que vous y aurez vues, et aimez toujours vos deux amis du lac de Genève, qui vous aiment de tout leur cœur.

## A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 4 décembre 1758.

Monsieur, benedetto sia il cielo che v' ha ispirato il gusto del più divino trastullo, che e i valenti uomini e le virtuose donne possano godere, quando sono più di due insieme (1).

Vous vous adressez tout juste à un homme qui ne rougit point à son âge de jouer encore la comédie avec ses amis. Nous avons à Lausanne un très-joli théâtre; j'en fais bâtir un à une terre que j'ai en France, à quelques lieues de la campagne où je suis à présent.

Les femmes se mettent comme elles veulent, sans beaucoup de dépense, surtout point de cornettes; un petit diadème de perles fausses, quelques rubans, des boucles ou un petit bonnet. Une femme, quand

(1) *Traduction :* Bénisoit le ciel qui vous a inspiré le goût du plaisir le plus divin que les hommes et les dames comme il faut puissent goûter quand ils sont plus de deux ensemble.

elle est jolie, est mieux coiffée pour un écu, qu'une laide pour mille pistoles.

Queste sia detto per i viventi; vengo adesso ai morti (1) Quand j'ai fait jouer Sémiramis, j'ai fait placer l'ombre dans un coin, au fond du théâtre; elle montait par une estrade sans qu'on la vît monter; elle était entourée d'une gaze noire; tout dépend de la manière dont sont placées les lumières. Cela fait un effet terrible, quand tout est bien disposé, car

*Segniùs irritant animos demissa per aurem*
*Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus.....*
(Hor., Art poét., v. 180.)

Vous me demandez, monsieur, si on doit entendre, au premier acte, les gémissemens de l'ombre de Ninus; je vous répondrai que, sans doute, on les entendrait sur un théâtre grec ou romain; mais je n'ai pas osé le risquer sur la scène de Paris, qui est plus remplie de petits-maîtres français à talons rouges, que de héros antiques : je ne conseillerais pas non plus qu'on hasardât cette nouveauté sur un petit théâtre resserré, qui ne laisse pas de place à l'illusion.

Le grand-prêtre Oroès ne donne point l'épée de Ninus à Arsace dans le premier acte; il la lui donne dans le quatrième : je sauvai à l'acteur l'embarras de ceindre une épée et d'ôter la sienne, en le fesant venir sans épée sur le théâtre.

Le tonnerre est aisément imité par le bruit d'une ou deux roues dentelées qu'on fait mouvoir derrière

(1) *Traduction* : Cela soit dit pour les vivans. J'en viens maintenant aux morts.

la scène sur des planches; les éclairs se forment avec un peu d'orcanson.

Voilà, monsieur, tout ce que je peux répondre aux questions que vous avez bien voulu me faire; mais je ne pourrais jamais répondre dignement à l'honneur que je reçois de vous, ni vous exprimer assez les sentimens que je vous dois.

## A M. THIERIOT.

A Ferney, 6 décembre 1758.

Ce Ferney dont je vous écris, mon ancien ami, est une terre au bord de ce lac que je ne puis abandonner; c'est le supplément des Délices. *Ex nitido fit rusticus.* Mais, au milieu de vingt maçons qui me rebâtissent un château, et parmi les laboureurs à qui je donne de nouvelles charrues à semoir, je n'oublie point mon atlas. Je veux avoir la terre entière présente à mes yeux dans ma petite retraite; et, tandis que je me promène des Délices à Ferney et à Lausanne, je veux que mes yeux se promènent sur la Lusace et sur la Bohême, sur Louisbourg et sur Pondichéri. *Di grazia,* amusez-vous à me faire un bel atlas, bien complet, bien relié; ayez la bonté de me l'envoyer, par le carrosse de Lyon, à mon ami Tronchin, non pas Tronchin l'inoculateur, mais Tronchin le banquier, qui m'est aussi utile que l'autre. Madame de Fontaine vous paiera les déboursés que vous aurez eu la bonté de faire. Vous aimez les livres et vos amis; ainsi je compte vous servir à votre goût, en vous fesant exercer votre double métier d'obliger et de bouquiner. Je suis un peu mécontent des bouquins nouveaux; mais je me console *cum*

*veterum libris*. Dites de moi : *Felix nimiùm, sua nam bona novit.* Quelle nouvelle sottise avez-vous dans votre pays? *Interim, vale.*

## A M. COLLINI.

Aux Délices, 14 décembre 1758.

Mon cher Collini, j'ai encore écrit à monseigneur l'électeur palatin. Point de place vacante; il faut attendre. J'ai envoyé un ballot qui doit parvenir bientôt à M. Turckeim. Vous pouvez lui dire que ce ballot est pour vous, je le prie d'en payer les frais. C'est Cramer, libraire, qui l'a dépêché par les voitures embourbées de Suisse. Il contient trois exemplaires; un pour M. Langhans, et deux pour vous. Si les Français, les Autrichiens, les Russes et les Suédois ne piquent pas mieux leurs chiens, ils ne forceront point la proie qu'ils chassent; Freytag aura raison, et la peine de M. Langhans sera perdue *Addio, mio Collini.*

J'ai acquis deux belles terres en France, dans le pays de Gex qui est un jardin continuel. Si jamais vous êtes las du Rhin, j'habite toujours près du lac.

## A M. L'ÉVÊQUE D'ANNECY.

15 décembre 1758.

Monseigneur, le curé d'un petit village nommé Moëns, voisin de ma terre, a suscité un procès à mes vassaux de Ferney; et ayant souvent quitté sa cure pour aller solliciter à Dijon, il a accablé aisément des cultivateurs uniquement occupés du travail qui soutient leur vie. Il leur a fait pour quinze

cents livres de frais, pendant qu'ils labouraient leurs champs, et a eu la cruauté de compter, parmi ses frais de justice, les voyages qu'il a faits pour les ruiner. Vous savez mieux que moi, monseigneur, combien, dès les premiers temps de l'Église, les saints Pères se sont élevés contre les ministres sacrés qui emploient aux affaires temporelles le temps destiné aux autels. Mais si on leur avait dit : Un prêtre est venu avec des sergens rançonner de pauvres familles, les forcer de vendre le seul pré qui nourrit tous leurs bestiaux, et ôter le lait à leurs enfans, qu'auraient dit les Jérôme, les Irénée, les Augustin? Voilà, monseigneur, ce que le curé de Moëns est venu faire à la porte de mon château, sans daigner même me venir parler : je lui ai envoyé dire que j'offrais de payer la plus grande partie de ce qu'il exige de mes communes, et il a répondu que cela ne le satisfesait pas. Vous gémissez sans doute que des exemples si odieux soient donnés par des pasteurs catholiques, tandis qu'il n'y a pas un seul exemple qu'un pasteur protestant ait été en procès avec ses paroissiens. Il est humiliant pour nous, il le faut avouer, de voir dans les villages du territoire de Genève des pasteurs hérétiques qui sont au rang des plus savans hommes de l'Europe, qui possèdent les langues orientales, qui prêchent dans la leur avec éloquence, et qui, loin de poursuivre leurs paroissiens pour un arpent de seigle ou de vigne, sont leurs consolateurs et leurs pères : c'est une des raisons qui ont dépeuplé le canton que j'habite. Deux de mes jardiniers ont quitté, l'année précédente, notre religion, pour embrasser la protestante; le village de Rosières avait trente-deux maisons, et n'en a plus qu'une; les villages de Magni et de Boisi ne sont plus que des déserts; Ferney est réduit à cinq familles, ayant droit de com-

mune, et ce sont ces cinq pauvres familles qu'un curé veut forcer d'abandonner leurs demeures pour aller chercher, sur le territoire de la florissante Genève, le pain qu'on leur dispute dans les chaumières de leurs pères. Je conjure votre zèle paternel, votre humanité, votre religion, non pas d'engager le curé de Moëns à se relâcher des droits que la chicane lui a donnés, cela est impossible; mais à ne pas user d'un droit si peu chrétien dans toute sa rigueur, à donner les délais que donnerait le procureur le plus insatiable, à se contenter de ma promesse que j'exécuterai aussitôt que mes malheureux vassaux auront rempli une formalité de justice préalable et nécessaire. J'attends de vous cette grâce, ou plutôt cette justice. Je suis, etc.

## A M. HELVÉTIUS.

17 décembre 1758.

Vos vers semblent écrits par la main d'Apollon,
Vous n'en aurez pour fruit que ma reconnaissance.
Votre livre est dicté par la saine raison:
Partez vite, et quittez la France.

J'aurais pourtant, monsieur, quelques petits reproches à vous faire; mais le plus sensible, et qu'on vous a déjà fait sans doute, c'est d'avoir mis l'amitié parmi les vilaines passions : elle n'était pas faite pour si mauvaise compagnie. Je suis plus affligé qu'un autre de votre tort. L'amitié, qui m'a accompagné au pied des Alpes, fait tout mon bonheur, et je désire passionnément la vôtre. Je vous avoue que le sort de votre livre dégoûte d'en faire. Je m'en tiens actuellement à être seigneur de paroisse, laboureur, ma-

çon et jardinier; cela ne fait point d'ennemis. Les poëmes épiques, les tragédies et les livres philosophiques rendent trop malheureux. Je vous embrasse de tout mon cœur; je vous aime de même, et je présente mes respects à la digne épouse d'un philosophe aimable.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 19 décembre 1758.

Mon cher ange, vous étendez les deux bouts de vos ailes sur tous mes intérêts. Vous voulez que je vous voie et qu'Oreste réussisse; ce seraient là deux résurrections dont la première me serait bien plus chère que l'autre. Je suis un peu Lazare dans mon tombeau des Alpes. Je vous ai envoyé mon visage de Lazare, il y a un an; et si vous tardez à le faire placer à l'Académie, sous la face grasse de Babet, bientôt je n'en aurai plus du tout à vous offrir. Je deviens plus que jamais pomme tapée. Ne comptez jamais de ma part sur un visage, mais sur le cœur le plus tendre, toujours vif, toujours neuf, toujours plein de vous.

Oui, sans doute, la scène de l'urne est très-changée et très-grecque; et croyez-moi, les Français, tout Français qu'ils sont, y reviendront comme les Italiens et les Anglais. Ce n'est qu'à la longue que les suffrages se réunissent sur certains ouvrages et sur certaines gens.

Il n'y avait, à mon sens, autre chose à reprendre que l'instinct trop violent de la nature, dans la scène de reconnaissance; et pour rendre cet instinct plus vraisemblable et plus attendrissant, il n'y a qu'un vers à changer. Électre dit :

D'où vient qu'il s'attendrit? je l'entends qui soupire.

Voici ce qu'il faut mettre à la place (1) :

ORESTE.

O malheureuse Électre!

ÉLECTRE.

Il me nomme, il soupire!
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire? etc.

A l'égard de la fin, plus j'y pense, plus je crois qu'il faut la laisser comme elle est; et je suis très-persuadé, étant hors de l'ivresse de la composition, de l'amour-propre et de la guerre du parterre, que cette pièce bien jouée serait reçue comme Sémiramis, qui manqua d'abord son coup, et qui fait aujourd'hui son effet. Ce serait une consolation pour moi, et de la gloire pour vous, si vous forciez le public à être juste.

Pour Fanime, il y a long-temps que j'y ai donné les coups de pinceau que vous vouliez; et je vous l'enverrais sur-le-champ, si vous me promettiez que les comédiens n'auraient pas l'insolence d'y rien changer. Ils furent sur le point de faire tomber l'Orphelin de la Chine, en retranchant une scène nécessaire qu'ils ont été obligés de remettre. Ils allèrent jusqu'à donner à un confident un nom qui est hébreu : vous sentez combien cela irrite et décourage. La Femme qui a raison est dans le même cas; mais je vous avoue que j'aime mieux cent fois labourer mes terres, comme je fais, que de me voir exposé à l'humiliation d'être corrigé et gâté par des comédiens.

Quand je parle de labourer la terre, je parle très à

(1) Oreste, act. IV, sc. 5.

la lettre. Je me sers du nouveau semoir avec succès, et je force notre mère commune à donner moitié plus qu'elle ne donnait. Vous souvenez-vous, que, quand je me fis Suisse, le président de Brosses vous parla de me loger dans un château qu'il a entre la France et Genève? Son château était une masure faite pour des hiboux; un comté, mais à faire rire; un jardin, mais où il n'y avait que des colimaçons et des taupes; des vignes sans raisin, des campagnes sans blé, et des étables sans vaches. Il y a de tout actuellement, parce que j'ai acheté son pauvre comté par bail emphytéotique, ce qui, joint à Ferney, compose une grande étendue de pays qu'on peut rendre aisément fertile et agréable. Ces deux terres touchent presque à mes Délices. Je me suis fait un assez joli royaume dans une république. Je quitterais mon royaume pour venir vous embrasser, mon cher et respectable ami; mais je ne le quitterais pas assurément pour aucun autre avantage, quel qu'il pût être.

Ne pensez-vous pas que, vu le temps qui court, il vaut mieux avoir de beaux blés, des vignes, des bois, des taureaux et des vaches, et lire les Géorgiques, que d'avoir des billets de la quatrième loterie, des annuités premières et secondes, des billets sur les fermes, et même des comptes à faire à Cadix? Qu'en dites-vous? *Et de Babeta, quid? et quid de rege hispano?* et des nouvelles destructions qu'on nous promet pour l'année prochaine?

Prenez du lait, madame; engraissez, dormez, et que tous les anges se portent bien.

Je fais tout ce que M. le comte de La Marche exige, j'écrirai à Monin. J'écris en droiture à 545, qui a daigné m'écrire. Je vous remercie tendrement.

## A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF,

### A MOSCOU.

24 décembre 1758.

Monsieur, j'eus l'honneur de vous écrire, il y a quatre ou cinq jours; j'ai reçu le 21 de décembre la lettre dont vous m'honorez, du 23 d'octobre, et je ne sais à quoi attribuer un si long retardement. Je vous réitère mes prières, et je vous fais mes très-humbles remercîmens sur vos nouveaux Mémoires; vous les intitulez : *Réponses à mes objections;* permettez-moi d'abord de dire à votre excellence que je n'ai jamais d'objections à faire aux instructions qu'elle veut bien me donner : que je fais simplement des questions, et que je demande des éclaircissemens à l'homme du monde qui me paraît le plus savant dans l'histoire.

Nous ne sommes encore qu'à l'avenue du grand palais que vous voulez bâtir par mes mains, et dont vous me tracez l'ordonnance. Il y a, dans cette avenue, quelques terres incultes, quelques déserts qu'il faut passer vite. Il est moins question de savoir d'où vient le mot de *tsar*, que de faire voir que Pierre Ier a été le plus grand des tsars. Je me garderai bien de mettre en question si le blé de la Livonie vaut mieux que celui de la Carélie; j'observerai seulement ici, monsieur, que l'agriculture a été très-négligée dans toute l'Europe jusqu'à nos jours.

L'Angleterre, dont vous me parlez, est un des pays les plus fertiles en blé; cependant ce n'est que depuis quelques années que les Anglais ont su en faire un objet de commerce immense. La nouvelle charrue et

le semoir sont d'une utilité qui semble devoir désormais prévenir toutes les disettes. J'en ai vu beaucoup d'expériences, et je m'en sers avec succès dans deux de mes terres en France, dans le voisinage de Genève. Vous voyez par-là que les arts ne se perfectionnent qu'à la longue; et je vois aussi quelles obligations votre empire doit avoir à Pierre-le-Grand, qui lui a donné plusieurs arts, et qui en a perfectionné quelques-uns.

Je me servirai du mot de *russien*, si vous le voulez; mais je vous supplie de considérer qu'il ressemble trop à *prussien*, et qu'il en paraît un diminutif: ce qui ne s'accorde pas avec la dignité de votre empire. Les Prussiens s'appelaient autrefois *Borusses*, comme vous le savez; et, par cette dénomination, ils paraissaient subordonnés aux *Russes*. Le mot de russe a d'ailleurs quelque chose de plus ferme, de plus noble, de plus original que celui de russien; ajoutez que russien ressemble trop à un terme très-désagréable dans notre langue, qui est celui de ruffien, et la plupart de nos dames prononçant les deux *ss* comme les *ff*, il en résulte une équivoque indécente qu'il faut éviter.

Après toutes ces représentations, j'en passerai par ce que vous voudrez; mais le grand point, monsieur, l'objet important et indispensable devant lequel presque tous les autres disparaissent, est le détail de tout ce qu'a fait Pierre-le-Grand d'utile et d'héroïque. Vous ne pouvez me donner trop d'instructions sur le bien qu'il a fait au genre humain. La plupart des gens de lettres de l'Europe me reprochent déjà que je vais faire un panégyrique, et jouer le rôle d'un flatteur; il faut leur fermer la bouche en leur fesant voir que je n'écris que des vérités utiles aux hommes.

J'espère aussi, monsieur, que vous voudrez bien me faire parvenir des mémoires fidèles sur les guerres entreprises par Pierre Ier, sur ses belles actions, sur celles de vos compatriotes, en un mot, sur tout ce qui peut contribuer à la gloire de l'empire et à la vôtre.

## A M. THIERIOT.

Aux Délices, 24 décembre 1758.

Vous vous trompez, mon ancien ami, j'ai quatre pates au lieu de deux; un pied à Lausanne, dans une très-belle maison pour l'hiver; un pied aux Délices près de Genève, où la bonne compagnie vient me voir; voilà pour les pieds de devant : ceux de derrière sont à Ferney et dans le comté de Tournei que j'ai acheté par bail emphytéotique, du président de Brosses.

M. Crommelin se trompe beaucoup davantage sur tous les points. La terre de Ferney est aussi bonne qu'elle a été négligée; j'y bâtis un assez beau château; j'ai chez moi la pierre et le bois; le marbre me vient par le lac de Genève. Je me suis fait, dans le plus joli pays de la terre, trois domaines qui se touchent. J'ai arrondi tout d'un coup la terre de Ferney par des acquisitions utiles. Le tout monte à la valeur de plus de dix mille livres de rente, et m'en épargne plus de vingt, puisque ces trois terres défraient presque une maison où j'ai plus de trente personnes, et plus de douze chevaux à nourrir.

*Nave ferar parvâ, an magnâ ferar, unus et idem.*
(Hor., liv. II, ép. 2, v. 200.)

Je vivrais très-bien comme vous, mon ancien ami,

avec cent écus par mois ; mais madame Denis, l'héroïne de l'amitié, et la victime de Francfort, mérite des palais, des cuisiniers, des équipages, grande chère et beau feu. Vous faites très-sagement d'appuyer votre philosophie de deux cents écus de rente de plus.

*.....Tractari molliùs ætas*
*Imbecilla volet.....*
(Hor., liv. II, sat. 2, v. 85.)

Et il vous faut :

*....Mundus victus non deficiente crumenâ.*

Nous serons plus heureux, vous et moi, dans notre sphère, que des ministres exilés, peut-être même que des ministres en place. Jouissez de votre doux loisir, mais je jouirai de mes très-douces occupations, de mes charrues à semoir, de mes taureaux, de mes vaches.

*....Hanc vitam in terris Saturnus agebat.*
(Virg., Géorg., liv. II, v. 538.)

Quel fracas pour le livre de M. Helvétius! voilà bien du bruit pour une omelette (1)! quelle pitié! quel mal peut faire un livre lu par quelques philosophes? J'aurais pu me plaindre de ce livre, et je sais à qui je dois certaine affectation de me mettre à côté de certaines gens; mais je ne me plains que de la manière dont l'auteur traite l'amitié, la plus consolante de toutes les vertus.

Envoyez-moi, je vous prie, cette abominable jus-

(1) C'est le mot fameux de Des Barreaux.

tification de la Saint-Barthélemi, j'ai acheté un ours, je mettrai ce livre dans sa cage. Quoi! on persécute M. Helvétius, et on souffre des monstres!

Je ne connais point Jeanne, je ne sais ce que c'est; mais je me prépare à mettre en ordre les matériaux qu'on m'envoie de Russie, pour bâtir le monument de Pierre le créateur, et j'aime encore mieux bâtir mon château. Je vous remercie tendrement des cartes de ce malheureux univers. *Tuus* V.

## A M. SAURIN,

### DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Aux Délices, 27 décembre 1758.

Ah! ah! vous êtes donc de notre tripot, et vous faites de beaux vers, monsieur le philosophe? je vous en félicite et vous en remercie. Les prêtres d'Isis n'ont pas beau jeu avec vous; l'archevêque de Memphis vous lâchera un mandement, et les jésuites de Tanis vous demanderont une rétractation. Quelle est donc cette Adelle dont vous parlez? est-ce qu'il y a eu une Adelle?

Dites-moi, je vous prie, ce que devient M. Helvétius. J'aurais un peu à me plaindre de son livre, si j'avais plus d'amour-propre que d'amitié. Je suis indigné de la persécution qu'il éprouve.

Non-seulement l'article en question est imprimé dans la seconde édition des Cramer, mais il a excité la bile des vieux pasteurs de Lausanne. Un prêtre, plus prêtre que ceux de Memphis, a écrit un libelle à cette occasion : les ministres se sont assemblés; ils ont censuré les trois bons et honnêtes pasteurs que j'avais fait signer en votre faveur. Je les ai tous fait

taire. Les avoyers de Berne ont fait sentir leur indignation à l'auteur du libelle contre la mémoire de votre illustre père, et nous sommes demeurés, votre honneur et moi, maîtres du champ de bataille. Au reste, je suis devenu laboureur, vigneron et berger; cela vaut cent fois mieux que d'être à Paris homme de lettres.

Je vous embrasse du fond de mon tombeau et de mon bonheur.

## A Mme LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 27 décembre 1758.

J'APPRENDS, madame, que votre ami et votre philosophe Formont a quitté ce vilain monde. Je ne le plains pas; je vous plains d'être privée d'une consolation qui vous était nécessaire. Vous ne manquerez jamais d'amis, à moins que vous ne deveniez muette; mais les anciens amis sont les seuls qui tiennent au fond de notre être, les autres ne les remplacent qu'à moitié.

Je ne vous écris presque jamais, madame, parce que je suis mort et enterré entre les Alpes et le mont Jura; mais, du fond de mon tombeau, je m'intéresse à vous, comme si je vous voyais tous les jours. Je m'aperçois bien qu'il n'y a que les morts d'heureux.

J'entends parler quelquefois des révolutions de la cour, et de tant de ministres qui passent en revue rapidement, comme dans une lanterne magique. Mille murmures viennent jusqu'à moi, et me confirment dans l'idée que le repos est le vrai bien, et que la campagne est le vrai séjour de l'homme.

Le roi de Prusse me mande quelquefois que je

suis plus heureux que lui; il a vraiment grande raison; c'est même la seule manière dont j'ai voulu me venger de son procédé avec ma nièce et avec moi. La douceur de ma retraite, madame, sera augmentée, en recevant une lettre que vous aurez dictée; vous m'apprendrez si vous daignez toujours vous souvenir d'un des plus anciens serviteurs qui vous restent.

Vous voyez, sans doute, souvent M. le président Hénault; l'estime véritable et tendre que j'ai toujours eue pour lui, me fait souhaiter passionnément qu'il ne m'oublie pas.

Je ne vous reverrai jamais, madame; j'ai acheté des terres considérables autour de ma retraite; j'ai agrandi mon sépulcre. Vivez aussi heureusement qu'il est possible; ayez la bonté de m'en dire des nouvelles. Vous êtes-vous fait lire le Père de famille? cela n'est-il pas bien comique? Par ma foi, notre siècle est un pauvre siècle auprès de celui de Louis XIV; mille raisonneurs, et pas un seul homme de génie; plus de grâces, plus de gaieté; la disette d'hommes en tout genre fait pitié; la France subsistera: mais sa gloire, mais son bonheur, son ancienne supériorité... qu'est-ce que tout cela deviendra?

Digérez, madame, conversez, prenez patience, et recevez, avec votre ancienne amitié, les assurances tendres et respectueuses de l'attachement du Suisse V.

## A M. VERNES.

Le.... 1758.

J'ai lu enfin Candide : il faut avoir perdu le sens pour m'attribuer cette coïonnerie; j'ai, Dieu merci, de meilleures occupations. Si je pouvais excuser jamais l'inquisition, je pardonnerais aux inquisiteurs du Portugal d'avoir pendu le raisonneur Pangloss pour avoir soutenu l'optimisme. En effet, cet optimisme détruit visiblement les fondemens de notre sainte religion; il mène à la fatalité; il fait regarder la chute de l'homme comme une fable, et la malédiction prononcée par Dieu même contre la terre, comme vaine. C'est le sentiment de toutes les personnes religieuses et instruites; elles regardent l'optimisme comme une impiété affreuse.

Pour moi, qui suis plus modéré, je ferais grâce à cet optimisme, pourvu que ceux qui soutiennent ce système ajoutassent qu'ils croient que Dieu, dans une autre vie, nous donnera, selon sa miséricorde, le bien dont il nous prive en ce monde, selon sa justice. C'est l'éternité à venir qui fait l'optimisme, et non le moment présent. Vous êtes bien jeune pour penser à cette éternité, et j'en approche.

Je vous souhaite le bien-être dans cette vie et dans l'autre.

*P. S.* Tâchez, mon prêtre aimable, de savoir et de me dire s'il n'y a pas au moins cinq cents familles françaises dans Genève. Pourquoi ce monstre de Caveyrac dit-il qu'il n'y en a pas cinquante? Il faut confondre cet envoyé du diable, qui veut justifier la Saint-Barthélemi, et les cruautés exercées dans la révocation de l'édit de Nantes.

## A M. DE BASTIDE,

Auteur de l'ouvrage intitulé : *le Nouveau Spectateur ou le Monde.*

1758.

Je n'imagine pas, monsieur le spectateur du monde, que vous projetiez de remplir vos feuilles du monde physique. Socrate, Épictète et Marc-Aurèle laissaient graviter toutes les sphères les unes sur les autres, pour ne s'occuper qu'à régler les mœurs. Est-ce donc le monde moral que vous prenez pour objet de vos spéculations? Mais que lui voulez-vous à ce monde moral, que les précepteurs des nations ont déjà tant sermoné avec tant d'utilité?

Il est un peu fâcheux pour la nature humaine, j'en conviens avec vous, que l'or fasse tout, et le mérite presque rien; que les vrais travailleurs, derrière la scène, aient à peine une subsistance honnête, tandis que des personnages en titre fleurissent sur le théâtre; que les sots soient aux nues, et les génies dans la fange; qu'un père déshérite six enfans vertueux, pour combler de biens un premier-né qui souvent le déshonore; qu'un malheureux, qui fait naufrage ou qui périt de quelque autre façon, dans une terre étrangère, laisse au fisc de cet état la fortune de ses héritiers.

On a quelque peine à voir, je l'avoue encore, ceux qui labourent dans la disette, ceux qui ne produisent rien dans le luxe; de grands propriétaires qui s'approprient jusqu'à l'oiseau qui vole, et au poisson qui nage; des vassaux tremblans qui n'osent délivrer leurs moissons du sanglier qui les dévore; des fanatiques

qui voudraient brûler tous ceux qui ne prient pas Dieu comme eux; des violences dans le pouvoir, qui enfantent d'autres violences dans le peuple; le droit du plus fort fesant la loi, non-seulement de peuple à peuple, mais encore de citoyen à citoyen.

Cette scène du monde, presque de tous les temps et de tous les lieux, vous voudriez la changer! voilà votre folie, à vous autres moralistes. Montez en chaire avec Bourdaloue, ou prenez la plume avec La Bruyère, temps perdu : le monde ira toujours comme il va. Un gouvernement qui pourrait pourvoir à tout, en ferait plus en un an que tout l'ordre des frères prêcheurs n'en a fait depuis son institution.

Lycurgue, en fort peu de temps, éleva les Spartiates au-dessus de l'humanité. Les ressorts de sagesse que Confucius imagina, il y a plus de deux mille ans, ont encore leur effet à la Chine.

Mais, comme ni vous ni moi ne sommes faits pour gouverner, si vous avez de si grandes démangeaisons de réforme, réformez nos vertus, dont les excès pourraient à la fin préjudicier à la prospérité de l'état. Cette réforme est plus facile que celle des vices. La liste des vertus outrées serait longue; j'en indiquerai quelques-unes; vous devinerez aisément les autres.

On s'aperçoit, en parcourant nos campagnes, que les enfans de la terre ne mangent que fort au-dessous du besoin : on a peine à concevoir cette passion immodérée pour l'abstinence. On croit même qu'ils se sont mis dans la tête qu'ils seront plus sains en fesant jeûner les bestiaux.

Qu'arrive-t-il? les hommes et les animaux languissent, leurs générations sont faibles, les travaux sont suspendus, et la culture en souffre.

La patience est encore une vertu que les campa-

gnes outrent peut-être. Si les exacteurs des tributs s'en tenaient à la volonté du prince, patienter serait un devoir; mais, questionnez ces bonnes gens qui nous donnent du pain, ils vous diront que la façon de lever les impôts est cent fois plus onéreuse que le tribut même. La patience les ruine, et les propriétaires avec eux.

La chaire évangélique a cent fois reproché aux grands et aux rois leur dureté envers les indigens. Cette capitale s'est corrigée à toute outrance : les antichambres regorgent de serviteurs mieux nourris, mieux vêtus que les seigneurs des paroisses d'où ils sortent. Cet excès de charité ôte des soldats à la patrie, et des cultivateurs aux terres.

Il ne faut pas, monsieur le spectateur du monde, que le projet de réformer nos vertus vous scandalise : les fondateurs des ordres religieux se sont réformés les uns les autres.

Une autre raison qui doit vous encourager, c'est qu'il est peut-être plus facile de discerner les excès du bien, que de prononcer sur la nature du mal. Croyez-moi, monsieur le spectateur, je ne saurais trop vous le dire, attachez-vous à réformer nos vertus; les hommes tiennent trop à leurs vices.

## A M. DE SOLTIKOF.

Le... 1758.

J'abuse des bontés de M. de Soltikof. Je le supplie de me mander comment on écrit le nom des sectaires appelés, dans mes mémoires, Kalkonistky, ou Ratzonisky, ou Ralkoniky, ou Roskolchiqui.

Qui sont donc ces gens-là dont le nom me fait donner au diable!

Et les worsko-jésuites, ou vlorsko-jésuites, qui sont-ils? je n'y entends rien. Tous ces drôles-là ne valent pas la peine qu'on en parle, à moins qu'ils ne soient bien ridicules, comme sont, chez nous, tous nos fanatiques.

## A M. ***

Aux Délices, 5 janvier 1759.

Il n'est pas moins nécessaire, mon très-cher ami, de prêcher la tolérance chez vous que parmi nous. Vous ne sauriez justifier, ne vous en déplaise, les lois exclusives ou pénales des Anglais, des Danois, de la Suède, contre nous, sans autoriser nos lois contre vous. Elles sont toutes, je vous l'avoue, également absurdes, inhumaines, contraires à la bonne politique; mais nous n'avons fait que vous imiter. Je n'ai pu, par vos lois, acheter un tombeau en Sichem. Si un des vôtres croit devoir préférer, pour le salut de son ame, la messe au prêche, il cesse aussitôt d'être citoyen, il perd tout jusqu'à sa patrie. Vous ne souffririez pas qu'aucun prêtre dît sa messe à voix basse, dans une chambre close, dans aucune de vos villes. N'avez-vous pas chassé des ministres qui ne croyaient pas pouvoir signer je ne sais quel formulaire de doctrine? N'avez-vous pas exilé par un oui ou un non de pauvres memnonistes pacifiques, malgré les sages représentations des états-généraux qui les ont accueillis? N'y a-t-il pas encore un nombre de ces exilés, tranquilles dans les montagnes de l'évêché de Bâle, que vous ne rappelez point? N'a-t-on pas déposé un pasteur, parce qu'il ne voulait pas que ses ouailles fussent damnées éternellement? Vous n'êtes pas plus sage que nous, convenez-en, mon cher philosophe; et

avouez en même temps que les opinions ont plus causé de maux sur ce petit globe, que la peste ou les tremblemens de terre. Et vous ne voulez pas qu'on attaque, à forces réunies, ces opinions? N'est-ce pas faire un bien au monde que de renverser le trône de la superstition, qui arma dans tous les temps des hommes furieux les uns contre les autres? Adorer Dieu, laisser à chacun la liberté de le servir selon ses idées; aimer ses semblables, les éclairer si l'on peut, les plaindre, s'ils sont dans l'erreur; ne prêter aucune importance à des questions qui n'auraient jamais causé de troubles, si l'on n'y avait attaché aucune gravité : voilà ma religion, qui vaut mieux que tous vos systèmes et tous vos symboles.

Je n'ai lu aucun des livres dont vous me parlez, mon cher philosophe; je m'en tiens aux anciens ouvrages qui m'instruisent, les modernes m'apprennent peu de chose. J'avoue que Montesquieu manque souvent d'ordre, malgré ses divisions en livres et en chapitres; que quelquefois il donne une épigramme pour une définition, et une antithèse pour une nouvelle pensée; qu'il n'est pas toujours exact dans ses citations : mais ce sera à jamais un génie heureux et profond, qui pense et fait penser. Son livre devrait être le bréviaire de ceux qui sont appelés à gouverner les autres. Il restera, et les folliculaires seront oubliés.

Quant à tous vos écrits sur l'agriculture, je crois qu'un paysan de bon sens en sait plus que vos écrivains qui, du fond de leur cabinet, veulent apprendre à labourer les terres. Je laboure, et n'écris pas sur le labourage. Chaque siècle a eu sa marotte. Au renouvellement des lettres, on a commencé par se disputer pour des dogmes et pour des règles de syntaxe; au goût pour la rouille des vieilles monnaies ont succédé

les recherches sur la métaphysique, que personne ne comprend. On a abandonné ces questions inintelligibles pour la machine pneumatique et pour les machines électriques, qui apprennent quelque chose: puis tout le monde a voulu amasser des coquilles et des pétrifications. Après cela on a essayé modestement d'arranger l'univers, tandis que d'autres, aussi modestes, voulaient réformer les empires par de nouvelles lois. Enfin, descendant du sceptre à la charrue, de nouveaux Triptolèmes veulent enseigner aux hommes ce que tout le monde sait et pratique mieux qu'ils ne disent. Telle est la succession des modes qui changent; mais mon amitié pour vous ne changera jamais.

## A M. BERTRAND,

### PREMIER PASTEUR A BERNE.

Aux Délices, 9 janvier 1759.

Mon cher ami, dites-moi, je vous prie, en confidence, au nom de l'amitié, quel est l'auteur de ce libelle inséré dans le Mercure suisse. On m'assure que c'est un bourgeois de Lausanne; et d'un autre côté, on me certifie que c'est un prêtre de Vevai. Je suspends mon jugement ainsi qu'il le faut quand on nous assure quelque chose. J'ai écrit au sieur Bontemps de vous faire tenir le montant de la friperie italienne. En vérité, je n'ai guère le temps de lire les extraits de livres inconnus. Quand on bâtit deux châteaux, et que ce n'est pas en Espagne, on ne lit guère que des mémoires d'ouvriers. Cela n'est pas extrêmement philosophe; mais c'est un amusement; c'est le hochet de mon âge. J'ai beaucoup lu, je n'ai trouvé qu'in-

certitude, mensonge, fanatisme. Je suis à peu près aussi savant sur ce qui regarde notre être que je l'étais en nourrice. J'aime mieux planter, semer, bâtir, meubler, et surtout être libre. Je vous souhaite, pour 1759 et pour 1859, repos et santé. Ce sont les vœux que je fais pour M. et madame Freydenrik; présentez-leur, je vous en supplie, mes tendres respects.

## A M. DE CIDDEVILLE.

Aux Délices, 12 janvier 1759.

Mon cher ami, je suis malade de bonne chère, de deux terres que je bâtis, de cent ouvriers que je dirige, du cultivateur et du semoir, et de nombre de mauvais livres qui pleuvent. Pardonnez-moi si je ne vous écris pas de ma main : *spiritus enim promptus est, manus autem infirma.*

Je soupçonne que vous êtes actuellement dans cette grande villace de Paris, où tout le monde craint le matin pour ses rentes, pour ses billets de loterie, pour ses billets sur la compagnie, et où l'on va, le soir, battre des mains à de mauvaises pièces, et souper avec des gens qu'on fait semblant d'aimer.

J'ai appris avec douleur la perte de notre ami Formont; c'était le plus indifférent des sages : vous avez le cœur plus chaud avec autant de sagesse, pour le moins. Je le regrette beaucoup plus qu'il ne m'aurait regretté, et je suis étonné de lui survivre. Vivez longtemps, mon ancien ami, et conservez-moi des sentimens qui me consolent de l'absence.

Notre odoriférant marquis a fait un effort qui a dû lui coûter des convulsions; il m'a payé mille écus, par les mains de son receveur des finances. Il faudra que je présente quelquefois des requêtes à son conseil.

Le bon droit a besoin d'aide auprès des grands seigneurs, et je vous remercie de la vôtre. Si le marquis savait que j'ai acheté un beau comté, il redouterait ma puissance, et traiterait avec moi de couronne à couronne.

Bonsoir, mon ancien ami. On dit que le cardinal de Bernis a la jaunisse : vous êtes plus heureux que tous ces messieurs-là.

## A M. LE COMTE DE TRESSAN.

Aux Délices, 12 janvier 1759.

Oui, il y a bien quarante ans, mon charmant gouverneur, que je vis cet enfant pour la première fois, je l'avoue; mais avouez aussi que je prédis dès-lors que cet enfant serait un des plus aimables hommes de France. Si on peut être quelque chose de plus, vous l'êtes encore. Vous cultivez les lettres et les sciences, vous les encouragez. Vous voilà parvenu au comble des honneurs, vous êtes à la tête de l'Académie de Nancy.

Franchement, vous pourriez vous passer d'académies, mais elles ne peuvent se passer de vous. Je regrette Formont, tout indifférent qu'était ce sage; il était très-bon homme, mais il n'aimait pas assez. Madame de Grafigny avait, je crois, le cœur plus sensible; du moins les apparences étaient en sa faveur. Les voilà tous deux arrachés à la société dont ils fesaient les agrémens. Madame du Deffant, devenue aveugle, n'est plus qu'une ombre. Le président Hénault n'est plus qu'à la reine; et vous, qui soutenez encore ce pauvre siècle, vous avez renoncé à Paris. S'il est ainsi, que ferais-je dans ce pays-là? J'aurais voulu m'enterrer en Lorraine, puisque vous y êtes,

et y arriver comme Triptolème avec le semoir de M. de Châteauvieux. Il m'a paru que je ferais mieux de rester où je suis. J'ai combattu les sentimens de mon cœur; mais quand on jouit de la liberté, il ne faut pas hasarder de la perdre. J'ai augmenté cette liberté avec mes petits domaines; j'ai acheté le comté de Tournei, pays charmant qui est entre Genève et la France, qui ne paye rien au roi, et qui ne doit rien à Genève. J'ai trouvé le secret que j'ai toujours cherché, d'être indépendant. Il n'y a au-dessus que le plaisir de vivre avec vous.

Les livres dont vous me parlez m'ont paru bien durs et bien faibles à la fois, prodigieusement remplis d'amour-propre. Cela n'est ni utile, ni agréable : des phrases, de l'esprit, voilà tout ce qu'on y trouve. Eh! qui est-ce qui n'a pas d'esprit dans ce siècle? Mais du talent, du génie, où les trouve-t-on? Quand on n'a que de l'esprit avec l'envie de paraître, on fait un mauvais livre. Que vous êtes supérieur à tous ces messieurs-là! et que je suis fâché contre les montagnes qui nous séparent (1)!

Mettez-moi, je vous en prie, aux pieds du roi de Pologne : il fait du bien aux hommes tant qu'il peut. Le roi de Prusse fait plus de vers, et plus de mal au genre humain. Il me mandait l'autre jour que j'étais plus heureux que lui; vraiment, je le crois bien : mais vous manquez à mon bonheur. Mille tendres respects.

(1) Cet alinéa manquait aux éditions antérieures. Il est copié sur l'original de la lettre de Voltaire à Tressan.

## A Mme LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 12 janvier 1759.

Libre d'ambition, de soins et d'esclavage,
Des sottises du monde éclairé spectateur,
Il se garda bien d'être acteur,
Et fut heureux autant que sage.
Il fuyait le vain nom d'auteur;
Il dédaigna de vivre au temple de mémoire,
Mais il vivra dans votre cœur :
C'est sans doute assez pour sa gloire.

Les fleurs que je jette, madame, sur le tombeau de notre ami Formont, sont sèches et fanées comme moi. Le talent s'en va; l'âge détruit tout. Que pouvez-vous attendre d'un campagnard qui ne sait plus que planter et semer dans la saison? J'ai conservé de la sensibilité, c'est tout ce qui me reste, et ce reste est pour vous; mais je n'écris guère que dans les occasions.

Que vous dirai-je du fond de ma retraite? Vous ne me manderiez aucune nouvelle de la roue de fortune sur laquelle tournent nos ministres du haut en bas, ni des sottises publiques et particulières. Les lettres, qui étaient autrefois la peinture du cœur, la consolation de l'absence, et le langage de la vérité, ne sont plus à présent que de tristes et vains témoignages de la crainte d'en trop dire, et de la contrainte de l'esprit. On tremble de laisser échapper un mot qui peut être mal interprété : on ne peut plus penser par la poste.

Je n'écris point au président Hénault, mais je lui souhaite, comme à vous, une vie longue et saine. Je dois la mienne au parti que j'ai pris. Si j'osais,

je me croirais sage, tant je suis heureux. Je n'ai vécu que du jour où j'ai choisi ma retraite; tout autre genre de vie me serait insupportable. Paris vous est nécessaire; il me serait mortel; il faut que chacun reste dans son élément. Je suis très-fâché que le mien soit incompatible avec le vôtre, et c'est assurément ma seule affliction.

Vous avez voulu aussi essayer de la campagne; mais, madame, elle ne vous convient pas : il vous faut une société de gens aimables, comme il fallait à Rameau des connaisseurs en musique. Le goût de la propriété et du travail est d'ailleurs absolument nécessaire dans des terres. J'ai de très-vastes possessions que je cultive. Je fais plus de cas de votre appartement que de mes blés et de mes pâturages; mais ma destinée était de finir entre un semoir, des vaches et des Génevois.

Ces Génevois ont tous une raison cultivée. Ils sont si raisonnables, qu'ils viennent chez moi, et qu'ils trouvent bon que je n'aille jamais chez eux. On ne peut, à moins d'être madame de Pompadour, vivre plus commodément.

Voilà ma vie, madame, telle que vous l'avez devinée, tranquille et occupée; opulente et philosophique, et surtout entièrement libre; elle vous est absolument consacrée dans le fond de mon cœur, avec le respect le plus tendre et l'attachement le plus inviolable.

## A-M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 27 janvier 1759.

Tout le peuple commentateur
Va fixer ses regards avides
Sur le grave compilateur
De l'histoire des Néréides;
Mais si notre excellent auteur
Voulait nous donner sur nos belles
Des mémoires un peu fidèles,
Il plairait plus à son lecteur;
Près d'elles il est en faveur,
Et *magna pars* de leur histoire :
Mais c'est un modeste vainqueur
Qui ne parle point de sa gloire.

Il Pascali è un traditore come tutti j libraji; hò niente ricevuto da sua parte; mi accorgo bene che un furbo catolico librajo no ha la minima corrispondenza coi furbi libraji calvinisti; però i fratelli Cramer di Genevra sono uomini onesti e di garbo, mà il vostro Pascali è un briccone, ed io sono arrabbiato contrò di lui (1).

Si jamais, dans vos goguettes, vous vous remettez à voyager, n'oubliez pas de passer par les confins de Genève, où j'ai acquis de belles terres que je ne dois pas à Argaléon. *Vive memor nostrî, and let*

(1) TRADUCTION :
« Le Pascali est un traître comme tous les libraires. Je n'ai » rien reçu de sa part. Je conçois bien qu'un fourbe de libraire » catholique ne veuille pas avoir la moindre correspondance » avec les fourbes de libraires huguenots. Cependant les frères » Cramer de Genève sont d'honnêtes gens qui méritent des » égards ; mais votre Pascali est un coquin, et je suis en fureur » contre lui. »

*a free man visit a free man* (1), à jamais votre très-humble, etc.

## A M. BERTRAND,

### PREMIER PASTEUR A BERNE.

Aux Délices, 30 janvier 1759.

Il faut vous mettre au fait, mon cher ami, d'une friponnerie typographique qu'on fait à Lausanne. Il y a déjà onze feuilles d'imprimées d'un libelle intitulé *La Guerre de M. de V.....;* il contient des lettres supposées sur quelques pairs anglais, sur le roi de Prusse, sur Calvin, sur plusieurs particuliers. On soupçonne un nommé Grasset d'être l'imprimeur. Ce Grasset est un fripon chassé de Genève. On dit qu'un M. Darnay, fils du professeur, ci-devant associé de Bousquet, a les feuilles chez lui. En tout cas, Berne a de bonnes lois. J'en écris à leurs excellences, et surtout à M. de Freydenrik. Je n'ai que le temps de vous en faire part, et de vous demander assistance *in hoc genere pravitatis.* Je vous embrasse de tout mon cœur.

*P. S.* Le catéchiste Chavanes, de Vevay, n'est point, à ce qu'on m'assure avec serment, l'auteur du libelle. Alaman est homme à être informé de cette intrigue ; mais je ne veux pas lui écrire.

(1) « Souvenez-vous de nous, et permettez à un homme » libre de visiter un homme libre. »

## A Mme DU BOCCAGE.

Aux Délices, 2 février 1759.

Qui les a faits ces vers doux et coulans,
Qui comme vous ont le talent de plaire?
Pour moi, j'ai dit, en voyant ces enfans :
A leurs attraits je reconnais leur mère.

Quoi! vous louez ma retraite, mes goûts,
Les agrémens de mon séjour champêtre!
Vous prétendez que, même loin de vous,
Je suis heureux, et sage aussi peut-être.

Il est bien vrai que la félicité
Devrait loger sous l'humble toit du sage :
Je la cherchai dans mon doux ermitage;
Elle y passa; mais vous l'avez quitté.

Ou les vers en *té* et en *age*, que j'ai reçus de Paris, sont de vous, madame, ou il y a quelqu'un qui vous ressemble et qui vous vaut bien. Pardonnez-moi si je vous ai soupçonnée sans hésiter. J'ai cru reconnaître votre écriture, et j'ai la vanité de croire que je ne me méprends pas à votre style; ce n'est point un jugement téméraire d'accuser les gens des actions qu'ils sont accoutumés de commettre.

Je ne trouve rien à dire contre ma retraite, sinon que vous habitez Paris. Je suis comme le renard sans queue qui voulait ôter la queue à ses camarades.

Je voudrais que les personnes à grands talens me justifiassent, moi qui ai pris le parti de me retirer

parce que je n'en ai que de petits. Je vois qu'en général petits et grands ne trouvent guère que des jaloux et de très-mauvais juges. Il me paraît que les grâces et le bon goût sont bannis de France, et ont cédé la place à la métaphysique embrouillée, à la politique des cerveaux creux, à des discussions énormes sur les finances, sur le commerce, sur la population, qui ne mettront jamais dans l'état ni un écu ni un homme de plus. Le génie français est perdu; il veut devenir anglais, hollandais et allemand; nous sommes des singes qui avons renoncé à nos jolies gambades pour imiter mal les bœufs et les ours. *La Tocane* et *la Goutte* de Chaulieu, qui ne contiennent que deux pages, valaient cent fois mieux que tous les volumes dont on nous accable. On croit être solide, on n'est que lourd, et lourdement chimérique.

Est-il vrai, madame, que le parlement fait brûler le livre *de l'Esprit?* Passe encore pour des mandemens d'évêque! Mais de gros in-4° scientifiques! Sont-ce là des procès à juger dans la cour des pairs?

M. de Ciddeville est-il à Paris? Je lui ai écrit dans sa rue de Saint-Pierre; peut-être n'y est-il plus. Voyez-vous souvent le grand-abbé du Resnel? Ces deux messieurs me paraissent à moitié sages, ils passent six mois au moins hors de Paris.

Pardon, madame, non, ils ne sont point sages du tout, ni moi non plus; ils vous quittent six mois; et moi pour toujours! Daignez m'écrire, si vous voulez que je ne sois pas à plaindre.

Pardonnez, madame, à un malingre s'il n'a pas l'honneur de vous écrire de sa main; son corps est faible, mais son cœur est rempli pour vous des sentimens les plus vifs d'estime et d'attachement : il en dit autant à M. du Boccage.

## A M. COLLINI.

Aux Délices, 2 février 1759.

Si vous voulez entreprendre et suivre l'affaire de la restitution de vos effets, mon cher Collini, il faut courage et patience, et vous en viendrez à bout. Il est nécessaire que vous alliez à Francfort, dussiez-vous y aller en pèlerin. M. De Sauer doit vous aider; je vous ferai toucher quelque argent à Francfort; vous aurez des lettres de recommandation pour Vienne, et madame de Bentinck pourra vous y être utile. Il n'est point étonnant que vous ayez attendu le moment favorable qui se présente (1). Vos anciennes protestations subsistent. Votre petite cassette, où étaient vos effets, était dans une des malles dont on s'empara. Vous pouvez me citer, j'agirai en temps et lieu. Il est certain qu'un homme qui s'est emparé des malles et effets d'un voyageur sans faire d'inventaire et sans forme juridique est tenu de rendre tout ce qu'on lui redemande. Il n'est question que d'aller secrètement à Francfort avec des lettres de recommandation, et de bien songer que, quand on a fortement résolu de réussir, il est rare qu'on échoue. Il faut discrétion, protection, courage, patience, et vous avez tout cela.

(1) L'occupation de la ville de Francfort par les Français.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 2 février 1759.

Comment va votre santé, madame? Comment vous trouvez-vous du plus doux des hivers? Connaissez-vous milord Maréchal (1), ancien conjuré anglais, ancien réfugié en Espagne, aujourd'hui gouverneur *ad honores* de la petite principauté de Neufchâtel? Il passa hier par Genève pour aller, de la part du roi son maître, Prussien, allumer, s'il le peut, quelques flambeaux de la discorde dans l'Italie. S'il ne sert que suivant l'argent que son maître lui donne, il fera une besogne bien médiocre. Les nouvellistes du pays que j'habite, qui ont des correspondances dans toute l'Europe, disent toujours que la conspiration du Portugal n'est que la suite des amours du roi et de la jalousie d'un homme du vieux temps, qui a trouvé mauvais d'être c... Vous voyez, mesdames, que, depuis Hélène, vous êtes la cause des plus grands événemens; mais les jésuites vous disputent votre gloire. Ils se sont mêlés de cette affaire qui ne les regardait pas. De quoi s'avisent-ils d'entrer dans la vengeance de la mort d'une femme? Ils disent pour raison qu'ils étaient depuis long-temps en possession d'assassiner, et qu'ils n'ont pas voulu laisser perdre leurs priviléges. La mort prochaine du roi d'Espagne, les attentats contre les têtes couronnées, les amis du roi de Suède mourant par la main du bourreau, l'Allemagne nageant dans le sang, forment un tableau horrible. Cependant on ne songe à rien de tout cela dans Paris. On y est toujours aussi fou qu'aupara-

(1) George Keith, ami de J. J. Rousseau.

vant, toujours se plaignant, toujours riant, toujours criant misère, et plongé dans le luxe; et moi, madame, toujours vous aimant avez le plus tendre respect.

## A M. THIERIOT, A PARIS.

Au château de Tournei, 7 février 1759.

Mon ancien ami, on peut dans une séance académique reprocher à l'auteur du livre intitulé *l'Esprit* que l'ouvrage ne répond point au titre; que des chapitres sur le despotisme sont étrangers au sujet; qu'on prouve avec emphase quelquefois des vérités rebattues, et que ce qui est neuf n'est pas toujours vrai; que c'est outrager l'humanité de mettre sur la même ligne l'orgueil, l'ambition, l'avarice et l'amitié; qu'il y a beaucoup de citations fausses, trop de contes puérils, un mélange du style poétique et boursoufflé avec le langage de la philosophie, peu d'ordre, beaucoup de confusion, une affectation révoltante de louer de mauvais ouvrages, un air de décision plus révoltant encore, etc., etc. On devrait aussi, dans la même séance, avouer que le livre est plein de morceaux excellens.

Mais on ne peut voir sans indignation qu'on persécute avec cet acharnement continu un livre que cette persécution seule peut rendre dangereux, en fesant rechercher au lecteur le venin caché qu'on y suppose. On dit que cette vexation odieuse est le fruit de l'intrigue des jésuites, qui ont voulu aller par Helvétius à Diderot. J'estime beaucoup ces deux hommes, et les indignités qu'ils éprouvent me les rendent infiniment chers.

Je vous prie de me dire quel est le conseiller ou

président - géomètre, métaphysicien, mécanicien, théologien, poëte, grammairien, médecin, apothicaire, musicien, comédien, qui est à la tête des juges de l'Encyclopédie. Il me semble que je vois l'inquisition condamner Galilée. L'esprit de vertige est bien répandu dans votre pauvre ville de Paris.

Quelle pitié de fourrer dans leurs caquets un poëme sur la *religion* naturelle! Les gens un peu instruits savent qu'il y a un poëme sur la *loi naturelle*, dans un recueil d'ouvrages assez connus, et que le poëme tronqué de la *religion* naturelle est une mauvaise brochure dans laquelle l'auteur est estropié : mais l'auteur ne s'en soucie guère, et sait ce qu'il doit penser des sots et des fous. Il y a long-temps que j'ai mis entre eux et moi un fil long de plus d'une brasse.

Quand vous serez *démontmorencié*, vous feriez bien de venir philosopher, avant ma mort, dans mes retraites. Il vaut mieux vivre avec ses amis que d'aller, jusqu'au tombeau, de gîte en gîte et de protection en protection.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

## A M. FORMEY.

Au château de Tournei, par Genève,
le 3 mars 1759.

J'ai reçu votre lettre avec un très-grand plaisir, monsieur; je me sers, pour vous répondre sans qu'il vous en coûte de frais, de la voie des mêmes négocians qui envoient mes paquets au Salomon et à l'Alexandre du Nord. Il se pourrait bien faire que ce paquet-ci tombât entre les mains de quelques housards; car le champ des horreurs est déjà ensanglanté

dans le meilleur des mondes possibles; mais on ne verra dans mes paquets que de quoi rire : je ne me mêle point, Dieu merci, des affaires des rois, et je me contente de plaindre les peuples.

J'ai fort connu le meurtrier Manstein dont vous me parlez. Dieu veuille avoir son ame! c'était un vigoureux alguasil : il avait arrêté le général Munich, et s'était battu avec lui à coups de poings pour le service de sa gracieuse impératrice. Il s'enfuit quelque temps après du beau pays de la Russie pour venir dans votre sablonnière. Il me montra ses mémoires de Russie que je corrigeai à Potsdam. Pendant que nous étions occupés à cette besogne, le roi m'envoya des vers par un coureur. Manstein, impatient de voir que je préférais les vers de Frédéric à la prose de Manstein, s'en plaignit au modeste Maupertuis, lequel, encore plus fâché de ce que le roi ne le consultait pas sur la manière d'exalter son ame et d'enduire le corps de poix-résine, s'avisa de dire que le roi n'envoyait qu'à moi son linge sale à blanchir.

Après avoir dit ce prétendu bon mot, il s'avisa de m'en faire honneur, et de là vinrent toutes les belles tracasseries qui n'ont fait aucun profit ni à Frédéric-le-Grand, ni à Maupertuis, ni à moi.

Depuis ce temps-là, milord Maréchal m'a parlé à ma campagne de ce manuscrit que je connaissais mieux que lui. On a proposé aux Cramer, libraires de Genève, de l'imprimer. Mais qui diable a pu vous dire que je l'avais voulu acheter mille ducats? Pourquoi l'acheterais-je? Vous me croyez donc bien riche et bien curieux! Il est vrai que je suis bien riche; mais je ne donnerais pas mille ducats de l'ancien Testament, à plus forte raison d'un manuscrit moderne.

Je vous assure que je suis très-sensible à la perte que vous avez faite ; mais, s'il vous reste autant d'enfans que vous avez fait de livres, vous devez avoir une famille de patriarche.

Je serais fort aise de voir votre Philosophe païen, attendu que je suis assez païen et assez philosophe. A l'égard de vos Consolations pour les valétudinaires, je n'en ai pas besoin depuis que j'ai recouvré la santé avec la liberté dans un séjour charmant. Envoyez-moi plutôt des conseils pour gouverner mes paysans et mes curés. J'ai acheté deux belles terres à une lieue des Délices ; je suis devenu laboureur, et je vais semer cette année avec la nouvelle charrue : cela me donne de la santé. Je croyais n'avoir pas deux mois à vivre quand je vins aux Délices. Votre roi se serait amusé à faire de moi une plaisante oraison funèbre. Il me mandait l'autre jour que Maupertuis se mourait : si cela est, il mourra au lit d'honneur ; car il vient d'avoir un petit procès à Bâle pour avoir fait un enfant à une fille, et il s'en est tiré très-glorieusement.

Vous avez donc travaillé aussi à l'Encyclopédie ! Eh bien ! vous n'y travaillerez plus : la cabale des dévots l'a fait supprimer, et peu s'en est fallu qu'elle n'ait été brûlée comme les œuvres de Calvin. Laissons aller le monde comme il va. Puisse la guerre finir bientôt, et que votre chancelier en signe les articles ! Faites-lui bien mes complimens.

Si ce n'était pas une indiscrétion, vous me feriez un plaisir extrême de me mander ce qu'est devenu l'abbé de Prades.

## A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Tournei, par Genève, 4 mars 1759.

Monsieur, je reçois en même temps une lettre de vous et une autre des Grandes-Indes, datées du même mois. Le courrier qui m'a rendu celle dont votre excellence m'honore n'a pas, à ce que je crois, des ailes aux talons comme Mercure, ou bien apparemment quelque parti prussien lui aura coupé ces ailes dans la route. Vous me coupez furieusement les miennes, monsieur, en me privant des mémoires que vous aviez eu la bonté de me promettre sur les exploits militaires du czar Pierre, sur ses lois, sur sa vie privée, et encore plus sur sa vie publique. J'ai tout au plus de quoi composer un recueil très-sec de dates et d'événemens; mais je suis très-loin d'avoir les matériaux d'une histoire intéressante. Je ne puis plus imaginer, monsieur, que vous ayez abandonné un projet si noble et si digne de vous, projet dont tout l'Empire doit désirer l'exécution, et auquel je présume que votre souveraine s'intéresse. Je suis très-sensible à votre thé de la Chine; mais je vous avoue que des instructions sur le règne de Pierre-le-Grand me seraient infiniment plus précieuses. Mon âge avance; je ferai mettre sur mon tombeau : *Ci-gît qui voulait écrire l'Histoire de Pierre-le-Grand.* Je ne doute pas, monsieur, que votre excellence n'ait d'autres occupations qui emportent la plus grande partie de son temps; mais, s'il vous en reste, songez, monsieur, que c'est moi qui vous conjure aujourd'hui de ne pas oublier le héros sans les soins duquel vous ne seriez peut-être pas aujourd'hui un des génies les plus cultivés et les

plus aimables de l'Europe. Votre esprit s'est embelli de toutes les sciences que ce grand homme a fait naître. La nature a beaucoup fait pour vous; mais Pierre-le-Grand n'a peut-être pas fait moins. J'ai l'ambition d'être de votre école et de travailler sous vos ordres. Je ne perdrai cette ambition qu'avec la vie. J'ai, etc.

## A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 10 mars 1759.

J'ai reçu par le Savoyard voyageur, mon ancien ami, votre lettre, vos brochures très-crottées, et la lettre de madame Bellot. Je vais lire ses œuvres, et je vous prie de me mander son adresse; car, selon l'usage des personnes de génie, elle n'a daté en aucune façon; et je ne sais ni quelle année elle m'a écrit, ni où elle demeure. Pour vous, je soupçonne que vous êtes encore dans la rue Saint-Honoré. Vous changez d'hospice aussi souvent que les ministres de place. Madame de Fontaine vous reviendra incessamment; elle est chargée de vous rembourser les petites avances que vous avez bien voulu faire pour m'orner l'esprit.

J'ai lu Candide : cela m'amuse plus que l'Histoire des Huns et que toutes vos pesantes dissertations sur le commerce et sur les finances. Deux jeunes gens de Paris m'ont mandé qu'ils ressemblent à Candide comme deux gouttes d'eau. Moi, j'ai assez l'air de ressembler ici au *signor Pococurante* (1); mais Dieu me garde d'avoir la moindre part à cet ouvrage! Je ne doute pas que M. Joly de Fleury ne prouve éloquemment à toutes les chambres assemblées que

(1) Candide, chap. XXV, t. XXIII.

c'est un livre contre les mœurs, les lois et la religion. Franchement, il vaut mieux être dans le pays des Oreillons que dans votre bonne ville de Paris. Vous étiez autrefois des singes qui gambadiez, vous voulez être à présent des bœufs qui ruminent : cela ne vous va pas.

Croyez-moi, mon ancien ami, venez me voir; je n'ai de bœufs qu'à mes charrues.

*Si quid novi, scribe; et cùm otiosus eris, veni, et vale.*

## A M. DE THIBOUVILLE.

Au château de Tournei, par Genève,
le 15 mars 1759.

J'ai lu enfin, mon cher marquis, ce Candide dont vous m'avez parlé; et plus il m'a fait rire, plus je suis fâché qu'on me l'attribue. Au reste, quelque roman qu'on fasse, il est difficile à l'imagination d'approcher de ce qui se passe trop réellement sur ce triste et ridicule globe depuis quelques années. Nous nous intéressons un peu, madame Denis et moi, aux malheurs publics, à la persécution suscitée contre des philosophes très-estimables, à tout ce qui intéresse le genre humain; et quand nos amis ne nous parlent que de pièces de théâtre et de romans qui nous sont parfaitement inconnus, que voulez-vous que nous répondions? Elle dit que l'amitié doit se nourrir par la confiance, que les lettres de nos amis doivent toujours nous apprendre quelque chose. Je suis mort au monde; il faut des élixirs pour me rappeler à la vie. Votre amitié est le meilleur de tous. L'oncle et la nièce sont également sensibles à votre mérite, et vous seront toujours très-tendrement attachés.

## A M. BERTRAND,

### PREMIER PASTEUR A BERNE.

22 mars 1759.

J'ENVERRAI, mon cher ami, votre Amiante à l'Académie de Lyon; j'aurais voulu quelque chose d'un peu plus piquant, et dont le sujet eût donné plus d'exercice à votre esprit philosophique; envoyez-moi encore quelques petits morceaux, afin de faire une cargaison honnête.

Je crois que l'Encyclopédie se continuera; mais probablement elle finira encore plus mal qu'elle n'a commencé, et ce ne sera jamais qu'un gros fatras. J'ai eu la complaisance d'y travailler lorsqu'il y avait encore un peu de liberté dans la littérature; mais, puisque les assassins des rois coupent les ongles aux gens de lettres, il faut se contenter de penser pour soi, et laisser là le public qui ne mérite pas d'être instruit.

Je crois les sottises lausannoises tout-à-fait finies; mes sentimens pour vous et pour M. et madame de Freydenrik ne finiront qu'avec ma vie.

La moitié de Genève sortit hier de la ville pour accompagner deux voleurs; l'autre moitié va à Lyon pour voir passer des rois. Cela est peu philosophe.

## A M. LE COMTE D'ALBARET, A TURIN.

Aux Délices, 10 avril 1759.

Vous direz, monsieur, que je suis un paresseux, et vous aurez raison; mais vous connaissez ma dé-

testable santé. Ne jugez point de mes sentimens par ma négligence; croyez que, de tous les paresseux et de tous les malades, je suis celui qui vous est le plus dévoué. Madame Denis va rejouer; mais, pour moi, je renonce au tripot. Je suis trop vieux, et m'affaiblis tous les jours. Vraiment, je serais charmé de voir la traduction de cette Alzire. Je suis comme les vieilles, qui aiment les portraits dans lesquels elles se trouvent embellies.

Tout ce que vous me dites de madame l'ambassadrice de France se rapporte fort à ce qu'elle nous a laissé entrevoir. Elle paraît pétrie de grâces et de talens. Si j'avais la hardiesse de passer les Alpes, ce serait pour elle, pour M. de Chauvelin, pour vous, monsieur, et non pour entendre des opéras; mais il faut achever ma carrière dans ma retraite. Je suis assez semblable aux girouettes qui ne se fixent que quand elles sont rouillées. Comptez que, malgré mes misères, je sens bien vivement votre mérite et vos bontés; autant en fait madame Denis. *Umillimo* Voltaire.

## A M. THIERIOT.

Le 5 mai 1759.

Mort-Dieu, mon ancien ami, envoyez-moi au plus vite *Abraham Chaumeix crucifié;* on dit que c'est là le titre, c'est au moins quelque chose de semblable. Il pleut des brochures, il en pleuvra toujours, et il faut laisser pleuvoir; mais pour la prophétie d'Abraham Chaumeix, ce n'est pas chose à négliger par gens comme nous. Employez le crédit de M. Bouret pour me faire tenir Abraham Chaumeix.

Vous avez vu sans doute madame de Fontaine,

que nous vous avons renvoyée en assez bonne santé : elle est chargée de payer tous les bijoux que vous m'avez fait tenir de Paris. Êtes-vous encore dans la rue Saint-Honoré ou à l'Arsenal? Je ne sais pas trop où vous prendre; vous me paraissez un beaucoup plus grand voyageur que moi; vous faites plus de chemin dans Paris que je n'en ai fait dans l'Europe. Si vous avez la curiosité de voir à Lyon les cours de France et de Naples, je vous conseille de pousser jusqu'à Genève. Pour moi, je vous avertis que, si vous vous contentez de courir d'un bout de Paris à l'autre, et que vous ne veniez point chez moi, je prendrai le parti de venir vous voir.

Avez-vous pris quelque action dans les fermes générales? On se plaignait autrefois qu'il y eût quarante de ces messieurs, et aujourd'hui tout le monde l'est; c'est le royaume qui est fermier-général du royaume. Cette opération est tout-à-fait anglaise. Remarquez que depuis trente ans nous avons tout pris des Anglais : philosophie, petite-vérole, nouvelle charrue et finances. Il ne nous manque que de prendre d'eux l'empire de la marine. Il me semble qu'on veut vous ôter, à vous autres Parisiens, la liberté de penser, que vous devez aussi aux Anglais; mais il est beaucoup plus aisé de tenir une nation dans la stupidité pendant mille ans, comme nous avons eu l'honneur d'y être, que de nous y replonger quand une fois nous en sommes sortis. Frère Berthier, frère Abraham Chaumeix, et leurs semblables, auront beau crier que tout est perdu si on se met à avoir le sens commun, les cabales les plus infâmes auront beau exciter le parlement de Paris à faire des remontrances au roi, et à faire brûler l'Encyclopédie, le roi et les philosophes se moqueront du parlement. Bonsoir.

## A Mme DE FONTAINE, A PARIS.

Aux Délices, 5 mai 1759.

Que j'écrive de la main de notre ami Jean-Louis ou de la mienne, cela est égal, ma chère nièce, pourvu que j'écrive. Votre sœur n'a pas une santé bien brillante, et n'est pas, à beaucoup près, si ingambe que moi. Je suis devenu plus grand cultivateur et plus grand architecte que jamais : j'élève des colonnades, et j'ai des charrues vernies; il ne me manque que de tremper mon blé dans de l'eau de lavande. Vous irez, sans doute, bientôt à Ornoi : vous m'y préparerez, s'il vous plaît, les logis; car soyez très-sûre que j'y viendrai radoter avant qu'il soit deux ans.

Vous me conseillez, en attendant, de faire une tragédie, parce que le théâtre est purgé de petits-maîtres. Moi, faire une tragédie, après ce que le grand Jean-Jacques a écrit contre les spectacles! Gardez-vous, sur les yeux de votre tête, de dire que je suis jamais homme à faire une tragédie : non, je ne fais point de tragédie. Vous voudriez, n'est-il pas vrai, une tragédie d'un goût nouveau, pleine de fracas, d'action, de spectacle, bien neuve, bien intéressante, bien singulière, féconde en sentimens, en situations, des mœurs vraies, et cependant nouvelles sur la scène? vous n'aurez rien de tout cela. Gardez-vous de croire que je fasse une tragédie. Assez d'autres en feront, et suppléeront par l'action théâtrale, que je leur ai tant recommandée, au génie que je leur recommande encore plus.

Monsieur le conseiller du grand-conseil, je vous suis très-obligé d'avoir rompu avec moi votre silence

pythagorique. Vous n'êtes pas l'écrivain le plus fécond de nos jours; mais, quand vous vous y mettez, vous écrivez très-joliment, et vous avez, par-dessus madame de Fontaine, le mérite de l'orthographe. J'espère que dans l'année 1760, nous recevrons encore de vous un petit mot qui nous fera grand plaisir.

Monsieur le Vitruve d'Ornoi, je ne vous conseille pas de faire à votre château un aussi maudit escalier que vous en avez fait à celui de Tournei. Nous verrons comment vous aurez ajusté les appartemens de votre aile. Je n'oublierai point les offres que vous me faites d'être quelquefois à Paris mon ambassadeur auprès des puissances nommées banquiers, notaires, ou procureurs du parlement. Il faut que votre mousquetaire d'Aumart ait été blessé dans quelque bataille; c'est le plus déterminé boiteux que nous ayons dans la province : cependant il ne laisse pas de tuer, en clopinant, tous les renards et tous les cormorans qu'il rencontre.

Monsieur le capitaine de cavalerie (1), vous avez fait un cornette qui est le plus malheureux cornette du pays : non-seulement il n'a point de route, mais je ne sais pas trop par quelle route il pourra se tirer des coquins qu'il a engagés pour servir l'état. Ce sont des gens très-belliqueux, car ils jettent des pierres à tous les passans, comme fesait mon singe. On a beau les mettre en prison, ils finiront par assassiner leur cher cornette sur le grand chemin.

Luc m'écrit, du 11 avril, que cette campagne-ci sera plus meurtrière que les autres. Dieu veuille qu'il se trompe! Je crois que nous ne nous trompons pas en nous flattant que M. de Silhouette fera, dans

(1) M. de Florian.

son ministère, des choses plus utiles aux hommes que Luc n'en fera de dangereuses.

Adieu, ma chère nièce; les deux ermites vous embrassent de tout leur cœur.

Je me suis arrangé avec la république de Genève pour avoir une belle terrasse de trente toises de long. Cela n'est pas bien intéressant, mais c'est un grand embellissement à nos Délices, où je voudrais bien vous revoir.

## A M. COLLINI.

Aux Délices, le 7 mai 1759.

Je n'ai pas eu un moment à moi depuis deux mois, mon cher Collini; tantôt malade, tantôt surchargé de quelques travaux indispensables, tantôt occupé de ma ruine en fesant bâtir des châteaux. Je ne perds point de vue, dans tous ces tracas, les objets qui vous regardent; j'ai toujours devant les yeux Manheim et Francfort; je ferai l'impossible pour aller à Schwetzingen, et je ferai l'impossible aussi pour vous prendre en passant. Vous avez grande raison de n'être point de l'avis du docteur Pangloss : je ne penserai comme lui que quand je pourrai parvenir à vous être utile.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

19 mai 1759.

C'est aujourd'hui, mon cher ange, le 19 de mai; et c'est le 22 d'avril qu'un vieux fou commença une tragédie (1) finie hier. Vous sentez bien, mon divin

(1) Tancrède.

ange, qu'elle est finie et qu'elle n'est pas faite; et que nos maçons, mes bœufs, mes moutons et les loups nommés fermiers-généraux, contre lesquels je combats, et deux ou trois procès qui m'amusent, et des correspondances nécessaires ne me permettront pas de vous envoyer mon griffonnage l'ordinaire prochain. Mon cher ange, je vous avais bien dit que la liberté et l'honneur rendus à la scène française échauffaient ma vieille cervelle. Ce que vous verrez ne ressemble à rien, et peut-être ne vaut rien. Madame Denis et moi, nous avons pleuré; mais nous sommes trop proches parens de la pièce, et il ne faut pas croire à nos larmes. Il faut faire pleurer mes anges, et leur faire battre des ailes. Vous aurez sur le théâtre des drapeaux portés en triomphe, des armes suspendues à des colonnes, des processions de guerriers, une pauvre fille excessivement tendre et résolue, et encore plus malheureuse, le plus grand des hommes et le plus infortuné, un père au désespoir. Le cinquième acte commence par un *Te Deum*, et finit par un *De profundis*. Il n'y a eu jamais sur aucun théâtre aucun personnage dans le goût de ceux que j'introduis; et cependant ils existent dans l'histoire, et leurs mœurs sont peintes avec vérité. Voilà mon énigme; n'en devinez pas le mot; et si vous le devinez, gardez-moi le secret le plus inviolable : conspirons, mais ne nous décelons pas; donnons la pièce *incognito*. Jouissons une fois de ce plaisir, il est très-amusant; et d'ailleurs je crois le secret nécessaire. La mesure des vers est aussi neuve au théâtre que le sujet. Madame Denis n'en a point été choquée; au quatrième vers, elle s'y est accoutumée. Elle a trouvé ce genre plus naturel que l'ancien, et quelquefois plus convenable au pathétique. Il met le comédien plus à son aise, j'entends le bon comédien. Avec tout cela,

nous pouvons être sifflés, et il faut tâcher de ne l'être pas sous mon nom.

Gardez-vous bien d'être aussi empressés de faire voir mon monstre que je l'ai été à le former. Silence, anges; ou point de pièce.

Et ce n'est pas assez du silence, il faut jurer, comme saint Pierre, que vous ne me connaissez pas.

*Nota benè* que, dans notre petite drôlerie, nous n'avons ni rois, ni reines, ni princes, ni princesses, ni même de *gouverneur de toute la province*, comme dit Pierre Corneille; et c'est encore un agrément.

Voyez, ô anges, quel pouvoir vous avez sur un Suisse!

Je viens de lire Titus. C'est un tour que vous m'avez joué pour me punir d'avance de l'ennui que je vous causerai; et pour vous punir, je vous adresse ma réponse au petit Métastase. Il ne m'a pas donné son adresse; prenez-vous-en à vous si j'en use si librement.

Je baise toujours le bout des ailes.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

28 mai 1759.

Je vous envoie, mon cher ange, mon dernier printemps, mon ouvrage du mois de mai. Il est adressé à M. de Courteille Ce n'est point à moi d'en juger, c'est à vous; mais comment prévoir le succès ou la chute d'une pièce qui n'est ni tragédie, ni comédie, ni en rimes ordinaires, et qui n'a aucun objet de comparaison? Ne sera-t-il pas amusant de la faire donner par Le Kain ou par M. de Lauraguais comme l'ou-

vrage d'un jeune inconnu? J'ai changé la mesure, afin que ce maudit public ne me reconnût pas à ce qu'on appelle mon style. N'allez pas vous attendre à de belles tirades, à de ces grands vers ronflans, à des sentences, à des attrape-parterre, à de l'esprit, à rien enfin de ce qui est en possession de plaire. Style médiocre, marche simple; voilà ce que vous trouverez; mais s'il y a de l'intérêt, tout est sauvé. Divin ange, je n'ai pas un moment; j'ai quitté la Russie pour vous, je retourne à Pétersbourg, et je baise en partant les ailes des anges.

## A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Le 29 mai 1759.

Je suis toujours surpris, monsieur, de voir que sur les bords de la Néva et de la Mosca (1) on écrive et on parle français comme à Versailles. La lettre que M. de Soltikof vient de me rende de la part de votre excellence, et sa conversation, redoublent ma surprise et mon plaisir. Je dois ajouter à ces sentimens ceux de la reconnaissance pour vos belles fourrures, et pour le thé que boit sa majesté chinoise. Il n'y a point, grâce à vos bontés, de potentat en Europe qui prenne de meilleur thé que moi, et qui ait de plus belles doublures d'habits.

Votre dernier envoi d'instructions met le comble à vos magnifiques présens; elles vont jusqu'à l'année 1721, et je me flatte, monsieur, que vous m'honorerez bientôt de la suite de vos mémoires instructifs. Je ne négligerai rien pour tâcher de répondre à vos idées et à vos soins. J'espère avoir l'honneur de vous

(1) La Moscowa.

envoyer l'hiver prochain tout l'ouvrage. Je vous prie de trouver bon que je me livre à mon goût et à ma manière de penser; chaque peintre doit suivre son genre, et employer les couleurs qui lui réussissent le mieux. J'écris dans ma langue : la plupart des noms doivent être à la française. Nous ne disons point Alexandros, mais Alexandre; nous prononçons Auguste, et non pas Augustus; Cicéron, au lieu de Cicéro; Athènes, au lieu d'Athenoi, etc. Les noms propres, chargés de doubles *w* et de consonnes, seront au bas des pages.

Je suis bien sûr de me rencontrer avec un homme plein de goût, tel que vous êtes, en évitant toute affectation, et surtout l'affectation de faire un panégyrique. Il faut laisser aux gazetiers et aux sots le soin de dire : *Notre auguste monarque, sa gracieuse majesté, le roi de Prusse est en haute personne à son armée; sa sacrée majesté impériale a pris médecine, et son auguste conseil est venu le complimenter sur le rétablissement de sa précieuse santé.* A parler sérieusement, tout ce qui tend à nous faire trop valoir nous met toujours au-dessous de ce que nous sommes.

Vous ne voulez pas non plus qu'on démente des faits avérés de toute l'Europe; en déguisant une vérité publique, on affaiblit toutes les autres, et la plus mauvaise de toutes les politiques est de mentir. Celui qui, en écrivant l'histoire d'Alexandre, nierait ou excuserait le meurtre de Clitus, s'attirerait le mépris et l'indignation. Si l'expérience m'a pu donner quelque connaissance dans l'art d'écrire, je l'emploierai à augmenter, si je le puis, le respect qu'on doit à Pierre-le-Grand et à votre empire, sans flatter personne.

Je pense qu'en m'attachant à ces principes, je ne

suivrai que les vôtres. Il ne me restera d'autre regret que celui de n'avoir pu voir l'empire dont j'écris l'histoire, et la personne qui me procure cet honneur, et dont je ne serai que le copiste.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, etc.

## A M. LE DUC DE LA VALLIÈRE.

Aux Délices, mai 1759.

N'AI-JE pas tout l'air d'un ingrat, monsieur le duc? Il me semble que je devrais passer une partie de ma vie à vous remercier de vos bontés, et l'autre à tâcher de vous plaire; cependant je ne fais rien de tout cela. Je cultive la terre, je fais quelquefois de mauvais vers, mais je me garde de les envoyer aux ducs et pairs qui ont de l'esprit et du goût. Vous n'allez plus à la comédie, et par conséquent je ne veux plus en faire; mais comment peut-on avoir une bibliothèque complète de théâtre, et ne point entendre mademoiselle Clairon? Comment peut-on acheter fort cher des pièces de Hardy, et ne pas aller à celles de Corneille? Avez-vous la tragédie de Mirame, dont les trois quarts sont du cardinal de Richelieu? La pièce est bien rare, c'était un détestable rimailleur que ce grand homme. Le cardinal de Bernis fesait mieux des vers que lui, et cependant il n'a pas réussi dans son ministère; cela est inconcevable : c'est apparemment parce qu'il avait renoncé à la poésie. Le roi de Prusse n'en use pas ainsi; il fait plus de vers que l'abbé Pellegrin; aussi a-t-il gagné des batailles. Je ne veux point mourir sans vous avoir envoyé une ode pour madame de Pompadour. Je veux la chanter fièrement, hardiment, sans fadeur; car je lui ai obligation. Elle est belle, elle est

bienfesante, sujet d'ode excellent. Elle a eu la bonté de recommander à M. le duc de Choiseul un mémoire pour mes terres, terres libres comme moi, terres dont je veux conserver l'indépendance comme celle de ma façon de penser.

Je me suis fait un drôle de petit royaume dans mon vallon des Alpes; je suis le vieux de la Montagne, à cela près que je n'assassine personne. Madame de Pompadour a favorisé ma petite souveraineté écornée. Savez-vous bien, monsieur le duc, que j'ai deux lieues de pays qui ne rapportent pas grand'chose, mais qui ne doivent rien à personne?

Que les dieux ne m'ôtent rien,
C'est tout ce que je leur demande.

On m'a écrit que M. de Silhouette fesait de très-bonne besogne. Il est vrai que celui-là n'a point fait de vers, mais il a traduit Pope, et voilà pourquoi il est bon ministre. Monsieur le duc, vous avez fait de très-jolis vers, de ma connaissance; fourrez-vous dans le ministère, vous réussirez infailliblement. Je me jette du mont Jura aux pieds de Mont-Rouge. Je m'occupe à ensemencer mes terres, à les rendre fécondes, et les filles aussi, non pas en les semant, mais en les mariant; je suis bon citoyen. Oh! le roi le saura, monsieur le duc, et je vois d'ici qui lui en fera ma cour. Jouissez de votre vie charmante, et continuez vos bontés au Suisse Voltaire.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 juin 1759.

Les ailes des anges m'ont obombré, mon cher et respectable ami; j'ai le brevet pour Ferney plus favo-

rable que je n'avais osé le demander et l'espérer : il est pour moi comme pour madame Denis. Je n'aurais jamais osé prétendre que mon nom fût couché en parchemin dans une patente signée Louis.

Monsieur l'ambassadeur, recevez mes très-humbles actions de grâce.

Mon cher ange, vous avez voulu un pot-de-vin pour vos négociations; vous devez l'avoir reçu : vous devez avoir lu mon petit drame. Si j'avais pu deviner que M. le duc de Choiseul pousserait ses bontés, que je vous dois, *jusqu'à parler de moi dans la chambre du roi*, j'aurais, moi, poussé l'insolence jusqu'à demander dans le brevet l'insertion des droits de Tournei; cela n'aurait rien coûté, et cette grâce si naturelle était tout aussi facile que l'autre. Ma modestie m'a perdu, je n'ai pas eu la témérité de parler de moi; je n'ai demandé les droits de Ferney que pour ma nièce; mais Tournei ne regardait que moi, et je me suis tu.

Maintenant que mon brevet pour Ferney est obtenu, je n'ai pas l'insolence d'en demander un second pour Tournei. Figurez-vous quel plaisir ce serait d'avoir deux terres entièrement libres, et comme cela irait à l'air de mon visage. M. de Brosses m'a garanti tous les droits de sa terre; mais c'est « le beau billet qu'a La Châtre. » Ils disent qu'il n'a pu me garantir des droits qui lui sont personnels; tant pis pour lui : il ne m'a vendu qu'à cette condition; mais tant pis pour moi qui serai vexé.

Monsieur le Parmesan qui êtes envoyé chez vous, je vous ai fait mon compliment (1). Vous avez été obligé d'écrire à Parme, vous n'avez pas le temps d'écrire

(1) M. d'Argental, conseiller d'honneur au parlement de Paris, venait d'être nommé ministre plénipotentiaire de Parme à Paris.

aux Délices; cependant je vous ai envoyé une tragédie. Pour Dieu, donnez-moi un petit signe de vie. Que dites-vous de l'avis à frère Berthier et à *monsieur* des nouvelles ecclésiastiques?

Mille tendres respects à tout ange.

## A M. THIERIOT.

Aux Délices, 11 juin 1759.

Mon ancien ami, mademoiselle Fel est chez moi avec son frère, qui est plus vieux que vous, qui a fait le voyage gaîment et qui chante encore. Quand vous voudrez venir nous voir sans chanter, vous ne serez pas si bien reçu que chez les Montmorency, mais

*.... Oves ad flumina pavit Adonis.*
(Virg., Égl. X, 18.)

De là je conclus que vous pourrez très-bien venir philosopher sur les bords de notre lac. J'ai la folie de faire bâtir un très-beau château; mais ce ne sera pas là que j'aurai l'insolence de vous recevoir, mais bien dans la guinguette des Délices. Vous verrez un homme entièrement libre. Le roi m'a accordé la confirmation des priviléges de ma terre, qui la rendent entièrement indépendante. Je suis parvenu à ce que j'ai désiré toute ma vie, l'indépendance et le repos. Vous ferez fort bien de venir partager avec moi ces deux biens inestimables; nous ajusterons ensemble l'histoire de Pierre-le-Grand. Plus je vais en avant, plus je vois qu'il mérite ce titre. Quand je le vis, il y a quarante ans, courant les boutiques de Paris, ni lui ni moi ne nous doutions que je serais un jour son historien. Je vous avertis qu'il a fait sortir les jésuites de

ses états : apparemment que quelque frère Berthier lui avait déplu.

Il y a long-temps que quelqu'un (1) exigea de moi des paraphrases de l'ancien Testament; je choisis le Cantique des Cantiques et l'Ecclésiaste : l'un de ces ouvrages est tendre; l'autre est philosophique. J'ai eu le plaisir de parler au cœur et à la raison; mais je crains bien que les copies de l'Ecclésiaste ne soient falsifiées : je m'en remets à la Sorbonne pour la condamnation des copistes; je me soumets d'ailleurs au pape et à l'Église avec toute la résignation d'un bon chrétien tel que je suis et que j'ai toujours été. Il y a long-temps que j'ai lu les quatre volumes (2) de M. d'Alembert, et je les ai lus avec un extrême plaisir.

Je ne comprends pas comment vous ne vous êtes pas fait payer des cent vingt livres par madame de Fontaine. Elle est chargée, par un grand accord de famille, de vous payer cette somme, et vous recevrez votre argent tôt ou tard avec cette lettre.

Bonsoir : je vous quitte pour Pierre-le-Grand. Je me flatte toujours que, quand vous aurez fait votre cours d'artillerie sous M. Bélidor, vous viendrez vous reposer aux Délices.

Vale, *nostrorum sermonum candide judex.*
(Hor. I, ép. IV, 1.)

(1) La marquise de Pompadour.

(2) Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie. 1759; 4 vol. in-12.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 15 juin 1759.

Mon divin ange parmesan, je reçois enfin un mot de votre écriture céleste, et un volume de critiques de Scaliger, de la main de madame l'envoyée de Parme. Sa négociation ne sera pas difficile. Vous ne songez pas qu'il s'est passé trois semaines entre l'envoi de la Chevalerie et votre réponse; et que, pendant trois semaines, il faut bien qu'une tragédie ait le temps de changer de visage : aussi en a-t-elle changé tous les jours. Je viens d'entrevoir quelques critiques auxquelles j'ai répondu, il y a plus de quinze jours, par des vers bons ou mauvais.

Quelque respect que j'aie pour ce barbare de grand homme, Pierre Ier, je l'abandonne à tout moment pour mes chevaliers. Les terres me désolent, M. d'Espagnac m'opprime, les fermiers-généraux me tourmentent, j'ai peu de foin; et cependant il faut faire des tragédies et des histoires avec une santé déplorable. Mademoiselle Fel a beau adoucir mes maux par son joli gosier, la tête va me tourner.

Mon cher ange, quelle différence de M. le duc de Choiseul à monsieur l'abbé! Cependant vous n'aviez point hébergé, alimenté, rasé, désaltéré, porté M. le duc de Choiseul. J'augure bien de nos affaires entre les mains d'un homme qui pense si noblement, qui fait du bien à ses amis; c'est une belle ame. Dites-moi donc un peu : n'est-il pas très-bien avec la personne envers qui on prétend que Babet fut ingrate?

Ah çà, combien de fromages de Parmesan vous donne-t-on par année? n'est-ce pas douze mille?

Je veux que mon ange soit à son aise. Vraiment, M. le duc de Choiseul a eu très-grande raison de créer ce poste; le beau-père Stanislas a un ministre, et le gendre n'en aurait pas!

La poste part; je n'ai pas eu le temps de lire le volume de madame d'Argental; je vais le dévorer. Je baise le bout de vos ailes à tous tant que vous êtes.

## A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 18 juin 1759.

Je reçois, mon ancien ami, votre seconde lettre et votre mémoire; vous avez la bonté de m'envoyer encore quelques rogatons. Je suis très-fâché que les idées philosophiques et les églogues de ceux qui ont pris le nom de Salomon courent le monde : passe encore si c'étaient les ouvrages de mon Salomon du Nord; il est fait pour être condamné par la Sorbonne; il n'a jamais commencé aucune de ses pièces par dire à une femme, *donnez-moi un baiser sur la bouche.*

J'ai grand'peur que mes paraphrases du sage de Jérusalem ne courent d'une manière très-fautive; les copistes et les commentateurs ont altéré le texte dans tous les temps.

Je n'ai point de foi au débarquement du *Prétender* (1) en Écosse sur une flotte russe et suédoise; cela me paraît tiré des mille et une Nuits. A l'égard de notre descente, je fais des vœux pour elle; mais je crains furieusement les philosophes anglais possesseurs d'environ deux cent quatre-vingts vaisseaux

(1) Le Prétendant. *Voyez* tome VIII. p. 175.

de guerre. Ce sont deux cent quatre-vingts problêmes newtoniens, difficiles à résoudre par nous autres cartésiens.

Pour moi, je ne m'occupe que de mon czar Pierre; j'aime les créateurs; tout le reste me paraît peu de chose. Je suis bien aise de faire voir que les héros n'ont pas la première place dans ce monde : un législateur est, à mon sens, bien au-dessus d'un grenadier; et celui qui a formé un grand empire vaut bien mieux que celui qui a ruiné son royaume.

Si M. de Silhouette continue comme il a commencé, il faudra lui trouver une niche dans le temple de la gloire, tout à côté de Jean-Baptiste Colbert. Je vous en donnerai une dans le temple de l'amitié, si vous m'écrivez quelquefois. Vos lettres contiennent toujours des choses intéressantes, et font toujours grand plaisir à l'oncle et à la nièce.

Mandez-moi si vous êtes assez heureux pour avoir quelques actions dans les fermes générales. Je crois que ce sera le meilleur bien du royaume; mais, pour moi, je donne la préférence à mes bœufs, à mes chevaux, à mes moutons et à mes dindons; et je préfère la vie patriarcale à tout. Quand vous viendrez me voir, je ferai tuer un chevreau, je répandrai de l'huile sur une pierre, et nous adorerons ensemble l'Éternel.

## A Mme LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 18 juin 1759.

Cette dépêche sicilienne doit être adressée à madame l'envoyée de Parme, qui s'est donné la peine de faire un si beau mémoire, et de l'écrire tout entier de sa main. Il paraît bien qu'elle doit partager toutes

les négociations de monsieur l'envoyé; elle connaît à fond toutes les affaires de la Sicile; toutes ses réflexions sont justes, profondes et fines; ses raisonnemens forts et pressans, bien déduits, clairement exposés, prouvés, appuyés. C'est un petit chef-d'œuvre que ce mémoire; et ce qui n'est jamais arrivé et n'arrivera plus, c'est que l'auteur adopte sans restriction toutes les critiques qu'elle a eu la bonté d'envoyer : il en fait aussi honneur à tous les anges, et baise le bout de leurs ailes avec une profonde humilité et les remercîmens les plus tendres et les plus sincères.

O anges, ne soyez en peine de rien; notre nièce et moi nous pensions comme vous presque sur tous les points; mais nous n'avons pu résister à la rage de vous envoyer au plus vite notre chevalerie, et de vous faire voir qu'à soixante et six ans on a encore du sang dans les veines. Tancrède a été fait comme Zaïre, en trois semaines : nous en avons des témoins; et, à l'heure où nous fesons cette dépêche, nous attestons le ciel que tout est corrigé à peu près suivant vos divines intentions que nous avons à moitié devinées et à moitié suivies.

Nous sentons avec douleur que notre intrigue est fondée sur un billet équivoque, comme celle de Zaïre; nous avouons en cela notre insuffisance et la stérilité de notre imagination; mais nous réparerons cela par un gros bon sens qui règnera dans toute la pièce. Notre bon sens est très-aidé par les lumières des anges. Le message porté chez les Maures, pour arriver à Messine, n'était pas sans difficulté; le balourd qui porte ce billet a aussi son embarras. Ce sont les cordes et les poulies qui font mouvoir la machine; il faut qu'elles aillent juste, j'en conviens; mais il faut que cette machine soit brillante, pompeuse; que

tout intéresse; que le cœur soit déchiré; que les larmes coulent; qu'un grand et tendre intérêt ne laisse pas aux spectateurs le temps de la réflexion, et qu'ils ne songent aux poulies qu'après avoir essuyé leurs larmes.

Mon Dieu! que je fus aise quand j'appris que le théâtre était purgé de blancs-poudrés, coiffés au rhinocéros et à l'oiseau royal! Je riais aux anges en tapissant la scène de boucliers et de gonfanons. Je ne sais quoi de naïf et de vrai dans cette chevalerie me plaisait beaucoup, et soyez vivement persuadée que si mes foins étaient faits, la pièce en vaudrait beaucoup mieux.

Monsieur le conseiller de grand'chambre d'Espagnac me glace encore l'imagination, messieurs les fermiers-généraux la tourmentent, mes maçons l'excèdent; il faut que j'arrange une colonnade le matin, et que je rapetasse une scène le soir. Je vois encore que je serai obligé de présenter une incivile requête par la main des anges à M. le duc de Choiseul, et que j'abuserai à l'excès de leur bonté.

Au milieu de tout cela, il faut faire imprimer l'histoire d'une création de deux mille lieues, par l'auguste barbare Pierre-le-Grand, et faire connaître cent peuples inconnus. Mais retournons à Syracuse.

Je suppose que mes juges trouveront bon que les biens de Tancrède soient une dot que l'état donne à Orbassan pour son mariage; ils verront sans doute que cette circonstance le rend plus odieux à Tancrède et à sa maîtresse; ils seront convaincus qu'il serait inutile de parler de cette donation dans le conseil d'état, si ce n'était pas un des articles du mariage. Il ne faut pas, à la vérité, qu'Orbassan reproche au beau-père de s'y opposer; mais il n'est peut-être pas mal qu'un autre chevalier fasse ce reproche au beau-père. J'aime assez

ces contestations parmi les gens du temps passé, dont la politesse n'était pas la nôtre, et qui avaient plus de casques que de chemises.

Mes juges voient bien qu'à l'égard du billet porté par le balourd, quatre vers au plus suffiront pour graisser cette poulie.

Mes juges sentent que c'est une chose fort délicate de faire demander Aménaïde en mariage par un circoncis; c'est bien assez que quelque brutal de chevalier dise qu'en effet il y a eu un beau Sarrazin qui a fait du bruit dans la ville; qu'il nomme même ce jeune mahométan, et qu'il fasse tomber sur lui tous les soupçons les plus vraisemblables.

Mes juges verront bien combien il est aisé à ce soldat, intime ami de Tancrède, de dire, au commencement du troisième acte, qu'il fit un tour à la ville, il y a deux jours, et qu'il y entendit murmurer du mariage d'Orbassan.

Mes juges savent qu'il suffit de quatre vers dans un endroit, et d'une douzaine dans un autre, pour expliquer ce qui n'est pas assez clair, et pour rendre l'intérêt plus touchant. Le commencement du cinquième acte, par exemple, avait besoin d'être retouché, et je crois actuellement la scène du père et de la fille, beaucoup plus intéressante; enfin il me paraît qu'on ne m'a prescrit que des choses aisées à faire.

J'avertis humblement que ces mots, *ce billet adultère,* ne révolteront point quand il n'y aura pas de petits-maîtres sur le théâtre; ce n'est pas que je sois beaucoup attaché à ce mot, et qu'il ne soit très-facile d'en substituer un autre; mais je le crois bon; et je le dis pour la décharge de ma conscience.

Vous avez grande raison, madame, de vous écrier et de m'accuser de barbarie allobroge sur *ces beaux nœuds dont nos cœurs étaient joints, dont on peut*

*accuser ou vanter son courage.* Vous avez le nez fin, et moi aussi; cela ne vaut pas le diable, et cela fut corrigé un quart d'heure après avoir eu l'impertinence de vous l'envoyer.

Je vais sortir du Kamtschatka où je suis à présent, et j'aurai l'honneur de vous envoyer la pièce avant qu'il soit un mois; mais, avant ce temps-là, il se pourrait bien faire que je couchasse par écrit un beau mémoire dans lequel je m'accuserais de l'énorme bêtise de m'être fié à des billets de garantie pour les priviléges de ma terre de Tournei.

M. d'Argental s'étant bien voulu charger des finances du sieur Pesselier, il les enverra quand il pourra; je ne suis pas pressé d'argent. De quoi s'avise Pesselier de gouverner les finances? a-t-il trouvé quelque chose de mieux que les actions sur les fermes? Cependant, si M. d'Argental a la condescendance de m'envoyer cet écrit, ne peut-il pas le faire contre-signer? Je le mettrai dans les rayons de ma petite bibliothéque destinés aux feseurs de projets; j'en ai déjà bon nombre.

Dites-moi donc, mes anges, n'avez-vous pas douze mille parmesans au moins par an? mais aussi n'êtes-vous pas obligés d'avoir une plus grosse maison? Je me flatte que vous avez renoncé entièrement à la grand'chambre; c'est un cul-de-sac bien ennuyeux. Et puis, quel bavard que cet avocat-général!

Mes anges, je suis plus que jamais votre Suisse V.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 23 juin 1759.

Mon divin ange parmesan, si je n'obéis pas bien, j'obéis vite. Il y a quelques coups de lime à donner,

nous l'avouons; mais prenez toujours, et avec le temps toutes les lois de madame d'Argental seront exécutées. On sait bien qu'en parlant du courrier qui va porter le billet doux, la confidente peut dire :

> Il vous fut attaché dès vos plus jeunes ans,
> Vos intérêts lui sont aussi chers que sa vie (1),

et en faire ainsi un excellent domestique qui fait pendre sa maîtresse en ne disant pas son secret. Il y a encore quelque chose à fortifier au cinquième acte; mais il s'agit à présent d'une importante négociation. Votre Suisse vous donnera bientôt autant d'affaires que votre Parme.

Madame la marquise a su que je fesais un drame, et moi je lui ai écrit galamment que je le lui enverrais; que je le soumettrais à ses lumières; que je me souvenais toujours des belles décorations qu'elle eut la bonté de faire donner à Sémiramis, etc. Elle m'a répondu qu'elle attendait la pièce. Que faut-il donc faire, mon cher ange? la donner à M. le duc de Choiseul, et que M. le duc de Choiseul la donne à madame la marquise comme un secret d'état. Elle fera ses observations, elle protégera notre Sicile. Je suis Suisse, il est vrai; mais je sais mon monde, et je veux que les prêtres sachent que je suis bien en cour.

Vous voyez, mon divin ange, que je donne toujours la préférence au spirituel sur le temporel; vous serez bientôt outrecuidé d'un mémoire sur Tournei.

Mais M. le comte de Choiseul part-il bientôt? je voudrais lui envoyer quelque chose pour l'amuser sur la route. Qu'il n'oublie point la comtesse de Bentinck à Vienne, s'il veut être amusé.

(1) Vers supprimés.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 juin 1759.

Mon divin ange, moi fâché contre vous! qui vous a dit cette anecdote? où l'avez-vous prise? Vous êtes bien mal instruit pour un plénipotentiaire. Ne sais-je pas que vous avez eu plus d'une affaire? et ne sais-je pas encore que vous avez daigné vous intéresser aux miennes? Je ne suis pas si Suisse que je n'entende raison. Ne l'ai-je pas entendue sur les chevaliers? n'ai-je pas fourbi de nouveau leurs armes? n'ai-je pas à peu près fait ce que madame Scaliger ordonnait?

Mon ange, que les fondemens soient bien ou mal faits, il n'importe : il faut donner la maison à madame la marquise; il faut la confier à M. le duc de Choiseul; et que de ses mains bienfesantes elle passe dans les belles mains de son amie. Il voulait, disiez-vous, une tragédie pour pot-de-vin du brevet; la voilà. Trève à vos critiques; laissez place à M. de Choiseul et à madame de Pompadour, pour faire les leurs; ils s'en intéresseront davantage au bâtiment, quand ils y auront mis quelques pierres. Ceci n'est point affaire de théâtre, c'est affaire d'état.

Vous m'avez laissé ignorer la bonne plaisanterie de la grand'chambre qui voulait députer à l'infant, et empêcher qu'aucun conseiller du parlement connût jamais les intérêts d'aucun état. Enfin vous voilà compatible. Est-il vrai que vos confrères ont rendu un arrêt contre ceux qui ne saignent pas dans la pleurésie? Cet arrêt doit être imprimé avec celui qui condamne l'Encyclopédie. On pourrait faire un beau volume de ces arrêts-là.

Qu'importe, mon cher ange, qu'on donne mon Russe tome à tome ou tout en bloc? c'est l'affaire des libraires, et je ne m'en mêle pas. Je me mêle de plaire à l'autocratrice de toutes les Russies; il me faut une impératrice au moins dans mes intérêts; car je ne peux en conscience aimer Luc : ce roi n'a pas une assez belle ame pour moi. Il me semble que M. le duc de Choiseul le connaît bien. Je vous demande en grâce, mon cher ange, de souhaiter au moins qu'il soit puni. Et ce polisson de Gresset, qu'en dirons-nous? quel fat orgueilleux! quel plat fanatique! et que les vers de Piron sont jolis! Mais que M. d'Espagnac est raboteux! qu'il est difficile! il demande des choses impossibles, des choses que je n'ai point: c'est le dieu des jansénistes; il commande pour qu'on n'obéisse pas. Je lui ai donné dix fois plus d'éclaircissemens que jamais aucun possesseur de Ferney n'en a donné depuis le douzième siècle. Je suis aussi honteux que reconnaissant de vos bontés, de vos peines, de celles de M. l'ambassadeur de Chauvelin; je baise toutes les ailes.

Je ne peux encore penser à un sous-brevet pour Tournei : je ne peux que songer à vous, mes anges, à Pierre-le-Grand, à mes chevaliers et à mes foins, vous embrasser tendrement avec la plus vive reconnaissance, et vous aimer à jamais. Je suis très-malingre; comment vous portez-vous?

## A M. DE CIDDEVILLE.

Aux Délices, le 29 juin 1759.

Eh bien! mon cher ami, vous êtes donc revenu à vos moutons; mais vous les quittez tous les ans, et

je n'abandonne jamais les miens, quoiqu'ils ne soient pas si gras que les vôtres.

Vous êtes enthousiasmé avec raison de notre ministre des finances et de mademoiselle Dubois; on dit grand bien de l'un et de l'autre. Je suis bien aise de voir un homme de lettres contrôleur-général. Il a traduit un Warburton qui vous démontre net que jamais les lois de Moïse n'ont laissé seulement soupçonner l'immortalité de l'ame. Il a traduit le *Tout est bien;* mais quand dirons-nous : *Tout n'est pas mal?* Le génie de M. de Silhouette est anglais, calculateur et courageux; mais si on nous prend des Guadeloupe; si ces maudits Anglais ont plus de vaisseaux que nous et meilleurs; si les frais de la visite qu'on veut leur rendre sont perdus, si les dépenses immenses d'une guerre juste, mais ruineuse, absorbent les revenus de l'état, ni M. de Silhouette, ni Pope, n'y pourront suffire.

J'ai pris le parti de mettre une partie de ma fortune en terres : le roi de Prusse ne les saccagera pas, et elles porteront toujours quelques grains. Les biens en papier dépendent de la fortune, ceux de la terre ne dépendent que de Dieu. Si vous gouvernez votre Launai, vous savez que cette occupation emporte un peu de temps; mais avouez qu'on en perd à Paris bien davantage. Je conduis tout le détail de trois terres presque contiguës à mon ermitage des Délices; j'ai l'insolence de bâtir un château dans le goût italien, *nel gran gusto;* cela n'empêchera pas mon ancien ami, que vous n'ayez votre Pierre-le-Grand, et une tragédie d'un goût un peu nouveau.

Puisque Gresset a renoncé à embellir la scène, il faut bien que je la gâte. Je me damne, il est vrai; cela est honteux à mon âge; mais j'aime passionnément à me damner. Vous connaissez sans doute l'é-

pigramme de Piron sur ce fanatique orgueilleux de Gresset. Qu'elle est jolie! qu'elle est bien faite! que l'insolent ex-jésuite est bien puni! Et que dites-vous du révérend père *Poignardini*-Malagrida, qu'on prétend avoir été loyalement brûlé à Lisbonne? Malheureusement, ces nouvelles viennent des jansénistes. Qu'on les brûle ou qu'on les canonise, peu m'importe à moi patriarche, qui ne connais plus que mes troupeaux, et qui ne suis point de leurs ouailles.

Savez-vous que le roi m'a donné de belles lettres-patentes par lesquelles mes terres sont conservées dans leurs anciens priviléges? et ces priviléges sont de ne rien payer du tout, d'être parfaitement libre. Y a-t-il un état plus heureux? Je me trouve entre la France et la Suisse, sans dépendre ni de l'une ni de l'autre. La grâce du roi est pour madame Denis et pour moi. Tout cela serait bon, si on digérait. Vous digérez, mon cher ami; mon estomac est déplorable; *spiritus promptus est, caro autem infirma.* Mon cœur est toujours à vous.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 2 juillet 1759.

Vous m'avez envoyé, madame, la plus grosse face qui soit à Strasbourg. Oh! que ce frocart a bien l'air du secrétaire d'un intendant! Je l'ai reçu de mon mieux. Il m'a paru enchanté de mon pays. En effet, c'est la plus jolie nature du monde, et personne ne se vante d'avoir une plus belle situation que moi. Je voulais cependant la quitter, mais je suis arrêté par mes bâtimens jusqu'au mois de septembre. J'espère bien alors avoir l'honneur de vous faire ma cour à l'île Jard. Je ne sais pas encore bien positivement

si on a repris la ville de Quebec. En tout cas, cela n'est bon à reprendre que l'été. Je ne vois pas ce qu'on peut faire de ce vilain pays en hiver. Paris est, l'hiver et l'été, le centre du ridicule. Ramponeau, cabaretier de la Courtille, a occupé la cour et la ville. Les convulsionnaires qui se crucifient ont un grand parti, et la Tournelle ne sait pas trop comment les juger. Les jésuites sont poursuivis par les apothicaires pour avoir vendu du vert-de-gris, et sont accusés d'empoisonner les corps après l'avoir été jadis d'empoisonner les ames. On s'est mangé le blanc des yeux pour une mauvaise comédie. Portez-vous bien, madame, et vivez pour voir des temps plus heureux et moins sots.

## A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF,

### A PÉTERSBOURG.

Au château de Tournei, le 10 juillet 1759.

Monsieur, une grande fluxion sur les yeux me prive de l'honneur de vous écrire de ma main, et du plaisir de continuer aussi rapidement que je le voudrais l'Histoire de Pierre-le-Grand. Je l'ai poussée jusqu'à la bataille de Pultava. Le journal que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer me sert à constater les dates et à rapporter les événemens avec exactitude.

J'espère toujours, monsieur, que non-seulement vous aurez la bonté de me faire parvenir la suite de ce journal, mais que je recevrai de vous des lumières sur tout ce qui peut rendre ces événemens plus intéressans pour le public, et plus glorieux pour le monarque.

Je vois bien, dans les mémoires qu'on m'a confiés, quel jour on a pris une ville; je vois le nombre des morts, des prisonniers dans une bataille; mais je ne vois rien qui caractérise Pierre-le-Grand. Le lecteur désirera sans doute de savoir comment il traita les principaux officiers suédois prisonniers après la bataille de Pultava; comment la plupart des capitaines et des soldats furent transportés en Sibérie; comment ils y vécurent; avec quelle générosité l'empereur renvoya le prince de Virtemberg; pourquoi le comte Piper fut détenu dans une prison rigoureuse; comment on traita les généraux Renschild et Levenhaupt, et les autres; quel fut réellement l'appareil du triomphe à Moscou. Un billet de lui, une réponse, un mot, deviennent, dans de telles circonstances, des choses importantes pour la postérité; ses négociations surtout doivent être un des plus grands objets de son histoire.

Mais, monsieur, tous les princes ont négocié, tous ont assiégé des villes et donné des batailles; nul autre que Pierre-le-Grand n'a été le réformateur des mœurs, le créateur des arts, de la marine et du commerce. C'est par là surtout que la postérité l'envisagera avec admiration : elle voudra être instruite en détail de tout ce qu'il a créé; elle demandera compte du moindre chemin public, des canaux pour la jonction des rivières, des réglemens de police et de commerce, de la réforme mise dans le clergé; en un mot, de tous les objets sur lesquels il a étendu ses soins.

Il est même nécessaire que toutes ses grandes entreprises, depuis la Finlande jusqu'au fond de la Sibérie, soient présentées au public dans un jour si lumineux, et d'une manière si imposante, que les lecteurs ne puissent pas regretter ces anecdotes désagréables dont tant de livres sont remplis, et que la

gloire du héros empêche de s'informer des faiblesses de l'homme.

J'ignore, monsieur, si c'est votre intention que l'Histoire de Pierre-le-Grand soit suivie d'un chapitre dans lequel je ferai voir, en raccourci, comment on a suivi en tout les vues de ce législateur; avec quelle splendeur on a achevé ce qu'il avait commencé, et tout ce que votre nation a fait de grand jusqu'au temps heureux de l'impératrice régnante. Je fais mille vœux pour la durée et le bonheur de son empire; j'en fais d'aussi ardens pour votre personne. Le protecteur des arts doit m'être bien cher; l'ouvrage dont vous m'avez chargé m'inspire de la reconnaissance, toutes vos bontés me sont précieuses.

## A Mme LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Tournei, par Genève, juillet 1759.

Madame la Parmesane, il faut commencer par vous rendre mille actions de grâce. Quelle bonté vous avez d'entrer dans tous ces détails de vieux chevaliers! et, ce qui m'en plaît encore autant, c'est que vous avez une santé brillante; car rien ne pèserait tant à une malade que d'écrire tant de choses si réfléchies. Je l'éprouve bien tristement; il m'a pris un éblouissement, un je ne sais quoi, qui accommode fort peu les idées. Tronchin est venu au secours de ma pie-mère et de ma dure-mère, et c'est à son insu que j'ai l'honneur de vous écrire. J'ai mis, mes divins anges, toutes vos remarques avec la pièce, et je ne reverrai ce procès que quand j'aurai la tête bien nette. En attendant, je vous envoie, pour vous amuser, le

drame (1) de feu M. Thompson, traduit par mon ami M. Fatema.

Je ne veux, d'ici à quinze jours, penser ni aux chevaliers ni à Pierre-le-Grand; j'oublierai jusqu'à M. l'abbé d'Espagnac. Il n'en est pourtant pas des affaires comme d'une pièce de théâtre et d'une histoire; ces ouvrages gagnent à se reposer, et les affaires perdent à n'être pas suivies. Mais, si je veux vivre, j'ai besoin d'un parfait repos pour quelque temps.

Ne vous fâchez pas contre moi d'être comtesse, c'est un usage reçu; c'est un titre qu'on donne à beaucoup de ministres qui ne vous valent pas; et, si vous étiez en pays étranger, il faudrait bien vous y accoutumer malgré vous. Tout mon malheur est que vous n'ayez pas l'ambassade de Suisse; mais pourquoi non? cela vaut cent mille livres de rente; et on est bien pis que comte, on est roi. Après le plaisir de voir couper ses blés et battre en grange, c'est le premier des emplois; les douze mille fromages de Parmesan ne sont rien en comparaison. Vous auriez une bonne troupe de comédiens à Soleure, vous viendriez voir le petit château que je bâtis, vous seriez enchantée de mon château; il est d'ordre dorique, il durera mille ans. Je mets sur la frise : *Voltaire fecit.* On me prendra, dans la postérité, pour un fameux architecte. Vous ne vous souciez point de tout cela, parce que vous êtes à Paris; mais peut-on ne jamais sortir de Paris? J'aime mon czar qui dans un clin-d'œil allait bâtir à Archangel, à Astracan, sur la mer Noire, sur la mer Baltique. Mon Dieu, que vous êtes casaniers!

(1) Socrate. (Tome LV.)

Dites-moi donc comment se trouve M. le comte de Choiseul de son voyage; ne sera-t-il pas bien excédé de l'étiquette de la cour de Vienne? Vous n'auriez point d'étiquette en Suisse, vous régneriez comme vous voudriez. Si je n'avais pas acquis des terres qui me tournent la tête, je supplierais M. le duc de Choiseul de me donner un consulat au Grand-Caire ou en Grèce. J'enrage de mourir sans avoir vu les pyramides et les ruines du théâtre d'Eschyle.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Juillet 1759.

J'ai vu les Van der Meulen, après bien des peines. Ils sont, comme je l'avais prévu, des répétitions des seconds originaux de la main du maître, et sont très-beaux. Il y en a six surtout qui méritent d'orner un palais; un septième est assez peu de chose. J'ai vu aussi un Van Dick qui vaut tous les Van der Meulen. Son seul défaut est sa grandeur. Je voudrais que l'impératrice de Russie achetât cette belle collection. Je pars, madame, avec une douleur très-vive. Vous m'avez donné la plus grande envie du monde de troquer la Lorraine contre la Suisse. Il faut absolument être votre voisin. Mon cœur est à vous, madame, avec le plus tendre respect.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Juillet 1759.

Une lettre de vous, madame, que j'ouvre en arrivant à ma cabane des Délices, me rend mon séjour plus agréable, mais aussi elle me fait regretter l'île

Jard. Puissiez-vous, madame, n'être pas noyée une seconde fois dans votre île! puissiez-vous n'y recevoir que d'agréables nouvelles de l'armée où est monsieur votre fils! Je plains fort ceux qui ont des maisons de campagne à Louisbourg. Ils s'en sont défaits, comme vous savez, en faveur des Anglais qui sont maîtres de l'île.

Je ne dois plus penser à Champignelle, madame. J'apprends que la terre est substituée. La maison du prince Estherasy ou comte Estérasy est, je pense, une maison de fille. Un petit pavillon pour souper et pour ne point dormir. Ce n'est pas là mon fait. Il me faut une belle et bonne terre, bien vivante. Mais on passe sa vie en projets, et on meurt au milieu de ses rêves.

Je vous remercie bien vivement, madame, de la bonté que vous avez eue de faire mention de moi dans votre lettre à votre amie de Versailles; j'en suis d'autant plus aise que je ne lui demande rien, et je me bornais à souhaiter qu'elle sût que je conserverai toute ma vie de la reconnaissance pour elle. Un tel sentiment est toujours assez bien reçu; mais il doit l'être encore mieux quand il passe par vos mains, il en a l'air plus vrai. C'est un véritable service que vous m'avez rendu, et auquel je suis très-sensible.

J'ai envoyé au margrave de Bade-Dourlach la note des tableaux de Van der Meulen et du beau Van Dyck. L'immensité de ces tableaux ne leur permet de place que dans une galerie de prince. Les galeries génevoises ne sont pas faites pour eux.

Adieu, madame; je serai toujours fâché que Genève soit si loin de Strasbourg. Madame Denis vous assure de son attachement. Vous connaissez les sentimens de l'oncle, qui vous est dévoué pour la vie.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Juillet 1759.

Mon divin ange, que vous dirai-je? rien qui ne soit dans le paquet ci-joint. Votre chambrière d'Espagnac, le président de Brosses, l'intendant, les fermiers-généraux et mes maçons ont conjuré ma perte. Les chevaliers et les czars ne s'en trouveront pas mieux. Je suis malade, les affaires me pilent. Je baise les ailes des anges pour me consoler.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Au château de Tournei, 14 auguste 1759.

Ma douleur, madame, est encore plus forte que ma maladie. Il faut que mon état me permette au moins de dicter mes sentimens, si je ne peux les écrire moi-même. Je partage toute votre inquiétude; vous avez sans doute dépêché un exprès pour vous informer du sort de monsieur votre fils. J'ai été saisi à la nouvelle de cette abominable journée : s'il est vrai que M. de Contades ait exposé son armée à une batterie de quatre-vingts canons, comme on le dit, cela ne peut ni se comprendre, ni être assez déploré; une faute de jugement fait donc le deuil et la ruine de la France! Vos chagrins dans ce moment occupent toute mon ame; si vous avez un moment à vous, je vous demande en grâce d'envoyer chercher Collini, et de m'instruire par lui de l'état de votre fils et du vôtre.

Adieu, madame; ceux qui disent que *tout est bien* sont des fanatiques bien haïssables. Ce que je souffre

de corps et d'esprit m'empêche de vous en dire davantage; mais je n'en suis pas moins sensible à tout ce qui vous touche, et personne ne vous est attaché, madame, avec un plus tendre respect que moi. *L'ermite des Délices V.*

## A Mme LA COMTESSE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 15 auguste 1759.

Vraiment, madame, il est bien temps de s'occuper de chevalerie, pendant que M. de Contades, en vrai Angevin, mène à la boucherie tous les descendans de nos anciens chevaliers, et leur fait attaquer quatre-vingts pièces de canon, comme don Quichotte attaquait des moulins à vent. Cette horrible journée perce l'ame. Je suis Français à l'excès, surtout depuis mon beau brevet dont j'ai l'obligation à vous, mes divins anges, et MM. de Choiseul. Luc (vous savez qui est Luc) donne probablement bataille aux Autrichiens et aux Russes, au moment que j'ai l'honneur de vous écrire; du moins il m'a mandé que c'était sa royale intention. S'il est battu, comme cela peut arriver, quelle honte pour nous de l'avoir été par ce prince de Brunswick! Je voudrais que vous connussiez ce prince, vous seriez bien étonnée, et vous diriez : Il faut que les gens qu'il bat soient de grands imbéciles. La vérité du fait est que toutes ces troupes-là sont mieux disciplinées que les nôtres. Quiconque ne suivra pas entièrement les maximes du maréchal de Saxe sera infailliblement battu comme à Rosbac. Voilà ce que j'ai l'impudence de vous dire en qualité d'historiographe; et je vous dis encore que je tremble pour votre descente en Angleterre.

Nous allons être réduits à la besace. Heureux qui a des fromages de Parmesan et des terres!

Mon accident n'a pas duré; il m'a laissé encore des passions vives : celle d'être libre chez moi est très-forte; mais la plus grande de mes passions, c'est l'attachement que j'ai pour mes divins anges.

J'ai envoyé d'énormes paquets à M. d'Argental sous l'enveloppe de M. de Courteille. J'abuse des bontés de M. d'Argental et de M. de Chauvelin.

M. de Choiseul m'a fait l'honneur de m'écrire; je le crois bien affligé. Ah! pauvres Français!

## A M. CLAIRAUT.

19 auguste 1759.

Votre lettre, monsieur, m'a fait autant de plaisir que votre travail m'a inspiré d'estime. Votre guerre avec les géomètres, au sujet de la comète, me paraît la guerre des dieux dans l'Olympe, tandis que sur la terre, les chiens se battent contre les chats. Je suis effrayé de l'immensité de votre travail. Je me souviens qu'autrefois, quand je m'appliquais à la théorie de Newton, je ne sortais jamais de l'étude que malade; les organes de l'application et de l'intelligence ne sont pas si bons chez moi que chez vous. Vous êtes né géomètre, et je n'étais devenu disciple de Newton que par hasard. Votre dernier travail doit certainement honorer la France : les Anglais ne peuvent pas avoir tout dit; Newton avait fondé ses lois en partie sur celles de Kepler, et vous avez ajouté à celles de Newton. C'est une chose bien admirable d'être parvenu à reconnaître les inégalités que l'attraction des grosses planètes opère sur la route des comètes : ces astres, que nos pères et les Grecs ne

connaissaient qu'en qualité de chevelus, selon l'étymologie du nom, et en qualité de méchans, comme nous connaissons Clodion-le-Chevelu, sont aujourd'hui soumis à votre calcul, aussi-bien que les astres du système solaire; mais il faudrait être bien difficile pour exiger qu'on prédît le retour d'une comète à la minute de même qu'on prédit une éclipse de soleil ou de lune : il faut se contenter de l'à peu près dans ces distances immenses, et dans ces complications de causes qui peuvent accélérer ou retarder le retour d'une comète. D'ailleurs la quantité de la masse de jupiter et de saturne peut-elle être connue avec précision? cela me paraît impossible. Il me semble que, quand on vous accordera un mois d'échéance pour le retour d'une comète, comme on en accorde pour les lettres de change qui viennent de loin, on ne vous fera pas une grande grâce; mais quand on avouera que vous faites honneur à la France et à l'esprit humain, on ne vous rendra que justice.

Plût à Dieu que notre ami Moreau-Maupertuis eût cultivé son art comme vous, qu'il eût prédit seulement le retour des comètes, au lieu d'exalter son ame pour prédire l'avenir, de disséquer des cervelles de géans pour connaître la nature de l'ame, d'enduire les gens de poix résine pour les guérir de toute espèce de maladie, de persécuter Koënig, et de mourir entre deux capucins!

Au reste, je suis fâché que vous désigniez par le nom de *newtoniens* ceux qui ont reconnu la vérité des découvertes de Newton : c'est comme si on appelait les géomètres *euclidiens*. La vérité n'a point de nom de parti : l'erreur peut admettre des mots de ralliement. On dit molinistes, jansénistes, quiétistes, anabaptistes, pour désigner différentes sortes d'aveugles : les sectes ont des noms, et la vérité est

vérité. Dieu bénisse l'imprimeur qui a mis les *altercations* de la comète, au lieu d'*altérations!* Il a eu plus raison qu'il ne croyait; toute vérité produit altercation. Je pourrais bien me plaindre aussi à mon tour de ceux qui m'ont appelé mauvais citoyen, quand j'ai mis le premier en France le système de l'Anglais Newton au net; mais j'ai essuyé tant d'injustices d'ailleurs, que celle-là m'a échappé dans la foule. Je suis enfin parvenu à ne plus mesurer que la *courbe* que mes nouveaux semoirs tracent au bout de leurs rayons; le résultat est un peu de froment : mais quand je me suis tué à Paris pour composer des poëmes épiques, des tragédies et des histoires, je n'ai recueilli que de l'ivraie. La culture des champs est plus douce que celle des lettres; je trouve plus de bon sens dans mes laboureurs et dans mes vignerons, et surtout plus de bonne foi, que dans les regrattiers de la littérature, etc.

Je cultive la terre; voilà par où il faut finir. J'ai fait naître un peu d'abondance dans le pays le plus agréable et le plus pauvre que j'aie jamais vu. C'est une belle expérience de physique, de faire croître quatre épis où la nature n'en donnait que deux. Les académies de Cérès et de Pomone valent bien les autres.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas!*
*Fortunatus et ille deos qui novit agrestes!*
(Virg., Géorg., liv. II, v. 490, 493.)

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 19 auguste 1759.

Mon divin ange, est-ce que M. Fatema n'aurait pas trouvé grâce devant vos yeux? Voici, pour vous réjouir, un gros paquet contenant des choses délicieuses, un billet de M. Fabri, fermier de Gex, c'est-à-dire, son reçu de son tiers de lots et ventes; quelle lecture agréable! et puis une lettre à M. l'abbé d'Espagnac, pleine de jérémiades sur le sort des pauvres seigneurs de château; et une lettre à M. de Chauvelin, ambassadeur. Je me console au moins avec lui de cet embarras d'affaires. Savez-vous que je passe les jours entiers dans ces discussions de toute espèce? Il faut s'accoutumer à tout. Cette vie-là ne me déplaît point, elle est toute remplie. Il est plus doux qu'on ne pense, de planter, de semer et de bâtir. Je me plains toujours, selon l'usage; mais, dans le fond, je suis fort aise.

Je réserve les chevaliers pour le temps des vendanges. Vous, mon cher ange, et M. de Chauvelin, qui daignez être mes médiateurs avec M. d'Espagnac, vous n'échouerez pas dans votre négociation. Lisez ma lettre à M. d'Espagnac, et vous verrez si j'ai raison; lisez aussi ma dépêche à M. de Chauvelin, et vous jugerez si le conseil de monseigneur le comte de La Marche n'a pas beaucoup de torts.

Enfin donc, je crois que mes Russes sont près du grand Glogau. Qui croirait que la Barbarini (1) va être assiégée par mes Russes, et dans Glogau? O destinée! Je n'aime point Luc, il s'en faut beaucoup: je

(1) Danseuse de l'Opéra de Berlin.

ne lui pardonnerai jamais ni son infâme procédé avec ma nièce, ni la hardiesse qu'il a de m'écrire deux fois par mois des choses flatteuses, sans avoir jamais réparé ses torts. Je désire beaucoup sa profonde humiliation; le châtiment du pécheur; je ne sais si je désire sa damnation éternelle.

Mon divin ange, vous ne m'écrivez point; vous ne me dites rien des succès de M. le comte de Choiseul à la cour de Vienne. Je sais sans vous qu'il y réussit beaucoup. Je suis toujours enchanté de M. le duc de Choiseul, et si enchanté que je ne lui demande rien. Je ne veux point du tout l'importuner pour ma terre viagère de Tournei; je veux qu'il sache que je lui suis attaché par goût, par reconnaissance, et que l'intérêt ne déshonore point mes sentimens généreux.

Comment se porte madame Scaliger? Je suis à ses pieds, et bientôt je travaillerai sur ses commentaires. Adieu, divins anges; je souhaite à votre nation tous les succès possibles dans le continent et dans les îles. A propos, parlez-vous italien?

Mille respects à tout ange.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

3 septembre 1759.

J'ai si mal aux yeux, madame, que je ne peux avoir l'honneur de vous écrire de ma main. Je suis aussi enchanté de la conduite de M. le prince de Brunswick envers monsieur votre fils que je suis affligé de l'événement fatal qui rend M. le prince de Brunswick si grand et les Français si petits. Je me flate, madame, que M. de Lutzelbourg est actuellement auprès de vous. Si j'étais à portée d'écrire au

vainqueur; si certaines circonstances ne m'en empêchaient, je le féliciterais assurément, non pas sur sa victoire, mais sur la manière dont il en use. Il me semble qu'on ne doit que des sentimens de condoléance au roi de Prusse : je le crois plus étonné d'être battu par les Russes que M. de Contades ne l'est d'être battu par les Hanovriens. Ne m'oubliez pas, madame, auprès de monsieur votre fils, ni auprès de madame de Broumath. Si je ne bâtissais pas un château qui me ruine, je serais actuellement à l'île Jard. Conservez votre santé. Il n'y a plus que cela de bon.

## A M. BERTRAND,

### PREMIER PASTEUR A BERNE.

Du 4 septembre 1759.

Je vais écrire, mon cher philosophe, pour qu'on vous rende vos articles de l'Histoire naturelle. Il est rare que les libraires soient fort empressés quand il s'agit d'un procédé honnête; tout homme a plus ou moins les vices de sa profession; La Métrie, dont vous me parlez, n'avait point ceux de la sienne, car, en vérité, il n'était point du tout médecin : il cherchait seulement à être athée; c'était un fou, et sa profession était d'être fou; mais ceux qui vous ont dit qu'il était mort repentant sont de la profession des menteurs; j'ai été témoin du contraire : pour Maupertuis, il n'en croyait pas davantage à saint François. Il n'était pas moins extravagant que La Métrie; il est mort de la rage de sentir qu'il n'avait pas dans l'Europe toute la considération qu'il ambitionnait. Le pays de Saint-Malo est sujet à produire des cervelles ardentes, dans le goût de celles des Anglais. Ma folie à moi est d'être

laboureur et achitecte, de semer au scmoir des terres ingrates, et de me ruiner à bâtir un petit palais dans un désert. Au reste, mon cher ami, il ne faut penser ni comme La Métrie, ni comme Maupertuis, mais comme Socrate, Platon, Cicéron, Épictète, Marc-Aurèle; les barbares raisonneurs qui sont venus depuis sont la honte du genre humain, et leurs sottises font mal au cœur.

Heureux qui est le maître chez soi, et qui pense librement! *Vale.*

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 9 septembre 1759.

Dès que Collini sera prêt à partir, madame, je lui enverrai assurément une lettre pour l'électeur palatin, dont on prétend que le pays commence à être exposé aux visites des Hanovriens. Vous me paraissez depuis long-temps, madame, détachée tout-à-fait de Marie-Thérèse : les grandes passions s'usent; celle que vous avez pour le roi de Prusse s'usera de même. Monsieur votre fils va-t-il encore se ruiner et hasarder sa vie? où est-il, madame? Permettez que je l'assure de mon respectueux attachement, ainsi que votre bonne et fidèle amie. Si vous avez autant de neige que nous, il faudra que le carnage cesse cet hiver. Tâchez d'être heureuse pour vous dépiquer.

Je suis à vos pieds pour ma vie.

## A Mme LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 17 septembre 1759.

Il est vrai, madame, que vous êtes dans un couvent comme Héloïse, et que vous avez eu, comme elle, un oncle chanoine. Il est encore vrai que je suis à peu près réduit à l'état d'Abeilard ; mais, malheureusement pour moi, je ne peux pas goûter la consolation de vous dire : C'est avec vous que j'ai perdu le peu que je regrette.

Je peux seulement vous assurer que je vous ai toujours trouvée très-supérieure à Héloïse, quoique vous ne soyez pas aussi théologienne qu'elle. Je vous ai connu une imagination charmante, et une vérité dans l'esprit que j'ai rencontrée bien rarement ailleurs. Si je n'ai point eu l'honneur de vous écrire, c'est que ma retraite m'a fait penser qu'un homme qui avait renoncé à Paris ne devait pas se jouer à ce qu'il a connu dans Paris de plus aimable.

J'ai été sensiblement affligé de votre état, et je vous jure qu'il n'a pas peu contribué à me persuader que le meilleur des mondes possibles ne vaut pas grand'chose. Je crois avoir renoncé pour le reste de ma vie à la plus extravagante des villes possibles. Ce n'est pas que j'aie la vanité de me croire plus sage que ses habitans; mais je me suis fait une petite destinée à part, avec laquelle je ne puis regretter aucune des folies des autres, attendu que je suis trop occupé des miennes : je me suis avisé de devenir un être entièrement libre.

J'ai joint à mon petit ermitage des Délices des terres sur la frontière de France, qui avaient autrefois le beau privilége de ne dépendre de personne;

j'ai été assez heureux pour que le roi m'ait rendu tous ces priviléges malgré le Journal de Trévoux et les Gazettes ecclésiastiques. J'ai eu l'insolence de faire bâtir un château dans le goût italien ; j'ai fait dans un autre une salle de comédie ; j'ai trouvé de bons acteurs ; et, malgré tout cela, je me suis aperçu à la fin que le plus grand plaisir consiste à être particulièrement et utilement occupé.

Je vois que tous les poëtes ont eu raison de faire l'éloge de la vie pastorale ; que le bonheur attaché aux soins champêtres n'est point une chimère ; et je trouve même plus de plaisir à labourer, à semer, à planter, à recueillir, qu'à faire des tragédies et à les jouer. Salomon avait bien raison de dire qu'il n'y a de bon que de vivre avec ce qu'on aime, se réjouir dans ses œuvres, et que tout le reste est vanité.

Plût à Dieu, madame, que vous pussiez vivre comme moi, et que votre société charmante pût augmenter mon bonheur ! Vous voulez que je vous envoie les ouvrages auxquels je m'occupe quand je ne laboure ni ne sème ; en vérité, madame, il n'y a pas moyen, tant je suis devenu hardi avec l'âge. Je ne peux plus écrire que ce que je pense ; et je pense si librement, qu'il n'y a guère d'apparence d'envoyer mes idées par la poste.

Il y a pourtant un ouvrage honnête qui est actuellement sur le métier ; c'est l'histoire de la création de deux mille lieues de pays par le czar Pierre. Je fais cette histoire sur les archives de Pétersbourg, qu'on m'a envoyées ; mais je doute que cela soit aussi amusant que la vie de Charles XII, car ce Pierre n'était qu'un sage extraordinaire, et Charles un fou extraordinaire qui se battait, comme don Quichotte, contre des moulins à vent. J'aurai assu-

rément l'honneur de vous envoyer un des premiers exemplaires; mais je serai bien surpris si l'ouvrage est intéressant.

Non, madame, je n'aime des Anglais que leurs livres de philosophie, quelques-unes de leurs poésies hardies; et à l'égard du genre dont vous me parlez, je vous avouerai que je ne lis que l'ancien Testament, trois ou quatre chants de Virgile, tout l'Arioste, une partie des mille et une Nuits; et, en fait de prose française, je relis sans cesse les Lettres provinciales. Ce n'est pas que les pièces nouvelles de nos jours et les poésies sacrées de M. Le Franc n'aient leur mérite. On m'a parlé aussi d'un livre de son frère l'évêque, intitulé : *La Réconciliation de l'esprit avec la religion*, ou, comme quelques-uns disent, la réconciliation normande (1); mais on ne peut pas tout lire, et il faut bien se livrer à son goût.

Je vous félicite, madame, vous et M. le président Hénault, de vivre souvent ensemble, et de vous consoler tous deux des sottises de ce monde par les agrémens délicieux de votre commerce. J'espère que vous jouirez long-temps tous deux de cette consolation. Vous avez été gourmande, et quand les gourmands sont devenus sobres, ils vivent cent ans. Si les événemens du temps sont le sujet de vos conversations, elles ne doivent pas tarir; il ne laisse pas d'y avoir quelque plaisir à voir tous les huit jours une sottise nouvelle.

C'est encore un avantage que j'ai dans le petit coin du monde que j'habite : il n'y a point de pays où l'on soit instruit plus tôt de tout ce qui se passe dans l'Europe; nous savons toujours les aventures d'Alle-

(1) Allusion au titre d'une comédie de Du Fresny.

magne quatre jours avant vous. Le roi de Prusse me fesait l'honneur de m'écrire assez régulièrement avant que les Russes lui eussent donné sur les oreilles; il n'a pas actuellement le temps d'écrire; je le crois très-embarrassé, et, à moins d'un prodige, il faudra qu'il soit un exemple des malheurs de l'ambition; mais s'il succombe, il ne pourra pas au moins reprocher sa perte aux Français.

Adieu, madame, soyez heureuse autant que vous le pourrez. Conservez votre santé, continuez à faire le charme de la société, faites-vous lire des livres qui vous amusent. Vous ne pouvez lire l'Arioste dans sa langue, et en cela je vous plains beaucoup; mais, croyez-moi, faites-vous lire la partie historique de l'ancien Testament d'un bout à l'autre, vous verrez qu'il n'y a point de livre plus amusant; je ne parle pas de l'édification qu'on en retire, je parle de la singularité des mœurs antiques, de la foule des événemens dont le moindre tient du prodige, de la naïveté du style, etc.

N'oubliez pas le premier chapitre d'Ézéchiel, que personne ne lit; mais faites-vous surtout traduire le chapitre XVI, qu'on n'a pas osé traduire fidèlement, et vous verrez que « Jérusalem est une belle » fille que le Seigneur a aimée dès qu'elle a eu du » poil et des tétons; qu'il a couché avec elle, et » qu'il l'a entretenue magnifiquement; que cependant elle a couché avec mille amans, et que même » elle s'est souvent servie, quand elle était seule, » de.... » je n'ose pas dire de quoi. Et au verset XX du chapitre XXIII il est dit « qu'Oliba, la bien-» aimée, après avoir tâté de mille amans, a donné » la préférence à ceux qui ont le *talent* d'un âne. »

Enfin cette naïveté, que j'aime sur toute chose, est incomparable. Il n'y a pas une page qui ne four-

nisse des réflexions pour un jour entier. Madame du Châtelet l'avait bien commenté d'un bout à l'autre.

Si vous êtes assez heureuse pour prendre goût à ce livre, vous ne vous ennuierez jamais, et vous verrez qu'on ne peut rien vous envoyer qui en approche. Ah! madame, que le monde est bête! et qu'il est doux d'en être dehors! mais il faudrait surtout le fuir avec vous.

## A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 17 septembre 1759.

Il y a bien long-temps que je ne vous ai écrit, mon cher et ancien ami; mais je suis le rat des champs, et vous le rat de ville.

*Rusticus urbanum murem mus paupere fertur*
*Accepisse cavo, veterem vetus hospes amicum.*
(Hor., liv. II, s. 6, v. 80.)

Vous n'en avez pas tant fait; vous avez laissé là votre rat des champs. Ce n'est pourtant pas comme rat piqué de votre négligence qu'il n'a point écrit; c'est qu'il a été fort occupé dans tous ses trous : car, tandis que votre destinée vous a fait faire le long voyage de la rue Saint-Honoré à l'Arsenal, et que vous avez ainsi couru d'un pôle à l'autre, j'ai bâti, labouré, planté et semé.

*Rident vicini glebas et saxa moventem.*
(Hor., liv. I, ép. XIV, v. 39.)

Vous êtes retiré dans Paris, monsieur le paresseux; vous philosophez à votre aise chez M. de Paulmi; mais moi, il faut que je visite mes métairies, que je guérisse

mes paysans et mes bœufs quand ils sont malades, que je marie des filles, que je mette en valeur des terres abandonnées depuis le déluge. Je vois autour de moi la plus effroyable misère dans le pays le plus riant; je me donne les airs de remédier un peu à tout le mal qu'on a fait pendant des siècles. Quand on se trouve en état de faire du bien à une demi-lieue de pays, cela est fort honnête.

J'entends parler de gens qui vous ravagent, qui vous appauvrissent des deux ou trois cents lieues, ou avec leurs plumes, ou avec des canons; ces gens-là sont des héros, des demi-dieux à pendre, mais je les respecte beaucoup.

On dit qu'à Paris vous n'avez ni argent ni sens commun; on dit que vous êtes malmenés sur mer et sur terre; on dit que vous allez perdre le Canada; on dit que vos rentes, vos effets publics courent grand risque. Quand je dis vous, j'entends nous, car je vogue dans le même vaisseau; mais, en qualité de pauvre ermite habitant de frontière, je parle respectueusement devant un habitant de la capitale.

Comme il faut lire quelquefois après avoir conduit sa charrue et son semoir, dites-moi, je vous en prie, ce que c'est qu'une *Histoire des jésuites*, ou *de la Morale des jésuites*, ou *des Dogmes des jésuites, prouvés par les faits*, en trois ou quatre volumes : en un mot, c'est une compilation de tout ce qu'ils ont fait de mémorable depuis frère Guignard jusqu'à frère Malagrida. J'ai demandé ce livre à Paris, mais je n'en sais pas le titre.

*Quid novi ?* comment vous portez-vous ? n'êtes-vous pas gras à lard et assez honnêtement heureux ? *Si ita est, congratulor. Farewell, my dear* (1).

(1) TRADUCTION : Adieu, mon cher.

## A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Au château de Tournei, le 18 septembre 1759.

Monsieur, j'ai reçu le Panégyrique de Pierre-le-Grand, que votre excellence a eu la bonté de m'envoyer. Il est bien juste qu'un homme de votre académie chante les louanges de cet empereur. C'est par la même raison que les hommes sont obligés de chanter les louanges de Dieu; car il faut bien louer celui qui nous a formés. Il y a certainement de l'éloquence dans ce panégyrique. Je vois que votre nation se distinguera bientôt par les lettres comme par les armes; mais ce sera principalement à vous, monsieur, qu'elle en aura l'obligation. Je vous ai celle d'avoir reçu de vous des mémoires plus instructifs qu'un panégyrique : ce qui n'est qu'un éloge ne sert souvent qu'à faire valoir l'esprit de l'auteur. Le titre seul avertit le lecteur d'être en garde; il n'y a que les vérités de l'histoire qui puissent forcer à croire et à admirer. Le plus beau panégyrique de Pierre-le-Grand, à mon avis, est son journal, dans lequel on le voit toujours cultiver les arts de la paix au milieu de la guerre, et parcourir ses états en législateur, tandis qu'il les défendait en héros contre Charles XII. J'attends toujours vos nouveaux mémoires avec l'empressement du zèle que vous m'avez inspiré. Je me flatte que j'aurai autant de secours pour les événemens qui suivent la bataille de Pultava que j'en ai eu pour ceux qui la précèdent. Ce sera une grande consolation pour moi de pouvoir achever ma carrière par cet ouvrage; ma vieillesse et ma mauvaise santé me font connaître que je n'ai pas de temps à perdre : mais ce n'est pas le plus grand motif de mon empressement.

Je suis impatient, monsieur, de répondre, si je le puis, à la confiance que vous avez bien voulu me témoigner, et de satisfaire votre goût autant que je suivrai vos instructions.

Voici, monsieur, un moment bien glorieux pour votre auguste impératrice et pour la Russie. C'est la destinée de Pierre-le-Grand et de sa digne fille, de rétablir la maison de Saxe dans ses états.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1er octobre 1759.

*A mon cher ange.* — Il saura que, sur ses ordres, on transcrit à force la chevalerie, et qu'on l'enverra incessamment, comme affaire du conseil, à M. de Courteille. Pour la Femme qui a raison, patience, s'il vous plaît; ce serait deux femmes qui auraient raison en un jour, et c'est trop à la comédie. Pour madame Scaliger, qui fait la troisième, elle verra qu'on a été en tous les points de l'avis de ses remontrances. Au reste, nous jouons après-demain Mérope sur mon petit théâtre vert et or. Vous voyez bien, mes divins anges, qu'en fesant le rôle de Narbas, fesant bâtir, fesant mes vendanges, et fesant battre en grange, je ne peux guère songer à la Femme qui a raison.

*A M. de Chauvelin, l'ambassadeur.* — Si son excellence prend le chemin de Genève, nous tâcherons de lui donner la chevalerie sur mon théâtre grand comme la main; et si elle lui plaît, nous serons bien fiers. Tous les spectateurs feront serment de n'en point parler, et je réponds que Paris n'en saura rien. Nous voudrions seulement savoir quand

monsieur l'ambassadeur passera par chez nous. Je lui réitère les plus tendres remercîmens.

*A M. de Chauvelin, l'intendant.* — Puisque ma sangsue ne sert qu'à le faire rire, je m'accommode sérieusement avec elle : j'aime à payer ce qui est dû; mais injustice et rapacité révoltent ma bile et l'allument. Je suppose que M. de Chauvelin a toujours la rage du bien public.

*A M. de Chauvelin, l'abbé.* — Qu'il soit averti que les remontrances du parlement n'ont réussi dans aucun pays de l'Europe. Il est triste d'avoir la guerre contre les Anglais; mais, puisqu'ils nous battent, il faut bien que nous payions l'amende.

*A Me Omer de Fleury.* — A qui en avez-vous, maître Omer? Votre frère l'intendant est aimable; mais quelle fureur avez-vous d'être un petit Anitus? On se moque de vous, et de vos discours, et de vos dénonciations. Mon Dieu, que cela est bête!

*Somme totale.* — Le sens commun paraît exilé de France; mais il réside chez mes anges, avec la bonté et l'esprit.

*N. B.* Comment pourrons-nous parler de ces grands chevaliers, et dire que

> Tout Français est à craindre (1)....

tandis que tout le monde nous donne sur les oreilles? Ah! mon divin ange, que j'ai bien fait de me composer une petite destinée indépendante! que j'ai bien choisi mes retraites! que je m'y moque du genre humain!

(1) Tancrède, act. I, sc. 1.

*Atque metus omnes strepitumque Acherontis avari*
Subjicio *pedibus.*

(Virg., Géorg., liv. II, v. 491.)

Mais mon refrain, mon triste refrain, est toujours que je mourrai sans avoir vu mon cher ange. Il n'y a pas d'apparence que je revienne dans le pays des Anitus et des Fréron. Je suis continuellement partagé entre le bonheur extrême dont je jouis, et la douleur de votre absence.

## A M. LE MARQUIS D'ARGENCE,

CHEVALIER DE SAINT-LOUIS, SEIGNEUR DE DIRAC, etc.
A ANGOULÊME.

1er octobre 1759.

Monsieur, la confiance que vous voulez bien me témoigner, et le goût que vous avez pour la vérité, me touchent sensiblement. Vous avez perdu, dites-vous, des protecteurs; mais vous êtes, sans doute, votre protecteur vous-même : on n'a besoin de personne quand on a un nom et des terres. M. le chevalier d'Aydie a pris, il y a long-temps, le parti de se retirer chez lui; il s'est procuré par là une vie heureuse et longue. Il n'y a personne qui ne regarde le repos et l'indépendance comme le but de tous ses travaux : pourquoi donc ne pas aller au but de bonne heure? On est égal aux rois quand on sait vivre heureux chez soi.

Quant aux objets de métaphysique dont vous me faites l'honneur de me parler, ils méritent votre attention. Il est bien vrai que dans les lois de Moïse il n'est jamais parlé de l'immortalité de l'ame ni de récompenses et de peines dans une autre vie : tout est

temporel; et l'Anglais Warburton, que M. Silhouette a traduit en partie, prétend que Moïse n'avait pas besoin de ce ressort pour conduire les Hébreux, parce qu'ils avaient Dieu pour roi, et que ce roi les punissait sur-le-champ quand ils avaient fait quelque faute. Cependant il est clair que du temps de Moïse les Égyptiens avaient embrassé le dogme et l'existence d'une ame aérienne et éternelle qui devait se rejoindre au corps après une multitude de siècles. C'est pour cette raison qu'on embaumait les corps, afin que l'ame les retrouvât, et qu'on bâtissait des tombeaux en pyramides. L'idée de l'immortalité de l'ame et d'un enfer se trouve dans l'ancien Zoroastre, contemporain de Moïse, dont les titres et les opinions nous ont été conservés dans le Sadder. La même opinion est confirmée dans les poésies d'Homère. Il est vrai qu'on n'avait pas l'idée d'un esprit pur; l'ame, chez tous les anciens, était un air subtil; mais n'importe quelle fût son essence; le grand intérêt des sociétés demandait qu'elle fût immortelle, et qu'après sa mort on pût lui demander compte. Démocrite, Épicure et plusieurs autres combattirent ce sentiment; ils prétendirent que les honnêtes gens n'avaient pas besoin d'un enfer pour être vertueux; que l'idée de l'enfer fesait plus de mal que de bien; que l'ame n'est pas un être à part; que c'est une faculté de sentir, de penser, comme les arbres ont de la nature la faculté de végéter; qu'on sent par les nerfs, qu'on pense par la tête comme on touche avec les mains et qu'on marche avec les pieds.

Pour Platon et Socrate, il est indubitable qu'ils croyaient l'ame immortelle. Ce dogme a été le plus universellement répandu; il paraît le plus sage, le plus consolant et le plus politique. Pour peu que vous lisiez, monsieur, les bons livres traduits en notre lan-

gue, vous en saurez beaucoup plus que je ne pourrais vous en dire; et, avec l'esprit juste que vous avez, vous vous formerez des idées saines de toutes ces choses qui nous intéressent véritablement. Vous avez grande raison de rejeter toutes les idées populaires; jamais les sages n'ont pensé comme le peuple. Saint Crépin est le saint des cordonniers, sainte Barbe est la sainte des vergettiers; mais la vérité est le saint des philosophes.

En voilà beaucoup pour un vieillard qui ne connaît plus que sa charrue et ses vignes.

Je trouve que la meilleure philosophie est celle de cultiver ses terres.

Je me croirais fort heureux si je pouvais avoir l'honneur de vous recevoir dans un de mes ermitages.

## A M. LE MARQUIS D'ARGENCE.

1759.

L'ÉTAT de la question est de savoir si dans la loi des Juifs il leur est commandé de croire une autre vie; si on leur promet le ciel après la mort, et si on les menace de l'enfer.

Or, dans la loi des Juifs, il n'y a pas un seul mot de ces promesses, de ces menaces, ni de cette croyance. Arnaud, dans son Apologie du Port-Royal, l'avoue formellement. « C'est le comble de l'ignorance, dit-il, » de ne pas admettre cette vérité, qui est une des » plus communes. Les promesses de l'ancien Testa- » ment n'étaient que temporelles et terrestres : les » Juifs n'adoraient un Dieu que pour les biens char- » nels. » Il est indubitable que, dans les temps où l'on prétend que le Pentateuque fut écrit, les Chal-

déens, les Syriens, les Perses, les Égyptiens admettaient l'immortalité de l'ame. Il faut savoir ce que tous les peuples entendaient par ce mot chaldéen, *ruah*, traduit en grec par *pneuma*, et chez les Latins par *anima;* il voulait dire souffle, vent, vie, ce qui anime; et ce mot est toujours pris pour la vie dans le Pentateuque.

Les songes dans lesquels l'on voit souvent ses amis morts, et dans lesquels on s'entretient avec eux, firent aisément croire qu'on avait vu les ames des morts. Ces ames étaient corporelles: c'étaient un vent, c'était une ombre légère qui avait la figure du corps, c'étaient des mânes. Il n'y a pas un seul mot dans toute l'antiquité, jusqu'à Platon, qui puisse faire croire que l'ame eût jamais passé pour un être absolument immatériel.

Thaut, Sanchoniathon, Bérose, les fragmens d'Orphée, Manéthon, Hésiode, tous les anciens qui ont dit, sans connaître les livres juifs, que Dieu fit l'homme à son image, crurent Dieu corporel; et le Pentateuque ne parle jamais de Dieu que comme d'un être corporel.

Dans ce Pentateuque il n'y a pas un seul mot concernant la spiritualité immatérielle de Dieu ni de l'ame humaine. Ceux qui, trompés par quelques mots équivoques épars dans les prophètes, prétendent que les Juifs avaient quelque idée de l'ame immortelle, et des récompenses et des peines après la mort, devraient considérer qu'ils font de Moïse ou un ignorant bien grossier, puisqu'il n'annonce pas ce que les autres Juifs savaient, ou un fourbe bien malavisé, si, étant instruit de ce dogme si utile, il n'en fesait pas usage.

La défense faite dans le Deutéronome, chap. XVIII, *de consulter les sorciers ou voyans, les pythons,*

et de demander la vérité aux morts, n'a rien de commun avec l'espérance d'être récompensé dans la vie future.

Cette défense prouve seulement ce qu'on sait assez; c'est qu'en Égypte, en Chaldée et en Syrie il y avait des prophètes, des voyans, des sorciers qui se mêlaient de prédire. On mettait le crâne ou un autre ossement sous son lit pour voir en songe l'ombre d'un mort. Ces superstitions très-anciennes ont duré jusqu'à nos jours. Le Pentateuque veut que l'on consulte l'Urim et le Thummin, et non d'autres oracles; les prêtres juifs, et non d'autres prêtres; les voyans juifs, et non d'autres voyans.

Au reste, il est prouvé par ce mot de *python*, qui se trouve dans le Deutéronome, que ce livre ne fut écrit que long-temps après la captivité, quand les Juifs commencèrent à entendre parler du serpent Python et des autres fables des Grecs.

Les Juifs ont écrit très-tard, et sont un peuple très-moderne en comparaison des grandes nations dont ils étaient environnés.

L'ignorance, la superstition, la barbarie des Juifs ne doit avoir aucune influence sur les hommes raisonnables qui vivent aujourd'hui.

## A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Tournei, 6 octobre 1759.

Monsieur, je vous avais déjà fait compliment sur l'heureux succès de vos armes, lorsque j'ai reçu la lettre dont votre excellence m'a honoré, avec la relation de la bataille, que M. de Soltikof a bien voulu me communiquer. Vos bontés augmentent tous les jours l'intérêt que je prends à la gloire de l'impératrice

et à l'empire de Russie. Le terme d'*honneur* doit être bien certainement à la mode chez vous, quoi qu'en dise un certain homme qui a mis son honneur à faire bien du mal, et à en dire beaucoup de votre auguste impératrice. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai pris part à la gloire de votre nation ; tous les événemens ont justifié ma manière de penser. Je vois avec la plus sensible joie que la digne fille de Pierre-le-Grand perfectionne tout ce que son père a commencé. Le bruit a couru dans nos Alpes que sa santé avait été dérangée : j'en ai ressenti de bien vives alarmes. Nous fesons mille vœux dans mes retraites pour la durée et la prospérité de son règne.

Le premier tome de l'Histoire de Pierre-le-Grand serait déjà parvenu à votre excellence, si les personnes que j'emploie étaient aussi diligentes que je l'ai été. La vie est bien courte, et tout ouvrage est bien long. Je consacrerai ce qui me reste de vie à travailler au second volume aussitôt que j'aurai les matériaux nécessaires. Il n'y a point d'occupation qui me soit plus précieuse ; et si je suis assez heureux pour seconder vos nobles intentions, je n'aurai jamais si bien employé mon temps ; mais je regretterai toujours de n'avoir pu voir la ville que Pierre-le-Grand a fondée, et vous, monsieur, qui faites fleurir les arts et les vertus dans le plus grand empire de la terre.

Je serai toute ma vie, avec l'attachement le plus respectueux et le plus sincère, etc.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

6 octobre 1759.

Quand on a mal aux yeux, madame, on n'écrit pas toujours de sa main; si je deviens aveugle, je serai bien fâché. Ce n'était pas la peine de me placer dans le plus bel aspect de l'univers. Eh bien! madame, êtes-vous comprise dans tous les impôts? Vos fiefs d'Alsace sont-ils sujets à cette grêle? N'ai-je pas bien fait de choisir des terres libres, exemptes de ces tristes influences? Avez-vous auprès de vous monsieur votre fils? N'a-t-on pas au moins confirmé sa pension, qu'il a si bien méritée par sa valeur et par sa conduite dans cette malheureuse bataille? L'armée n'a-t-elle pas repris un peu de vigueur? Nous avons besoin de succès pour parvenir à une paix nécessaire. Je suis toujours étonné que le roi de Prusse se soutienne; mais vous m'avouerez qu'il est dans un état pire que le nôtre. Chassé de Dresde et de la moitié au moins de ses états, entouré d'ennemis, battu par les Russes, et ne pouvant remplir son coffre-fort épuisé, il faudra probablement qu'il vienne faire des vers avec moi aux Délices, ou qu'il se retire en Angleterre, à moins que, par un nouveau miracle, il ne s'avise de battre toutes les armées qui l'environnent; mais il paraît qu'on veut le miner, et non le combattre. En ce cas le renard sera pris; mais nous payons tous les frais de cette grande chasse. Je ne sais aucune nouvelle de Paris ni de Versailles; je ne connais presque plus personne dans ce pays-là. J'oublie et je suis oublié. Le mot d'oubli, madame, n'est pas fait pour vous. Je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie. Le Silhouette,

qui rogne les pensions, en a pris pour lui une assez forte. *Bravo!*

## A Mme LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 13 octobre 1759.

Il est bien triste, madame, pour un homme qui vit avec vous, d'être un peu sourd : je vous plains moins d'être aveugle. Voilà le procès des aveugles et des sourds décidé. Certainement c'est celui qui ne vous entend point qui est le plus malheureux.

Je n'écris à Paris qu'à vous, madame, parce que votre imagination a toujours été selon mon cœur; mais je ne vous passe point de vouloir me faire lire les romans anglais, quand vous ne voulez pas lire l'ancien Testament. Dites-moi donc, s'il vous plaît, où vous trouvez une histoire plus intéressante que celle de Joseph devenu contrôleur-général en Égypte et reconnaissant ses frères? Comptez-vous pour rien Daniel, qui confond si finement les deux vieillards? Quoique Tobie ne soit pas si bon, cependant cela me paraît meilleur que Tom-Jones, dans lequel il n'y a rien de passable que le caractère d'un barbier.

Vous me demandez ce que vous devez lire, comme les malades demandent ce qu'ils doivent manger; mais il faut avoir de l'appétit, et vous avez peu d'appétit avec beaucoup de goût. Heureux qui a assez faim pour dévorer l'ancien Testament! Ne vous en moquez point : ce livre fait cent fois mieux connaître qu'Homère les mœurs de l'ancienne Asie; c'est, de tous les monumens antiques, le plus précieux. Y a-t-il rien de plus digne d'attention qu'un peuple entier situé entre Babylone, Tyr et l'Égypte, qui ignore pendant six cents ans le dogme de l'immortalité de l'ame, reçu à

Memphis, à Babylone et à Tyr? Quand on lit pour s'instruire, on voit tout ce qui a échappé lorsqu'on ne lisait qu'avec les yeux.

Mais vous, qui ne vous souciez pas de l'histoire de votre pays, quel plaisir prendrez-vous à celle des Juifs, de l'Égypte et de Babylone? J'aime les mœurs des patriarches, non parce qu'ils couchaient tous avec leurs servantes, mais parce qu'ils cultivaient la terre comme moi. Laissez-moi lire l'Écriture sainte, et n'en parlons plus.

Mais vous, madame, prétendez-vous lire comme on fait la conversation? prendre un livre comme on demande des nouvelles? le lire et le laisser là? en prendre un autre qui n'a aucun rapport avec le premier, et le quitter pour un troisième? En ce cas, vous n'avez pas grand plaisir.

Pour avoir du plaisir, il faut un peu de passion, il faut un grand objet qui intéresse, une envie de s'instruire déterminée, qui occupe l'ame continuellement; cela est difficile à trouver, et ne se donne point. Vous êtes dégoûtée; vous voulez seulement vous amuser, je le vois bien; et les amusemens sont encore assez rares.

Si vous étiez assez heureuse pour savoir l'italien, vous seriez sûre d'un bon mois de plaisir avec l'Arioste. Vous vous pâmeriez de joie; vous verriez la poésie la plus élégante et la plus facile qui orne sans effort la plus féconde imagination dont la nature ait jamais fait présent à aucun homme. Tout roman devient insipide auprès de l'Arioste : tout est plat devant lui, et surtout la traduction de notre Mirabaud.

Si vous êtes une honnête personne, madame, comme je l'ai toujours cru, j'aurai l'honneur de vous envoyer un chant ou deux de la Pucelle, que personne ne connaît, et dans lequel l'auteur a tâché

d'imiter, quoique très-faiblement, la manière naïve et le pinceau facile de ce grand homme. Je n'en approche point du tout; mais j'ai donné au moins une légère idée de cette école de peinture. Il faut que votre ami soit votre lecteur, et ce sera un quart d'heure d'amusement pour vous deux, et c'est beaucoup. Vous lirez cela quand vous n'aurez rien à faire du tout, quand votre ame aura besoin de bagatelles; car point de plaisir sans besoin.

Si vous aimez un tableau très-fidèle de ce vilain monde, vous en trouverez un quelque jour dans l'histoire générale des sottises du genre humain (que j'ai achevée très-impartialement). J'avais donné, par dépit, l'esquisse de cette histoire, parce qu'on en avait imprimé déjà quelques fragmens; mais je suis devenu depuis plus hardi que je n'étais; j'ai peint les hommes comme ils sont.

La demi-liberté avec laquelle on commence à écrire en France n'est encore qu'une chaîne honteuse. Toutes vos grandes histoires de France sont diaboliques, non-seulement parce que le fond en est horriblement sec et petit, mais parce que les Daniels sont plus petits encore. C'est un bien plat préjugé de prétendre que la France ait été quelque chose dans le monde, depuis Raoul et Eudes, jusqu'à la personne d'Henri IV et au grand siècle de Louis XIV. Nous avons été des sots barbares, en comparaison des Italiens, dans la carrière de tous les arts.

Nous n'avons même que depuis trente ans appris un peu de bonne philosophie des Anglais. Il n'y a aucune invention qui vienne de nous. Les Espagnols ont conquis un nouveau monde; les Portugais ont trouvé le chemin des Indes par les mers d'Afrique; les Arabes et les Turcs ont fondé les plus puissans empires; mon ami le czar Pierre a créé en vingt ans

un empire de deux mille lieues; les Scythes de mon impératrice Élisabeth viennent de battre mon roi de Prusse, tandis que nos armées sont chassées par les paysans de Zell et de Wolfenbutel.

Nous avons eu l'esprit de nous établir en Canada, sur des neiges, entre des ours et des castors, après que les Anglais ont peuplé de leurs florissantes colonies quatre cents lieues du plus beau pays de la terre; et on nous chasse encore de notre Canada.

Nous bâtissons encore de temps en temps quelques vaisseaux pour les Anglais; mais nous les bâtissons mal; et, quand ils daignent nous les prendre, ils se plaignent que nous leur donnons que de mauvais voiliers.

Jugez, après cela, si l'histoire de France est un beau morceau à traiter amplement et à lire.

Ce qui fait le grand mérite de la France, son seul mérite, son unique supériorité, c'est un petit nombre de génies sublimes ou aimables, qui font qu'on parle aujourd'hui français à Vienne, Stockholm et Moscou. Vos ministres, vos intendans et vos premiers commis n'ont aucune part à cette gloire.

Que lirez-vous donc, madame? Le duc d'Orléans régent daigna un jour causer avec moi au bal de l'Opéra : il me fit un grand éloge de Rabelais; et je le pris pour un prince de mauvaise compagnie, qui avait le goût gâté. J'avais alors un souverain mépris pour Rabelais. Je l'ai repris depuis; et comme j'ai plus approfondi toutes les choses dont il se moque, j'avoue qu'aux bassesses près, dont il est trop rempli, une bonne partie de son livre m'a fait un plaisir extrême. Si vous en voulez faire une étude sérieuse, il ne tiendra qu'à vous; mais j'ai peur que vous ne soyez pas assez savante, et que vous ne soyez trop délicate.

Je voudrais que quelqu'un eût élagué, en français, les OEuvres philosophiques de feu milord Bolingbrocke. C'est un prolixe personnage, et sans aucune méthode; mais on en pourrait faire un ouvrage bien terrible pour les préjugés, bien utile pour la raison. Il y a un autre Anglais qui vaut bien mieux que lui : c'est Hume, dont on a traduit quelque chose avec trop de réserve. Nous traduisons les Anglais aussi mal que nous nous battons contre eux sur mer.

Plût à Dieu, madame, pour le bien que je vous veux, qu'on eût pu au moins copier fidèlement le conte du Tonneau du doyen Swift! c'est un trésor de plaisanteries dont il n'y a point d'idée ailleurs. Pascal n'amuse qu'aux dépens des jésuites; Swift divertit et instruit aux dépens du genre humain. Que j'aime la hardiesse anglaise! que j'aime les gens qui disent ce qu'ils pensent! C'est ne vivre qu'à demi que de n'oser penser qu'à demi.

Avez-vous jamais lu, madame, la faible traduction du faible Anti-Lucrèce du cardinal de Polignac? Il m'en avait autrefois lu vingt vers qui me parurent fort beaux : l'abbé de Rothelin m'assura que tout le reste était bien au-dessus. Je pris le cardinal de Polignac pour un ancien Romain, et pour un homme supérieur à Virgile; mais quand son poëme fut imprimé, je le pris pour ce qu'il est; poëme sans poésie, et philosophie sans raison.

Indépendamment des tableaux admirables qui se trouvent dans Lucrèce, et qui feront passer son livre à la dernière postérité, il y a un troisième chant dont les raisonnemens n'ont jamais été éclaircis par les traducteurs, et qui méritent bien d'être mis dans leur jour. Nous n'en avons qu'une mauvaise traduction, par un baron des Coutures. Je mettrai, si

je vis, ce troisième chant en vers, ou je ne pourrai.

En attendant, seriez-vous assez hardie pour vous faire lire seulement 40 ou 50 pages de ce des Coutures? Par exemple, livre III, page 281, tome Ier, à commencer par les mots *on ne s'aperçoit point*, il y a en marge XIIe argument. Examinez ce XIIe argument jusqu'au XXVIIe, avec un peu d'attention, si la chose vous paraît en valoir la peine.

Nous avons tous un procès avec la nature, qui sera terminé dans peu de temps; et presque personne n'examine les pièces de ce grand procès. Je ne vous demande que la lecture de 50 pages de ce IIIe livre : c'est le plus beau préservatif contre les sottes idées du vulgaire; c'est le plus ferme rempart contre la misérable superstition. Et quand on songe que les trois quarts du sénat romain, à commencer par César, pensaient comme Lucrèce, il faut avouer que nous sommes de grands polissons, à commencer par Joly de Fleury.

Vous me demandez ce que je pense, madame : je pense que nous sommes bien méprisables, et qu'il n'y a qu'un petit nombre d'hommes répandus sur la terre qui osent avoir le sens commun; je pense que vous êtes de ce petit nombre. Mais à quoi cela sert-il? à rien du tout. Lisez la parabole du bramin que j'ai eu l'honneur de vous envoyer; et je vous exhorte à jouir, autant que vous pourrez, de la vie, qui est peu de chose, sans craindre la mort, qui n'est rien.

Comme vous n'avez guère que des rentes viagères, l'ennuyeux ouvrage dont vous me parlez tombe moins sur vous que sur un autre. Sauve qui peut! Demandez à votre ami si, en 1708 et en 1709, on n'était pas cent fois plus mal : ces souvenirs consolent.

La première scène de la pièce de Silhouette a été

bien applaudie : le reste est sifflé ; mais il se peut très-bien que le parterre ait tort. Il est clair qu'il faut de l'argent pour se défendre, puisque les Anglais se ruinent pour nous attaquer.

Ma lettre est devenue un livre, et un mauvais livre : jetez-la au feu, et vivez heureuse, autant que la pauvre machine humaine le comporte.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL, A PARIS.

A Tournei, 22 octobre 1759.

ACTEURS moitié Français, moitié Suisses, décorateurs de mon théâtre de Polichinelle,

Durant quelques momens souffrez que je respire,

et que je réponde à mon ange. Je devrais lui avoir déjà envoyé la pièce, telle que madame Scaliger la veut. Mon ange est aussi un peu Scaliger, et je le suis plus qu'eux tous. Vous ne la reconnaîtrez pas, cette chevalerie. J'en use comme dans le temps où j'envoyais à mademoiselle Desmares des corrections dans un pâté : *hesternus error, hodierna virtus.* Si j'avais quatre-vingts ans, je chercherais à me corriger. Je n'ai point cette roideur d'esprit des vieillards, mon cher ange; je suis flexible comme une anguille, et vif comme un lézard, et travaillant toujours comme un écureuil. Dès qu'on me fait apercevoir d'une sottise, j'en mets vite une autre à la place.

Notre conseil n'a jamais pu adopter les négociations de monsieur l'ambassadeur; il sera refusé tout net; mais nous adoucirons le mauvais succès de son ambassade par une réception dont j'espère que lui et madame l'ambassadrice seront contens : d'ailleurs

il entend raison; il ne voudra pas qu'un Maure envoie un espion dans Syracuse quand les portes sont fermées; il ne voudra pas que ce Maure propose de mettre tout à feu et à sang, si l'on pend une fille. Figurez-vous le beau rôle que jouerait la fille pendant tout ce temps-là; et ne voilà-t-il pas une intrigue bien attachante que l'embarras de quatre chevaliers qui délibéreraient de sang-froid si l'on exécutera mademoiselle ou non! et puis alors, comment justifier cette pauvre créature? qu'aurait-elle à dire? tout déposerait contre elle. L'abbé d'Espagnac, grand raisonneur, lui dirait : Mon enfant, non-seulement vous avez écrit à Solamir, mais vous l'excitez contre nous : il est clair que vous êtes une malheureuse. Elle serait forcée à dire toujours, non, non, non, pendant deux actes; ce serait un procès criminel sans preuves justificatives, et Joly de Fleury ferait brûler son billet comme un mandement d'évêque et comme l'Ecclésiaste.

> O juges malheureux qui, dans vos sottes mains,
> Tenez si pesamment la plume et la balance,
> Combien vos jugemens sont aveugles et vains!

Mon cher ange, on dit que la dernière pièce du traducteur de Pope est sifflée : dites-moi si elle réussit à la longue. Dites-moi s'il est vrai que M. le duc de Broglie est le Germanicus qui ranimera les pauvres légions de Varus. Quoi! les Anglais auraient pris Surate! ah! ils prendront Pondichéri; et Dupleix en rira, et j'en pleurerai; car j'y perdrai la moitié de mon bien, et mon beau château *nel gusto grande* ne sera pas achevé; et, après avoir fait l'insolent pendant deux ans, je demanderai l'aumône à

la porte de mon palais. Faites la paix, je vous en prie, mon cher ange.

N'oubliez pas de demander à M. le duc de Choiseul s'il est content de la marmotte.

Madame Denis joue bien. Nous avons un Tancrède admirable. Je crois jouer parfaitement le bonhomme : je me trompe peut-être; mais je vous aime passionnément, et en cela je ne me trompe pas; autant en fait la nièce.

Je supplie mes anges de m'écrire par Genève, et non à Genève; cet *à Genève* a l'air d'un réfugié.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 24 octobre 1759.

Le théâtre de Polichinelle est bien petit, je l'avoue; mais, mon divin ange, nous y tînmes hier neuf en demi-cercle assez à l'aise; encore avait-on des lances, des boucliers, et on attachait des écus et l'armet de Mambrin à nos bâtons vert et clinquant, qui passeront, si l'on veut, pour pilastre vert et or. Une troupe de racleurs et de sonneurs de cor saxons, chassés de leur pays par Luc, composait mon orchestre. Que nous étions bien vêtus! que madame Denis a joué supérieurement les trois quarts de son rôle! Je souhaite en tout que la pièce soit jouée à Paris comme elle l'a été dans ma masure de Tournei. Madame Scaliger, votre pièce a fait pleurer les vieilles et les petits garçons, les Français et les Allobroges : jamais le mont Jura n'a eu pareille aubaine. Le *billet adultère* n'a choqué personne; c'est le mot propre. La Sicilienne est mariée par paroles de présent, comme disent les vieux romans. Vamir,

Spartacus (1), passez les premiers, je ne suis nullement pressé. Je vous enverrai, mon cher ange, pièces, rôles et notes dans quelque temps, et vous en ferez ce qu'il vous plaira.

Si M. et madame de Chauvelin viennent dans mon ermitage des Délices, nous les mènerons à la comédie à Tournei. Une tragédie nouvelle et des truites sont tout ce qu'on peut leur donner dans mon pays; mais j'ai bien peur que vous ne gardiez vos amis. Vous me mandez que M. de Chauvelin sera le jour de tous les saints chez moi; mais ne se pourrait-il pas faire qu'il fût secrétaire d'état en attendant? Mon cher ange, si vous n'êtes pas aussi secrétaire d'état, venez nous voir en allant à Parme; car il faudra bien que vous alliez à Parme. Vous verrez en passant votre étrange tante : vous ferez un fort joli voyage. Que dites-vous de Luc qui, après avoir été frotté par mes Scythes, veut entreprendre le siége de Dresde? Cette guerre ne finira point : en voilà pour dix ans. On me mande qu'on est tout consterné et tout sot à Paris: on paye cher les malheurs de nos généraux; mais le parlement, sur les conclusions d'Omer Joly, raccommodera tout en fesant brûler de bons ouvrages.

Votre abbé Zachée est donc incurable (2)! Heureusement sa maladie ne fait pas de tort à son frère l'ambassadeur; les folies sont personnelles. Et le vétillard d'Espagnac, qu'en ferons-nous? il me paraît que ce grave personnage marche à pas bien mesurés. Je vous demande bien pardon de vous avoir embâté de cette négociation.

(1) Vamir, tragédie du marquis de Thibouville; Spartacus, tragédie de Saurin.

(2) L'abbé de Chauvelin, qui était de très-petite taille. Il l'appelle Zachée, par allusion à ce petit Juif qui grimpa sur un arbre pour voir passer Jésus.

On m'écrivait que le *chose* du Portugal, comme dit Luc, qui ne voulait pas l'appeler roi, avait envoyé tous les jésuites à l'abbé Rezzonico, et en gardait seulement vingt-huit pour les pendre; mais ces bonnes nouvelles ne se confirment pas. Je baise le bout de vos ailes, mon divin ange.

## A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI,

### A BOLOGNE.

Au château de Tournei, 1er novembre 1759.

Monsieur, une indisposition me prive de l'honneur de vous écrire de ma main. Mes marchés avec vous ne sont pas si bons que je m'en flattais, puisque ce n'est pas vous qui daignerez traduire la tragédie que vous m'avez demandée : vous l'auriez sûrement embellie. Nous l'avons jouée trois fois sur mon petit théâtre de Tournei; nous avons fait pleurer tous les Allobroges et tous les Suisses du pays; mais nous savons bien que ce n'est pas une raison pour plaire à des Italiens. Ce qui pourrait me donner quelque espérance, c'est que nous avons tiré des larmes des plus beaux yeux qui soient à présent dans les Alpes; ces yeux sont ceux de madame l'ambassadrice de France à Turin. Elle a passé quelques jours chez moi avec monsieur l'ambassadeur; et tous deux m'ont rassuré contre la crainte où j'étais de vous envoyer un ouvrage fait en si peu de temps; ce ne sera qu'avec une extrême défiance de moi-même que je prendrai cette liberté. Mon théâtre se prosterne très-humblement devant le vôtre. Nous savons ce que nous devons à nos maîtres.

J'ai reçu la Mort de César, traduite par M. Para-

disi. J'admire toujours la fécondité et la flexibilité de votre langue, dans laquelle on peut tout traduire heureusement; il n'en est pas ainsi de la nôtre. Votre langue est la fille aînée de la latine. Au reste, j'attends vos ordres, monsieur, pour savoir comment je vous adresserai le paquet. J'attends quelque chose de mieux que vos ordres, c'est l'ouvrage que vous avez bien voulu me promettre.

## A Mme DE FONTAINE.

5 novembre 1759.

> A la fin c'est trop de silence,
> En si beau sujet de parler.

Ces paroles, ma chère nièce, sont tirées de Malherbe (1) que vous ne connaissez guère, et vont fort bien au sujet. Comment vous trouvez-vous des trois vingtièmes, et de la chute des actions sur les fermes, et de tout ce qui s'ensuit? Voilà bien le temps d'aimer ses terres et d'encourager l'agriculture; car, en conscience, c'est le seul commerce qui nous reste. Nous fesons pitié à nos alliés et à nos ennemis.

Que vous êtes sage d'avoir achevé votre château! mais aurez-vous le courage d'y demeurer? Il faut que je vous avertisse que celui de Ferney est entièrement bâti et couvert; et sans vanité, c'est un morceau d'architecture qui aurait des approbateurs, même en Italie. N'allez pas croire que je n'ai sacrifié qu'à l'agréable, j'y ai joint l'utile; et Ferney est devenu une terre de sept à huit mille livres de rente, dans le pays le plus riant de l'Europe. Ajoutez à ces avan-

(1) Ode au duc de Bellegarde, v. 1. (1608.)

tages l'agrément unique d'être libre, et de ne payer aucun droit, de quelque nature que ce puisse être. Je veux me bercer de l'idée que vous viendrez un jour nous voir dans toute notre beauté : il faut que vous veniez reconnaître des domaines qui, selon les droits de la nature, doivent appartenir à votre fils. C'est grand dommage que Ferney ne soit pas en Picardie ; mais une terre libre mérite bien qu'on passe le mont Jura. Je ne suis pas mécontent de la masure de Tournei ; j'y ai bâti au moins le plus joli des théâtres, quoique le plus petit. Nous y avons joué trois fois la chevalerie (1), pour nous consoler des malheurs de la France. Cette chevalerie est comme le château de Ferney : cela ne veut pas dire que l'architecture en soit aussi belle ; cela veut dire seulement que j'ai pris autant de peine pour l'achever.

Après en avoir donné trois représentations, nous avons joué Mérope. Soyez très-convaincue que vous, et M. le chevalier de Florian, et le jurisconsulte, vous auriez été bien étonnés, et que vous auriez fondu en larmes.

Nous avions à nos Délices M. le marquis de Chauvelin, ambassadeur à Turin, et madame sa femme, députés de M. le duc de Choiseul et de la tribu d'Argental, pour savoir comment j'étais venu à bout de la chevalerie. Ce voyage ne les a guère détournés de la route de Turin ; et je peux vous dire qu'ils ne sont pas mécontens d'avoir allongé leur chemin. Ils auraient beau courir tous les théâtres de l'Europe, ils ne verraient rien de si plaisant qu'un Français Suisse qui a fait la pièce, le théâtre et les acteurs. Votre sœur a joué comme mademoiselle Dumesnil ; je dis comme mademoiselle Dumesnil dans son bon temps.

(1) Tancrède.

Cela paraît un conte, une exagération d'oncle; cela est pourtant très-vrai, et je le sais de cent personnes qui me l'ont toutes attesté par leurs larmes. Moi qui vous parle, je vous apprends que je suis un assez singulier vieillard. Ah! ma chère nièce, que nous vous avons regrettée! c'est à présent qu'il faudrait être chez nous. Notre Carthage est fondée. Nous avons eu l'insolence de recevoir M. et madame de Chauvelin avec une magnificence à laquelle ils ne s'attendaient pas; mais on ne peut trop faire pour de tels hôtes; il n'y a rien de plus aimable dans le monde; ils réunissent tous les talens et toutes les grâces; ils séduiraient un amiral anglais, et feraient tomber les armes des mains du roi de Prusse.

Je suis excédé de plaisir et de fatigue, voilà pourquoi je ne vous écris point de ma main; mais c'est mon cœur qui vous écrit, c'est lui qui vous dit combien il vous regrette, vous et les vôtres.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Tournei, 5 novembre 1759.

Divins anges, les députés de votre hiérarchie vous auront peut-être rendu compte de la descente qu'ils ont faite dans nos cabanes. Baucis et Philémon ont fait de leur mieux. Deux tragédies en deux jours ne sont pas une chose ordinaire dans les vallées du mont Jura. Madame de Chauvelin nous a payés comme les sirènes, en chantant d'une manière charmante et en nous ensorcelant. J'ai retrouvé monsieur l'ambassadeur tout comme je l'avais laissé il y a environ quatorze ans, ayant tous les moyens de plaire sans avoir lu Moncrif, et expédiant dans ce département dix ou douze personnes à la fois. J'ai retrouvé ses grâces et

ses mœurs faciles et indulgentes, que ni les Corses ni les Allobroges n'ont pu diminuer. Vous savez que, malgré cette envie et ce don de plaire à tout le monde, vous avez le fond de son cœur dont il distribue l'écorce partout. Nous nous sommes trouvés tous réunis par le plaisir de vous aimer. Combien nous avons tous parlé de vous! combien nous vous avons regrettés! et que de châteaux en Espagne nous avons bâtis! Il est vrai que ce n'est pas actuellement en France qu'on en fait d'agréables. Les nouvelles foudroyantes qui nous ont atterrés coup sur coup ne paraissent pas rendre le séjour de Paris délicieux. Divins anges, je ne me sens porté ni à revoir Paris, ni à y envoyer mes enfans. Notre chevalerie demande, ce me semble, à être jouée dans un autre temps que celui de l'humiliation et de la disette. Nous l'avons jouée trois fois sur mon théâtre de marionnettes, dans ma masure de Tournei; deux fois devant les Allobroges et les Suisses, sans avoir la moindre peur. Mais quand il a fallu paraître devant vos députés, nos jambes et nos voix ont tremblé. Nous avons pourtant repris nos esprits, et nous avons fait verser des larmes aux plus beaux et aux plus vilains visages du monde, aux vieilles et aux jeunes, aux gens durs, aux gens qui veulent être difficiles. Les deux députés célestes ont vu qu'en un mois de temps nous avions profité de tous les commentaires de madame Scaliger. Je leur laisse le soin de vous mander tout ce qu'ils pensent de la pièce et des acteurs.

Vous serez sans doute surpris que la chevalerie ne vous parvienne pas avec ma lettre; mais il faut que vous conveniez que trois représentations doivent éclairer assez un auteur pour lui faire encore retoucher son tableau. Il a été d'abord esquissé avec fougue, il faut le finir avec réflexion. Passez, encore

une fois, Vamir et Spartacus ; passez. J'augure beaucoup du gladiateur (1), et je souhaite passionnément que Saurin réussisse. Mon cher ange, je crois que cet hiver doit être le temps de la prose, du moins pour moi. Saurin d'ailleurs a besoin d'un succès pour sa considération et pour sa fortune. Je vous avoue que, si j'ai aussi quelque petit succès à espérer, je le veux dans un temps moins déplorable que celui où nous sommes. Je veux que certaines personnes aient l'ame un peu plus contente. Ce n'est pas à des cœurs ulcérés qu'il faut présenter des vers ; c'est aux ames tranquilles, douces et sensibles à la fois, comme la vôtre.

Mérope-Aménaïde-Denis vous fait mille complimens, et moi je vous adore plus que jamais.

## A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

### AMBASSADEUR A TURIN.

Le 6 novembre 1759.

Vraiment c'est une justice de Dieu que mes chevaux aient égaré vos très-aimables excellences. Ils vous auraient menés par le droit chemin, s'ils vous avaient conduits dans nos chaumières ; mais ils sont comme moi, ils haïssent le chemin des cours, et surtout n'aiment point à nous priver de votre présence. Voici le jour des contre-temps. Il y avait un petit papier dans la lettre dont vous m'honorez ; j'ouvre la lettre avec madame Denis, et vous jugez bien que ce n'était pas sans précipitation : le petit pa-

(1) Spartacus, tragédie de Saurin.

pier vole dans le feu. Je me suis en vain brûlé le doigt index,

*.....Jam cinis ater erat.*

Hélas ! avons-nous dit, c'est l'image de nos plaisirs! Voilà comme ce qu'il y a de plus aimable au monde nous a échappé.

Allez, couple charmant, trop prompt à disparaître
De nos simples hameaux par vous seuls embellis;
Nous savons que les fleurs vont naître
Sur les glaces du mont Cenis.
Nous connaissons le dieu chargé de vous conduire;
S'il vous a bien traités, vous l'imitez aussi.
Vous vous faites un jeu de savoir tout séduire,
Jusqu'à l'évêque d'Anneci.

C'est un dévot que ce prélat. Il vous dira qu'il faut suivre sa vocation, et il sentira bien que la vôtre est de plaire.

Comme les portes de la ville de Jean Calvin sont fermées à l'heure que je reçois le paquet de votre excellence, elle ne l'aura que demain lundi. Apparemment que le libraire de Genève, rempli de conscience, vous a donné pour votre argent les livres en question pour suppléer aux œuvres du chevalier de Mouhy. Je doute que les grâces de madame l'ambassadrice s'accommodent de l'*outrecuidance* (1) de Rabelais; cependant il y a là de très-bonnes frénésies.

Si dans le billet brûlé il y avait quelqu'un de vos ordres, il vous en coûtera encore deux ou trois mots pour réparer mon malheur.

Mérope-Aménaïde-Denis est enchantée de vous

(1) Présomption, arrogance.

deux. Nous fesons comme on fera à Turin, nous en parlons sans cesse; c'est une consolation que nous ne nous épargnerons pas.

Quand la cour de France voudra subjuguer quelque nation, allez-y tous deux; passez-y seulement trois jours, et l'affaire est faite. Vous avez rendu Genève toute française.

Couple adorable, recevez mes regrets, mon respect, mon attachement.

*La marmotte des Alpes.*

## A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Au château de Tournei, le 11 novembre 1759.

Monsieur, M. de Soltikof s'est chargé de vous faire parvenir un petit ballot, contenant quelques imprimés et quelques manuscrits pour votre bibliothéque. J'offre à votre excellence ces fruits de ma petite terre, en attendant que je puisse lui envoyer ceux qu'elle a fait naître elle-même, et qui sont le produit de votre glorieux empire.

Je n'ai jamais tant désiré de m'attirer l'attention des lecteurs que depuis que je suis devenu votre secrétaire, car, en vérité, je n'ai que cette fonction; et si vous en exceptez le manuscrit du général Le Fort, et quelques autres pièces que j'ai consultées, tout a été fidèlement écrit sur les mémoires que vos bontés m'ont fait tenir. Vous aurez incessamment un volume entier qui est poussé non-seulement jusqu'à la bataille de Pultava, mais qui embrasse toutes les suites de cette journée mémorable.

Je vous avouerai que j'ai toujours besoin de nouveaux éclaircissemens sur la campagne du Pruth. Cette affaire n'a jamais été fidèlement écrite, et le

public est aussi incertain qu'il est avide d'en connaître le fond et les accessoires. Le journal de Pierre-le-Grand passe bien légèrement sur cet important article.

Je ne doute pas, monsieur, que vous ne me fassiez communiquer ce qu'on pourra confier de vos archives. Soyez bien sûr que je ne veux être éclairé que pour assurer mieux la gloire de votre législateur. Vous savez qu'on ne peut donner de crédit aux belles actions qu'en ne dissimulant rien, mais qu'en disant la vérité on peut toujours la présenter dans un jour favorable. On a imprimé depuis deux ans, à Londres, les mémoires de Witwarck, envoyé d'Angleterre à votre cour dans le commencement du siècle. Ces mémoires ne sont pas trop favorables à l'impératrice Catherine, et ne rendent pas à Pierre-le-Grand toute la justice qui lui est due. Je suis obligé de suivre quelquefois l'historien passionné de Charles XII, mais très-maladroit dans sa passion, et très-peu judicieux dans ses idées.

Quelques-uns de nos savans de Paris veulent que les Sibériens viennent des Huns, les Huns des Chinois, les Chinois des Égyptiens; on peut égayer une préface en montrant le ridicule de ces chimères. Il n'y a pas grand profit à faire pour l'esprit humain à rechercher l'ancienne histoire des Huns et des ours, qui ne savaient pas plus écrire les uns que les autres.

Il s'agit de l'histoire de celui qui a créé des hommes. Comme il ne faut rien que de vrai dans cette histoire, je vous ai supplié, monsieur, de vouloir bien me dire si je dois employer le discours qu'on attribue à Pierre-le-Grand, en 1714 : « Mes frères, » qui de vous aurait pensé, il y a trente ans, que » nous gagnerions ensemble des batailles sur la mer

» Baltique! etc. » Ce discours, s'il est authentique, est un morceau très-précieux.

Mon estime pour le jeune M. de Soltikof augmente à mesure que j'ai l'honneur de le voir. Il est bien digne de vos bienfaits. Son goût pour s'instruire, son assiduité à l'étude, son esprit, qui est au-dessus de son âge, justifient tout ce que votre générosité fait pour lui. Je ne puis, en vous parlant de lui, oublier le général de son nom qui se couvre de tant de gloire, et qui en acquiert une nouvelle à votre empire.

Pour vous, monsieur, vous vous contentez du rôle de Mécénas : ce rôle n'est pas assurément le moins noble et le moins utile; il mène à une sorte de gloire indépendante des événemens, et il est fait pour un esprit supérieur et pour un cœur bienfesant. Voilà la gloire véritable.

## A M. COLLINI.

Aux Délices, 19 novembre 1759.

Son altesse électorale palatine, mon cher Collini, m'a mandé qu'il vous avait trouvé beaucoup de mérite, et qu'il était très-content de vous. Je ne doute pas qu'il ne vous prenne à son service, et qu'il ne me sache très-bon gré de la connaissance. J'espère vous trouver à Schwetzingen l'année prochaine; qui sait si de là nous ne pourrions pas faire rendre gorge à Francfort (1).

Je vous prie d'assurer de mes respects madame de Lutzelbourg; j'ai si mal aux yeux, que j'écris avec

(1) Allusion à la manière dont ils furent traités, en 1753, par les Freytag et les Schmith, représentans du roi de Prusse, qui leur volèrent leur argent.

beaucoup de peine. S'il y a quelques nouvelles, ne m'oubliez pas. La grande nouvelle de France, c'est que la misère est extrême. On est si abattu, qu'à peine songe-t-on aux jésuites du Portugal, les uns chassés, les autres pendus. Dieu veuille avoir leur ame! Je vous embrasse.

## A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

### AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, 22 novembre 1759.

Vous, faits pour vivre heureux, et si dignes de l'être,
Qui l'êtes l'un par l'autre, et dont les agrémens
Ont prêté pendant quelque temps
Un peu de leur douceur à mon séjour champêtre;
Quoi! vous daignez dans vos palais
Vous souvenir de nos ombrages!
Vous donnez un coup-d'œil à ces autels sauvages
Que nous dressions pour vous, où vos yeux satisfaits
Daignaient accepter nos hommages!
Vous parlez de beaux jours : ah! vous les avez faits;
Vous vantez les plaisirs de nos heureux bocages :
C'est courir après vos bienfaits.

Vos deux excellences nous ont enchantés, chacun à sa façon. Vous en faites autant à Turin. Vous y avez essuyé plus de cérémonies que chez Philémon et Baucis; mais si jamais vous daignez repasser par chez nous, vous n'essuierez que des tragédies nouvelles. Nous aurons un théâtre plus honnête, et nos acteurs seront plus formés. Il faudrait alors jouer un tour à M. et à madame d'Argental, les faire mander à Parme, et leur donner rendez-vous aux Délices.

Il paraît que vous avez écrit à M. le duc de Choiseul avec quelque indulgence sur notre compte; que

vous avez fait valoir notre lac, nos truites et notre vie tranquille; car il prétend qu'il est très-fâché de n'avoir pas pris sa route par notre ermitage en revenant d'Italie. Grâces vous soient rendues de tous vos propos obligeans!

M. d'Argental crie toujours après la chevalerie (1); et moi, qui suis devenu temporiseur, avec toute ma vivacité, je réponds qu'il faut attendre; que tout ouvrage gagne à rester sur le métier; que le temps présent n'est pas trop celui des plaisirs, et que ceux qui vont aux spectacles avec l'argent qu'ils ont tiré du quart de leur vaisselle d'argent vendue ne sont pas de bonne humeur; en un mot, ce n'est pas le temps de la chevalerie.

Vous croyez bien que je n'ai pas encore reçu des nouvelles de Luc (2); il a été malade, il a beaucoup d'affaires. S'il m'écrit, j'aurai l'honneur de vous en rendre compte plus que de cet abbé d'Espagnac qui ne finit point, et que j'abandonne à son sens réprouvé de vieux conseiller-clerc. Au reste, en outrageant ainsi les conseillers-clercs, j'excepte toujours monsieur votre frère.

Je me mets aux pieds de vos très-aimables excellences. Baucis arrache la plume des mains de Philémon, pour vous dire que vos excellences ont emporté nos cœurs en nous privant de leur présence, et qu'il ne nous reste que des regrets.

*P. S.* DE MADAME DENIS. Mais que peut dire Baucis après Philémon? Elle se contente de sentir tout ce qu'il exprime; elle se plaît dans l'idée de vous savoir adorés à Turin, où vous représentez si bien une nation faite autrefois pour servir de modèle aux autres. Malgré tous nos malheurs, on en prendra

(1) La tragédie de Tancrède.

(2) Le roi de Prusse.

toujours une grande idée en vous voyant l'un et l'autre. Je vous en remercie pour ma patrie. Aménaïde et Mérope vous demandent vos bontés, et les méritent par le plus tendre et le plus respectueux attachement.

## A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, 22 novembre 1759.

Monsieur, j'ai reçu aujourd'hui le paquet dont vous m'avez honoré, par les mains de M. de Soltikof : il me paraît de jour en jour plus digne de son nom et de vos bontés. Je peux assurer votre excellence que rien ne vous fera plus d'honneur que d'avoir développé ce mérite naissant. Vous avez la réputation de répandre des bienfaits ; mais vous ne pouviez jamais les placer ni sur une ame qui les méritât mieux, ni sur un cœur plus reconnaissant. Il se formera très-vite aux affaires, et vous aurez un jour en lui un homme capable de vous seconder dans toutes vos vues, de rendre votre patrie aussi supérieure par les arts qu'elle l'est par les armes. Je vois bien que le lieu où il est à présent est pour lui un petit théâtre. Votre excellence le fera voyager en France, en Italie : je regretterai sa perte ; mais tout ce qui sera de son avantage fera ma consolation. Je me flatte, monsieur, que vous avez reçu à présent tout ce que vous avez permis que je vous envoyasse ; le premier volume de Pierre-le-Grand, un autre paquet assez gros de livres et de manuscrits, et une caisse d'eau de Coladon, que je ne vous ai présentée que comme un des meilleurs remèdes pour les maux d'estomac, aussi agréable à boire que l'eau des Barbades, et qui peut servir à vos amis dans l'occasion ; car, pour vous, je sais que vous joignez à vos vertus celle d'être sobre. Votre excellence m'honore de présens plus dignes

d'elle et de sa cour. Je brave avec vos belles fourrures les neiges des Alpes, qui valent bien les vôtres. Un présent bien plus cher est celui des manuscrits que je reçois; ils me serviront beaucoup pour le second tome, auquel je vais me mettre. Je n'ai point de temps à perdre. Mon âge et ma faible santé m'avertissent qu'il ne faut pas négliger un instant. Pierre-le-Grand mourut avant d'avoir achevé ses grandes entreprises; son historien veut achever sa petite tâche.

Le catalogue de tous les livres écrits sur Pierre-le-Grand me servira peu, puisque, de tous les auteurs que ce catalogue indique, aucun ne fut conduit par vous. La triste fin du czarowitz m'embarrasse un peu; je n'aime pas à parler contre ma conscience. L'arrêt de mort m'a toujours paru trop dur. Il y a beaucoup de royaumes où il n'eût pas été permis d'en user ainsi. Je ne vois dans le procès aucune conspiration; je n'y aperçois que des espérances vagues, quelques paroles échappées au dépit, nul dessein formé, nul attentat. J'y vois un fils indigne de son père; mais un fils ne mérite point la mort, à mon sens, pour avoir voyagé de son côté tandis que son père voyageait du sien. Je tâcherai de me tirer de ce pas glissant en fesant prévaloir dans le cœur du czar l'amour de la patrie sur les entrailles de père.

Je suis bien surpris de voir dans les mémoires que je parcours ces mots-ci : « Les biens du monastère de » la Trinité ne sont point immenses, ils ont deux cent » mille roubles de rente. » En vérité, il est plaisant de faire vœu de pauvreté pour tant d'argent : les abus couvrent la face de la terre.

Quelques lettres de Pierre-le-Grand seront bien nécessaires; il n'y a qu'à choisir les plus dignes de la postérité. Je demande instamment un précis des né-

gociations avec Gortz et le cardinal Alberoni, et quelques pièces justificatives. Il est impossible de se passer de ces matériaux. Ayez la bonté, monsieur, de me les faire parvenir. Donnez-moi vite, et vous recevrez vite. Vous êtes cause que j'ai fait une tragédie, et que j'ai bâti un théâtre dans mon château, n'ayant rien à faire. J'en suis honteux; j'aurais mieux aimé travailler pour vous. J'aime mieux traiter l'histoire de votre héros que de mettre des héros imaginaires sur la scène. N'allez pas me réduire à m'amuser, quand je ne veux m'occuper qu'à vous servir. Regardez-moi comme votre secrétaire tendrement attaché.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Novembre 1759.

(A VOUS SEUL.)

Mon divin ange, vous êtes un ange de paix. Permettez que je vous parle votre langue après avoir parlé celle de notre tripot des Délices. Vous êtes né, de toutes façons, pour mon bonheur, dans mes plaisirs, dans mes affaires. Je vous dois tout; vous vous êtes en tout temps constitué mon ange gardien: écoutez donc ma dévote prière.

1° Je voudrais savoir, en général, si M. le duc de Choiseul est content de moi; et vous pouvez aisément vous en enquérir un mardi. Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'ai grande envie de lui plaire, et comme son obligé, et comme citoyen.

2° S'il entrait avec vous dans quelque détail, comme il y est entré avec M. de Chauvelin, ne pourriez-vous pas lui dire, quelque autre mardi, la substance des choses ci-dessous?

Voltaire est dans une correspondance suivie avec Luc; mais, quelque ulcéré qu'il puisse être et qu'il doive être contre Luc, puisqu'il est capable d'avoir étouffé son ressentiment au point de soutenir ce commerce, il l'étouffera bien mieux quand il s'agira de servir. Il est bien avec l'électeur palatin, avec le duc de Virtemberg, avec la maison de Gotha, ayant eu des affaires d'intérêt avec ces trois maisons qui sont contentes de lui, et qui lui écrivent avec confiance. Il a été le confident du prince de Hesse l'apostat. Il a des amis en Angleterre. Toutes ces liaisons le mettent en droit de voyager partout sans causer le moindre soupçon, et de rendre service sans conséquence.

Il a été envoyé secrètement, en 1743, auprès de Luc. Il eut le bonheur de déterrer que Luc alors se joindrait à la France; il le promit : le traité fut conclu depuis, et signé par M. le cardinal de Tencin. Il pourrait rendre aujourd'hui quelque service non moins nécessaire.

Mon cher ange, il faut la paix à présent, ou des victoires complètes sur mer et sur terre; ces victoires complètes ne sont pas certaines, et la paix vaut mieux qu'une guerre si ruineuse. On ne se dissimule pas sans doute l'état funeste où est la France; état pire pour les finances et pour le commerce qu'il ne l'était à la paix d'Utrecht. Quelquefois, quand on veut, sans compromettre la dignité de la couronne, parvenir à un but désiré, on se sert d'un capucin, d'un abbé Gautier, ou même d'un homme obscur comme moi, comme on envoie un piqueur détourner un cerf avant qu'on aille au rendez-vous de chasse. Je ne dis pas que j'ose me proposer, que je me fasse de fête, que je prévienne les vues du ministère, que je me croie même digne de les exécuter; je dis seulement que vous pourriez hasar-

der ces idées, et les échauffer dans le cœur de M. le duc de Choiseul. Je lui répondrais sur ma tête qu'il ne serait jamais compromis; que je ne ferais jamais un pas ni en-deçà ni en-delà de ce qu'il me prescrirait. Je pense qu'il ne lui convient pas absolument de demander la paix, mais qu'il lui convient fort d'en faire naître le désir à plus d'une puissance, ou plutôt de faire mettre ces puissances à portée de marquer des intentions sur lesquelles on puisse ensuite se conduire avec honneur.

Il part sans doute d'un principe aussi vrai que triste; c'est qu'il n'y a rien à gagner pour nous, d'aucune façon, dans ce gouffre où tout l'argent de la France a été englouti. J'ai pris la liberté de lui prédire la prise de Quebec et celle de Pondichéri : l'une est arrivée, et je tremble pour l'autre. Il y a des citoyens de Genève qui ont des correspondances par tout l'univers habitable. Il y a autour de moi des gens de toute nation, des ministres anglais, des Allemands, des Autrichiens, des Prussiens, et jusqu'à d'anciens ministres russes. On voit les choses d'un œil plus éclairé qu'on ne les voit à Paris; on croit que, si la descente projetée dans une des provinces anglaises s'effectue, il ne reviendra pas un seul Français. Le passé, le présent et l'avenir font frémir. Je sais que le ministère a du courage, et qu'il a cette année des ressources; mais ces ressources sont peut-être les dernières, et on touche au temps de vérifier ce qui a été dit, qu'il y avait une puissance qui donnerait la paix, et que cette puissance était la misère.

J'ai peur qu'on ne soit résolu encore à faire des tentatives ruineuses, après lesquelles il faudra demander humblement une paix désavantageuse, qu'on pourrait faire aujourd'hui utile, sans être déshonorante.

Enfin, mon cher ange, vous êtes accoutumé à corriger mes plans : si celui-ci ne vous plaît pas, jetez-le au feu, et je vous enverrai simplement la chevalerie.

Vous pouvez au moins savoir si M. le duc de Choiseul est content de moi. Ce n'est pas que je doive craindre qu'il en soit mécontent; mais il est doux d'apprendre de votre bouche à quel point il agrée ma reconnaissance. Comptez d'ailleurs que je ne suis pas empressé, et que je me trouve très-bien comme je suis, à votre absence près. Adieu, je baise le bout de vos ailes.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 24 novembre 1759.

Mon cher ange, vous me trouvez bien indigne des plumes de vos ailes; mais c'est pour en être digne que je diffère l'envoi de la chevalerie. Horace veut qu'on tienne son affaire enfermée neuf ans; je ne demande que neuf semaines : voyez comme l'âge m'a rendu temporiseur. Je suis un petit Fabius, un petit Daun : d'ailleurs, moi qui ai d'ordinaire deux copistes, je n'en ai plus qu'un; et il ne peut suffire à tenir l'état de mes vaches et de mon foin en parties doubles, à la correspondance et aux tragédies, et à Pierre-le-Grand et à Jeanne. Laissez-moi faire, tout viendra à point.

Dites-moi donc, mon divin ange, s'il ne vaut pas mieux bien faire que se presser. Quand on voudra faire la paix, qu'on se presse; mais, en fait de tragédies, si on les veut bonnes, il faut qu'on ait la bonté d'attendre. Parlez-moi, je vous en prie, de la fortune que vous avez faite à Cadix, et dites-moi si vous mangez

sur des assiettes à cul noir. Le crédit est-il toujours grand à Paris? le commerce florissant? M. le duc de Choiseul m'a mandé que feu M. de Meuse avait une terre sur la porte de laquelle était gravé : *A force d'aller mal, tout va bien.*

Je vous demandais s'il daignait être content de moi; je vous dis aujourd'hui qu'il a la bonté d'en être content.

Quand vous serez de loisir et lui aussi, quand tout ira de pis en pis, quand on n'aura pas le sou, vous pourrez, mon divin ange, lui dire les belles lanternes dont il est question dans ma dernière épître; cela pourrait réussir; et, en tout cas, cela ne gâtera rien. Vous êtes maître de tout.

Mais vraiment, mon cher ange, je crois que tout le monde fera la campagne prochaine sur terre et sur mer; j'entends sur mer ceux qui auront des vaisseaux: il faut que je déraisonne politique.

1° L'Espagne est seule en état de proposer la paix, d'offrir sa médiation, de menacer si on ne l'accepte pas, etc., etc.

2° Les Anglais peuvent nous prendre Pondichéri, pendant que la gravité espagnole fera ses propositions.

3° Le Canada n'est qu'un sujet éternel de guerres malheureuses, et j'en suis fâché.

4° Il y a des gens qui prétendent que la Louisiane valait cent fois mieux, surtout si la Nouvelle-Orléans, qu'on appelle une ville, était bâtie ailleurs.

5° Je ne vois dans tout ceci qu'un labyrinthe et peu de fil.

J'aime à vous dire tout ce qui me passe par la tête, parce que vous êtes accoutumé à rectifier mes idées.

6° Luc voudrait bien la paix. Y aurait-il si grand

mal à la lui donner, et à laisser à l'Allemagne un contre-poids? Luc est un vaurien, je le sais; mais faut-il se ruiner pour anéantir un vaurien dont l'existence est nécessaire?

7° Si vous avez de quoi bien faire la guerre, faites-la; sinon, la paix.

Vous vous moquez de moi, mon divin ange, vous avez raison; mais mes terres sont couvertes de neige, tous mes travaux champêtres sont malheureusement suspendus; permettez-moi de déraisonner, c'est un grand plaisir.

Mille tendres respects à madame Scaliger.

M. de Choiseul a bien de l'esprit.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 30 novembre 1759.

Mon adorable ange, je vois bien, par votre lettre, que M. le duc de Choiseul est encore plus estimable que je ne le croyais; je vois sa franchise noble et digne d'un meilleur temps, et surtout je vois que son cœur est digne de vous aimer. Il vous a mis au fait de tout; il ne peut assurément mieux placer sa confiance. Je lui envoie aujourd'hui un gros paquet de Luc; peut-être, avec le temps, on tirera quelque avantage des lettres que je fais passer. Je ne suis point jaloux du roi d'Espagne, s'il fait la paix; moi, Jodelet, je ne vais point sur les brisées de sa majesté catholique.

Sérieusement, mon cher ange, je n'ai eu aucune envie de me faire de fête; j'ai seulement rêvé que, pouvant aller souvent chez l'électeur palatin, qui daigne m'aimer un peu, et chez madame la duchesse de Gotha, et même à Londres, où l'on m'a invité

vingt fois, je pourrais, dans l'occasion, faire passer au ministre un compte fidèle de ce que j'aurais vu et entendu. Je me flatte que M. le duc de Choiseul ne me prend pas pour un *altè succinctus* qui cherche pratique. Je suis frappé de nos malheurs; et s'il s'agissait de m'arracher à ma charmante retraite pour aller ramasser quelque caillou qui pût servir parmi les fondemens qu'on cherche pour établir l'édifice de la paix, j'aurais été chercher ce caillou dans l'Elbe ou dans la Tamise; mais, Dieu merci, je serai inutile, et je ne quitterai probablement pas mes étables, ma bergerie et mon cabinet.

Permettez-moi de laisser dormir mes chevaliers jusqu'en janvier. Pour les oublier mieux, je me mets au second volume de Pierre-le-Grand. Le Pruth, Catherine, orpheline gouvernant un empire, un fils condamné par son père et par quatre-vingts juges dont la moitié ne savait pas signer son nom, seront une diversion qui vaudra les neuf années d'Horace. On dit qu'une nouvelle scène de finance va égayer la nation. On ne fera point la guerre l'hiver, on courra aux spectacles, et la chevalerie pourra vous amuser ce carême.

Je pense que c'était à l'abbé du Resnel à gouverner nos finances plutôt qu'à Silhouette; car celui-ci n'a traduit Pope et le Tout est bien (1) qu'en prose, et l'abbé l'a traduit en vers; mais j'aimerais encore mieux Martin le manichéen (2).

De grâce, mon respectable ami, dites-moi si les effets publics reprennent un peu de faveur. J'ai quatre-vingts personnes à nourrir.

Est-il vrai que M. d'Armentières a été battu? est-il vrai que les flottes se battent? Je croyais que la flotte

(1) L'Essai sur l'homme. — (2) Dans le roman de Candide.

de M. le maréchal de Conflans allait à la Jamaïque. J'ai peur que tout n'aille au diable sur mer et sur terre. La paix, la paix, mon divin ange!

## A Mme LA MARQUISE DU DEFFANT.

3 décembre 1759.

Je ne vous ai point dépêché, madame, ce vieux chant de la Pucelle que le roi de Prusse m'a renvoyé, unique restitution qu'il ait faite en sa vie. Les plaisanteries ne m'ont pas paru de saison : il faut que les lettres et les vers arrivent du moins à propos. Je suis persuadé qu'ils seraient mal reçus immédiatement après la lecture de quelque arrêt du conseil qui vous ôterait la moitié de votre bien, et je crains toujours qu'on ne se trouve dans ce cas. Je ne conçois pas non plus comment on a le front de donner à Paris des pièces nouvelles; cela n'est pardonnable qu'à moi, dans mon enceinte des Alpes et du mont Jura. Il m'est permis de faire construire un petit théâtre, de jouer avec mes amis et devant mes amis; mais je ne voudrais pas me hasarder dans Paris avec des gens de mauvaise humeur. Je voudrais que l'assemblée fût composée d'ames plus contentes et plus tranquilles. D'ailleurs vous m'apprenez que les personnes qui ont du goût ne vont plus guère aux spectacles, et je ne sais si le goût n'est point changé, comme tout le reste, dans ceux qui les fréquentent; je ne reconnais plus la France, ni sur terre, ni sur mer, ni en vers, ni en prose.

Vous me demandez ce que vous pouvez lire d'intéressant : madame, lisez les gazettes; tout y est surprenant comme dans un roman. On y voit des vaisseaux chargés de jésuites, et on ne se lasse point

d'admirer qu'ils ne soient encore chassés que d'un seul royaume; on y voit les Français battus dans les quatre parties du monde, le marquis de Brandebourg fesant tête tout seul à quatre grands royaumes armés contre lui, nos ministres dégringolant l'un après l'autre comme les personnages de la lanterne magique, nos bateaux plats, nos descentes dans la rivière de la Vilaine. Une récapitulation de tout cela pourrait composer un volume qui ne serait pas gai, mais qui occuperait l'imagination.

Je croyais qu'on donnerait les finances à l'abbé du Resnel; car, depuis qu'il a traduit le Tout est bien de Pope en vers, il doit en savoir plus que Silhouette, qui ne l'a traduit qu'en prose. Ce n'est pas que ce M. de Silhouette n'ait de l'esprit et même du génie, et qu'il ne soit fort instruit; mais il paraît qu'il n'a connu ni la nation, ni les financiers, ni la cour; qu'il a voulu gouverner en temps de guerre, comme à peine on le pourrait faire en temps de paix, et qu'il a ruiné le crédit qu'il cherchait, comptant pouvoir suffire aux besoins de l'état avec un argent qu'il n'avait pas. Ses idées m'ont paru très-belles, mais employées très-mal à propos. Je croyais sa tête formée sur les principes de l'Angleterre; mais il a fait tout le contraire de ce qu'on fait à Londres, où il avait vécu un an chez mon banquier Bénezet. L'Angleterre se soutient par le crédit; et ce crédit est si grand, que le gouvernement n'emprunte qu'à quatre pour cent tout au plus. Nous n'avons encore su imiter les Anglais, ni en finance, ni en marine, ni en philosophie, ni en agriculture. Il ne manque plus à ma chère patrie que de se battre pour des billets de confession, pour de places à l'hôpital, et de se jeter à la tête la faïence à cul noir sur laquelle elle mange, après avoir vendu sa vaisselle d'argent.

Vous m'avez parlé, madame, de la Lorraine et de la terre de Craon; vous me la faites regretter, puisque vous prétendez que vous pourriez quelque jour aller en Lorraine. Je me serais volontiers accommodé de Craon, si je m'étais flatté d'avoir l'honneur de vous y recevoir avec madame la maréchale de Mirepoix; mais ce sont là de beaux rêves.

Ce n'est pas la faute du jésuite Menou si je n'ai pas eu Craon; je crois que la véritable raison est que madame la maréchale de Mirepoix n'a pas pu finir cette affaire. Le jésuite Menou n'est point un sot comme vous le soupçonnez, c'est tout le contraire; il a attrapé un million au roi Stanislas, sous prétexte de faire des missions dans des villages lorrains qui n'en ont que faire. Il s'est fait bâtir un palais à Nanci. Il fit croire au goguenard de pape Benoît XIV, auteur de trois livres ennuyeux *in-folio*, qu'il les traduisait tous trois; il lui en montra deux pages, en obtint un bon bénéfice dont il dépouilla des bénédictins, et se moqua ainsi de Benoît XIV et de saint Benoît.

Au reste, il est grand cabaleur, grand intrigant, alerte, serviable, ennemi dangereux et grand convertisseur. Je me tiens plus habile que lui, puisque, sans être jésuite, je me suis fait une petite retraite de deux lieues de pays, à moi appartenante. J'en ai l'obligation à M. le duc de Choiseul, le plus généreux des hommes. Libre et indépendant, je ne me troquerais pas contre le général des jésuites.

Jouissez, madame, des douceurs d'une vie tout opposée; conversez avec vos amis; nourrissez votre ame. Les charrues qui fendent la terre, les troupeaux qui l'engraissent, les greniers et les pressoirs, les prairies qui bordent les forêts, ne valent pas un moment de votre conversation.

Quand il gèlera bien fort, lorsqu'on ne pourra plus se battre ni en Canada, ni en Allemagne; quand on aura passé quinze jours sans avoir un nouveau ministre ou un nouvel édit, quand la conversation ne roulera plus sur les malheurs publics, quand vous n'aurez rien à faire, donnez-moi vos ordres, madame, et je vous enverrai de quoi vous amuser et de quoi me censurer.

Je voudrais pouvoir vous apporter ces pauvretés moi-même, et jouir de la consolation de vous revoir; mais je n'aime ni Paris, ni la vie qu'on y mène, ni la figure que j'y ferais, ni même celle qu'on y fait. Je dois aimer, madame, la retraite et vous. Je vous présente mon très-tendre respect.

## A M. THIERIOT.

Aux Délices, le 5 décembre 1759.

Ermite de l'Arsenal, l'ermite de Tournei et des Délices est dictateur, parce qu'il a mal aux yeux. Vous m'écrivez toujours à Genève, comme si j'étais un parpaillot; mettez *par Genève*, s'il vous plaît; je ne veux pas que l'enchanteur qui fera mon histoire prétende, sur la foi de vos lettres, que j'ai fait abjuration. La bonne compagnie de Genève veut bien venir chez moi, mais je ne vais jamais dans cette ville hérétique. C'est ce que je vous prie de signifier à frère Berthier, supposé qu'il vive encore, ou à frère Garasse, ou même à l'auteur des Nouvelles ecclésiastiques. Il me semble qu'il faudrait faire une battue contre toutes ces bêtes puantes; mais les philosophes ne sont presque jamais réunis, et les fanatiques, après s'être déchirés à belles dents, se réunissent tous pour dévorer les philosophes. Un de mes plaisirs, dans

mon petit royaume, est de tirer à cartouches contre ces drôles-là, sans les craindre; c'est un des amusemens de ma vieillesse.

On dit que la tragédie de M. de Thibouville (1) n'a pas si bien réussi que l'Apparition de frère Berthier (2). Il y a quelques années que les choses sérieuses ne réussissent guère en France, témoin la prose retirée du traducteur de Pope, et témoin nos combats sur terre et sur mer. Il faut espérer que le diable, qui n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme, ne sera pas toujours à la porte de la pauvre France.

*O passi graviora ! dabit Deus his quoque finem.*
(Virg., Én., liv. I, v. 199.)

On profitera sans doute des bons exemples des Russes et du maréchal Daun. Retenez pour votre vie, mon ancien ami, une anecdote singulière; le roi de Prusse me mande, du 17 de novembre, ces propres mots : *Dans huit jours je vous en écrirai davantage de Dresde;* et, au bout de trois jours, il perd vingt mille hommes. Vous m'avouerez que ce monde-ci est la fable du *Pot au lait.*

Vous avez sans doute une mauvaise copie de la Femme qui a raison, et soyez sûr qu'on n'a que de très-détestables copies de presque tous nos amusemens de Tournei et des Délices. Vous auriez bien dû venir voir les originaux : nous avons joué une nouvelle tragédie sur un petit théâtre vert et or, et nous avons fait pleurer deux des plus beaux yeux que je connaisse, qui sont ceux de madame l'ambassadrice de Chauvelin, sans compter ceux de son mari, moins

(1) Vamir. — (2) Tome LXIII.

beaux à la vérité, mais appartenant à une tête pleine d'esprit et de goût. Ma nièce n'a pas tous les talens de mademoiselle Clairon, mais elle est beaucoup plus attendrissante, et non moins vraie. Pour moi, je suis sans vanité, le meilleur vieillard que nous ayons à la comédie.

Je me suis un peu ruiné, mon cher ami, en bâtimens et en châteaux, et mes moutons se meurent de la clavelée; cependant je n'ai point envoyé ma vaisselle à la monnaie, attendu qu'il n'y a point d'hôtel, ni même aucune monnaie dans le pays de Gex, et que je ne veux point la vendre à des huguenots. Je n'ai point de culs noirs, et j'ai renoncé aux blancs, que j'aimais autrefois à la folie.

M. de Paulmi a-t-il renoncé à l'exécrable dessein d'aller en Pologne? Présentez-lui mes respects, et dites-lui que, s'il persiste dans cette triste idée, j'avertirai les houssards prussiens qui le prendront en passant. N'a-t-il donc pas assez de son mérite pour vivre à Paris, toujours estimé et honoré?

*Bona nosce*, mon ancien ami.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 décembre 1759.

Mon cher ange, que dites-vous de Luc qui me mande le 17 : *Je vous écrirai plus au long de Dresde?* et le troisième jour vous savez ce qui lui arrive. Vous voyez qu'il ne faut compter sur rien, pas même sur nos flottes, pas même sur les tragédies de M. de Thibouville. Voyez ce qui arrive à frère Berthier : il va à Versailles dans toute sa gloire, et meurt en bâillant. On n'est sûr de rien dans ce monde; j'en excepte Tancrède. Vous devez être sûr, mon divin ange, que

je la mettrai à vos pieds; et, si elle a le sort de Thibouville, ce ne sera pas sans y avoir bien songé. Je me flatte que Spartacus va se montrer. Seriez-vous assez ange pour faire dire au feseur de Spartacus que mes chevaliers n'osent se battre contre ses gladiateurs, et que mon estime et mon amitié lui ont cédé volontiers le pas.

Je vois que la prose du traducteur de Pope ne lui a point du tout réussi. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire si ses successeurs écrivent plus rondement et ont le style moins dur? Que pense-t-on des billets ou actions des fermes? Il est bien bas de vous parler de cette prose ou plutôt de ces chiffres, au lieu de vous envoyer les tirades d'Aménaïde, en vers croisés; mais on n'est pas toujours sur Pégase, on est ballotté dans le même vaisseau où vous criez tous miséricorde.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 11 décembre 1759.

Je me flatte, mon divin ange, que la mort funeste de la princesse que vous regrettez ne changera rien à votre destinée, et que votre place n'en sera pas moins pour vous une source de choses utiles et agréables. Permettez-moi de vous marquer toute la part que nous prenons, madame Denis et moi, à ce triste accident. Je suis persuadé que madame l'infante vous avait bien goûté, qu'elle sentait tout ce que vous valez; et, en ce cas, vous perdez beaucoup. Votre cœur sera affligé; mais, quoique votre intérêt ne soit pas pour vous un motif de consolation, il faut bien que vos amis envisagent cet intérêt que vous êtes bien homme à négliger.

Voilà, dit-on, de belles espérances de paix; le roi d'Angleterre l'offre en vainqueur. Je ne veux point demander si cette déclaration de sa part est une suite de certaines démarches; je demande seulement, comme citoyen, si vous pensez que nous aurons la paix. Je la vois nécessaire pour nous. J'ai bien de la peine à la voir glorieuse; mais j'attends tout des lumières et de la belle ame de M. le duc de Choiseul. C'est alors que nous pourrons mettre les chevaliers français sur la scène; ils seront à vos ordres comme l'auteur. Cette Femme qui a raison me fait de la peine; on la dit imprimée, et très-mal : c'est ma destinée, et cette destinée désagréable a été toujours la suite de ma félicité. On ne se corrige de rien; au contraire, les mauvaises qualités augmentent avec l'âge comme les bonnes. Que vous êtes heureux! et que cette loi de la nature vous est favorable! Je vous souhaite, et à madame Scaliger, une jolie année 1760, et cinq ou six bonnes pièces nouvelles. Si j'avais du temps j'en ferais une, bonne ou mauvaise; mais Pierre m'appelle, je ne connais que vous et lui.

## A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

### AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, le 11 décembre 1759.

Il est bien beau à votre excellence de songer à des tragédies françaises quand vous avez des opéras italiens. Pour moi, je renonce cet hiver aux uns et aux autres. Phèdre, non pas la Phèdre de Racine, mais Phèdre le conteur de fables, dit :

*Vaces oportet, Eutyche, à negotiis,*
*Ut liber animus sentiat vim carminis.*
(Phèdre, liv. III, Prologue.)

Je maintiens que le public de Paris est comme ce M. Eutychus; il n'est pas en état de sentir *vim carminis*. Il lui faut argent, gaîté, succès; il n'a rien de tout cela : il siffle tout pour se venger.

J'avais fait ma chevalerie dans un temps moins malheureux, et j'espérais que vous pourriez la voir à Paris. Vous et madame l'ambassadrice l'avez assez honorée dans ma petite retraite. M. le duc de Choiseul est, je crois, à présent un vrai Eutychus; moi, chétif, je suis *attristato, malinconico, ammalato* (1). L'hiver me rend de mauvaise humeur; il m'ôte le plaisir de me ruiner en bâtimens. J'essuie des banqueroutes. Les misères publiques poussent jusqu'au mont Jura et viennent m'y trouver.

Vraiment, oui, monsieur, j'ai reçu une lettre du roi de Prusse; j'en ai reçu trois en huit jours. Je suis comme les gens de l'île des Papegauts (2) : l'avez-vous vu, bonnes gens? l'avez-vous vu? *eh oui, pardieu! nous en avons vu trois, et nous n'y avons guère profité.* Cette petite affaire me paraît aussi épineuse que celle de ce rude abbé d'Espagnac qui ne finit point, et qui s'amuse à présent à condamner le lit de justice.

Je pense que tout le monde est devenu fou; cela ne serait rien, si l'on n'était pas aussi devenu gueux. Je crois pourtant que Luc écrira à votre ami avant un mois. Pour moi, je vous remercierai toujours des bontés dont vous m'avez honoré auprès de cet épineux d'Espagnac; il devrait bien plutôt songer à tirer le pays de Gex de la misère qu'à grimeliner des lods et ventes.

Il ne m'appartient pas de parler à votre excellence

(1) Traduction : Triste, mélancolique, malade.
(2) Rabelais, Pantagruel, liv. V.

des affaires publiques; mais il faut que je vous conte un trait assez singulier, qui a quelque rapport à ce qui se passe sur terre. Vous savez que le roi de Prusse m'écrit quelquefois en vers et en prose, quand il a fait sa revue et joué de la flûte; or il m'écrivait, le 17 de novembre : « Nous touchons à la fin de notre » campagne; elle sera bonne, et je vous écrirai, dans » une huitaine de jours, de Dresde, avec plus de tran- » quillité et de suite qu'à présent; » et vous savez, au bout de trois jours, ce qui lui est arrivé. Je trouve partout la fable du Pot au lait. Quel pot au lait que ce Silhouette! Son premier début m'avait séduit. Ce traducteur de Tout est bien, de Pope, m'a vite rangé du parti de Martin, et m'a fait voir combien tout est mal. Il faut tâcher de vivre comme le seigneur Pococurante. Mais il y a un seigneur qui me paraît de tout point préférable; c'est le plus aimable des hommes, mari de la plus aimable des femmes. Je leur présente à tous deux, avec leur permission, les plus tendres respects.

## A M. THIERIOT.

Le 15 décembre 1759.

Vous ne vous plaindrez pas cette fois-ci, mon cher et ancien ami, que j'épargne les ports de lettres. J'ai peur qu'il ne soit ridicule de parler de comédie dans le temps qu'il n'est question que de culs noirs, de bourses vides, de flottes dispersées et de malheurs en tout genre, sur terre et sur mer. L'espérance de la paix est dans le fond de la boîte de Pandore; mais, pendant que tout l'état souffre, il se trouve toujours des gredins qui impriment, des oisifs qui lisent, et des Frérons qui mordent. Je vous prie de m'envoyer, par

M. Bouret ou par quelque autre contre-signeur, la Femme qui a raison, et la Male-semaine dans laquelle Fréron répand son venin de crapaud.

On m'a envoyé la magnifique édition de l'Ecclésiaste (1); elle est imprimée au Louvre, avec mon portrait à la tête; mais il y a beaucoup de fautes, et le texte manque au bas des pages. Il en paraîtra une plus belle édition approuvée par le pape. Il faut apprendre à de petits esprits insolens, qui abusent de leurs places, à quel point on doit les mépriser, et à quel point on peut les confondre. On reviendrait à Paris leur marquer tout le dédain qu'on leur doit, si on n'aimait pas mieux être chez soi libre et tranquille.

*Sed nil dulcius est benè quàm munita tenere*
*Edita doctrinâ sapientum templa serenâ,*
*Undè queas alios passim videre palantes.*
(Lucr., liv. II, v. 7.)

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 16 décembre 1759.

Calfeutrez-vous, chauffez-vous bien, madame, digérez; jouissez de la société d'une amie charmante et de la considération personnelle qui doit rendre votre vie agréable. On abrège ses jours dans le tracas des cours; on les prolonge et on les rend sereins dans la retraite. Si je suis en vie, j'en ai l'obligation à ma campagne. J'ai acheté deux terres belles et bonnes auprès de mes Délices, par reconnaissance du bien que m'a fait la vie champêtre. J'ai trois ports contre tous les naufrages; j'y ris de la folie ridicule des courtisans, et du changement continuel de scènes dans

(1) Précis de l'Ecclésiaste, tome LXI.

une très-mauvaise pièce. Les vers que vous m'envoyez ne me donnent point envie de rire; ils disent des vérités bien tristes. Il faut s'attendre à peu de gloire et peu d'argent. Passe pour le premier point. Le duc de Lauraguais renonce à la gloire et garde son argent ; mais la France perd le sien. Bonsoir et mille respects.

## A M. PIERRON, A MANHEIM.

Aux Délices, 16 décembre 1759.

Mon cher ami, je vous envoie mon précurseur (M. Collini). Mon régime, malgré toutes mes incommodités, me mettra, l'été qui vient, en état d'aller vous remercier de toutes les marques d'amitié qu'il a reçues de vous. Je prends sur moi le bien que vous lui faites, et je partage sa reconnaissance. Vous aurez en lui un homme très-attaché. Plus vous le connaîtrez, plus vous verrez qu'il mérite votre bienveillance. Je lui ai donné une lettre pour son altesse électorale. Je me flatte que vous lui procurerez l'honneur de la présenter. Il ne veut avoir d'obligation qu'à vous. Je vous prie de présenter mes respects à M. le baron de Beckers, et à tous ceux qui voudront bien se souvenir de moi dans votre aimable cour.

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 décembre 1759.

Ma dernière lettre était déjà partie, et mon cœur avait prévenu le vôtre, mon respectable ami, avant que je reçusse les dernières marques de votre amitié et de votre confiance. Vous me confirmez tout ce que

j'avais imaginé, votre douleur raisonnable et les consolations de M. le duc de Choiseul. Il me semble que sa belle ame était faite pour la vôtre. En qui peut-il mieux placer sa confiance qu'en vous? n'y a-t-il pas de la modestie à lui à penser que c'est le ministère d'Angleterre qui jette les premiers fondemens de la paix? mais n'y a-t-il pas aussi un peu d'indolence à moi à penser que je crois savoir que c'est M. le duc de Choiseul lui-même qui a tout préparé, et que c'est sur une de ses lettres envoyée certainement à Londres que M. Pitt s'est déterminé? M. le duc de Choiseul lui-même ne m'ôterait pas de la tête qu'il est le premier auteur de la paix que toute l'Europe, excepté Marie-Thérèse, attend avec empressement. Cependant, si Luc pouvait être puni avant cette heureuse paix! si, le chemin de la Lusace et de Berlin étant ouvert par le dernier avantage du général Beek, quelque Hadick pouvait aller visiter Berlin! vous voyez, divin ange, que, dans la tragédie, je veux toujours que le crime soit puni.

On parle d'une grande bataille donnée le 6 entre Luc et l'homme à la toque bénite : on la dit bien meurtrière. Trois lettres en parlent; il n'y a peut-être pas un mot de vrai : nous ne le saurons que dans deux jours. Je m'intéresse bien vivement à cette pièce. Dès que les Autrichiens ont un avantage, M. le comte de Kaunitz dit à madame de Bintink : Écrivez vite cela à votre ami. Dès que Luc a le moindre succès, il me mande : J'ai frotté les oppresseurs du genre humain. Cher ange, dans ces horreurs, je suis le seul qui aie de quoi rire; cependant je ne ris point, et cela à cause des culs noirs, des annuités, des loteries et de Pondichéri; car *sempre temo per Pondicheri* (1).

(1) Traduction : Je tremble toujours pour Pondichéri.

Pour nos chevaliers, ils sont à vos ordres. Il faudra s'attendre aux insultes de ce polisson de Fréron, aux cris de la canaille. Je me préparerai à tout en fesant mes pâques dans ma paroisse; je veux me donner ce petit plaisir en digne seigneur châtelain. Et ce monsieur d'Espagnac! quel homme! quel grand chambrier! quel minutieux seigneur! il ne finira donc jamais. Mais, à propos, je vous prépare des gantelets, des gages de bataille pour Pâques. Et pourquoi ne pas jouer Rome Sauvée sur votre vaste théâtre cet hiver? pourquoi ne pas entendre les cris de Clytemnestre (1)? Ne faut-il rien hasarder?

## A Mme DU BOCCAGE.

Aux Délices, 27 décembre 1759.

Il est vrai, madame, qu'un jour, en me promenant dans les tristes campagnes de Berne avec un illustrissime et excellentissime avoyer de la république, on avait aposté le graveur de cette république, qui me dessina. Mais, comme les armes de nos seigneurs sont un ours, il ne crut pas devoir mieux faire que de me donner la figure de cet animal. Il me dessina ours, me grava ours. Comment ce beau chef-d'œuvre est-il tombé entre vos belles mains? Pour vous, madame, quand on vous grave, c'est sur les Grâces, c'est sur Minerve qu'on prend son modèle.

Dans ce charmant assemblage,
L'ignorant, le connaisseur,
L'ami, l'amant, l'amateur,
Reconnaissent du Boccage.

(1) Dans la tragédie d'Oreste, tome LII.

Je suis très-touché de la mort de Formont; car je ne me suis point endurci le cœur entre les Alpes et le mont Jura.

Je l'aimais, tout paresseux qu'il était. Pour moi, j'achève le peu de jours qui me restent dans une retraite heureuse. Je rends le pain bénit dans mes paroisses; je laboure mes champs avec la nouvelle charrue; je bâtis *nel gusto italiano;* je plante sans espérer de voir l'ombrage de mes arbres, et je n'ai trouvé de félicité que dans ce train de vie. Je vous avoue que je trouve l'acharnement contre Helvétius aussi ridicule que celui avec lequel on poursuivit *le Peuple de Dieu* de ce père Berruyer. Il n'y a qu'à ne rien dire. Les livres ne font ni bien ni mal. Cinq ou six cents oisifs, parmi vingt millions d'hommes, les lisent et les oublient. *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité* (1). Quand on a le sang un peu allumé, et qu'on est de loisir, on a la rage d'écrire. Quelques prêtres atrabilaires, quelques clercs ont la rage de censurer. On se moque de tout cela dans la vieillesse, et on vit pour soi. J'avoue que les fatras de ce siècle sont bien lourds. Tout nous dit que le siècle de Louis XIV était un étrange siècle. Vous, madame, qui êtes l'honneur du nôtre, conservez vos bontés pour l'habitant des Alpes qui connaît tout votre mérite, et qui est au nombre des étrangers vos admirateurs.

Mille amitiés, je vous en prie, à M. du Boccage.

(1) Ecclésiaste, ch. I, v. 2.

## A Mme LA COMTESSE DE LUTZELBOURG.

Aux Délices, 28 décembre 1759.

Jouissez de la santé, madame, l'année 1760. N'ayez point mal aux yeux, comme moi, qui ne peux vous écrire de ma main; vivez avec votre amie, et avec monsieur votre fils, tant que vous pourrez : voyez d'un œil tranquille nos énormes sottises; mettez à la tontine et enterrez votre classe. J'ai envoyé un gros paquet à Collini, dans lequel il y a une lettre pour monseigneur l'électeur Palatin, et une autre pour le valet de chambre favori; il devrait l'avoir reçu. Les bontés dont vous l'honorez, madame, me mettent en droit de vous prier de l'en avertir.

On dit qu'on a roué le R. P. Malagrida, Dieu soit béni! Vous aviez deux jésuites bien insolens, l'un à Strasbourg, l'autre à Colmar. Monsieur le premier président, votre frère, ménageait ces maroufles. Ne sait-il pas qu'ils sont à présent fort au-dessous des capucins? Je mourrais content si la paix était faite, et si je voyais les jansénistes et les molinistes écrasés les uns par les autres. Mille tendres respects.

## FRAGMENT A UN JÉSUITE.

Du..... 1759.

S'il y a des esprits de travers parmi vous comme il y en a dans toutes les communautés, il me semble que les bons ne doivent pas payer pour les méchans, et qu'on n'en doit pas moins estimer un Bourdaloue parce qu'on méprise un Garasse.

Ce monde-ci est une guerre continuelle ; on a des ennemis et des alliés. Nous voilà alliés contre le gazetier janséniste, et je souhaite que le Journal de Trévoux ne me fasse pas d'infidélités. Il ne faut pas ressembler au bon David qui pillait également les Juifs et les Philistins.

Dans cette guerre interminable d'auteurs contre auteurs, de journaux contre journaux, le public ne prend d'abord aucun parti que celui de rire ; ensuite il en prend un autre, c'est celui d'oublier à jamais tous ces combats littéraires. Le gazetier ecclésiastique s'imagine que l'Europe s'occupera long-temps de ses feuilles ; mais le temps vient bientôt où l'on nettoie la maison, et où l'on détruit les toiles des araignées. Chaque siècle produit tout au plus dix ou douze bons ouvrages ; le reste est emporté par le torrent du fleuve de l'oubli. Eh ! qui se souvient aujourd'hui des querelles du père Bouhours et de Ménage ? et si Racine n'avait pas fait ses tragédies, saurait-on qu'il écrivit contre Port-Royal ? Presque tout ce qui n'est que personnel est perdu pour le reste des hommes.

## A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, décembre 1759.

Quando mi capitò la vostra gentile epistola, stava bene, e ne fui allegro tutto il giorno, ma sono ricaduto, sto male, e sono pigro, attristato, malinconico ; ho tralasciato un mese i miei armenti, e l'istoria e la poësia, ed ancora voi stesso, cigno di Padova, che cantate adesso sulle sponde del piccol Reno, *parvique Bononia Rheni.*

Vi parlerò prima dell' opera rappresentata nella corte di Parma,

> Che quanto per udita io vene parlo ;
> Signor, miraste, e feste altrui mirarla.

Il vostro *Saggio sopra l'opera* in musica fù il fondamento della riforma del regno dei castrati : il legame delle feste, e dell'azione a noi Francesi si caro, sarà forse un giorno l'inviolabil legge dell' opera italiana (1).

Notre quatrième acte de l'opéra de Roland, par exemple, est, en ce genre, un modèle accompli. Rien n'est si agréable, si heureux que cette fête des bergers qui annoncent à Roland son malheur : ce contraste naturel d'une joie naïve et d'une douleur affreuse est un morceau admirable en tout temps et en tout pays. La musique change, c'est une affaire de goût et de mode ; mais le cœur humain ne change pas. Au reste, la musique de Lulli était alors la vôtre ; et pouvait-il, lui qui était un *valente buggeroni di*

(1) Traduction : Quand je reçus votre aimable lettre, je me portais bien, et elle me rendit ma gaîté pendant tout le jour ; mais j'ai fait une rechute : je me porte mal, je suis paresseux, attristé, mélancolique ; j'ai quitté pendant un mois mes troupeaux, l'histoire, la poésie, et vous-même, cygne de Padoue, vous qui chantez maintenant sur les rives du petit Reno, *parvique Bononia Rheni.*

Je vous parlerai d'abord de l'opéra représenté à la cour de Parme. « Je n'en parle que par ouï-dire ; et vous, monsieur, » vous l'admirez et le faites admirer. »

Votre *Essai sur l'opéra* en musique a fait réformer les castrats, le lien des fêtes et de l'action que nous autres Français aimons beaucoup : il deviendra un jour le code inviolable de l'opéra italien.

*Firenze* (1), connaître une autre musique que l'italienne?

Je compte envoyer incessamment à M. Albergati la pièce que j'ai jouée sur mon petit théâtre de Ferney, et qu'il veut bien faire jouer sur le sien, en cas qu'il ne soit point effrayé d'avoir commerce avec une espèce d'hérétique, moitié Français, moitié Suisse. Je crois, messieurs, que, dans le fond du cœur, vous ne valez pas mieux que nous; mais vous êtes heureusement contraints de faire votre salut.

M. Albergati m'a mandé qu'il avait vraiment une permission de faire venir des livres. O dio! *ó dii immortales!* Les jacobins avaient-ils quelque intendance sur la bibliothéque d'un sénateur romain? Yes good sir, I am free and far more free, than all the citisens of Geneva (2):

*Libertas quæ sera tamen respexit....*
*Sed non inertem....*
(Virgile, Égl. I, 28.)

C'est à elle seule qu'il faut dire : *Tecum vivere amem, tecum obeam libenter.* Cependant j'écris l'histoire du plus despotique bouvier qui ait jamais conduit des bêtes à cornes; mais il les a changées en hommes. J'ai chez moi, au moment que je vous écris, un jeune Soltikof, neveu de celui qui a battu le roi de Prusse; il a l'ame d'un Anglais et l'esprit d'un Italien. Le plus zélé et le plus modeste protecteur des lettres que nous ayons maintenant en Europe, est M. de Schouvalof, le favori de l'impératrice de Russie: ainsi les arts font le tour du monde.

(1) Traduction : Un maître b..... de Florence.

(2) Traduction : Oui, monsieur, je suis libre et beaucoup plus libre que tous les citoyens de Genève.

Niente dal vostro librajo; ve l'ho detto, è un briccone. Annibal et Brennus passèrent les Alpes moins difficilement que ne font les livres. *Interim vive felix*, and dare to come to us (1).

## A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 janvier 1760.

Je conçois très-bien, mon divin ange, que vous enverrez plus d'un courrier pour raccommoder la balourdise de ce monsieur, soi-disant d'Aragon, qui stipula si mal les intérêts du duc de Parme dans le traité croqué d'Aix-la-Chapelle. Cet homme cependant passait pour un aigle. J'ai vu en ma vie bien des hiboux se croire aigles. Et que dirons-nous de ceux qui nous ont attiré cette belle guerre avec l'Angleterre, en ne sachant pas ce que c'était que l'Acadie? Mon cher ange, le monde va comme il peut. Je n'ai d'espérance que dans M. de Choiseul. Mes annuités, actions, billets de loterie, font mille vœux pour lui.

Le tripot consolerait un peu de toutes les misères qui nous accablent; mais, divin ange, j'ai fait bien des réflexions. Si la pièce réussit, peu de plaisir m'en revient, comme je vous l'ai déjà dit; si elle tombe, force tribulations me circonviennent; parodies, brochures, foire, épigrammes, journaux, tout me tombe sur le corps. J'ai soixante et six ans, comme vous savez, et je ne veux plus mourir de la chute d'une pièce de théâtre.

Je vous enverrai, n'en doutez pas, la chevalerie, à laquelle je ne peux plus rien faire; mais je vous supplierai de ne la donner qu'à bonnes enseignes; sup-

(1) Traduction : Et osez venir nous voir.

posé même que vous daigniez vous amuser encore à ces bagatelles, après les impertinences d'Auguste et de Cinna. J'ai lu cette sottise, et j'ai été bien étonné qu'on l'attribuât à Marmontel (1).

A l'égard de Luc, je n'ai fait autre chose qu'envoyer à M. le duc de Choiseul les lettres qu'il m'écrivait, pour lui être montrées. Je n'ai été qu'un bureau d'adresse. Il voit d'un coup-d'œil ce qu'il peut faire de ces épîtres, si tant est qu'on en puisse faire quelque chose. Mais j'ai demandé à M. le duc de Choiseul une autre grâce, qui n'a nul rapport à Luc : voici de quoi il est question. Il faut plaire aux gens avec qui l'on vit. Le conseil de Genève a condamné à dix mille livres d'amende un citoyen qu'il aime, et qu'il a condamné malgré lui, sur une contravention faite par son commis dans son commerce avec la France. Son procès a été fait à la réquisition du résident du roi à Genève. Le coupable en question se nomme Prévost : il est le moins coupable de tous ceux qui étaient dans le même cas ; ce cas est la contrebande. Ce Prévost est ruiné : il a une femme qui pleure, des enfans qui meurent de faim. Le conseil veut bien lui remettre une partie de sa peine, mais il ne veut pas avoir cette condescendance sans savoir auparavant si M. le duc de Choiseul le trouve bon. Il ne veut pas en parler à M. de Montpéroux, résident de France, de peur de se compromettre et de compromettre même le résident. On s'est donc adressé à moi. J'ai pris la liberté d'en écrire à M. le duc de

(1) Parodie de la grande scène de la tragédie de Cinna, dont les personnages étaient MM. le duc d'Aumont, d'Argental et Le Kain (*).

(*) Marmontel éprouva beaucoup de disgrâces pour cette pièce, qui n'était pas de lui.

Choiseul, et je vous conjure seulement d'obtenir qu'il vous dise qu'on peut faire grâce à ce pauvre diable, et qu'il n'en saura rien. Faites cette bonne œuvre le premier mardi, mon divin ange; on ne peut mieux employer un mardi.

Joue-t-on le Gladiateur? Espère-t-on quelque chose de M. Bertin? Avez-vous vu M. Tronchin de Lyon? Avez-vous reçu quelque consolation de Cadix? paiera-t-on nos rentes? Madame Scaliger, comment vous portez-vous? Je baise bien tendrement le bout de vos ailes, autant fait madame Denis.

Vraiment, mon divin ange, j'oubliais l'abbé d'Espagnac. Je ne croyais pas qu'avec de l'argent vous eussiez besoin d'un pouvoir. Votre nom seul est pouvoir; mais voilà la pancarte que vous ordonnez.

## A M. SÉNAC DE MEILHAN.

A Lausanne, 12 janvier 1760.

Mes yeux ne vont pas trop bien, monsieur; mais ils ont un grand plaisir à lire vos lettres. Vous jugez très-bien. Il y a des vers un peu durs dans l'ouvrage que vous avez la bonté de m'envoyer. Quand vous vous amusez à en faire, les vôtres ont plus de facilité, de douceur et de grâce; mais je sens aussi l'horrible difficulté de faire une pièce telle que celle-ci, et cette difficulté me rend bien indulgent. D'ailleurs on ne doit sentir que les beautés d'un auteur qui commence : le public même a besoin de l'encourager. Probablement l'auteur est sans fortune; c'est encore une raison de plus pour disposer en sa faveur. On peut même dire de lui, *spirat tragicum satis, et feliciter audet.* Il m'a toujours paru qu'au théâtre le public était moins flatté de l'élégance continue d'une

belle poésie, qu'il n'était frappé de la beauté des situations. Enfin je me fais un plaisir de chercher toutes les raisons qui peuvent justifier le succès d'un jeune homme qui a besoin d'encouragement. Nous allons jouer des pièces de théâtre dans ma retraite de Lausanne, où je passe mes hivers, et nous sentons tout le prix de l'indulgence. Je me vanterai à madame la marquise de Gentil, qui est une de nos actrices, que vous voulez bien me conserver un peu de souvenir; pour moi, je ne vous oublierai jamais. Je vous prie de vouloir bien présenter mes obéissances à monsieur votre père et à monsieur votre frère, et d'être persuadé de mes sentimens qui vous attachent pour jamais le Suisse V.

## A M. COLLINI.

A Tournei, par Genève, 21 janvier 1760.

Mon cher secrétaire intime de son altesse électorale, je connais votre bon cœur à la manière tendre et pathétique dont vous me parlez de M. Pierron, et surtout à votre attachement pour le meilleur prince qu'il y ait sur la terre. Vous voilà heureux, puisque vous êtes auprès de lui. J'espère, tout malingre que je suis, partager votre bonheur cet été. Vous me ferez grand plaisir de m'écrire quelquefois quand.... Je vous embrasse de tout mon cœur.

## A M. PIERRON.

A Tournei, par Genève, 21 janvier 1760.

Le froid me tue, les neiges me désespèrent, mon cher monsieur, mais je ne puis m'empêcher de dicter ce petit billet de malade pour vous remercier tendrement de tout ce que vous avez fait pour mon cher Collini. Comptez que vous l'avez fait pour vous-même. Vous vous êtes acquis un ami reconnaissant; il vous est attaché pour la vie : il ne me parle dans ses lettres que des obligations qu'il vous a.

Mettez-moi, je vous prie, aux pieds de son altesse électorale, et réservez à Schwetzingen une chambre à cheminée pour un pauvre malingre qui fait du feu à la Saint-Jean. J'ose croire que mon cœur est fait pour le sien; mais mon corps est bien loin. Je respecterai et j'adorerai ce prince jusqu'au dernier moment de ma vie.

## A M. L'ABBÉ D'OLIVET.

Au château de Ferney, 22 janvier 1760.

Mon cher Cicéron, qui ne vivez pas dans le siècle des Cicérons, n'allez pas faire comme l'abbé Sallier et l'abbé de Saint-Cyr; vivez pour empêcher que la langue et le goût ne se corrompent de plus en plus; vivez et aimez-moi. Je vous prie d'avoir la bonté de me recommander de temps en temps à l'Académie, comme un membre encore plus attaché à son corps qu'il n'en est éloigné; dites-lui que je respecterai et que j'aimerai jusqu'au dernier moment de ma vie

ce corps dont la gloire m'intéresse. Tâchez, mon cher maître, de nous donner un véritable académicien à la place de l'abbé de Saint-Cyr, et un savant à la place de l'abbé Sallier. Pourquoi n'aurions-nous pas cette fois-ci M. Diderot? Vous savez qu'il ne faut pas que l'académie soit un séminaire, et qu'elle ne doit pas être la cour des pairs. Quelques ornemens d'or à notre lyre sont convenables; mais il faut que les cordes soient à boyau, et qu'elles soient sonores.

On m'a mandé que vous aviez été à une représentation de Tancrède. Vous ne dûtes pas y reconnaître ma versification; je ne l'ai pas reconnue non plus. Les comédiens, qui en savent plus que moi, avaient mis beaucoup de vers de leur façon dans la pièce; ils auront, à la reprise, la modestie de jouer ma tragédie telle que je l'ai faite.

Je ne peux m'empêcher de vous dire ici que je suis saisi d'une indignation académique quand je lis nos nouveaux livres. J'y vois qu'une chose est *au parfait*, pour dire qu'elle est bien faite. J'y vois qu'on a des intérêts à démêler *vis-à-vis* de ses voisins, au lieu d'*avec* ses voisins, et ce malheureux mot de *vis-à-vis* employé à tort et à travers.

On m'envoya, il y a quelque temps, une brochure dans laquelle une fille était bien *éduquée* au lieu de bien *élevée*. Je parcours un roman du citoyen de Genève (1), moitié galant, moitié moral, où il n'y a ni galanterie, ni vraie morale, ni goût, et dans lequel il n'y a d'autre mérite que celui de dire des injures à notre nation. L'auteur dit qu'à la comédie les Parisiens *calquent les modes françaises* sur l'habit

(1) La nouvelle Héloïse.

romain. Tout le livre est écrit ainsi; et, à la honte du siècle, il réussira peut-être.

Mon cher doyen, le siècle passé a été le précepteur de celui-ci; mais il a fait des écoliers bien ridicules. Combattez pour le bon goût; mais voudrez-vous bien combattre pour les morts?

Adieu, je voudrais que vous fussiez ici; vous m'aideriez à rendre mademoiselle Corneille digne de lire les trois quarts de Cinna, et presque tout le rôle de Chimène et de Cornélie : je dis presque tout, et non pas tout; car je ne connais aucun grand ouvrage parfait; et je crois même que la chose est impossible.

FIN DU TOME VI DE LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE.